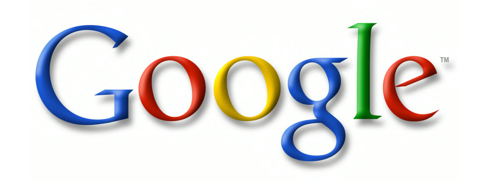
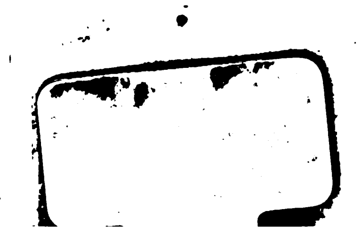







TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

RECUEIL
DE
PIECES CHOISIES,
TANT
EN PROSE QU'EN VERS;
RASSEMBLÉES
EN DEUX VOLUMES.

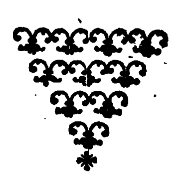
SECONDE PARTIE,

CONTENANT. I. Poëme de la Madelêne, par le Pere Pierre de S. Louïs, Carme.

II. Le Louïs d'or, par Isarn.

III. Relation des Campagnes de Rocroi & de Fribourg.

IV. Les Visionnaires, Comédie de Desmarets.



A LA HAYE,
Chez VAN-LOM, PIERRE GOSSE, & ALBERS.

M. DCC. XIV.

LA
MAGDELEINE
AU DESERT
DE LA SAINTE BAUME,
EN PROVENCE.

Poëme spirituel & Chrétien.

Par le P. PIERRE DE S. LOUIS, Religieux Carme de la Province de Provence.

Erat in desertis usque in diem ostensionis suæ. *Luc. c.* 1. *v.* 80.

Dedit ei Deus locum pœnitentiæ. *Job. c.* 24. *v.* 23.

In foraminibus petræ, in cavernâ maceriæ. *Cant. c.* 2. *v.* 14.

QUATRAIN DE L'AUTEUR

Sur

L'Anagramme de la Sainte.

Dans ce Poëme, que je chante,
Pour la joye, & pour la douleur,
De l'innocent, & du pecheur,
JE METS ICI LA GRANDE AMANTE,
SAINTE MARIE-MAGDELAINE.

Le Livre au Critique.

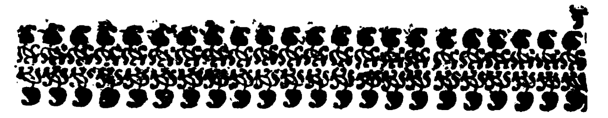
EPIGRAMME.

Garde-toi bien de m'acheter,
Critique, si je ne t'agrée,
Tu peux ailleurs te contenter.
Sans me faire la simagrée.
(Mon Autheur n'ayant attendu,
Ni ton amitié, ni ta haine:)
Car vous auriez tous deux perdu,
Toi, ton argent, & lui sa peine.

Au même.

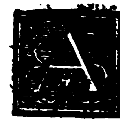
Pour t'aprendre comme il faut vivre,
Censeur, je parle comme un Livre.

Ad aperturam Libri.



VOEU DE L'AUTEUR A NOTRE-DAME DE LUMIERE,

Honorée & servie par les Reverends Peres Carmes, au terroir de Goult en Provence.



UGUSTE, Serenissime, & Souveraine Princesse du Ciel & de la Terre : Reine des Lumieres & des Clartez.

Il est déja temps que cette autre MARIE, votre ancienne, fidelé, & inseparable compagne, suivant la signification de son Nom & du vôtre, devienne près de vous Dame Illuminée, *& que cette belle* Tenebreuse, *cet Ange visible & invisible du desert, sorte enfin, aprés tant de siécles, des obscuritez de sa Caverne, de ses sombres*

valons, & des ombres de sa Forest, pour venir voir le jour, & pour être mise en Lumiere *sous vos étincelants Etendarts, Lumineux & favorables Auspices; avec toute la gloire, l'éclat, la pompe, l'appareil, & la magnificence qu'elle pouvoit souhaiter, après être descendue du sommet de sa montagne, pour se prosterner à vos pieds, se voyant, après tant de nuits, aux approches de la belle* Etoile du matin, *de la* Lune, *qui a été* pleine du Soleil de Justice, *& de la même* Aurore, *qui nous l'a produit, mettant en lumiere, la Lumiere Eternelle du monde.*

Ce n'étoit donc pas à une personne mortelle, que devoit se présenter la grande Ombre de cette admirable Heroïne, qui par ses étranges & inouies austeritez, a étonné toute la terre. Mais je trouve mon sujet, dans toute l'étendue de ses excellentes grandeurs, si noble, si connu, & reveré de tant de Peuples, que j'aurois fort mauvaise grace de le vouloir rendre plus recommandable par ce chetif, & languissant discours, où déja, tout ébloui de tant de lumieres, je ne

ne fais plus que bégayer. Je laisserai donc cet honorable Emploi à ces divins Herauts du Ciel, & sacrez Trompettes de ce saint Evangile, qui (comme dit la premiere verité, votre adorable Fils) sera prêché par tout l'Univers, puisque ce sont eux, qui, toutes les années, dans leurs Chaires, en font résonner, en mille lieux, les louanges & les éloges, qui roulent & coulent avec autant de fruit que de bruit, dans le torrent de leur Eloquence.

Tout mon dessein & desir, n'étant ici, que de baiser humblement le bout de votre Sceptre, & vous offrir ce beau Miracle d'Amour, *parmi la foule de tant d'autres, qui sont tous les jours présentez au pied de votre Autel.* Voüant le Tableau *d'une illustre & fameuse Criminelle, à la plus pure, à la plus innocente, & à la plus sainte de toutes les Creatures : Une Dame mondaine, à la Dame du Monde ; un chardon épineux, à la* Rose Mystique ; *un vase d'horreur, au* Vase d'Honneur ; *une tour de Babylone, à la* Tour de David ; *une fille, autrefois follement amoureuse, à la*

 Mere

Mere de la belle Dilection, & au Thrône de la Sagesse ; *une Pecheresse repentie*, *au* Refuge des pecheurs ; *un miroir de penitence*, *au* Miroir de Justice ; *la Colombe des trous de la pierre & du deluge des pleurs*, *à* l'Arche d'Alliance ; *un sujet de tristesse*, *à la* Cause de notre joye ; *une pauvre dolente & plaintive*, *à la* Consolatrice des Affligez ; *une* Juive *exilée & chassée de son pays*, *au* recours *&* secours des Chrétiens ; *celle qui fut l'esclave & la sujette des demons*, *à celle qui est la* Maîtresse *& la* Reine des Anges ; *& enfin à la* Dame des Lumieres, *celle qui doit être la Lumiere des Dames.*

Esperant que ce mien petit travail, passera pour quelque chose d'assez bon dans l'estime du public, quand il verra que j'ai bien osé le porter si haut, en l'addressant à Votre Majesté, pour être éclairé des brillans de vos Diadèmes, embelli de fleurons de vos Couronnes, & purifié par la splendeur de ces feux merveilleux, qui ont déja paru aux yeux de tant de personnes, tout autour de votre sainte & miraculeuse Chapelle.

Ignis

Ignis involvens, & splendor in circuitu ejus. Comme dit, ou plutôt prédit le Prophete Ezechiel dans son *chap. 1. v. 2.*

Proposui pro luce habere illam.
Quoniam inextinguibile est lumen illius.
Sap. c. 7. v. 4.

A LA MÊME DAME.

Lumiere, qui mîtes au jour,
Celui qui mit le jour au monde,
(Quand le Soleil faisant son tour,
Pour être plutôt de retour,
S'étoit précipité dans l'onde.)
Mettez-y ce Livre d'Amour,
Lumiere, qui mîtes au jour,
Celui qui mit le jour au monde.

Distichon.

Luminis æterni Mater, clarissima Virgo,
Majus & hæc inter sidera, sidus, Ave.

Eidem Diſtichon.

Luminibus, præclara, tuis, hunc Virgo, libellum,
Supplex ecce, meum, conſecro, meque tibi.

Per te quandoquidem.

(Domus Aurea, Fœderis Arca,
Juſticia ſpeculum, Roſa Myſtica, Janua Cœli.)

MIRA LUCE PRÆSTAT.

PETRUS CARMELITA.





A MADAME MADAME DE LA BLACHE, GABRIELLE DE LEVI.

ADAME,

Le favorable accueil que votre bonté fit ces jours passez à *l'Echantillon*, merite bien que je vous offre & dédie *la Piece* toute entiere. Accueil, qui étant suivi de la liberalité tout à fait surprenante, dont vous usâtes en mon endroit, acheva de me persuader, que vous étiez la personne du monde la moins difficile, pour les affaires de Dieu, & la plus obligeante pour celles des hommes. Aussi ne crois-je point de vous désobliger, si je vous fais ici la Suivante de la Reine du Ciel, & des Lumieres, puisque, comme vous allez voir ci-dessous dans les seules lettres de votre beau Nom, par un rencontre aussi heureux que veritable, vous *brillez*, & tirez tout votre éclat *de la Vierge*, aussi-bien que

que votre Origine, étant descenduë de cette si ancienne & sacrée Race de *Lévi*, comme le maintiennent & *soutiennent* encore les vieux Blasons de vos Armes, qui sont de *Chevrons*.

Antiqua, quæ tigna ferunt Insignia gentis.

C'est ici, MADAME, que je découvre un beau champ pour m'étendre, & pour pouvoir parler au long de cette longue suite de vos glorieux Ancêtres : Mais à quoi bon d'aller remuer les cendres de tant d'illustres Morts, & fouiller dans les augustes Monumens de ces Heros, historiez de leurs trophées, ou dans les superbes Mausolées de ces Heroïnes, entourez des Vertus éplorées, puisque leurs grandes qualitez semblent être toutes, en racourci, ressuscitées, & réünies en votre seule personne, qui, sans doute, n'est autre que celle qui me fut promise il y a quelque temps, par un homme de grande vertu & de merite, fort devot à la *Magdeleine*, qui m'assura dans une de ses Lettres, que Dieu susciteroit bien-tôt quelque bonne Ame, qui prendroit le soin de faire mettre mon Ouvrage en lumiere.

Voyant donc, MADAME, la prophetie de ce Personage si bien accomplie en vous-même, qui l'êtes vraiment de tout point, (aussi-bien que vôtre illustre & genereux Mari, dont les inclinations & les pensées, toutes nobles, sublimes, & relevées, le portent continuel-

lement

lement à des choses grandes & hautes, suivant la devise de ses Armes, mises à la tête d'un Faucon volant:

Semper in Altum.)

Je ne fais point de difficulté, (pourvu que votre humble modestie n'en soit point offensée) de vous placer au milieu de ces deux incomparables *Maries*, afin que, prenant avec elles la protection de ce petit Livre, elles favorisent toujours vos pieuses & genereuses intentions, vous comblent de benedictions avec toute votre noble Famille, & vous obtiennent, par leurs toutes puissantes prieres, l'une de son Fils, & l'autre de son Amant, les graces qui vous sont necessaires, pour arriver un jour heureusement à cette gloire, qu'elles possedent dans le Ciel. C'est là le plus fort & le plus avantageux souhait, que puisse faire pour vous,

MADAME,

Votre très humble & très obligé serviteur, Fr. PIERRE DE S. LOUIS, Rel. Carme.

Anagramme

POUR LA MEME DAME

GABRIELLE DE LEVI.

BRILLE DE LA VIERGE.

SONNET ACROSTIQUE.

Grave, Muse, en ton cœur le portrait d'une Dame,
A qui le Ciel a fait tant de presens divers,
Bien qu'on ne puisse pas en ces quatorze vers,
Renfermer tous les dons, qui parent sa belle Ame.
Il faut donc moderer cette ardeur qui t'enflamme,
Et puis, malgré l'envie, & ses yeux de travers,
Laisser voler son Nom au bout de l'Univers,
Et borner sa louange à sa seule Anagramme.
De ce qui s'en peut dire aux curieux Esprits,
En voici l'abregé dans ces deux mots compris,
L'appellant à bon droit, voyant comme elle BRILLE,
En quoi mon sentiment sera toujours suivi,
Un Astre DE LA VIERGE, étant de sa Famille,
Je conclus qu'elle sort de l'Estoc de LEVI.

A LA MEME.

MADAME (pour se satisfaire,
Et se rendre agreable à tous,)
Ma Muse auroit bien voulu faire
Quelque chose digne de vous :
Mais, excusant son impuissance,
Accusez-en votre naissance,
Et tant de rares qualitez ;
Qui, vous rendant en tout parfaite,
La rendent aussi-tôt muette,
Pour chanter dignement ce que vous meritez.

E. P. C.

L'AUTEUR
AU LECTEUR

Si nova non canto carmine, canto novè.

JE ne ſçai, cher Lecteur, quel jugement vous pourrez faire de cette nouvelle mode de Poëme. Je puis pourtant vous aſſurer qu'elle ne vous ſera point trop déſágreable, ſi vous avez autant de patience pour voir la piece d'un bout à l'autre, que de bonté pour en excuſer les défauts, qui ne ſont pas en petit nombre, vous priant de croire que tous les endroits qui vous choqueront dans la ſuite de cette lecture, m'ont été des pierres d'achopement, & comme des écueils inévitables: mais qu'y faire?

Aliquandò bonus dormitat Homerus.

Ce qui fait que je ne puis m'empêcher de dire cette belle verité,

Pro captu Lectoris, habent ſua fata libelli.

Puis qu'en effet, c'eſt entierement du caprice ou capacité du Lecteur, que dépend toute la grace ou diſgrace d'un Livre; qui pourroit, ce me ſemble, dire à celui qui le manie, ce que dit à Dieu le Prophete dans ſon Pſal. 30. v. 16. *In manibus tuis ſortes mea.*

Que

Que si c'est aujourd'hui que nous voyons la Poësie montée jusques à son Zenith, & si tous les beaux esprits du temps semblent avoir mis, pour ainsi dire, le *non plus ultrà* sur les doubles colomnes du Parnasse; je ne puis éviter le blâme d'une témerité trop grande, pour avoir voulu par cet essai, mêler mon croacement avec les tons melodieux & ravissans de tant de Cygnes inimitables, qui chantent si doucement sur les bords de la Seine, & dans le sacré chœur des Muses; si bien qu'il se pourra faire que quelqu'un dira, parlant de moi, à l'ouverture de mon Livre,

An niger, hic albos, corvus, canit inter olores?

Mais, *transeat*, cela ne me sçauroit mettre en mauvaise humeur, nonobstant le dire commun.

—— *Genus irritabile vatum.*

Aussi n'ai-je garde de me promettre que ma façon de composer, puisse agréer à toute sorte de personnes, comme à celle qui me fit entreprendre cet Ouvrage, à raison de la diversité des gouts & sentimens d'un chacun, sçachant bien que

Difficile est nimium variis servire palatis.

» Car, qui pourroit à tout le monde plaire :
» Il faudroit bien être parfait.
» De tous ceux qui l'ont voulu faire,
» Pas un, qu'on sçache, ne l'a fait.

Aussi

Aussi quelqu'un de mes Amis me disoit, ces jours passez, parlant de mon Poëme :

He ! quoi vous étonnerez-vous,
Si quelque bourru le condamne ?
Puis qu'à moins que d'être de Manne,
Il ne peut être au goût de tous.

Mais peu m'importe, pourvu que le grand Maître que je sers, & cette grande Sainte qui le servit si bien autrefois en qualité d'Amante, & d'Hôtesse, ne désaprouvent point mon dessein, qui n'a été commencé, poursuivi, ni fini, que pour leur plus grande gloire.

Non ego ventosæ plebis suffragia venor.
——— *Nec est mortale quod opto.*

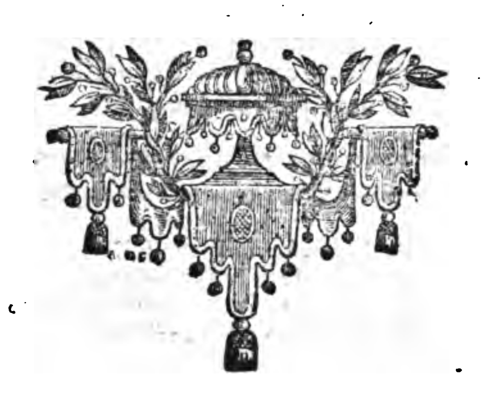
Ce Livre est à la bonne foi,
Mais au reste si tu t'en fâches,
Je veux bien, Censeur, que tu sçaches,
Qu'il n'a pas été fait pour toi.

Non tibi nostra quidem mellificavit Apis.

Prens toujours ceci cependant,
Mon cher Lecteur, en attendant.

Que Dieu, par sa bonté, me donne le moyen & l'occasion de te faire voir dans un autre ordre, cette même Piece augmentée, commentée, embellie de Figures, & autorisée par plus de cinq cens passages de l'Ecriture sainte, des

Sentences des Peres de l'Eglise, & de quantité d'Autoritez, tirées de plusieurs Auteurs, tant sacrez que profanes. Le tout revenant merveilleusement bien à mon sujet. ADIEU.



Galanterie

Galanterie spirituelle à l'Auteur.

AUssi-tôt qu'on a vu cette Piece charmante,
Le desir du Lecteur tout de nouveau s'augmente,
Pour voir encor une seconde fois
Ce portrait ravissant de la divine Amante,
Qui n'est pas un tableau mort, & privé de voix.
Votre MAGDELEINE est si belle,
Que les yeux & les cœurs en sont pris, & surpris,
Et sa grace est si naturelle,
D'un tel poids, & d'un si grand prix,
Qu'elle peut divertir les plus galants esprits,
Qui n'auront, sans mentir, plus d'amour que pour elle;
Changeant l'objet de leur desir,
Pour d'autres peintures plus saintes;
Ces Amoureux à leur loisir,
Trouvant ici tous leur plaisir,
Sans plus perdre le temps à d'inutiles plaintes,
Oublîront leurs PHILIS, quitteront leurs AMINTES;
Qui, par ces nouveaux changemens,
Perdront toutes leurs vieux Amans,
Sans sçavoir autrement qu'y faire;
(Et dans cette bizarre affaire,
Malgré tous leurs ressentimens)
Le beau sera, sans leur déplaire,
Qu'elles n'oseront s'attrister,
De se voir ainsi supplanter,
Par les charmes puissans d'une telle Rivale;
Qui ne sçauroit avoir au monde son égale,
Puisque vous allez faire, avec de si beaux traits,
Autant d'Amans, à l'un de ses portraits,
Qu'elle-même, autrefois, s'en fit par ses attraits.

Spectator quisquis veniet, discedet amator.

AUTOSSERE P.

Caprice spirituel sur ces paroles de Notre-Seigneur, en l'Evangile de la Magdeleine. Hoc Evangelium in toto mundo dicetur. *Matth. c. 26. v. 13.*

Esprits forts, & friands du *Doux*, & de l'*Utile*,
Fermez, fermez votre VIRGILE,
(Sauf respect de sa qualité)
Pour lire sur cet EVANGILE
L'admirable subtilité
D'un PRESTRE, qui dans cet ouvrage,
A fait un si beau *Mariage*,
Du DIVERTISSEMENT & de l'UTILITÉ,
Qu'il sera publié par tous les coins du monde,
Suivant l'Arrest de son destin.
N'apprehendez donc pas qu'il soit *Nul*, qu'on en gronde,
N'étant nullement *Clandestin*.
Puisque déja par-tout la RENOMMÉE en vole.
Pour le faire sçavoir de l'un à l'autre Pole,
Mais si bien, qu'on a droit d'esperer que le *Fruit*
En sera pour le moins aussi grand que le bruit.

Sic miscuit utile dulci.
Non mare, non montes, non famam terminat Orbis.

Fr. MICHEL DU S. ESPRIT,
Commissaire General des
Carmes Reformez en la
Province de Provence.

ANA-

ANAGRAMME

A LA TRES SAINTE MARIE MAGDELEINE, L'IMAGE SACRE'E DE L'AMANTE TRANSIE.

SONNET.

Belle Amante transie aux pieds de votre Amant,
Aux vôtres prosterné, je viens vous rendre hommage,
Et vous offrir ici votre sacrée Image,
Avec crainte, respect, tendresse & sentiment,
Je voudrois donc, Madame, avoir à ce moment,
Les tons harmonieux, les accens, le ramage,
La voix & l'air mourant du Cygne au blanc plumage,
Pour chanter, comme il faut, votre amoureux tourment:
Mais je n'ai que la plume, & la voix d'un Corbeau,
D'un profane pecheur encor dans le tombeau,
(Grand Miracle d'Amour, de tous le plus insigne,)
Ce portrait est sacré, je n'y dois pas toucher,
Si ce n'est que je veuille, afin d'en être digne,
Commencer à bien faire, & cesser de pecher.

Excuse de l'Auteur à la Sainte.

Pardonnez, grande Sainte, au temeraire Icare,
Qui, pour voler à vous, maintenant se prépare,
Si sa plume (à qui tout défaut,
Pour bien décrire vos loüanges.)
Ne peut pas vous mettre si haut,
Que faisoient les aîles des Anges.

SANCTA MARIA MAGDALENA.

Anagramma.

ES ALTA, MAGNA, AC MIRANDA.

A LA MEME.

ASTRE de la voûte Azurée,
Qui brillez pour tout l'Univers,
Si votre gloire au Ciel paroît demesurée,
Qui pourra la comprendre aux mesures des Vers?
Puis-je donc éviter la publique censure,
Si j'entreprens ici d'en parler *par mesure*?

L'AUTEUR A LA PROVENCE.

SONNET.

Princeps Provinciarum facta est.
Thren. c. 1. v. 1.

PRINCESSE en Sainteté, des Provinces de France,
Theatre renommé de tant de sacrez lieux,
Qui nous fait admirer, en nos terres, les Cieux,
C'est à toi que j'en veux, trop heureuse *Provence*.
Mais, puisqu'on peut fort bien prouver ce que j'avance
Par des discours polis, subtils, & serieux,
Je laisse cet *Office* à qui le fera mieux
Que moi, ni que mon Livre, avec sa *survivance*.
Mettant doncques à part tous ces riches thresors
De tant de *Monuments*, & de tant de *Saints Corps*,
D'Arles, de Tharascon, d'Aix, d'Apt, & de Marseille.
Je croi pieusement, & j'ose proferer,
Qu'enfin *Saint Maximin* a l'unique merveille,
Pour laquelle, à toute autre, on te doit préferer.

A LA SAINTE BAUME.

SONNET.

JE ne viens point à vous, effrayante CAVERNE,
Pour voir, ni pour oüir la SYBILLE en fureur,
Je n'ai pas le dessein d'un fugitif coureur,
Et je ne prétends point de penetrer l'Averne.
Si devant votre sueil, humble je me prosterne,
C'est pour y penetrer un mystere d'horreur,
(Des bons & des mauvais, la joye & la terreur,)
Et guerir les pecheurs d'un mal qu'ils ont interne.
Enfin je vai sçavoir ce que n'ont point appris
Tant de siecles passez aux curieux Esprits,
Les regrets, les sanglots, les soupirs, les complaintes,
Et les pleurs que versa votre Hôtesse en ces lieux;
Je ne passe donc pas par des routes si saintes,
Pour descendre aux Enfers, mais pour monter aux Cieux.

Aux Lecteurs.

LEcteurs, pour vous entretenir,
Le chemin que je veux tenir,
N'est pas celui du lieu que nous chante VIRGILE,
(Dont la descente est fort facile)
Mais c'est un sentier raboteux,
Etroit, penible, tortueux,
Et d'une si rude montée,
Que l'ame la plus sainte en est épouventée,
Ou même le plus juste (ainsi qu'on peut conter)
Tombe sept fois le jour en voulant y monter.

BEATISSIMA MARIA MAGDALENE.

Anagramma.

REA, IN EA BALMA, ADMISSA, GEMIT.

A L'AUTEUR.

SONNET.

Dès que j'ai reconnu vos Muses nompareilles,
Si douces en cadançe, & si belles sans fard,
J'ai cru qu'elles pourroient quelque jour, tôt ou tard,
Ravir, par leurs attraits, les yeux & les oreilles.
Ayant pris ce dessein, pour sujet de vos veilles,
Vous avez fait le choix de la meilleure part,
Car, ou vous produisez les merveilles de l'Art,
Ou bien vous sçavez l'Art de faire des merveilles.
Quoi que c'en soit, il faut confesser toutefois,
Que vous en faites voir deux grandes à la fois,
Qui meritent assez, & la foule & la presse,
Puisqu'il semble qu'aux yeux de tous les éplucheurs,
Vous ne faites revivre ici la Pecheresse,
Que pour faire mourir en tous lieux les pecheurs.

Ignace-Barthelemy de Vaureas,
au Comtat d'Avignon, Prêtre,
frere de Auteur.

A L'AUTEUR.

Il faut le dire, on ne sçauroit le taire,
(En voyant vos beaux Vers pleins de tant de douceur)
Qu'autrefois Jesus-Christ ressuscita le Frere,
Et que vous maintenant, ressuscitez la Soeur.
Par tant de charmes innocens,
Qui sont vos Carmes ravissans.

Fr. Alexis de la Vierge,
Religieux Carme.

A L'AUTEUR.

TOn Livre a tant de belles choses,
Qu'il pourroit être comparé
Au *Rosier* doublement *paré*,
Et des *Epines* & des *Roses*.
Ma rime aura doncques raison,
D'en faire la comparaison,
Puis qu'en tes saintes amouretes,
Tout n'est que *pointes* & *fleuretes*.

A U MÊME.

OUI, je l'ai voulu dire, & l'ai bien avancé,
Que dans cette façon d'écrire pour ta Sainte,
Tu t'en vas de ton pas, hardiment & sans crainte,
Devancer de beaucoup ceux qui t'ont devancé.

AU MÊME.

TU chantes si bien sur ta lyre,
Ce qui mieux merite le jour,
Qu'on ne défendra point de lire
Cet aimable Livre d'Amour.

MAGDALA CANTETUR,
VIVAT, RELEGATUR, AMETUR.



SANCTA MARIA MAGDALENE.

Anagrammata.

MAGNA, ET CLARA DEI AMANS.



Ecce mulier, quæ erat in civitate peccatrix, Luc. c. 7. v. 37.

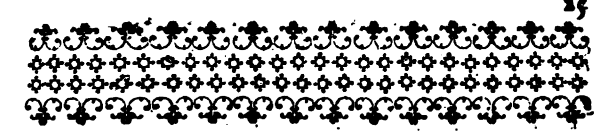
Et in civitate sanctificata. Eccli. c. 24. v. 15.

Quoniam dilexit multùm. Luc. c. 7. v. 47.

Chers Pelerins qui venez en ce lieu,
Me visiter en ma grote profonde,
Sçachez, avant que de me dire adieu,
Que si, du temps que j'étois vagabonde,
L'amour mondain me separa de Dieu,
L'amour de Dieu me separa du monde.

Elongavi fugiens: & mansi in solitudine. Ps. 54. v. 8.

LA



LA MAGDELEINE.

LIVRE PREMIER.

JE CHANTE dans mes Vers une DAME DE MARQUE,
Dont le Chef est encor un temple où l'on remarque,
Sur son vieux frontispice, un endroit du milieu,
Empreint & consacré des doigts sacrez de Dieu.
MERVEILLE, qui paroît entre les plus illustres,
Et subsiste depuis trois cens vingt & six lustres,
Monument éternel d'un si long-temps passé!
C'est donc pour ce sujet, que me sentant poussé,
Du puissant, du sublime, & relevé genie,
Qu'a sur ses autres Sœurs la celeste URANIE,
Je prens, pour exalter son MAGNIFIQUE Nom,
La trompette sonnante, & le bruyant clairon.
Afin que mille échos dans les vastes campagnes,
Et jusques aux sommets des plus hautes montagnes,
Sur un ton éclatant & sous un air serein,
S'éveillent pour répondre à ces bouches d'airain;
Qui ne rediront plus ce nom de ROSEMONDE,
(Tant de fois rechanté sur la terre & sur l'onde)
Pour faire retentir du Levant au Couchant,
Celui que je m'en vai tromperer en ce chant.
Mais comme je ne suis que l'écho de tant d'autres;
Dans cette conjoncture ayant besoin des vôtres,
Joignez, voûtes, rochers, antres, vallons & bois,
Tous vos résonnemens à celui de ma voix.

Les

Les Cieux seront ravis, & la terre charmée
D'un volume volant avec la RENOMMÉE,
Et ce saint EVANGILE aura bien tant de cours,
Qu'il sera proclamé par tous ses carrefours.
C'est donc pour obeïr à l'Edit de l'Oracle
(Prononcé, quand l'Amour fit son plus grand miracle)
Que dans ce Livre ouvert (comme font les Amans
Dans une boëte d'or, leurs objets plus charmans.)
Je fais voir le portrait de L'AMANTE TRANSIE,
Naïvement tracé dans cette Poësie,
Où ma divine MUSE a voulu m'inspirer,
De chanter le sujet qui la fit tant pleurer.
Je découvre les feux, les brasiers & les flammes,
De la plus Amoureuse entre toutes les femmes,
D'un Ange corporel, dont la derniere fin,
Fut d'occuper le lieu du premier Seraphin.
Je prêche de JESUS la grande PENITENTE,
Qui me tint en travail, & la pressa en attente,
Pendant neuf fois neuf mois portée en mon cerveau,
D'où comme une PALLAS, elle sort de nouveau.
Je produis sur les rangs l'invincible Guerriere,
Dans la lice du siecle, ayant fait sa carriere,
Dont la noble fierté, par les bois & les monts,
Triompha de la chair, du monde & des demons.
Je raconte la vie étrange, âpre & severe,
De celle qui suivit son Amant au Calvaire,
Où son cœur, le plus grand qu'il venoit conquerir,
Mourut cent mille fois, en l'y voyant mourir.
Je fais plaindre & gemir la dolente Martyre,
Qui se pâme, qui meurt, qui languit, qui soupire.
Je décris ses amours, ses transports, ses élans,
Ses ardeurs, ses regrets, ses desirs violens.
J'exprime ses langueurs, son deuil, ses défaillances,
Ses peines, ses tourmens, ses douleurs, ses souffrances,
Ses dégoûts, ses ennuis, ses complaintes, ses maux,
Et les eaux de ses feux, ou les feux de ses eaux.

J'expose

J'expose aux yeux mondains, une Dame mondaine,
Dont la conversion fut si prompte & soudaine,
Que jamais on ne vit au dessous du Soleil,
La cause, ni l'effet d'un changement pareil.
Je n'ouvre ce discours, que pour mettre en lumiere,
Celle que le Sauveur visita la premiere,
Pour lui faire annoncer sa Resurrection,
Aux témoins de sa Mort & de sa Passion.
Je publie assez haut la FEMME APOSTOLIQUE,
Et je donne au public une Sainte publique,
Qu'on vit & qu'on oüit hautement publier,
L'histoire qui jamais ne se doit oublier.
Enfin je mets au jour la nouvelle peinture,
De la JUIVE, dont l'Art corrigea la Nature,
Un tableau de douleur, un miracle d'amour,
Qui dans un Antre affreux s'alla priver du jour.
La belle MAGDELEINE errante & libertine,
Ayant scandalisé toute la Palestine,
Et de tous ses pechez eu la remission,
Qui vint en ce païs faire sa mission.
HIERUSALEM la vit comme sa Pecheresse,
Et MARSEILLE l'oüit comme sa Prêcheresse;
La premiere abhorra ses vains déportemens,
La seconde admira ses saints emportemens.
L'une vit sa jeunesse adorer cette idole,
L'autre se convertit écoutant sa parole;
Et la SAINTE CITE' qui la mit hors de soi,
Obligea la PAYENNE à recevoir la Foi.
Quand après son exil, du Saint Esprit guidée,
Elle fuit en Provence & quitta la Judée,
Si donc elle voulut faire un si long trajet,
Ce fut pour achever ce glorieux projet,
Qui donna la terreur, dont elle fut saisie,
A l'EUROPE qui sçut le crime de l'ASIE,
Crime, que l'Univers toujours detestera,
Tant qu'à l'entour du Ciel le Soleil roulera,

Que

Que jusques dans la mer, & leur mere & leur source,
Les fleuves s'en iront précipiter leur course,
Tant que les Elemens se contrarieront,
Et tant qu'au Firmament les Astres brilleront,
Toujours on parlera de l'attentat horrible,
Qui d'un second chaos fit voir l'état terrible,
Deïcide, qui fit l'œil du monde éclipser,
Voyant la mort d'un Dieu, que nous vint annoncer
LA FILLE DE SION, des pechez le dedale,
Autrefois BABYLONE, & pierre de scandale,
Avant qu'on vît changer ce charbon en rubis,
La Corneille en Colombe, & la Louve en Brebis,
Un Enfer en un Ciel, le rien en quelque chose,
Le chardon en un lys, l'épine en une rose,
En grace le peché, l'impuissance en pouvoir,
Le vice en la vertu, le chaudron en miroir.

MIROIR DE PENITENCE, & parfait & fidele,
Pour tous ceux qui voudront la prendre pour modele,
Dans ce petit extrait d'un grand Original,
LA GUIDE DES PECHEURS, & leur plus beau phanal.
LA COURTISANE ici SOLITAIRE & sauvage,
Plus libre que jamais en ce saint esclavage,
Faisant si bien sa cour à son Roy, que les Cieux
Ont changé, pour la voir, tous leurs Astres en yeux,
Comme une Anachorette, Oreade, ou Napée;
A pleurer ses pechez nuit & jour occupée,
Qui vécut au desert l'espace de trente ans,
Pour ne jamais mourir dans l'histoire des temps.

Ces bois la font passer pour une HAMADRIADE,
Ses larmes font penser que c'est une NAÏADE,
Venez donc, curieux, & vous rencontrerez
Une Nymphe aquatique au milieu des forests,
Marquée au coin de Dieu d'un profond caractere,
Qui porte sur son front ce mot écrit, MYSTERE,
Cachet, ou Seau Royal imprimé sur sa chair,
Par JESUS reconnu, qu'elle vouloit toucher.

La colomne de feu, la volante Amazone,
La pluvieuse HYADE, & la brûlante ZONE,
La fontaine des feux, la fournaise des eaux,
L'oiseau de Paradis, la Reine des oiseaux,
Qui montoit de l'abîme, & du fond de sa Baume,
Pour voler dans les airs, comme un HELIODROME,
Sept fois le jour portée en ces lieux, pour joüir
Du celeste concert qu'on lui faisoit oüir.
L'ARETHUSE non feinte, ou la BIBLIS certaine,
Que le feu de l'amour fit couler en fontaine,
Dont les yeux devenus deux alambics brûlans,
Sont plutôt distillez, qu'ils ne sont distillans.
L'Heroïne qui fit plus que toute autre femme,
Un Ocean de pluye, un Mont-Gibel de flamme.
Une ARCHE, qui surmonte un deluge de pleurs,
Sauvée en la montagne après tant de malheurs.
Dans le sacré brasier la Salamandre humide,
Dans la mer de ses eaux l'ardente PYRALIDE,
Qui sur terre & dans l'air n'eut autres alimens,
Que le froid & le chaud de ces deux Elemens.
L'Escarboucle embrazé, la PERLE ORIENTALE,
Le fôyer immortel & la sainte VESTALE,
Qui conserva si bien le feu qui la brûloit,
Qu'il ne fut point éteint par tant d'eau qui couloit:
Au contraire plus fort par antiperistase,
Il redoubla l'ardeur qui causoit son extase.
Un Cigne au bord de l'eau qui pleure son destin,
Un Phœnix dans les feux, comme un linge abestin;
Afin de s'y blanchir, étant incombustible,
De même elle est toujours sous terre incorruptible.
C'est enfin du Lazare & de Marthe la sœur,
Qui merita d'avoir un Dieu pour défenseur,
La forte, la constante, & renommée HEBREUSE,
La beauté du desert, la BELLE TENEBREUSE,
La Princesse d'amour, la Reine des plaisirs,
L'objet de tous les vœux & de tous les desirs.

La trompette du Ciel, & le cœur magnanime;
L'ame de mon esprit, la Muse qui l'anime,
La Dame MAGNIFIQUE aux yeux de l'Univers,
La regle, la mesure, & le poids de mes vers.
CHORISTES emplumez de la divine Amante,
Celle à qui vous chantiez, & celle que je chante,
Volez à mon secours, pour me faire voler,
Et soutenez ma plume aux regions de l'air,
Venez pour m'inspirer, du vent de vôtre haleine,
Ce que fit dans les bois la triste MAGDELEINE,
Quels furent ses discours, ses peines & ses soins,
Dont vous avez été les uniques témoins.
Charmans Consolateurs de cette inconsolable,
Vous par qui sa douleur lui fut plus supportable,
Lorsque vous lui causiez tant de ravissemens,
Avec vos belles voix, & vos doux instrumens,
Instruisez-moi du cours d'une si belle vie,
Autant digne d'amour, qu'elle est digne d'envie,
Pour faire que ma main y réussisse mieux,
Faites couler ma vaine aussi-tôt que mes yeux,
Et que ma plume encor, pour être plus volante,
Soit par votre moyen, tout de même coulante,
Afin qu'on puisse voir par l'eau, l'ancre & le sang,
La pierre de mon cœur convertie en étang.
SAINTE, dont je commence à chanter les loüanges,
Relevez mon travail aussi-bien que les Anges,
Pour en cueillir le fruit, assistez promptement,
Et soyez ma LUCINE à votre enfantement.
DAME, qui de si loin êtes ici venuë
Prêcher aux Provençaux la Doctrine inconnuë,
La loi de l'Evangile, & les divins Decrets
Qui se trouvent écrits dans les cahiers sacrez.
C'est de vous que j'attens l'éclat de vos lumieres,
L'ardeur & le secours de vos saintes prieres,
Pour pouvoir dignement m'ériger en Auteur,
Et faire votre histoire au gré de mon Lecteur,

Dans un discours dévot, pur, touchant & ſenſible,
Eſperant que par vous, tout me ſera poſſible,
Et que je pourrai bien, ſuivant vos étendarts,
Porter dans tous les cœurs, la pointe de mes dards.
Phoebus, je n'attends pas que ta Daphne m'apprête
Un rameau de laurier pour en ceindre ma tête,
Et je ne puis briguer ton ſecours prétendu,
Pour un Livre d'Amour qui n'eſt point défendu.
Mes larmes, mes amours, & mes guerres ſont ſaintes,
Ma matiere n'eſt point au rang des choſes feintes,
Je rejette Medor, Angelique, & Roland,
Mon ſtile n'étant point cavalier, ni galant.
Je me retracte ici de quantité d'Ouvrages
Satyriques, impurs, impertinens, volages,
Non plus que s'ils étoient des contes d'Amadis,
Ou je les déſavoue, ou bien je m'en dédis.
Ce n'eſt plus ſur les noms des Seigneurs, ni des Dames,
Que je penſe à trouver de juſtes Anagrammes,
Et ne m'amuſe plus, pour me mettre en renom,
Toujours morne & réveur, à renverſer un nom.
Je ne ſuis plus touché d'une ſotte tendreſſe,
Aux mignardes douceurs de la voix de Lucrece,
Et je ne décrits point combien elle me plut
Quand je la vis jouer des yeux & de ſon luth.
Valentine n'eſt plus, ayant rompu ſes chaînes,
Le ſujet de mes vers, ni celui de mes peines,
Et je ne chante plus Laure à la treſſe d'or,
Laure, la chere ſœur de mon cher Alidor.
Je quitte ces beautez, qu'enfin le temps efface,
Ou que la mort détruit, pour prendre une autre face,
Des yeux plus innocens, de plus chaſtes deſſeins;
Des ſentimens meilleurs, & des ſujets plus ſaints.
Muſes, retirez-vous, allez bande profane,
Magdeleine ſera ma Muſe & ma Diane,
C'eſt ici la Clio que j'invoque à preſent,
Afin que mon deſſein ne ſoit point déplaiſant,

En

Et que de ses grands faits, l'éternelle lecture,
Passe pour admirable à la race future,
Que ce que j'en dois dire, à qui ne l'a pas sçû,
Des siécles à venir soit toujours bien reçu.
Vous, dont l'habileté dans les beaux Arts excelle;
N'employez, s'il se peut, desormais que pour elle,
Vos plumes, vos burins, vos voix & vos couleurs,
Peintres, Musiciens, Ecrivains & Graveurs;
Historiens sacrez, Orateurs & Poëtes,
Mêlez toujours son nom dans tout ce que vous faites;
Que ce soit le sujet de vos narrations,
De vos raisonnemens & de vos fictions.
Que la posterité trouve un jour cette histoire
Peinte, écrite & gravée au temple de memoire,
Qu'aux villages, aux champs, aux villes, aux citez,
Ces vers soient lus, relus, citez & recitez.
Qu'en toutes les maisons, dans toutes les familles,
Ils soient apris par cœur, des garçons & des filles;
Que tous les Pelerins, & les passans aussi,
Venant voir ce saint lieu, ne chantent que ceci:
Que son Livre épargné du temps, du feu, de l'onde,
Ne prenne jamais fin, qu'avec la fin du monde,
Et que cet EVANGILE, en tous lieux annoncé,
Par le fleuve d'oubli ne puisse être effacé.
Après un tel souhait, le plus grand qu'on peut faire,
LUNE, interessez-vous à cette grande affaire,
Et quittez votre Ciel pour venir m'éclairer,
S'il est vrai que les vers puissent vous en tirer.
Forest, grote, desert, montagne, solitude,
L'objet & le sujet de toute mon étude,
Ne vous offensez pas si je mêle ma voix
Aux fredons naturels des chantres de ce bois,
Quand le bruit des bruyants, qui rompt votre silence,
Me convie à chanter, comme eux, leur excellence.
Majestueux TITANS, venerables vieillards,
Supports silentieux de tant de babillards,

J'entens des Oisillons les familles nombreuses,
De tant de Rossignols, les troupes amoureuses,
Qui par cent gazoüillis, à l'envie des Pinsons,
Sur vos bras verdoyans, dégoisent leurs chansons;
Quand l'oreille & les yeux jugent que vos plumages
Sont assez bien d'accord avecque leurs ramages,
Et qu'ils semblent ici par leurs tons decevans,
Ou des luths animez, ou des orgues vivans,
Au temps qu'un amoûreux & printanier zephire,
Au son du flageolet, doucement les inspire,
A conter leurs amours d'un jargon étranger,
Tantôt à la Bergere, & tantôt au Berger;
Qui le long d'un ruisseau, vous écoutant leurs plaintes,
En amassant des fleurs dont les rives sont peintes,
Pendant que leurs moutons s'y laissant enchanter,
Pour les oüir comme eux, s'oublient de brouter.
Et ces VOLEURS DES BOIS, ces volantes Sireines,
Ravissent tellement, & sont si souveraines,
Que souvent les passans, à leurs charmes soumis,
Sous vos feuillages verds demeurent endormis.
Fils aînez, grands enfans d'une plus grande mere,
Vieux barbons, que le temps entretient & revere,
Comme s'il n'avoit plus du respect que pour vous;
Puisque rien ici bas n'est exempt de ses coups.
Colosses éternels, hautains, fiers, & superbes,
Grands Geants, qui foulez l'humilité des herbes,
Et poussez jusqu'aux Cieux vos panaches altiers,
Comme si vous vouliez passer en ces quartiers,
Qui le portez si haut sur les plus hautes nues,
Sans jamais devant eux avoir les têtes nues,
Plutôt par bien-seance élevant votre front,
Que pour les outrager, ou pour leur faire affront,
Non point pour les morguer, ou pour leur faire tête;
Mais pour les honorer, & pour leur faire fête,
Bien que vous les alliez de si près regarder,
Votre dessein n'est pas de les escalader,

Quoiqu'on diroit d'abord que votre haute taille,
Les va prendre d'assaut, ou leur donner bataille,
Vous paroissez pourtant sur ces Monts sourcilleux,
D'aimables rodomonts, & de beaux orgueilleux,
Qui vous ressouvenant de votre MAGDELEINE,
Semblez l'aller chercher sur la celeste plaine.
Tillets, Ormeaux, Sapins, Pins, & Chênes sacrez,
Qui tenez en dépôt tous ses plus grands secrets,
Faites que nous puissions sçavoir une partie
De ce que fit chez vous la grande REPENTIE;
Confiez-nous ici, sauvages confidens,
Sinon le principal, au moins les incidens.
Volumes étendus jusqu'aux plus hauts étages,
Mis au jour pour marquer les siecles & les âges,
Afin de contenter ma curiosité,
Je devois m'adresser à votre antiquité.
Vaine fille de l'air, sçavante Bocagere,
Qui redisois les mots de l'étrange Etrangere,
Après avoir oüi, conformément au sens,
D'un funebre discours, les lugubres accents,
Qui faisoient retentir de tous côtez la voûte,
Nymphe, écoute-moi bien, afin que je t'écoute,
C'est à vous maintenant de me les repeter,
Arbres, Caverne, Echo, que je viens consulter.
Ce sera donc au nom de la sainte TRIADE,
Que je commencerai cette MAGDELIADE,
L'histoire & le recit des faits de MAGDELON,
Saintement achevez au pied du SAINT PILON,
Sous le toit, le couvert, le lambris & le dôme,
D'un vaste & haut Rocher nommé la SAINTE BAUME,
Où cette Aigle vola pour y faire son nid,
Quand l'amour à son Dieu si fortement l'unit.
Dans le plus beau terroir de la belle PROVENCE,
Une haute montagne entre toutes s'avance,
Portant si bien son bois, jusqu'au milieu des airs,
Qu'il semble qu'elle soit le thrône des Deserts.

Qui ne veut point ceder à ceux des Thebaïdes,
Et du ſang & des pleurs des Penitens humides,
Puiſqu'une femme ici, par ſes rudes efforts,
Peut ſervir d'exemplaire aux hommes les plus forts;
Prévenant la rigueur des plus auſteres Moines,
Soit des HILARIONS, des PAULS, ou des ANTOINES;
De ces extenuez, languiſſans & tranſis,
Solitaires, pleureurs, taciturnes, aſſis;
De ces pauvres plaintifs & ſaints Archimandrites,
Les plus mortifiez d'entre tous les Hermites,
Prodiges étonnans de tous les temps paſſez,
Qu'après ſes paſſe-temps, MARIE a ſurpaſſez.
Ce fut en ce lieu même où notre PENITENTE
Voulut ſe confiner pour en être habitante,
Admirable ſejour d'horreur & de plaiſir,
De la Terre & du Ciel, l'amour & le deſir,
Où toujours elle avoit, comme dit ſon Hiſtoire,
Son Ame en Paradis, ſon Corps en Purgatoire,
Pour le faire brûler d'un feu de charité,
Après celui d'Enfer qu'elle avoit merité.
C'eſt, dis-je, en ce climat que l'illuſtre Bannie,
Privée entierement de toute compagnie,
Et cachée au cachot qu'elle vint habiter,
Demeura ſi long-temps ſans jamais le quitter.
Pendant ſix vingts ſaiſons, plus mauvaiſes que bonnes,
Trente Printemps ſans fleurs, & ſans fruits trente Autônes,
Et tout autant d'Etés, pour elle ſans moiſſons,
Souffrant de trente Hyvers, la neige & les glaçons;
Où ſes repas n'étoient que des herbes ſauvages,
Et ſon lit de repos, les rochers des bocages,
Qui pour rien, lui loüoient une maiſon de bois,
Préferable aux Palais des Princes & des Rois.
La voici donc Recluſe en cette grote ſombre,
Comme les morts du ſiecle enſevelis dans l'ombre,
N'y voyant rien du tout des yeux de ſon eſprit,
Que l'amour & la mort de ſon cher JESUS-CHRIST.

Ils lui servent tous deux comme d'un double Livre,
Dont l'un la fait mourir, & l'autre la fait vivre,
Considerant toujours sur ce Portrait divers,
Ou le beau de l'endroit, ou le laid de l'envers,
Elle voit & revoit ces differentes faces,
Et n'a pour ses miroirs, que ces ardentes glaces.
Ce tableau, qu'elle prend d'un & d'autre côté,
Lui peint de son Amant, l'horreur & la beauté,
Tantôt le faisant voir sous sa plus belle forme,
Et presque en même temps horriblement difforme,
Ou beau comme au THABOR, s'étant transfiguré,
Ou laid comme au CALVAIRE & tout défiguré,
Tantôt sous sa dorée & riche chevelure,
S'en figurant ici l'éclatante figure,
Sous cette majesté, sous ces beaux yeux vainqueurs,
Qui menoient en triomphe & les yeux & les cœurs.
Puis sous un épineux & piquant Diadême,
Les cheveux arrachez, meurtri, saglant & blême,
Et ses yeux à demi de la tête sortis,
Deux astres éclipsez, deux flambeaux amortis,
Puis au Temple, & par fois dans la place publique,
Charmant par ses regards, & par sa Rhetorique,
Et l'oreille, & les yeux de tous ses Auditeurs,
Qui sont de ses discours autant d'admirateurs.
Mais venant au revers, & tournant la medaille,
Elle l'entend crier, au fort de la bataille,
Au milieu des latrons, des tyrans, des bourreaux,
Environné de loups, de chiens, & de taureaux.
Puis suivi d'une troupe obligeante & civile,
Elle le voit aller triomphant dans la ville,
Au doux bruit des Pæans, des acclamations,
Jointes à l'Hosanna des benedictions.
Après un si beau temps, elle voit les tempêtes,
Et n'entend que clameurs, fanfares & trompétes,
Blasphêmes, sifflemens, injures, & mépris,
Dans la confusion, le désordre & les cris.

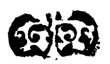
Puis

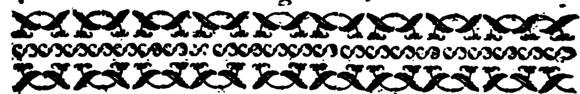
Puis elle pense voir cet homme incomparable,
Chez Simon le Lepreux, qui le traite à sa table,
Où tous les Commensaux, & tous les Conviez,
Reçoivent le plus grand des honneurs enviez.
Et puis sur une Croix, en ce lit de parade,
Où souffrant pour guerir la nature malade,
Il se mit aux abbois, après qu'il eut goûté
Le vinaigre & le fiel qui lui fut presenté.
Lorsque de cet objet elle veut se distraire,
Lui voit ressusciter le Lazare son frere,
Quand d'une voix bien haute, & d'un divin effort,
Il l'appelle, & l'arrache aux griffes de la mort.
Puis tournant le fueillet, & lisant l'autre page,
Elle voit la mort peinte en son propre visage,
Et comme par un coup qu'elle n'attendoit pas,
A lui-même senti la rigueur du trépas.
MAGDELEINE en ce lieu repasse en sa memoire,
Tout ce qui se passa dans la tragique histoire,
Il lui semble toujours de voir ce Roy des Rois,
Mourant pour son salut, dans les bras d'une Croix.
En cette solitude, où tout est en silence,
Elle lui voit donner ce rude coup de lance,
Qui pour ouvrir son cœur, lui vint percer le flanc,
D'où l'on vit découler les restes de son Sang.
Cette liqueur s'étant tout-à fait écoulée,
Lors qu'avec tant d'effort, la Croix fut ébranlée,
Après cette secousse, & subit tremblement,
Qui la fait même encor trembler à tout moment,
Cet objet est si fort present à sa pensée,
Que ce n'est plus pour elle une chose passée,
Renouvellant toujours, par sa compassion,
Le triste souvenir de cette Passion,
Puis après, son esprit toujours à la torture,
Va suivre le Corps Saint jusqu'à sa sepulture,
Où la peur, la pitié, l'amour, & la douleur,
Lui font perdre la voix, avecque la couleur.

C'est à ce monument qu'elle meurt & se pâme,
Y laissant tout son cœur, aussi-bien que son ame,
Quand elle reflechit que c'est pour son peché,
Qu'on vit en ORIENT ce beau Soleil couché.
Accident, OCCIDENT de cette belle Etoile,
Qui lui fit déchirer, comme au Temple, son voile,
Elle songe toujours à conserver ce Corps,
Le plus grand de ses biens & de tous ses trésors,
Sans épargner onguent, ni drogue aromatique,
Pour l'oindre & l'embaumer d'un parfum magnifique,
Comme si de ses yeux elle le voyoit là,
Où l'Ange du tombeau la vit & lui parla.
C'est pourquoi succombant sous le faix, qui l'atterre,
Elle veut desormais vivre & mourir sous terre,
Et ne s'entretenir qu'avecque ses ennuis,
Sans vouloir discerner les jours d'avec les nuits,
Ni pouvoir s'empêcher, dans cette même grote,
De demander tout haut, & reclamer son Hôte.
S'addressant aux Rochers, aux Montagnes, aux Bois,
Ainsi qu'elle avoit fait à lui-même autrefois,
Lorsqu'en un Jardinier, elle ne peut connoître
Les traits, ni la façon de son aimable Maître,
Qui, de trop près de soi la voyant approcher,
Lui dit, la repoussant, de ne le pas toucher;
Toutefois encor bien qu'il l'en eût empêchée,
Elle fut cependant de lui-même touchée,
Ainsi comme elle pense à ce bien-fait si prompt,
Elle ressent encor ses doigts contre son front.
Lorsqu'après les trois jours, son Sauveur ressuscite,
Et lui rend aussi-tôt sa premiere visite.
C'est ici que laissant le tableau des douleurs,
Elle semble donner quelque tréve à ses pleurs,
Ce miroir enchanté, par tant d'innocens charmes,
Lui fait voir un sujet de suspendre ses larmes,
C'est à dire JESUS, l'objet de son amour,
Qui vient comme un Soleil, lui redonner le jour.

Elle

Elle se le dépeint en cet état de gloire,
Après l'heureux succès de sa grande victoire,
Qui le rendit vainqueur, & le fit triompher
Des noires Legions, aux faux-bourgs de l'Enfer.
Et se le represente, en ses clartez plus vives,
Prêt à monter au Ciel, sur le MONT DES OLIVES,
Pour y faire une entrée, après tant de travaux,
Plus belle mille fois que celle des RAMEAUX.
Elle lui voit de là prendre au dessus des nues,
Des routes aux Mortels jusqu'alors inconnues,
Quand après ses exploits, ce grand Aigle à ses yeux,
S'envole, & prend l'essor jusqu'au plus haut des Cieux,
Elle admire en esprit la pompeuse démarche,
Et le train glorieux qui vient après cette Arche,
La course & l'attirail de ce sacré Vaisseau,
Qui vogue dans les airs par un chemin nouveau:
Donc en ce même endroit, ces plaines azurées,
Sont des yeux de son Ame encore mesurées,
Ce qui la tient toujours dans un ravissement,
Qui fait tout son plaisir, comme tout son tourment.
Et voilà les emplois que cette Penitente,
Prend pour s'entretenir, si triste & si contente,
Ruminant à part-soi tant d'étranges revers,
Le scandale des Juifs & de tout l'Univers,
Dont elle avoit été le témoin oculaire,
Soit dans HIERUSALEM, ou bien sur le CALVAIRE,
Sçachant si bien par cœur tout ce qui s'y passa,
Qu'elle retient encor le fer qui la blessa.





LA MAGDELEINE.

LIVRE SECOND.

C'EST pour ces grands ſujets qu'on la voit reculée
Au fond de cette BAUME, où toute échevelée,
Elle gît de ſon long ſur ce rude pavé,
Que ſon corps, ou ſes pleurs ſemblent avoir cavé,
Ne voulant repoſer qu'en cette rude couche,
Où, (les larmes aux yeux, les plaintes à la bouche,
Une main ſous la tête, & les cheveux rempans,
Juſques à ſes talons, en façon de ſerpens,)
Elle veut pour ſoutien, & de fleurs & de pommes,
Languiſſante d'amour, ſeule, & bien loin des hommes,
Se tenant au deſſous de cet affreux Rocher,
Son Dôme, ſon Couvert, ſon Lambris, ſon Plancher,
Sa Chambre, ſa Maiſon, ſon Cabinet, ſa Sale,
Son Toict, ſon Pavillon, & ſon Imperiale,
Son Palais, ſon Jardin, ſon Champ, ſa baſſe-Cour,
Son Château, ſon Rempart, ſon Donjon, & ſa Tour,
Son Alcove, ſon Lit, ſon Fort, ſa Citadelle,
Son Temple, ſon Autel, & toute ſa Chapelle,
Où la nuit par un trou, tout-à-fait obligeant,
La Lune lui fournit une lampe d'argent.
Puis le jour, le Soleil ſon frere, à l'ordinaire,
Vient par ce même endroit, prêter le luminaire,
Pour cierges, ou flambeaux, en de ſi ſombres lieux.
On peut voir ſeulement les éclairs de ſes yeux,
Qui ſont les Benitiers d'où coule l'eau benîte,
Qui chaſſe le Demon juſqu'au fond de ſon gîte.

La Croix ne manque pas dans un Temple si saint,
Ni le tableau non plus, sur sa face dépeint.
En ce saint Hermitage, on n'entend autre cloche,
Que le bruit de l'Echo, qui résonne en sa Roche,
Qui répond nuit & jour, avec ses tristes sons,
Apprend d'elle, repete, & redit ses LEÇONS,
Qui sont, comme je croi, celle de JEREMIE,
Tant sa voix me paroît de la joye ennemie,
Car j'entens à la fin, dans son affliction,
Deux fois JERUSALEM, par repetition.
Dans ce TEMPLE vivant, que tant de zele anime,
Son esprit est le PRESTRE, & son corps la VICTIME,
Son amour est le FEU, son cœur est l'ENCENSOIR,
Fumant par ses soupirs, du matin jusqu'au soir,
Quand elle y fait brûler le sacré Thymiame,
De la haute Oraison, qui réjouit son Ame,
Qui, comme un grain d'encens jetté sur le charbon,
Plus elle est embrasée, & plus elle sent bon.
Elle a pour tout son chant, Hymnes, & Psalmodie,
Ses retractations, & sa PALINODIE.
Si dans ce lieu l'Autel a quelque parement,
L'OR de ses blonds cheveux en fait tout l'ornement,
Ou ce que la Limace ARGENTE de sa bave,
C'est tout ce qui s'y voit de pompeux & de brave.
Au pied d'un CRUCIFIX, une TESTE DE MORT,
Ou de MORTE plutôt, lui déclare son sort,
Y voyant, sur son front, ces paroles écrites,
Qu'avec elle, LECTEUR, il faut que tu médites.
» *Dans les trous de mes yeux, & sur ce crane ras*
» *Vois comme je suis morte, & comme tu mourras,*
» *J'avois eu, comme toi, la chevelure blonde,*
» *Les brillans de mes yeux ravissoient tout le monde,*
» *Maintenant je ne suis, que ce que tu peux voir,*
» *Sers-toi doncques de moi, comme de ton miroir.*
Sur ce portrait sans masque, où tout lui peut paroître,
Elle voit ce qu'elle est, & ce qu'elle doit être,

Et regardant toujours ce têt de trépassé,
Elle voit le FUTUR dans ce PRESENT PASSE'.
Cependant que le tronc de cette affreuse tête,
N'est plus dans son tombeau qu'un reste de squelete,
Encor bien qu'elle eût eu le port, la majesté,
La grace & les attraits d'une rare beauté,
Qu'elle eût été possible, autrefois couronnée,
Ou de chapeaux de fleurs, & de roses ornée,
Que mille Adorateurs, de ses yeux embrasez,
Se fussent trouvez pris dans ses cheveux frisez.
C'est ce que fait MARIE, & ce qu'elle contemple,
Dans ce trou, qui lui sert d'Oratoire & de Temple,
C'est ainsi que pensant ce qu'elle fut jadis,
Elle fait dans ce coin un petit Paradis.
Y recevant du Ciel la celeste rosée,
Comme la MERE PERLE, au Soleil exposée.
Ou bien qu'elle ait toujours la mort devant les yeux,
Son esprit toutefois vole, & vit dans les Cieux;
Ce visage changé, lui fait changer de face,
Et sa neige se fond auprès de cette glace,
Ses yeux, comme Alambics, qui coulent nuit & jour,
Font distiller l'eau rose, au feu de son amour,
Dont la suave odeur s'épendant par sa BAUME,
L'encense, la remplit, la parfume & l'embaume.
Et comme la rosée épanchée au matin,
Fait les pleurs de la nuit, répandus sur le Thin,
Lorsque du jour vermeil, elle pleure l'absence,
Desire son retour, & cherche sa presence.
De même MAGDELEINE, en cette obscurité,
(Pendant que son Soleil lui cache sa clarté,
Et pour un peu de temps la prive de ses charmes)
Arrose, sans cesser, la terre de ses larmes,
Enfin, ayant ces yeux en cette eau tout confits,
Se fond, & se confond au pied du CRUCIFIX.
C'est dans cet Abbregé de toute la Sagesse,
Qu'on voit étudier la grande Pecheresse,

C'est dans ce LIVRE ROUGE, ouvert de toutes parts,
Qu'elle apprend le secret, & l'Art de tous les Arts,
C'est sur ce Parchemin, tout percé comme un crible,
Qu'elle peut voir le jour du Jugement terrible,
Et c'est sur ce Portrait, ou mort, ou bien mourant,
Qu'elle apprend à mourir comme ce Conquerant,
C'est ainsi qu'elle trouve, en cette Tragedie,
De toutes les vertus, une ENCYCLOPEDIE,
Et c'est sa discipline, & tous ses châtimens,
Qui lui font commencer ces rudes RUDIMENS,
Pour de là s'élever aux Sciences plus hautes,
Et pouvoir discerner la moindre de ses fautes.
Dans cette BASSE CLASSE, elle veut corriger
Ses manquemens commis, d'un esprit trop leger,
Quoiqu'elle soit rempante, & parmi la poussiere,
Elle n'a dans sa course aucune devanciere,
Et jamais aucune autre, aprenant sa leçon,
N'alla de même pas, ni de même façon,
A peine croiroit-on combien elle profite,
Quoiqu'elle soit encor Novice, ou NEOPHYTE,
Mais dans l'obscurité d'un Ciel cimmerien,
Ce qui la fait trembler pour son GRAMMAIRIEN,
C'est de voir, par un CAS, du tout déraisonnable,
Que son amour lui rend la mort INDECLINABLE;
Et qu'actif comme il est, aussi-bien qu'excessif,
Il le rend à ce point, d'impassible, PASSIF.
O que l'amour est grand! & la douleur amere,
Quand un VERBE PASSIF fait toute sa GRAMMAIRE,
La MUSE pour cela me dit, non sans raison,
Que toujours LA PREMIERE est sa CONJUGAISON,
Que c'est ce qui la rend toute THEOLOGALE,
Et qu'elle se tient là, pour être sans égale,
Qu'elle auroit de la peine à faire un autre pas,
Avançant d'autant plus, qu'elle n'avance pas;
Qu'elle passeroit bien jusques à la seconde,
Mais qu'elle ne veut pas qu'une autre la seconde,

Que ce poste, choisi sans peine & sans danger,
Est trop avantageux, pour le vouloir changer.
Sçachant bien qu'en aimant, elle peut tout prétendre,
Comme tout ENSEIGNER, tout LIRE, & tout ENTENDRE,
Pendant qu'elle s'occupe à punir le forfait,
De son TEMPS PRETERIT, qui ne fut qu'IMPARFAIT,
Temps, de qui le FUTUR reparera les pertes,
Par tant d'afflictions & de peines souffertes,
Et le PRESENT est tel, que c'est l'INDICATIF
D'un amour qui s'en va jusqu'à l'INFINITIF.
Puis, par un OPTATIF : » *Ah plût à Dieu*, DIT-ELLE,
» *Que je n'eusse jamais été si criminelle*,
» *Ou que mon crime au moins se trouvât effacé*,
» *Pour pouvoir appaiser mon Dieu tant offensé*.
Prenant avec plaisir, dans l'ardeur qui la brûle,
Le FOUET pour Discipline, & la CROIX pour FERULE ;
Voyant donc ses pechez n'avoir que trop de poids,
Elle veut demeurer à cette SAINTE CROIX,
Afin que ce fardeau, qui tout autre accravante,
Les rende plus legers, comme elle plus sçavante,
Repassant tous les jours ce divin ALPHABET,
Qu'elle voit de son long, couché sur un gibet.
Alphabet composé seulement d'une lettre,
Qui fait tout son bonheur, & d'où dépend son être ;
Par cette même lettre, elle comprend qu'enfin,
L'ALPHA, c'est son principe, & l'OMEGA, sa fin.
Direz-vous pas après, qu'ici notre ECOLIERE,
Faisant de la façon, est vraiment SINGULIERE,
Si pour garder l'éclat de cette qualité,
Elle a quitté le Monde, & sa PLURALITE'.
Devant ce CRUCIFIX, qu'elle a pour sa SYNTAXE,
Se blâme, se meurtrit, se condamne, se taxe,
Mais c'est dans un DEGRE', du tout SUPERLATIF,
En tournant contre soi, toujours l'ACCUSATIF,
Comme vous allez voir dans la plainte exemplaire,
Qu'elle fait à son Dieu pour fléchir sa colere.

Recon-

Reconnoissant fort bien, à son Chef incliné,
Comme ce beau Soleil, pour elle a DECLINE',
Sauvant le GENRE humain, de la gueule effroyable
Du monde & de la chair, aussi-bien que du Diable,
Etouffant ce Cerbere, & le mettant aux fers,
Malgré sa triple gueule, & le Roy des Enfers.
Donc MARIE attentive à méditer ce THEME,
S'estime détestable, & digne d'Anathême,
Là de tous ses pechez, pesant la QUANTITE',
Les trouve sans MESURE, en leur énormité,
Sans rime, ni raison, & qui plus est sans NOMBRE,
Une Regle, sans REGLE, & pour cela si sombre,
Qu'elle n'y comprend rien, dans ses ravissemens,
Souvent interrompus par ses gemissemens.
Si dans ce bel Emploi, sa vie est PURGATIVE,
C'est pour se préparer à l'ILLUMINATIVE,
Et c'est ce qu'elle fait près de l'HUMANITE',
Inseparable en tout de la DIVINITE'.
Ayant ainsi passé cette CLASSE HISTORIQUE,
Par ses tristes propos, elle entre en Rhetorique,
Où, pour y profiter, & pour la faire mieux,
Sa langue, à ce sujet, lui sert moins que ses yeux.
Après tous ses progrès, elle se glorifie
De vacquer toute entiere à la *Philosophie*,
Sous ce divin *Regent*, & sage *Professeur*,
Dont la *Chaire* est la Croix que tient ce Défenseur;
Qui défend, & soutient des *Theses* admirables,
Contre ses ennemis, les plus considerables,
Où le voyant si bien combattre & triompher,
MARIE apprend de lui, l'Art de Philosopher,
ART qui n'est pas commun, & pratique nouvelle;
Toute *Metaphysique*, ou bien surnaturelle,
Elle tire de là son plus fort Argument,
Pour prouver que son cœur est tout à son Amant;
Puis, comme elle le voit tombé dans l'Agonie,
Ne desire rien tant que de s'y voir unie,

Et ne voulant qu'aucun vienne la surmonter,
Pour devancer toute autre, elle tâche à monter,
C'est là qu'elle devient toute *Contemplative*,
Ayant déja passé dans la vie unitive,
Parvenue à son but, avec tant de secours,
Elle veut commencer un plus glorieux *Cours*,
Dans le chemin du Ciel, & c'est l'*Astrologie*,
Pour entrer par après dans la *Theologie*,
C'est le dessein qu'elle a d'y passer desormais
Le reste de ses jours, sans en sortir jamais.
Ne direz-vous donc pas, après un si bel ACTE,
Qu'étant si bien apprise, elle est *Theodidacte*,
Qu'elle apprend tout par cœur, & recite si bien,
Qu'ayant commis le mal, ne fait plus que le bien,
Autrefois libertine, elle n'est plus discole,
Parfaitement docile en la divine Ecole,
Heureuse mille fois d'avoir pour Precepteur,
Ce grand Maître d'Ecole, & celebre Docteur.
Voici donc la Colombe, aux trous de cette pierre,
Qui ne fait que gemir, comme l'Apôtre *Pierre*,
Lui pour avoir nié celui qu'il connoissoit,
Elle pour avoir fui celui qui la cherchoit.
L'amour & la douleur l'ayant souvent contrainte,
De faire à son Amant cette amoureuse PLAINTE:
» Cher Epoux, disoit-elle; adorable Flambeau,
» Daignez me visiter en ce triste tombeau,
» Puisque votre Soleil, qui fait le tour du monde,
» Ne sçauroit m'éclairer en ma grote profonde.
» Les Ruisseaux qui sont faits pour m'aprendre à pleurer,
» Par le bruit des cailloux, semblent en murmurer,
» Et se plaindre en passant, de ce que ce bel Astre
» Ne paroît point encor touché de mon desastre.
» Mais dois-je desirer, (ô mon très-cher Epoux,)
» Qu'il fasse autant pour moi, comme il a fait pour vous,
» Je ne merite pas que le Soleil s'afflige,
» Comme du temps qu'il vit cet effrayant prodige,
» Quand

» Quand vous fûtes réduit jusqu'aux derniers abbois,
» Et contraint d'expirer sur cet infâme bois.
» Couvrant d'un crêpe noir sa perruque dorée,
» A qui la vôtre étoit, à bon droit, comparée,
» Doit-il prendre le deuil? Non, il ne le doit pas,
» Ne l'ayant jamais fait qu'à votre seul trépas.
» Aussi ne crois-je point que ma vie étant morte,
» Le sien fût plus grand que celui que je porte,
» Il est vrai, je le vis, cet Astre s'éclipsa,
» Et je ne le vis point quand mon Dieu trépassa,
» Je vis aussi pâlir, pour la même infortune,
» De crainte & de regret, sa triste sœur la Lune,
» Quand le Soleil troublé, cessant d'être serein,
» Sembla vouloir mourir avec son Souverain.
» Helas! il me souvient des épaisses tenebres,
» Qui firent, en plein jour, tous les objets funebres,
» Quand le voile du Temple, au milieu déchiré,
» Le Soleil se voila, vous voyant expiré.
» Quand les Cadavres vûs hors de leur sepulture,
» Augmenterent l'horreur de toute la Nature,
» Quand tout fut en desordre, & que l'on vit en deux,
» Et les Rochers brisez, & les caillous fendus.
» Il me souvient encor, s'il faut que je le die,
» De cette si sanglante & haute TRAGEDIE,
» (Seule cause des pleurs qu'en ce lieu je répands,)
» Que l'amour fit *joüer* à vos propres *dépens*,
» Sur l'infâme échafaut, & funebre *Theatre*,
» Où l'on vous vit mourir, triompher, & combattre;
» Il me semble de voir, & d'entendre à tous coups,
» Tout ce qui se fit alors, & se dit contre vous.
» Pendant qu'on vous voyoit, pour mon libertinage,
» *Representer* en Croix ce triste *Personnage*,
» Et que dans cet état, ô comble de tous biens,
» On vit vos yeux mourans, autrement que les miens.
» Sans que pourtant, *Seigneur*, la cause en fût contraire,
» Puisqu'à vous, comme à moi, l'Amour les faisoit faire:

» Que

„ Que dis-je, Malheureuſe ? Ah ! je ſçai bien pourquoi,
„ Il eſt vrai que l'amour les vous fit, comme à moi ;
„ Mais qu'eſt-ce que j'avance, inſenſible, inſenſée !
„ Ne pûnirez-vous pas une telle penſée ?
„ O beaux yeux, vous mourez, & vous perdez le jour,
„ Pour les miens qui vouloient faire mourir d'amour,
„ Pour ces deux criminels, ces coupables illuſtres,
„ Qui, même ſous vos daiz, juſque dans vos balluſtres,
„ (Sans plus conſiderer le Temple que l'Autel,)
„ Ont à tant de vivans donné le coup mortel,
„ Quand cette Pechereſſe, & grande criminelle,
„ Dans les lieux les plus ſaints, joüoit de la prunelle,
„ Quand ſes yeux animez rendoient l'homme animal,
„ Et cauſoient, par leur vûe, un viſible mal.
„ Baſilics qui tuoient, non les corps, mais les ames,
„ Stellions qui vivoient, non des eaux, mais des flammes,
„ Et vains Emerillons, dont la vivacité,
„ Mettoient par tout le feu qu'ils avoient excité.
„ Dois-je donc pas chercher de remedes contraires,
„ Et châtier dans l'eau, ces deux Incendiaires.
„ Oüi, vous par qui le monde étoit enſorcelé,
„ Yeux, vous ſerez noyez, pour avoir tant brûlé.
„ Fol Amour, romps ton arc, tes fléches & ta corde,
„ Après que mon Sauveur m'a fait miſericorde,
„ Ne ſois plus aveuglé, déchire ton bandeau,
„ Pour remarquer en moi ce changement nouveau,
„ Voi, que reconnoiſſant où tu me voulois mettre,
„ Je t'ai congedié, pour ſuivre un autre Maître,
„ Ouvre tes yeux, & voi que les miens ſont ouverts,
„ Pour ne te regarder jamais que de travers,
„ Pour te montrer au doigt, & te faire la nique,
„ N'experimentant plus ton pouvoir tyrannique ;
„ Depuis l'heureux moment que tes ſales flambeaux,
„ Ont été tous éteints dans la mer de mes eaux.
„ J'ai vû l'aveuglement, les maux & la miſere,
„ De tous les Courtiſans de ton infâme mere,

„ Qui

» Qui tous, en la ſervant, ſont enfin devenus,
» D'eſclaves, & captifs, victimes de VENUS.
» N'attens donc plus de moi, ni vœux, ni ſacrifices,
» Je viens de renoncer à tous tes malefices,
» Mes yeux, ces deux Sorciers, dont je veux me venger,
» Au lieu d'être brûlez, ſe verront ſubmerger,
» Ayant pris le deſſein de noyer dans mes larmes,
» Leur Art diabolique, avecque tous leurs charmes.
» Quand ces beaux malheureux, tant de fois profanez,
» Verront la Roſe morte, & les Lys tout fanez,
» Faiſant faire naufrage aux Pyrates infames,
» Pour avoir mis au fond, & fait perir tant d'Ames,
» Pour avoir accroché ceux qui ne ſe gardoient
» Des Javelots, des Dards, ou regards qu'ils dardoient.
» Torturant les Eſprits par tant de faux martyres,
» Malgré leur conducteur, ces deux méchans navires,
» Feront eau de par tout, fondus d'humidité,
» Ne prenant que ces bains, pour leur infirmité.
» Et ces deux moribons, pour ſe remettre en vie,
» Après un FEU de mort, verſeront L'EAU DE VIE,
» Leur étant ordonné, du Roy des Medecins,
» De n'être deſormais que canaux, ou baſſins;
» Ou bien des Aqueducs, pour faire deux fontaines,
» Qui coulant des fourneaux, ſeront des PYROCRENES;
» C'eſt là que tu pourras, volage CUPIDON,
» En conſumant ton aile, amortir ton brandon,
» Va-t'en donc loin d'ici, retire-toi, profane,
» Va-t'en, je ne ſuis plus la grande COURTISANE,
» Si ce n'eſt de mon DIEU, mon SAUVEUR, & mon ROY,
» Pour qui je meurs d'Amour, auſſi-bien que d'effroi.
» Mon occupation n'eſt plus qu'aimer & craindre,
» Sangloter, ſoupirer, gemir, pleurer, & plaindre,
» Aimer un Dieu d'amour, qui ſeul doit être aimé,
» Puiſque cet ANTEROS t'a ſi bien déſarmé.
» Mais en aimant auſſi, craindre un Dieu des Armées,
» Qui ſent de mes pechez, les épaiſſes fumées,

» Exhalaiſon pûante, & noirâtre vapeur,
» Qui jusqu'à lui montée, en augmente ma peur,
» Capable de former les Carreaux & la Foudre,
» Que ce Dieu peut lancer, pour me reduire en poudre.
» Adieu donc, vanitez, damnables inſtrumens,
» Pour détruire, & non pas pour inſtruire d'Amans,
» Arriere pour jamais, frivoles bagatelles,
» Je veux vous abhorrer, tant que vous ſerez telles,
» Vaines illuſions, amuſemens maudits,
» Qui pouvez nous priver des droits du Paradis.
» Delices d'une chair, qui n'eſt que pourriture,
» Contre le Createur, & pour la creature,
» Ne me chatoüillez plus d'un plaiſir criminel,
» Qui merite le feu d'un braſier éternel.
» Les maux que j'ai commis ſans meſure & ſans nombre,
» Seront enſevelis dans cette grote ſombre,
» C'eſt ici que je veux établir mon repos,
» Faire mourir ma chair, & pourrir tous mes os.
» Puiſque mon Dieu permet que je trouve ici proche,
» Une pierre pour lit, & pour chambre une roche,
» Je ne me couvrirai que de mes longs cheveux,
» Ici mon pain ſera la cendre de mes feux,
» Et pendant mon ſejour, en ce lieu ſi ſauvage,
» Mes pleurs, ou ma ſueur, feront tout mon breuvage,
» Ma converſation, & tous mes entretiens,
» Ne ſeront plus qu'au Ciel, d'où j'ai ce que je tiens.
» Je ne veux employer mes éternelles veilles,
» Qu'à contempler d'un Dieu, les plus hautes merveilles,
» Mediter que c'eſt lui qui voulut, pour mon bien,
» Tirer tout ce grand tout, de l'abîme du rien,
» Et qu'il a ſuſpendu cette terreſtre maſſe,
» Peſante comme elle eſt, au milieu de la place,
» Où, balancée en l'air avec ſon propre poids,
» Il la porte, ſoutient, & tient ſur ſes trois doigts.
» Depuis qu'en un inſtant, ſa parole feconde,
» Mit ce Monde en lumiere, & la lumiere au Monde,
» Etallant

» Etallant les beautez, les traits, & la hauteur
» De ce grand LIVRE ouvert, qui l'a pour son AUTEUR;
» Où les Astres rangez, sont les beaux Caracteres,
» Chiffres, ou lettres d'or, qui prêchent ses Mysteres.
» Quand ce grand Architecte, en faisant son métier,
» Mit les quatre Elemens, chacun en son quartier,
» Les tenans tous en paix, quand ils se font la guerre,
» Qui se voit entre l'eau, le feu, l'air, & la terre.
» L'AIR & le FEU, faisant LE DESSUS en tout lieu,
» Et LA TERRE avec L'EAU, la BASE & le milieu,
» Entretenant ainsi les amitiez contraires,
» Où discordans accords des deux sœurs, des deux freres,
» Qui voulant se détruire, & ne pouvant jamais,
» Se font toujours la guerre, afin d'avoir la paix.
» Après les Elemens, je considere encore,
» Dans les plus beaux matins, la pompe de l'AURORE,
» Si-tôt que cette Belle, ouvrant son Pavillon,
» Vient semer sur l'Azur, son riche vermillon,
» Pendant qu'on ne voit plus paroître les Etoiles,
» Qui perdant leur clarté, trouvent toutes des voiles,
» Et puis se vont cacher, la honte sur le front,
» N'osant plus se montrer, après un tel affront.
» Mon cœur tressaillit d'aise, à l'aspect qui le touche,
» Admirant cette fille, au sortir de sa couche,
» Dans son deshabillé, de rouge cramoisi,
» Ou de jaune doré, que son pere a choisi,
» Avec sa coëffe d'or, & sa jupe éclatante,
» Après avoir tenu tout le monde en attente,
» Je la vois donc d'ici, monter sur l'Horison,
» Pour venir délivrer la Nature en prison,
» Chasser bien loin de soi, l'ombre qui la devance,
» Qui couve le repos, & garde le silence,
» Et remettre en son jour cet excellent tableau,
» Charbonné par la nuit, avec son noir pinceau.
» Le jour ayant vaincu cette Reine des Maures,
» J'admire quelquefois le Roy des Meteores,

„ Ce bel ARC tout rempli de charmes & d'attraits,
„ Qui n'a jamais usé de cordes, ni de traits, [passe,
„ CROISSANT, qui ne peut croître, & PONT qu'aucun ne
„ L'Ambassadeur de paix, le Nonce de la grace,
„ Cet IRIS, ce beau rien, sans or, si bien doré,
„ Sans aucun coloris, si peint, & coloré.
„ Merveilleux demi-cercle, & brillante ceinture,
„ D'un neant si pompeux, l'apparente peinture,
„ IRIS, qu'on ne voit pas plutôt épanouir,
„ Qu'on peut dire qu'il est prêt à s'évanouir,
„ Qui paroissant en l'air tout autre que soi-même,
„ Semble le couronner d'un vaste Diadême,
„ Admirable trompeur, qui, par ses faux apas,
„ Faisant voir ce qu'il est, montre ce qu'il n'est pas,
„ Paroît, & disparoît tout de même qu'un songe,
„ Et peut être appellé veritable mensonge;
„ Puisque dans un moment il ôte le bandeau,
„ Et nous fait voir enfin, que tout n'étoit que d'eau,
„ Ce qui me represente, & l'éclat & la pompe,
„ Du triomphe pleurant du monde, qui nous trompe.
„ Je ne puis m'empêcher, si je leve les yeux,
„ De contempler encor le bel ordre des Cieux,
„ Leur branle continu, leurs éternelles danses,
„ Leurs révolutions, & toutes leurs cadances,
„ Qui n'ont aucun repos que dans le mouvement,
„ Ce beau lambris des Cieux, ce doré Firmament.
„ Sur qui l'on voit briller tant de torches luisantes,
„ Que conte sans erreur, soit fixes, soit errantes,
„ Celui qui planta là tant de beaux cloux dorez,
„ Pour être d'ici bas, des Mortels admirez,
„ Phares des tours du Ciel, lampes inextinguibles,
„ Qui rendent sans rien voir, toutes choses visibles,
„ Celui qui va le jour, celle qui va la nuit,
„ La mere du silence, & le pere du bruit.
„ Ce Chandelier si grand, ce petit luminaire,
„ Qui se suivent si bien dans leur train ordinaire,

„ Je

» Je ne sçaurois assez admirer ce beau tour,
» Qu'ils font sans se lasser, en faisant l'amour,
» Si mon esprit s'en va jusques dans l'Empirée,
» Où mon Sauveur monta, pour faire son entrée,
» Il me souvient toujours de l'avoir vu partir,
» Après ce grand combat, qui le rendit Martyr.
» Et même je ne puis ôter de ma pensée,
» Cette mort qu'il souffrit pour ma vie insensée,
» Je repasse toujours sur ce triste accident,
» Qui fit de deux Soleils, remarquer l'Occident,
» Détruisant tout d'un coup un si beau PARELIE,
» O bacchante fureur! furieuse folie!
» Qui fit que l'œil du monde ombragea ce forfait,
» Voyant mourir en Croix celui qui l'avoit fait,
» En ce temps où l'on vit ce cruel Deïcide,
» Et l'horrible attentat contre un divin ALCIDE,
» Que mes crimes passez, & mes pechez commis,
» Livrerent aux fureurs de tous ses ennemis.
» Mes nœuds, mes brassèlets, mes cheveux & mes chaînes
» Ont fait, ou bien filé ses cordes & ses peines,
» Et le luxe pompeux de tous mes ornemens,
» Le fit voir dépouillé de tous ces vêtemens.
» Ce fut pour mes atours, mes poinçons, mes coëffures,
» Que son Chef fut percé d'épines les plus dures,
» Telle fut sa Couronne, & mon esprit si vain,
» Lui mit, au lieu de Sceptre, un Roseau dans la main,
» Mes vins delicieux, avec ma bonne chere,
» (Après qu'il fut cloué sur sa funeste Chaire)
» Lui firent avaler, d'un trait de sa bonté,
» Le vinaigre & le fiel qu'il but à MA SANTE';
» Je remarque ce coup, c'est à moi qu'il le porte,
» Mais dans la passion, où l'amour vous emporte,
» Ne faut-il pas, MON DIEU, que, pour contrepoison,
» MAGDELEINE à son tour, vous en FASSE RAISON?
» Cette action est juste, autant que raisonnable,
» Elle doit avec vous, manger à même table,

» Une Epouse par tout doit suivre son Epoux,
» Et l'on me doit traiter tout de même que vous,
» C'est de semblables mets que je serai servie,
» Puisque pour votre mort, je dois payer ma vie.
» Je desire me voir tout de même affliger,
» Tout endurer, mourir, vivre, boire, & manger,
» Souffrir avecque vous, courir en même Lice,
» Et me desalterer dans le même Calice:
» Ou m'enyvrer d'Absynthe, & me saouler aussi
» D'opprobres & de coups, pour expirer ici.
» Reservez-en pour moi, la lie & l'amertume,
» Pendant que mon regret, nuit & jour me consume,
» Et que mes yeux troublez, au fort de mes malheurs,
» Pour des playes de sang, font des pluyes de pleurs.
» C'est donc, PIERRES, à vous d'amollir ma poitrine,
» Endurcie aux bienfaits de la bonté divine,
» Et vous, affreux Rocher, pour bien venger mon Roy,
» Fondez tous sur ma tête, & fondez-vous sur moy.
» TERRE, ouvre ton grand sein, ou si tu veux, ton ventre,
» Et puis engloutì-moi toute vive en ton centre,
» AIR, ne me faisant plus, pour vivre, respirer,
» Ne me sers seulement, qu'à me faire expirer,
» SOLEIL, ne daigne plus éclairer cette femme,
» Qui fut de la Cité, la Pecheresse infâme,
» FEU, ne sois plus actif, pour vouloir échauffer
» Celle qui si long-temps brûla du feu d'Enfer,
» Se laissant emporter à sa concupiscence,
» Sans frein, sans retenue, avec toute licence,
» Et qui fut autrefois, pour tant de vanité,
» Le scandale, & l'horreur de toute une Cité.
» Mais pour bien commencer à me faire la guerre,
» Je n'aurai pas besoin d'air, de feu, ni de terre,
» Je ne veux plus ici, pour remplir mon cerveau,
» Et me faire pleurer, autre Element que l'Eau.
» Je vous appelle donc, Fleuves, Ruisseaux, Fontaines,
» Venez, pour me fournir tout le suc de vos veines,
» Toute

» Toute ma nourriture, & tout mon aliment,
» Ne sera desormais que ce seul Element.
» Pendant qu'en ce recoin, seule & sans assistance,
» Cette BAUME sera mon LIEU DE PENITENCE,
» Où je mediterai, dans mon esprit confus,
» Sur ce que je dois être, & sur ce que je fus.
Quand elle finissoit sa harangue plaintive,
Un Echo s'éveillant, la rendoit attentive
Au bruit sourd de sa voix que cet Antre faisoit,
Comme voulant répondre à ce qu'elle disoit;
Souvent lorsqu'elle étoit sur le sueil de la porte,
Elle l'interrogeoit à peu près de la sorte,
Pour l'obliger ainsi par le resonnement,
A satisfaire en tout à son raisonnement.
» Echo, fille modeste, & l'ame de ma loge,
» Qui ne dit jamais mot, si l'on ne l'interroge,
» Solitaire SIBYLLE, ou voix de Paradis,
» Qui REFLECHIS si bien sur tout ce que tu dis,
» Et parle d'autant plus, qu'on veut te faire taire,
» De mes tristes discours, témoin auriculaire,
» Encor bien que jamais tu ne parles qu'en l'air,
» Il est bon toutefois de te faire parler.
» Puisque tu sçais, entens, & parles tous langages,
» Que fuyent les Oiseaux volans dans ces bocages? *Cages.*
» Voilà bien répondu pour la premiere fois;
» Mais, que fuyois-je moi, de Dieu, quand je l'avois? *La voix.*
» Aussi je la perdis en sortant de mon centre;
» Que dit-elle à mon cœur au bord de ce vieux Antre? *Entre.*
» Et bien j'y veux entrer, pour y vivre & mourir;
» Qu'a voulu faire un Dieu, pour me tôt secourir? *Courir.*
» Qui le faisoit courir après une coureuse,
» Et que sera pour lui mon ame douloureuse? *L'heureuse.*

„ Je reconnois déja qu'il fait bon t'aboucher ;
„ Quel me doit être ici maintenant ce Rocher ? *Cher.*
„ Je le cheris aussi comme ma solitude,
„ Qui me soulagera dans mon inquietude ? *Etude.*
„ C'est la meilleure part, qu'on ne peut me ravir ;
„ Mais, à quoi mon esprit se doit-il asservir ? *A servir.*
„ Ayant suivi le monde, & son feu d'artifice,
„ Qu'ai-je bien pû gagner en courant dans la mali-
ce ? *Malice.*
„ Après de si grands maux, ès lieux plus évidens,
„ Quels furent donc mes yeux à ceux des regar-
dans ? *Ardents.*
„ Après tout son désordre, & sa cajollerie,
„ Comment, pour ces malheurs, doit paroître MA-
RIE ? *Marrie,*
„ Je la serai toujours à mes propres dépens ;
„ Répandrai-je des pleurs, puisque je m'en re-
pents ? *Répands.*
„ J'en répands tous les jours, & ne fais autre chose ;
„ Que deviendra l'EPINE enfin si je l'arrose ? *La Rose.*
„ Qui ressentit le feu que j'avois excité,
„ Et me vit obstinée en ma perversité ? *Cité.*
„ Courant au grand gallop dans la lice mondaine,
„ De qui suivoit les pas, autrefois MAGDELEI-
NE ? *d'Helene.*
„ Que faisois-je pour lors, étant sur le tapis,
„ Quand mes bons sentimens furent tous assoupis ? *Pis.*
„ Helas ! qu'étois-je encor, follement amoureuse,
„ Des plus galands habits si vaine & curieuse ? *Rieuse.*
„ C'est donc avec sujet que je verse des pleurs ;
„ Mais, comment me venger de mes belles hu-
meurs ? *Meurs.*
„ Que fais-je, pour guerir mes superbes enflures ;
„ Si de mes yeux coulans, j'en fais deux chante-pleu-
res, *Pleures.*
„ Comment reparerai-je un si grand mal commis,
„ Avec

» Avec tout ce beau temps, qu'à m'ajuster je mis ? *Gemis.*
» Etant morte au desert, après long-temps de peine,
» Que me fera l'Epoux dans sa Cour Souveraine ? *Reine.*
» Je veux donc être ici toute autre que devant,
» Car, que donne le monde aux siens le plus souvent ? *Vent.*
» Que fait sans la vertu, la plus haute Noblesse,
» Aussi-bien que la femme aveeque sa foiblesse ? *Blesse.*
» Ton discours veritable est bien digne de foi,
» Qui me consolera dans ce lieu, dis-le-moi ? *Moi.*
» Si mon Sauveur m'entend, mon esperance est bonne,
» Lui donnerai-je tout afin qu'il me pardonne ? *Donne.*
» Parle donc, belle voix, dis sans me rien cacher,
» Que dois-je vaincre ici, sans jamais relâcher ? *La chair.*
» Que fait pour lors l'esprit quand on n'en tient pas compte,
» Qu'on la tient toujours bas, & que l'on la surmonte ? *Monte.*
» Mes membres pour cela sont par terre tout nuds ;
» Qui fut cause des maux qui me sont survenus ? *Venus.*
» J'en ai pour ce sujet éteint toute la flamme,
» Que je sçache de toi ce que blesse sa lame ? *L'ame.*
» Suivant son étendart, enseigne ou gonfanon,
» Eusse-je conservé la gloire de mon nom ? *Non.*
» Malheureux donc celui qui retient sa cordelle :
» Que faut-il dire après, d'une telle infidelle ? *Fi d'elle.*
» Aussi-bien les douceurs ne me sont plus que fiel ;
» Qui doit me faire voir mon bien essentiel ? *Ciel.*
» Du temps que je vivois au fond du précipice,
» Qui me cachoit le Ciel, sans que mon œil le visse ? *Le vice.*
» Demeurant dans le siecle, & suivant ses appas,
» Eusse-je eu les vertus, que tant d'autres n'ont pas ? *Non pas.*
» Helas ! qu'ai-je perdu dans mon libertinage,
» Etant si dereglée, effrontée, & volage ? *L'âge.*

» Qu'ai-je

„ Qu'ai-je encore perdu dès l'âge de vingt ans,
„ Ne pensant qu'à jouir de mes vains passe-
temps? *Ce temps.*
„ Que m'ont encor ôté, comme la fleur qui passe,
„ Tous les mortels plaisirs, avec cette disgrace? *Grace.*
„ Qui tenoit en prison mon esprit attaché,
„ Où fut-il si long-temps, pour voler empêché? *En peché.*
„ Qui, pechant le premier, par un cas fort étrange,
„ Tomba du plus haut Ciel, avecque sa phalan-
ge? *L'Ange.*
„ Le second fut-il pas glouton à notre dam,
„ Ayant ainsi peché, qu'a l'homme pour Adam? *A dam.*
„ Qui dans ce Paradis, qui de Dieu seul releve,
„ Rend cet homme rebelle, & fait qu'il se souleve? *Eve.*
„ Sans ce fruit dérobé par ces premiers mortels,
„ Eussions-nous tous été, comme on dit, immortels? *Tels.*
„ Pour conserver son corps, & pour sauver son ame,
„ Qui nuisit plus à l'homme, & le rendit infâme? *Femme.*
„ Il ne se perdit donc que pour la trop aimer;
„ Quel lui fut-il, ce fruit, qu'il voulut entamer? *Amer.*
„ Aussi, depuis le temps, Dieu tonne, & le Ciel gronde.
„ Qui fut, pour ce forfait, devant ses yeux immon-
de? *Monde.*
„ L'homme est ce petit monde, aussi laid qu'il fut beau;
„ Qui pourra nettoyer un si sale tableau? *L'Eau.*
„ Mais quelle eau faudra-t-il pour lui rendre ses charmes,
„ Après avoir rempli tout le monde d'allarmes? *Larmes.*
„ Mais non pas d'un esprit hypocrite & trompeur:
„ Que lui faut-il donner avec cette liqueur? *Cœur.*
„ Je me laverai donc de L'EAU DE REPENTANCE;
„ Que faut-il ajoûter à cette circonstance? *Constance.*
„ C'est ce qui me fera toujours perseverer:
„ Que dois-je faire encor, pour mieux tout endu-
rer? *Durer.*
„ Durant jusqu'à la mort, & dans cette souffrance,
„ Quel bonheur par après, & quelle récompense? *Pensé.*

„ Après

» Après avoir vêcu dans ces austeres lieux,
» Quels en pourrai-je avoir de plus delicieux? *Cieux.*
» Dis-moi, qu'elle doit être un jour dans l'Empirée,
» La place que j'aurai sur la voûte azurée? *Assurée.*
» Renonçant aux plaisirs dont mon corps a joui,
» Mon esprit sera-t-il en ce lieu réjoui? *Oüi.*
» Agreable nouvelle! excellente redite!
» Que fait enfin du Ciel l'Ame qui le merite? *Herite.*
» Glorieux heritage! aussi doux que charmant!
» Déclare ce que fait le monde à son Amant? *Ment.*
» Me répondras-tu bien, si je te le demande;
» Te pressant derechef par une autre deman-
» de? *Demande.*
» Dis-moi doncques, Echo, serai-je ici long-temps?
» (Ecoutez-moi, Rochers, & toi, mon Antre, en-
» tends,) *Trente ans.*
» Trente ans! Si Dieu le veut, je le veux, qu'il gou-
» verne;
» Que me fait éviter cette sombre Caverne? *Averne.*
» Hôtesse des Rochers, qui me répons ainsi,
» Voudrois-tu derechef me répondre à ceci? *Si.*
» Après ces questions de ma bonne fortune,
» Combien t'en ferai-je encor, pour ne t'être impor-
tune? *Une.*
» Fais-moi sçavoir enfin, si de ce triste lieu,
» Je pourrai quelque jour aller tout droit à Dieu? *A Dieu.*



LA MAGDELEINE.

LIVRE TROISIÉME.

AINSI se divertit la plaintive Recluse,
Après avoir ouvert de ses beaux yeux l'écluse,
Voilà ses entretiens, voilà ses passe-temps,
Bien differens de ceux des Dames de ce temps.
Venez jusques ici, venez, Femmes mondaines,
Scandales des Citez, fameuses MAGDELEINES,
Venez à ce miroir, venez le consulter,
Si vous ne pouvez pas tout-à-fait l'imiter.
Voyez devant son Dieu, la Dame aneantie,
Qui ne se repent point de s'être repentie,
Et se trouve si bien d'avoir fait un tel choix,
Qu'on la voit s'embraser, pour embrasser les Croix.
Contemplez en ce Roc, cette CONTEMPLATIVE,
Plus au Ciel qu'en la terre, & plus morte que vive,
Oyez ce qu'elle dit, voyez ce qu'elle fait,
Vivant en cet état, si saint & si parfait,
C'est ici qu'il faut voir la grande PENITENTE,
Toujours dans son dessein, genereuse & constante,
C'est sur un tel tableau, qui se fait admirer,
Qu'il faut jetter les yeux, afin de s'y mirer,
Et faire compagnie à cette SOLITAIRE,
Qui sera de vos cœurs l'azile salutaire,
Si vous vous prosternez à ses pieds humblement,
Comme elle se jettoit à ceux de son Amant.
Acceptez le present, que ma Muse hardie
Vous fait de ce Cahier, vous offre, & vous dedie,
C'est,

C'eſt, mes Dames, pour vous qu'elle l'a compoſé,
Suivant le beau deſſein qu'elle s'eſt propoſé,
Ayant bien voulu joindre avec le PROFITABLE,
Pour le rendre parfait, L'HONNESTE au DELECTABLE,
Afin que paroiſſant avec cet embompoint,
On puiſſe le trouver accompli de tout point,
Nonobſtant ce qu'on dit, qu'il eſt fort difficile
De mêler à propos le doux avec l'utile,
Je croirai toutefois d'avoir fort bien écrit,
Si j'imprime en vos cœurs l'amour de JESUS-CHRIST,
Vous donnant le Portrait de ſa fidele AMANTE,
Je vous preſente donc ce qui la repreſente.
Si vous aimez des Vers la grace & la douceur,
Les miens en ont aſſez pour vous gagner le cœur,
Et ſi vous en cherchez les ſubtiles penſées,
Les pointes de ceux-ci ne ſont pas émouſſées.
Dans ce Livre touchant, d'un ſens double & caché,
Que je vous donne ici comme un GAGE TOUCHE',
Bien qu'on ne trouve pas dans la mélancolie,
Le diſcours enjoué, ni la phraſe polie,
Comme quand autrefois, dans le monde diſtrait,
Je fis d'AMARILLIS l'agreable portrait.
Quittez donc pour ceci, ces mauvaiſes lectures,
Ces contes fabuleux, ces ſottes Aventures,
Tous ces diſcours en l'air, & ces vains complimens,
Qui vous tiennent les yeux collez ſur les ROMANS.
Dignes d'être collez, mais d'une telle colle,
Qu'on vit le ſage effet d'une farine folle,
Qui les tenant fermez, d'un jugement raſſis,
Ne ſçauroient plus cauſer de tant de faux recits.
Les paniques terreurs, ni les fauſſes allarmes,
Qui ſouvent les font voir tout mouillez de vos larmes,
Quand vous pleurez la mort d'une Reine ou d'un Roy,
Qui n'a jamais été que peint ſur la paroi,
Qui jamais ne regna qu'en des tapiſſeries,
Et qui doit tout ſon être aux ſeules rêveries.

Mais

Mais helas! cependant, pour ces desastres feints,
Vous vous affligez plus que pour la mort des Saints,
Oüi-dea, vous gemissez, & vous faites des plaintes,
Pour des choses qui sont toutes feintes, ou peintes,
Pleurez, pleurez plutôt dans un vrai repentir,
La mort de JESUS-CHRIST, ou celle d'un Martyr.
Pensez à ces Heros, si vaillans & si braves,
Qui braverent l'Enfer, & tous ses noirs Esclaves,
A ces Princes de Sang, à ces forts Champions,
Ces genereux mourants, ces enflammez Lyons,
Dont les troupes, toujours aux combats animées,
Affronterent la mort au milieu des armées,
Les tourmens des gibets, des feux étincelans,
Des Lances, des Taureaux, & des Casques brûlans,
Les LAURENS, les DENYS, les VINCENTS, les EUSTACHES,
Qui lassoient leurs bourreaux, & les traitoient de lâches,
Et voyez triompher ces glorieux Vainqueurs,
En dépit des Tyrans, malgré les Empereurs.
Ah! mes Dames, soyez plus consciencieuses,
Et faites plus d'état de ces morts précieuses,
Que de tous ces Exploits des Chevaliers errants,
Que l'on ne vit jamais paroître sur les rangs.
Lisez encor les faits de ces nobles Guerrieres,
(Que la même querelle a fait voir aux barrieres,)
Qui, l'épée à la main, parmi tant de combats,
Ont pris, pour leur époux, de si sanglants ébats,
Considerez un peu ces fortes Heroïnes,
MARGUERITE, AGNE'S, LUCES, & CATHERINES,
Dont le cœur invincible, & plus ferme qu'un roc,
Demeuroit immobile en soutenant le choc,
Voyez dans une chair si tendre & delicate,
CECILE, DOROTHE'E, APOLLONIE, AGATHE,
Qui voulurent, pensant à leur Eternité,
Marier le Martyre à la Virginité.
Voyez, & discernez ces belles Amazones,
A l'éclat des brillans qui parent leurs Couronnes,

Les Palmes à la main, & leurs chefs embellis
De bouquets immortels, des Roses & des Lys.
De ces Filles du Ciel, les Armes triomphantes,
Valent bien les amours de toutes ces Infantes,
De tous ces beaux Bergers, ALEXIS, CORYDON,
PARIS, DIANE, HYLAS, ASTRE'E, & CELADON,
Les combats des Martyrs sont bien plus veritables,
Les amours de JESUS valent bien ceux des Fables,
Et notre MAGDELEINE attachée à sa Croix,
Vaut bien tous ces faux Dieux, ces Reines & ces Rois.
Lisez donc l'abbregé de toute son Histoire,
A tout cet Univers, évidente & notoire,
Que je vai vous décrire assez naïvement,
Pour joindre le profit au divertissement,
Esperant qu'au plutôt, sans faire resistance,
Vous viendrez au Desert pour faire penitence,
Où je voudrois vous prendre, ainsi que des Poissons,
Avecque ces subtils & dorez HAMEÇONS.
Et c'est pour ce dessein que je jette ces lignes,
Afin de vous sauver de ces autres malignes,
C'est ainsi que je veux, pour votre bien, pêcher,
Si vous vous repentez d'avoir osé pecher,
Divertissant vos yeux de quelque mauvais Livre,
Dont le suc dangereux, bien souvent vous enyvre,
Vous faisant avaler un emmielé poison,
Qui corrompt les esprits, & blesse la raison.
Enfin pour imiter la grande Inimitable,
Je vous exhorterois à faire le semblable,
Mais c'est trop exiger de votre infirmité,
Votre zele en ceci doit être limité,
Non, non, ne fuyez pas au fond des solitudes,
Dans les Deserts affreux, sombres, âpres & rudes,
Ne soyez pas comme elle en ces lieux mal-plaisans,
Seules dans un Rocher, pendant trente-trois ans.
Ne portez pas si haut votre foible courage,
Que d'y vouloir passer le plus beau de votre âge,

En

En dépit de l'Enfer, de la chair & du ſang,
Rares ſont les Mortels qu'on trouve dans ce rang.
Ce grand vol n'appartient qu'à cette Aigle Royale,
Dont le monde n'a point encor vû ſon égale,
Seulement pouvez-vous, méditant ſes hauts faits,
(Après ſes manquemens, ſcandales, & forfaits,)
Concevoir avec elle une douleur extrême,
D'avoir tant offenſé la Majeſté ſuprême;
Ayant mis en oubli parmi vos vanitez;
Et le bien & le mal des deux Eternitez.
D'avoir toujours paru ſi promptes & hardies,
Pour entrer aux Feſtins, aux Bals, aux Comedies,
Et bien ſouvent quitté la Meſſe & le Sermon,
Pour aller contenter, au cercle, le Demon,
Où vous ſçaviez ſi bien, dans la caqueterie,
Joindre la médiſance à la coqueterie,
Ajancer vos cheveux, ajuſter un collet;
Chanter un air de Cour, ou relire un Poulet,
Ou bien ſur le tapis, après la bonne chere;
Affiler contre tous, vos langues de Vipere,
Aux dépens du prochain; ne recherchant ſon nom,
Que pour dire ſon vice, & perdre ſon renom.
D'avoir toujours porté la gorge découverte,
Pour de tant d'yeux laſcifs, le ſcandale & la perte,
Faiſant rouler aux Cours vos carroſſes dorez,
Qui trainoient le fumier de vos corps adorez,
Plus ſuperbes cent fois qu'un Pan qui fait la roue,
Sans jamais refléchir que vous n'étiez que boue,
Et, pour mieux piafer, parſemant de rubis,
Ou de paillettes d'or, vos ſomptueux habits,
Dont le luxe a ſouvent enflammé la luxure,
De ceux qui regardoient vos excès ſans meſure,
Cependant que le pauvre, en attendant le pain,
Mouroit à votre porte, & de froid & de faim.
Mourez donc de regret, mourez, mauvaiſes riches,
Si prodigues pour vous, pour les autres ſi chiches,

Ayez honte du mal que vous avez commis,
N'ayant pas fait le bien qui vous étoit permis.
D'avoir aussi donné, pour faire cent sotises,
Tant d'assignations, même dans les Eglises,
Où, sans aucun respect, avec tout votre train,
Vous veniez tous les jours morguer le Souverain.
Aux lieux plus éminens, pour voir, pour être vûes,
De mille faux appas, toujours fort bien pourvûes,
Pour cajoller & rire à des complimenteurs,
Qui vous loüant, n'étoient que de parfaits menteurs,
Aimant mieux, au mépris de Dieu, devant les Anges,
Au lieu de le loüer, écouter vos loüanges,
Lui donner le défi, lui porter le cartel,
Jusqu'à son Tabernacle, au pied de son Autel.
Helas! combien de fois avez-vous, à la Messe,
Fait voir vos vanitez, avec votre paresse,
L'esprit toujours distrait, & les yeux égarez,
Aux Idoles unis, & de Dieu separez,
Combien de fois appris, ou dit quelque nouvelle,
Tantôt au Demoiseau, puis à la Demoiselle,
Amusant celuici, parlant à celle-là,
Au scandale public de ceux qui venoient là,
Et faisant dans l'Eglise, avecque votre tête,
Ce que sur le clocher faisoit la giroüete,
Qui va de tous côtez, & se tourne à tous vents,
Ainsi que vous faisiez à tous les arrivans,
Comme pour observer, si chacun à sa place,
Avoit, en priant Dieu, bonne ou mauvaise grace,
Ou bien peut-être aussi, pour remarquer & voir,
Si tous les assistans étoient dans leur devoir.
Si vous avez tenu le Livre des Prieres,
Vous n'en avez jamais lû les pages entieres,
Sans faire Parenthese avec quelque doüillet,
Tournant en même temps la tête & le feüillet,
Cependant l'Oraison, pour n'avoir fait que rire,
Ne s'acheve pas là. Cela s'en va sans dire.

Que direz-vous après à Dieu pour ce délit,
Que direz-vous après, que vous n'aurez rien dit,
Que si vous avez dit, ce n'étoit rien qui vaille,
Faisant comme CAÏN, A DIEU BARBE DE PAILLE.
Voilà quant à l'Eglise; allons à la Maison,
Pour voir après cela, si ma rime a raison.
Les Livres que j'y vois de diverse peinture,
Sont les LIVRES DES ROIS, non pas de L'ECRITURE,
J'y remarque au dedans differentes couleurs,
Rouge aux CARREAUX, aux COEURS; noir aux PIQUES, aux FLEURS,
Avecque ces beaux ROIS je vois encor des DAMES,
De ces pauvres Maris, les ridicules Femmes,
Battez, battez-les bien, battez, battez-les tous,
N'épargnez pas les ROIS, les DAMES, ni les Fous,
Je ne sçai pas pourtant, si vous les ferez sages,
Ou si vous le serez en fueilletant ces pages.
Mes Dames, jettez loin Rois, Dames & Valets,
Sans perdre en ce beau jeu plus que vous ne valez,
Conservez votre argent pour quelque meilleur Livre,
Brûlant ce défendu, si vous voulez mieux vivre,
Jettez, pour n'y tomber, les Cartes dans le feu,
Et changez d'entretien, aussi-bien que de jeu.
RENONCEZ à CARREAUX, à COEURS, à FLEURS, à PIQUES,
Suivant, de point en point, ces deux suivans distiques.
» *Piquez-vous seulement de jouer au Piquet*,
» *A celui que j'entens, qui se fait sans caquet*,
» *J'entens que vous preniez, par fois, la Discipline*,
» *Et qu'avec ce beau jeu, vous fassiez bonne mine*.
Mais ne me dites pas, pour vous en excuser,
Que ce jeu trop cuisant, ne peut vous amuser,
Que c'est le jeu d'un Moine, & non le jeu des Dames,
Que pour les Hommes, bon; mais non pas pour les Femmes,
Car je vous répondrai, que les Femmes aussi,
Peuvent, pour leur salut, fort bien joüer ainsi.

Témoin

Témoin notre affligée, & triste MAGDELEINE,
Qui n'apprenoit ce jeu qu'avec beaucoup de peine,
Pendant qu'on la voyoit toute fondue en eau,
Pour le GRAND ROY des cœurs, coucher sur le CARREAU,
Où ses piques n'étoient que d'épines piquantes;
Que son sang avoit fait vermeilles & sanglantes.
Après qu'elle eut changé toutes ses belles FLEURS
A des tristes SOUCIS; qu'elle arrosoit de pleurs,
Couchez doncques, couchez sur la DAME COUCHE'E;
Ces plaisirs où votre Ame est si fort attachée,
Que si vous les perdez, joüant comme je dis,
Vous gagnerez la grace, avec le Paradis.
Je parle encor à vous, AMINTES & SYLVIES,
Courtisanes du siecle en tous lieux si suivies,
Monstres de vanitez, Idoles d'une Cour,
Où le Roy des Enfers établit son sejour.
C'est par vous que ce Prince emporte les victoires,
Qui grossissent toujours ses funestes histoires,
Aussi-bien êtes-vous comme les instrumens
De ses plus grands dégats & bouleversemens.
C'est par vous qu'il surmonte & gagne les batailles;
Renverse, met à bas les plus fortes murailles,
Et ramollit des cœurs plus durs que le rocher,
Qu'il n'eût osé, sans vous, seulement approcher,
Vous ébranlez encor les plus fermes colomnes,
Et ternissez l'éclat des plus belles Couronnes,
Quand par vous, ce malin, de son souffle empesté,
Rompt les Loix, & corrompt des Rois la majesté;
Ce sont aussi les Grands qu'il a toujours en bute,
N'étant rien que par vous, ce Demon n'execute;
Si vous méditez bien les maux que vous causez,
Ce qu'il commet par vous, & ce que vous osez;
Vous vous estimerez les torches allumées,
Par qui cent Nations ont été consumées;
Car chacune de vous est un subtil canal,
Par où se peut glisser le serpent infernal.

C'est vous vraiment, c'est vous, damnables CYTHERE'ES,
Qui donnez son venin dans des coupes dorées;
C'est par vous, ses suppôts, qu'il fait ses meilleurs coups,
Ne pouvant presque rien executer sans vous.

Méditez bien ceci, flamméches d'ASMODE'E,
Pires que n'étoit pas celle de la Judée;
Qui n'est point tant que vous, coupable dans son fait,
Et peut-être encor moins, n'en ayant pas tant fait,
Puisque vous lui servez & d'appas & d'amorce,
Pour prendre ce qu'il veut, sans travail & sans force;
Vous êtes ses filets, où l'on vient hardiment,
De gayeté de cœur, & volontairement.

Serpents couverts de fleurs, qui renfermez encore
Sous des biens apparens, les vrais maux de PANDORE,
Votre beauté n'étant qu'un piege mal caché,
Qui couvre aux jeunes gens la laideur du peché,
C'est par vous que Satan fait moissons & vendanges,
Quand vous faites Demons, les plus aimables Anges;
Comme fit S. MICHEL, mais d'une autre façon,
Lui par un coup de lance, & vous par l'hameçon.
Voilà pourquoi l'on dit, étant ce que vous êtes,
Que ce qu'il foule aux pieds, se trouve dans vos têtes;
De sorte qu'on vous peut, à bon droit reprocher,
Que cet oiseau de nuit vient jusque là nicher.

Sçachez doncques, sçachez, puisqu'il faut vous le dire,
Que vous agrandissez de beaucoup son Empire,
Dautant que secondant ses malheureux desseins,
Vous allez pervertir les Esprits les plus saints;
Aussi c'est par vos soins, Belles abominables,
Que l'Enfer se remplit, au grand plaisir des Diables,
Ainsi meritez-vous de mourir en secret,
Pour tant de maux commis, de honte & de regret.

Changez doncques de vie, infâmes pecheresses,
Et ne faites plus tant à la chair de caresses,
Apportez à JESUS votre cœur converti,
Et quittez pour jamais le monde & son parti,

Ou plutôt le Demon, qui vous tient à ses gages,
Pour faire mille maux, scandales & ravages,
Comme ces folles-là, qui firent autrefois
Devenir insensé le plus sage des Rois,
Qui voulut signaler par sa folâtrerie,
Le détestable excès de son idolâtrie;
Et celui qui bâtit ce Temple ravissant
Au vrai Roy d'Israel, l'unique Tout-puissant,
Fléchissoit les genoux pour complaire aux infâmes,
Devant autant de Dieux comme il avoit de femmes,
Qui, mieux que n'eusse fait le plus mauvais Demon,
Dépravérent le cœur du grand Roy SALOMON.
C'est par vous qu'on a vu les Villes embrasées,
Les Palais consumez, & les Maisons rasées,
Et c'est par vous aussi, que la flamme & le fer
Ont peint en mille lieux, l'image de l'Enfer,
(Où l'on fait moins de mal, que vous n'en faites faire,)
Qui par vous peut agir, bien loin delà sa sphere,
Regretez donc un temps si vainement passé,
Et tâchez de fléchir un Dieu tant offensé.
Admirez à ses pieds cette humble MAGDELEINE,
Non plus dans le bourbier, non plus sale & vilaine,
Non plus dans le grand monde, où triomphe la chair;
Mais blanche Penitente, & seule en son Rocher.
Ne la regardez plus comme cette perdue,
Dont la conversion n'étoit pas attendue,
Mais comme repentie au fond de ce desert,
Pour celui qu'elle adore, & celui qu'elle sert.
Non plus cette MAGDON, débauchée & profane,
Mais bien une celeste & sainte Courtisane,
Qui n'est plus un chaudron tout noir, sale & brutal,
Mais c'est une phiole, ou transparant cristal:
Non un vase d'horreur & de contumelie,
Dont le fond n'étoit plein que d'ordure & de lie,
Mais un vase d'honneur, de gloire & de beauté,
Qu'a voulu nettoyer la Divine Bonté.

Voyez son corps défait, sa chair demi-brûlée,
Des ardeurs du Soleil toute seche & halée,
Ses membres abbatus, foibles & languissans,
Ensevelis sous elle avecque ses cinq sens.
Voyez ce teint déteint, ce visage si blême,
Que l'on ne diroit pas que ce fût elle-même;
Ce visage autrefois un des plus accomplis,
Où les roses naissoient sous la neige des lys,
Ces fleurs qui rioient là, mieux que dans les prairies,
Sont ici sans couleur, penchantes & flétries,
L'une n'a plus son sang, l'autre n'a plus son lait,
Vous en pouvez juger, en voyant comme elle est.
Des ris & des beautez, des amours & des graces,
On ne voit plus ici paroître aucunes traces,
Tout s'y trouve aboli, tout s'y trouve effacé,
Et tout est maintenant, avec le temps, passé.
Toutes ces belles fleurs ne sont plus que par terre,
Depuis qu'elle s'est fait une si rude guerre,
Et qu'elles ont souffert un si contraire vent,
Elle n'est plus enfin, ce qu'elle étoit devant.
Admirez, admirez cette Metamorphose,
Qui dans elle aujourd'hui fait voir toute autre chose,
Ce Portrait, autrefois un des plus ravissans,
A qui tant d'insensez donnerent de l'Encens,
Voyez-le maintenant, de couleur de fumée,
Après sa braise éteinte, & toute consumée,
Ayant ici perdu sa premiere chaleur,
Son blanc, son vermillon, toute sa couleur.
Sa grace, ses attraits, son port, sa bonne-mine,
Son maintient, sa façon, tout n'est plus qu'en ruine,
Que si tout est peri, c'est par le feu des Cieux,
Et si tout est noyé, c'est par l'eau de ses yeux.
Après avoir été des mondains adorée,
Elle ne se sert plus de sa tresse dorée,
Et de tous les galans, pris à ses beaux cheveux,
Il ne s'en trouve aucun qui lui fasse des vœux.

Voyez jusqu'à ses pieds cette perruque entiere,
Sans façon, négligée, & pleine de poussiere,
Toute en confusion, éparse sur son corps,
Après avoir perdu l'éclat de ses trésors.
Son or s'est obscurci dès qu'elle s'est rangée,
La plus belle couleur, ou lueur, s'est changée,
Cette brillante chaîne, où l'on vit chaque jour
Quelque nouveau captif attaché par l'amour ;
Filets d'or, ou rayons, de cette belle Lune,
Ces cheveux, ci-devant pour la perte commune,
Annelez & poudrez pour plaire aux amoureux,
Serpentent jusqu'à terre, en desordre & poudreux,
Sans aucun artifice, en leur simple nature,
A son corps sans habits, servant de couverture.
Qui doncques les verroit, à ses pieds terrassez,
Auroit les siens d'horreur sur sa tête dressez :
Et sa face changée, au fort de sa souffrance,
Pourroit bien aux pecheurs, faire changer de chanse.
Voyez encor ses yeux, qui ne veulent rien voir,
Dans une affliction qu'on ne peut concevoir,
Ces glaces, ces miroirs, ces chandelles fondues,
Sur sa joue, & delà sur ses levres fendues,
Coulent jusqu'à sa bouche, autrefois de corail,
Et maintenant d'ébene, & faite en soupirail,
Bouche, dont les souris découvroient avec gloire,
Un petit double rang de perles & d'yvoire.
Levres, dont l'incarnat faisoit voir à la fois,
Un Rosier sans épine, un Chapelet sans Croix ;
Voyez ces mêmes yeux, plus mourans que malades,
Abbatus & noyez sous ces belles Arcades.
Sans ces Arcs de triomphe, ou ces Iris dorez,
Dont ils souloient tirer leurs traits plus acerez,
Qui donnant droit au cœur leur blanc plus desirable,
La blessure en étoit d'autant plus incurable :
Mais helas ! aujourd'hui ceux qui faisoient mourir,
Souffrent (demi mourans, sans espoir de guerir,

Après avoir piqué,) la disgrace pareille,
Et le même accident, si fatal à l'Abeille,
Qui perd, dit-on, la vie en laissant l'aiguillon,
Avec tout ce qu'elle a de mauvais & de bon.
Voyez, dis-je, ses yeux, pourvu que la paupiere
Ne leur ait interdit le jour & la lumiere,
Ces yeux, qui ravissoient les yeux & les esprits,
Où par leurs doux attraits, tant d'autres étoient pris.
Voyez-les maintenant, privez de tous leurs charmes,
Et devenus ici deux fontaines de larmes.
Ou bien, si vous voulez, après tant de douleur,
Deux mines d'argent fin, fondu par sa chaleur,
Enfin ces mêmes yeux, & ces mêmes prunelles,
Sont de ses belles eaux, les sources éternelles.
Est-ce donc celle-là, de qui mille beautez
Triompherent jadis de tant de libertez?
Cette mere d'amour, cette fille de joye,
Qui s'étoit aux plaisirs, toute donnée en proye,
Et voyons-nous ici, comme dans un tombeau,
La fille de Sion, qui n'a plus rien de beau?
Pecheresses, voyez celle qui vous convie
A changer aussi-bien, comme elle a fait de vie,
Vous laisserez-vous pas sensiblement toucher,
Votre cœur sera-t-il plus dur que son Rocher,
Qui semble avoir perdu sa dureté plus rude,
Pour lui faire son lit en cette solitude.
Pourrez-vous pas aussi, dire un dernier Adieu
A tout ce qui paroît contraire aux loix de Dieu?
Ne quitterez-vous pas telle & telle pratique, [plique.
Ou .... Vous m'entendez bien, sans que mieux je m'ex-
Quoi, MAGDELEINE ici, pour ses crimes passez,
Le sein meurtri de coups, & les yeux enfoncez;
Le corps presque enterré, toute hâve & plombée,
Sous le faix des forfaits, dans cet Antre tombée,
Ne sçauroit-elle pas vous faire relever
De vos sales bourbiers, pour vous aller laver?

Ne pourroit-elle pas, en cette triste place,
De vos cœurs endurcis, faire fondre la glace ?
Ne rougirez-vous point de ses pâles couleurs ?
Ne pleurerez-vous pas, pour honorer ses pleurs ?
En un mot, verrez-vous ses angoisses plus fortes,
Sans aucun sentiment comme des bêtes mortes ?
N'aurez-vous pas ici, dans ces horribles lieux,
Le regret dans le cœur, & les larmes aux yeux,
Pour blanchir & laver avec cette lexive,
Les taches d'une vie effrontée & lascive,
Ou bien voudrez-vous pas tout quitter, & courir
Jusqu'à ce beau desert, pour y vivre & mourir ?
Pour être dans ce lieu de vivantes hosties,
Y fonder un Convent de Femmes repenties,
Et pleurer nuit & jour comme elle ses excès,
Sans jamais relâcher, sans dire c'est assez,
Repassant par l'esprit ce train de vie horrible,
Dans tou o l'amertume & le regret possible,
Comme faisoit après ses mortels passe-temps,
Ce fameux affligé, le Roy des penitents,
Après cet homicide, après cet adultere,
Qui lui fit prendre un bain si saint & salutaire,
Tout autre que celui, d'où d'un trait déloyal,
Il tira BERSABE'E en son Palais Royal,
Lors qu'ayant vu dans l'eau cette si belle femme,
Son cœur en même temps se trouva tout de flamme ;
Si bien que l'infidelle & le cruel DAVID,
Osa faire ravir, celle qui le ravit.
Après avoir donné les ordres necessaires
Pour faire succomber parmi ses adversaires,
Son innocent mari, qui mourut au conflit,
Quand ce Prince occupoit la moitié de son lit.
Mais aussi-tôt après que son remord le touche,
D'un ruisseau de ses pleurs il arrose sa couche,
Cette couche, où déja l'amour l'avoit brûlé,
Chassant, par son contraire, un mal trop mal celé.

Ayant

Ayant peché devant cette invisible Essence,
Qui voit tout, & par tout porte sa connoissance;
Aussi merita-t-il que Dieu lui pardonnât
Son rapt, son adultere, & son assassinat.
Mais je reviens à vous, revenez à vous-mêmes,
Quand bien vous porteriez Sceptres & Diadêmes,
Folles, repentez-vous, à l'exemple d'un Roy,
Qui sembloit être seul au dessus de la Loi;
Ou plutôt regardant ici la Pecheresse,
Laissez en ce Rocher toute votre mollesse,
Qui ne pourra durer avec sa dureté,
Qu'il vous faut endurer pour votre impureté.
Après avoir rompu les liens & les chaînes
Qui vous tiennent au joug des delices mondaines,
Après avoir quitté le plaisir criminel,
Et fait avec le monde un divorce éternel.
Ne soyez plus au rang des femmes libertines,
Changez vos fleurs en pleurs, vos roses en épines,
Et de tout votre cœur, venez vous convertir,
Par un saint, veritable, & parfait repentir.
Venez donc jusque ici, faire un pelerinage,
Et quittez pour jamais votre libertinage,
PECHERESSES, & vous, mondaines, approchez,
Pour faire penitence, & pleurer vos pechez.
Quand on veut proprement nettoyer une sale,
(Avant que balier ce qui la rendoit sale)
On l'arrose, on la moüille, on y jette de l'eau,
De même devez-vous, de celle du cerveau,
Humecter votre cœur & votre conscience,
Pour en ôter l'ordure en toute diligence,
Avecque le balai de la contrition,
Dans une desirable & sainte affliction.
Pour doncques bien laver votre ame si soüillée,
Pleurez, comme on voit faire à la vigne taillée,
Et pour mieux satisfaire à cet Esprit divin,
Rendez, comme elle fait, plutôt l'eau que le vin;

Mais

Mais il en faut verſer en plus grande abondance,
Si vous voulez porter le fruit de penitence,
Que vous ferez couler de ce double preſſoir,
Si vous y travaillez du matin juſqu'au ſoir.
J'entens ces deux jumeaux, ou ces doubles prunelles,
Qu'il vous faut torturer comme deux criminelles,
Pour leur faire exprimer avec cette liqueur,
Tout le mortel venin qui peut reſter au cœur.
Quand vous ſeriez encor comme l'autre MARIE,
Pechereſſe publique, & dans ALEXANDRIE,
La ſentine & l'égout de toute ſaleté,
Dans le même bourbier où vous avez été,
Avec elles un jour, vous ſerez plus heureuſes,
Si, comme toutes deux, vous devenez PLEUREUSES;
Non pas de celles-là qu'on loüoit autrefois,
Pour pleurer à la mort des Princes & des Rois;
Mais pour la vôtre propre, étant ſi miſerables,
Et c'eſt en ce ſeul point que vous ſerez loüables,
Si vous avez au cœur, plein d'un regret amer,
Une contrition grande comme la mer,
Et ſi vous jettez l'eau de la reſipiſcence,
Sur l'infame braſier de la concupiſcence.
Pour du tout amortir le feu ſale & charnel,
Vous pouvez auſſi-bien éteindre l'éternel.
Quand vous auriez vêcu comme des PELAGIES,
Si pleurant, vous chantez de triſtes élegies,
PUBLIQUES, nonobſtant tout votre infame gain,
Dieu vous exaucera comme le Publicain,
Si de filles de joye, en la delicateſſe,
Vous voulez devenir des meres de triſteſſe,
Engendrant, comme on dit, après tant de delits,
Toujours mélancolie, en de ſi triſtes lits,
Vous vous réjouirez en ceux-là de la gloire,
Après avoir ici remporté la victoire,
Quand l'Epoux vous dira, la pluye ayant ceſſé,
Vien chere Epouſe au Ciel, vien, L'HYVER EST PASSÉ.

Paroles

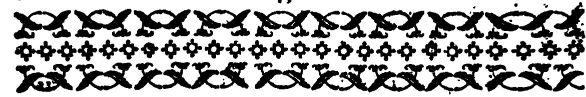
Paroles que la Sainte entendit pour soi-même,
Recevant de ses mains un riche diadême,
Après tous ses travaux, traverses & combats,
Dont nous devons bien-tôt parler un peu plus bas.
Parlez doncques des yeux, plutôt que de la bouche,
Aux pieds de Jesus-Christ, cette pierre de touche,
Qui vous dira (touchant votre cœur plus soumis,
Allez-vous-en en paix, vos pechez sont remis,)
Comme il fit autrefois à la Samaritaine,
Et puis à celle-ci, Jerosolimitaine.
Celle dont vous venez regarder le portrait,
A dessein d'en tirer avec moi quelque trait,
Si vous ne pouvez pas, dans la foible nature,
En imiter du tout la parfaite peinture,
Desirez pour le moins, de pouvoir l'ébaucher,
Puisque vous avez bien osé vous débaucher,
Baptisez vos pechez d'un deluge de larmes,
Et tournez contre vous la pointe de vos armes,
Imitez ce cruel & benin animal,
Qui sert de guerison, écrasé sur le mal;
Si vous voulez trouver au vôtre un Antidote,
Il faut venir chercher Magdeleine en sa grote,
Vous n'y sçauriez avoir qu'un sentiment pieux,
L'Antre de la Sibylle étoit moins curieux,
Peut-être que ce lieu, par sa vertu secrete,
Fera naître en vos cœurs un desir de retraite,
Après avoir oüi ce que fit autrefois
Celle de votre sexe, avant qu'être en ce bois,
Ne soyez donc ici capables d'autre envie,
Que d'apprendre l'état de sa premiere vie,
Que vous ne devez pas seulement écouter;
Mais, qui plus est encor, essayer d'imiter,
Ses peines, que l'amour fit si delicieuses,
Ses soupirs enflammez, ses larmes precieuses,
Que l'on peut appeller, en admirant leur cours,
Amoureuses douleurs, doulou̲reuses amours,

Demeu-

Demeurant tantôt triste, & tantôt consolée,
Parmi cette charmante & cruelle mêlée.
Mais parceque peut être, en mes vers trop hardis,
Je n'explique pas bien tout ce que je vous dis,
Pour vous persuader, ce qui vous semble extrême,
Après moi, trouvez-bon qu'elle parle elle-même,
Pour done vous consoler, & pour ne plus pecher,
Venez à son Sermon, entendez-la prêcher.
Après avoir été de tant d'appas pipée,
Comme vous fera voir cette PROSOPOPÉE.



LA



LA MAGDELEINE

LIVRE QUATRIÉME.

» PECHERESSES, je parle, il faut donc m'écouter;
» Et si je ressuscite, il faut ressusciter;
» Venez voir celle-ci, troupe folle & volage,
» Qui montre le débris de son triste naufrage,
» Sçachez que pour avoir couru la même mer;
» J'ai failli mille fois à m'y voir abîmer.
» Je ne fus autrefois qu'un vaisseau sans pilote;
» Vagabond, & flottant, écarté de la flotte,
» Toujours tout découvert, sans voile & sans timon;
» Et conduit seulement par l'instinct du Demon;
» Voici cette fameuse & belle MAGDELEINE,
» Qui courut après lui jusqu'à perte d'haleine;
» De qui l'esprit altier, & le courage enflé,
» Osa tout, aussi-tôt que son vent eut soufflé.
» Helas! que me servit mon illustre naissance;
» Si ce n'est à plutôt perdre mon innocence,
» Que je ne conservai qu'en mes plus jeunes ans;
» Pour la laisser perir parmi mes courtisans.
» Mes parens decedez, je devins libertine,
» Fort peu de temps après que je fus orpheline,
» Me laissant emporter à mes débordemens,
» N'ayant plus pour censeurs de mes déportemens;
» Ni mon pere SYRUS, ni ma mere EUCHARIE,
» Dont la perte ne fut que celle de MARIE,
» Qui parmi ses amours, ses graces & ses ris,
» Se laissa cajoller à mille favoris,

» Passant

„ Passant joyeusement le beau cours de ma vie,
„ A me voir accostée, adorée & servie
„ De tous ces insensez, comme si j'eusse été
„ L'Idole de leur cœur, & leur Divinité.
„ Mon frere, ni ma sœur, ni ma bonne nourrice,
„ Ne sçurent m'empêcher de suivre mon caprice,
„ Et tous leurs bons propos, leurs avertissemens,
„ Ne purent divertir mes divertissemens,
„ Qui n'étoient que le jeu, le cours, les promenades,
„ Le bal, la Comedie, & puis les serenades,
„ Les Romans, les chansons, les vers, les airs nouveaux,
„ Stances, poulets, sonnets, ballades, & rondeaux,
„ C'étoient mes entretiens, ma lecture ordinaire,
„ Qui ne me promettoit qu'un bien imaginaire,
„ Lorsque je me mocquois de la Loi, des Docteurs,
„ De la sainte Ecriture, & des Predicateurs,
„ De ce que prédisoit la grande Prophetie,
„ D'admirable & de fort, du desiré Messie,
„ De tout ce qu'en avoient les Sibylles écrit,
„ Rien de bon ne pouvoit entrer dans mon esprit.
„ Je me gaussois de tout, ne faisois que rire,
„ De tout ce qui pouvoit de mon salut m'instruire,
„ Et ceux qui me parloient des Enfers ou des Cieux,
„ N'étoient que vieux rêveurs, & superstitieux,
„ Mon esprit tournoit tout en pure raillerie,
„ Toute devotion m'étoit bigoterie,
„ Et je ne me plaisois qu'en fêtes & festins,
„ Vivant comme une Athée avec les libertins.
„ Je ne fus donc pour lors qu'une ame abandonnée,
„ Profanant la beauté que Dieu m'avoit donnée,
„ Et bien loin d'en donner la gloire à son Auteur,
„ Je ravis les honneurs qu'on doit au Createur,
„ Quand les hommes charmez d'une vaine peinture,
„ Se formerent un Dieu de cette creature,
„ Voulurent l'adorer, & leurs yeux aveuglez,
„ Me prirent pour l'objet de leurs sens dereglez.

„ Toujours

» Toujours plus engagée aux sottes amourettes
» De ces jeunes muguets, qui me contoient fleurettes,
» Et j'étois attentive à leur discours pimpant,
» Plus que ne la fut Eve à celui du serpent.
» Vous eussiez toujours vu devant cette Deesse,
» Une troupe de fous l'adorer avec presse;
» A sa suite toujours quelque esclave enchaîné,
» Et toujours à ses pieds quelque amant prosterné.
» O que d'encens donné! que de voeux, que d'offrandes!
» Telles qu'autre que moi, n'en eut point de plus grandes,
» Si bien que je passois, avec tous mes défauts,
» Pour la Divinité qu'on adore à Paphos.
» Et tous ceux qui dans moi, remarquoient quelques charmes,
» Se confessoient vaincus, & mettoient bas les armes.
» Mais las! quelque pouvoir qu'eût sur eux ma beauté,
» Tout le mal cependant venoit de mon côté,
» Ne paroissant jamais si pimpante & dorée,
» Qu'à dessein de me voir de ces fous adorée;
» Lorsque mes yeux vainqueurs de ces jeunes cadets,
» N'auroient sçu regarder, sans être regardez;
» Regards envenimez, oeillades criminelles,
» Amorces ou soufflets des flammes éternelles,
» Que vous avez causé d'embrazemens secrets;
» Même helas! dans les lieux les plus saints & sacrez,
» Que vous fites de mal, volantes flammeroles,
» Parmi les vains discours, & les vaines paroles,
» Quand je tirois des traits si forts, & tant de fois
» Tirez de ces luisans, & plus nuisans carquois,
» Qui les éclairoient moins, pour me montrer bien faite,
» Que pour leur faire voir leur entiere défaite;
» Pourtant ces étourdis m'aimoient si follement,
» Qu'à peine pouvoient-ils me quitter un moment.
» Ils me suivoient par-tout, même jusques au Temple,
» Tout rempli des témoins de mon mauvais exemple,

» Où quand le monde entroit pour y sacrifier,
» J'y venois seulement pour mal édifier,
» Y paroissant toujours, de tant d'atours ornée,
» Que je ne semblois là qu'une bête enchaînée,
» Où le feu des rubis, l'éclat des diamans,
» Eblouïssoient les yeux d'une troupe d'Amans,
» De qui la passion les tenoit en altere,
» Comme les animaux vont après la Panthere,
» Attirez des odeurs de sa brillante peau,
» De même voyoit-on après moi ce troupeau,
» Ou plutôt ce haras, harassé pour me suivre,
» Comme si sans me voir, il n'eusse pas pû vivre,
» Reconnoissant ma piste à mes habits musquez,
» A l'ambre, à la civete, à l'eau d'ange, aux bouquets,
» Se laissant emporter à l'odorante amorce
» Qui les tiroit à moi, moins de gré que de force;
» Mais tous ces doux parfums, ces eaux, cette liqueur,
» Ne m'empêchoient pas d'être en fort mauvaise odeur.
» O que de temps perdu le long de la journée!
» Partie à reposer la grasse matinée,
» Partie à consulter la glace d'un miroir,
» Partie à s'ajuster, pour mieux se faire voir.
» Aux lieux plus éminens, toujours en évidence,
» Et partie à courir du festin à la danse,
» Ce mêlange confus de brebis & de loups,
» Etoit mon principal & plus cher rendez-vous;
» Car la joye en ces lieux n'eût pas été parfaite,
» Si j'eusse là manqué, tout manquoit à la fête,
» Il s'y falloit trouver, pour le contentement,
» Et paroître une Lune en un Ciel si charmant.
» MAGDELEINE toujours étoit de la partie,
» Comme la plus galante & la mieux assortie,
» Celles dont les propos & les ris gracieux,
» Sçavoient l'art de charmer & l'oreille & les yeux.
» Tout le monde couroit à la mieux ajustée,
» La plus Coquete en tout, & la plus éventée,

» Et qui la remarquoit dans son plus haut atour,
» Sembloit voir une Reine au milieu de sa Cour.
» Ainsi tant de bravoure & de galanterie,
» Tant d'enjolivement & tant d'affecterie,
» Firent un si grand bruit, que mon renom vola
» Dans tout notre pays, & bien loin au-delà.
» Jamais autre ne fut dans une telle estime,
» Jamais Temple ne vit de si belle Victime,
» Et jamais le Demon, pour donner le trépas,
» N'eut un si beau filet, ni de si doux apas.
» En vîtes-vous jamais une plus miserable,
» Reduite en un état qui fût plus déplorable,
» Quand on ne parloit plus que de la MAGDELON,
» Et que la Renommée en joüoit au balon.
» Qu'on la montroit au doigt, & que toute la Ville
» L'estimoit une femme aussi libre, que vile,
» Un monstre d'impudence & d'impudicité,
» Le scandale en un mot de toute une Cité.
» Enfin vous eussiez dit que je n'étois au monde
» Que pour être volage, errante, & vagabonde,
» Ayant du tout perdu d'un Dieu le souvenir,
» Soit qu'on me vît aller, soit qu'on me vît venir
» Dans cette grande Ville, où je ne semblois être
» Que pour faire le mal, ou le faire commettre,
» Ville Sainte en effet, aussi-bien que de nom,
» Sans la tache qu'elle eut de mon mauvais renom,
» Ville, dont la jeunesse éclatante & pompeuse,
» La rendoit plus celebre, & moi plus glorieuse,
» Quand sous le drap d'or fin, autant que sous ma Loi,
» Cette petite Cour brilloit autour de moi,
» Et que j'étois enfin de tous idolatrée,
» Comme la Deité de toute la contrée,
» Mais avec un excès, du tout exorbitant,
» Aussi-bien ai-je horreur de vous en dire tant.
» Souffrez que je finisse, en tournant la medaille,
» Pour vous y faire voir quelque chose qui vaille,
» Plus

» Plus digne mille fois de votre attention.
» Secondez donc ici ma bonne intention;
» Que si je puis avoir le bonheur de vous plaire;
» Je crois que vous voudrez m'avoir pour exemplaire,
» Sans donc en ce cahos faire un plus long sejour,
» Passons après cela des tenebres au jour.
» Je ne vous ai voulu charbonner ma peinture,
» Que pour vous en donner une noire teinture,
» Afin qu'envisageant un portrait si hideux,
» Vous fuyiez les mondains, & tout ce qui vient d'eux;
» Pour vous instruire en tout,pour vous rendre plus sages;
» Et vous faire éviter de si mauvais passages,
» Ou du moins, mon dessein est de vous avertir,
» Si vous vous y trouvez, de bien tôt en sortir.
» J'en ai bien assez dit pour me faire comprendre,
» Et vous tirer du piege où Satan vous veut prendre.
» J'ai mis devant vos yeux mon tableau renversé;
» Il est temps maintenant de le voir redressé,
» C'étoit de mon discours la premiere partie.
» Dans la seconde, il faut me montrer repentie.
» Vous m'avez vûe; helas! rempante au premier point,
» Ou plutôt au dernier, mais dans celui-ci, point.
» C'est là que vous verrez l'Aigle renouvellée,
» Qui, pointant droit au Ciel, prend une autre volée;
» Le linge reblanchi, le miroir déroüillé,
» Et de sa vieille peau, le serpent dépoüillé;
» J'entens de mes pechez, la peau que j'ai laissée,
» Dans les trous, tout sanglans, de la PIERRE PERCE'E;
» Pour mieux vous expliquer ce que j'en ai décrit,
» Sçachez que cette Pierre est mon cher JESUS-CHRIST.
» Ce fut ce beau SOLEIL, qui m'ayant rencontrée,
» Secha toute la boue où je m'étois veautrée,
» Ce fut l'Esprit divin qui me vivifia,
» Et le beau feu du Ciel qui me purifia.
» Cet illustre FLAMBEAU, qui vint avec sa flâme,
» Amortir celle-là qui vivoit dans mon ame,

» Et ce nouvel Amant, la clarté de mes jours,
» Qui porta dans mon cœur de plus saintes amours,
» Comme on dit que la foudre éteint toute la braise,
» Quand elle vient fraper le feu d'une fournaise;
» De mauvais en mon ame, on ne trouva plus rien,
» Et ce feu tout celeste, étoufa le terrien.
» Ce fut ce grand NOCHER, qui, malgré tout l'orage,
» D'un seul coup de ses yeux me tira du naufrage,
» Et ne pouvant souffrir de me voir déborder,
» Me fit au sacré Port, de sa grace aborder,
» Ce fut l'adroit ARCHER, qui par un coup de fléche,
» Dans mon cœur endurci, fit une large bréche,
» Pour en faire sortir le Corbeau du peché,
» Et placer la Colombe où l'autre avoit niché;
» L'Hercule, qui purgea d'une force indicible,
» L'étable de mon cœur, qui fut sale au possible,
» Ce fut ce doux Zephir, & divin AQUILON,
» Qui soufflant au jardin de cette MAGDELON,
» (Après en avoir fait voler toute l'ordure,)
» Lui rendit aussi-tôt sa premiere verdure,
» Qui le fit voir tout net, & fort bien balié,
» Encor que, pour un temps, il l'eusse dilayé;
» Reservant ce beau coup à sa toute-Puissance,
» Qui me fit recouvrer l'honneur & l'innocence.
» Le Peintre tout divin, excellent & parfait,
» Qui voyant du peché le malheureux effet,
» D'un seul trait de sa grace, en moi si bien versée,
» Refit, & repara son Image effacée;
» Et me faisant renaître avec son pinceau,
» Me fit comme j'étois, quand j'étois au berceau.
» Ce fut ce MEDECIN, tout-à-fait CHARITABLE,
» Qui me traita si bien lorsqu'il étoit à table,
» Qui, pour me relever, vint me tendre la main,
» Et montra dans sa cure, un pouvoir plus qu'humain.
» Ce grand OPERATEUR, qui d'une adresse exacte,
» De mes yeux obscurcis, ôta la CATARACTE,
» Tant

» Tant pour me faire voir, me rendant la clarté,
» L'abîme où me jettoit un chemin écarté,
» Que pour laisser couler les douces influences
» D'un déluge de pleurs, pour noyer mes offenses,
» Qui ne paroissent plus, Dieu les coulant à fond,
» Aussi-tôt que mon cœur se fend, coule, & se fond.
» Ainsi ce Dieu d'amour, qui me fut si propice,
» Me retira d'abord, du bord du précipice;
» Mais ce ne fut pas tout, car ce Predicateur
» Voulut toujours depuis être mon Directeur,
» Ensuite vous sçaurez comme la débauchée,
» D'une autre affection, fut puissamment touchée,
» Puisque j'en ai tant dit, je veux vous achever,
» Ecoutez le sujet qui m'a tant fait rêver:
» Il sera bon d'apprendre à la race future,
» De ma nouvelle amour, la bizare aventure,
» Qui sçait aimer, sçait bien le plaisir qu'il ressent,
» A conter le progrès de son amour naissant.
» Vous devez donc sçavoir, qu'un jour, toute étourdie
» D'un bal, après lequel suivit la Comedie,
» Etant dans mon Château, sur un lit de repos,
» Ma sœur Marthe m'approche, & me tient ce propos:

Quoi, dit-elle, MAGDON, *n'es-tu pas informée,*
De ce qu'en tant de lieux, prêche la Renommée,
Peux-tu bien toute seule, ignorer en effet,
Ce que dit en prêchant, ou plutôt ce que fait,
Cet homme merveilleux, suivi de tant de monde,
Et quelle part qu'il aille, ou sur terre, ou sur l'onde,
Qui marche sur les eaux, dont la solidité
Ne fait voir à ses pieds aucune humidité,
Non plus que s'il faisoit sa promenade égale,
Sur le pavé marbré de quelque belle Sale.
On l'a vu dans le Temple, à l'âge de douze ans,
Au milieu des Docteurs, bien moins que lui sçavans;
Il sçait le fond des cœurs, il connoît les pensées,
Il remet les pechez, & les fautes passées;

Il parle en Souverain, & de tout triomphant,
Encor qu'il l'ait été, ne fut jamais enfant.
Ceci c'est peu de choses, il faut que je te die,
Qu'on ne peut être atteint d'aucune maladie,
Mal caduc, flux de sang, fiévre, lepre, ou poison,
Dont sa puissante main ne soit la guerison.
Quoi plus? Ce merveilleux, ce Tout-puissant redresse
Les manchots, les boiteux, d'une admirable adresse,
Et nous n'ignorons pas qu'il n'ait illuminé,
D'un peu de sa salive, un homme aveugle-né,
Rendu la vie aux sourds, aux muets la parole,
Ressuscité les morts, dont nous avons le rolle,
Délivré des Demons, les Corps inspiritez,
Et chassé de leur fort, ces Anges revoltez;
Raffermi les cerveaux des pauvres lunatiques,
Gueri les impotens, & les paralytiques,
Si bien, que sur l'esprit & le corps, on peut voir
L'effet miraculeux de son divin pouvoir.
Les tempêtes, les flots, les vents, & les orages,
Sont tous de son parti, combatent à ses gages,
Et la Mer la plus fort couroucée, au seul mot
Qu'il profere, se calme, & s'arrête aussi-tôt:
Pourras-tu bien oüir, sans que tu t'émerveilles,
Ces miracles divers, & toutes ces merveilles;
Que t'en dirai-je plus? sçache qu'en un desert,
Il fit un grand festin, suivi d'un beau dessert,
Où l'on vit de cinq pains, par cette Providence,
Cinq mille hommes repus, avec tant d'abondance,
Que les restes ôtez, auroient rempli de plats,
Capables de fournir pour un second repas.
A propos, de repas, de banquet & de table,
J'oubliois à te dire une chose admirable:
Tu dois sçavoir encor, que cet Homme Divin,
Changea l'eau d'un banquet, en un excellent vin,
Et qu'il fut pour cela, proclamé grand Prophete,
Dans la même maison où la nôce fut faite;

Ce

Ce que je te raconte arriva dans CANA ;
Miracle, qui d'abord tout le monde étonna,
Comme étant le premier qu'il fit en GALILÉE,
Où l'on vit cet effet, de sa grace écoulée.
Je croi que je puis bien ajoûter à ceci,
Qu'il sera même bon que tu sçaches aussi,
Que celui dont je parle, étant la bonté même,
A mille qualitez, dignes du Diadême,
Que son teint, son maintien, son port, sa majesté,
Font une ravissante, & celeste beauté,
Sa perruque est dorée, & sa mine si belle,
Qu'il ne s'en vit jamais sur la terre une telle,
Qui le voit est ravi de son bel entregeant,
Que si son poil est D'OR, *si sa voix est* D'ARGENT,
Sa TAILLE *avec cela ne peut être que* RICHE,
Car le Ciel, le faisant, ne se montra pas chiche.
Son visage éclatant, peut faire voir à l'œil,
Que c'est, ou la copie, ou le Fils du Soleil.
Son corsage est si droit, si bien fait, & si juste,
Que le défunt CESAR *n'eut rien de plus* AUGUSTE.
Et même près de lui, de quel Dieu qu'il sortît,
ALEXANDRE LE GRAND *n'eût été que petit,*
Aussi ne peut-on voir cet homme d'importance,
Sans loüer & benir sa divine prestance,
Et je crois que le Ciel, en formant son beau Corps,
Epuisa son pouvoir, & tarit ses trésors.
Il est tel que je dis, & plus que nous ne sommes,
Ou plutôt, c'est un Dieu dans le plus grand des hommes :
Enfin il est si doux, & son œil si charmant,
Que si tu le voyois, tu verrois ton Amant.
» Figurez-vous combien ce discours emphatique,
» Fut sur tous mes esprits, puissant & pathetique,
» Avant qu'elle finît, je me sentis toucher,
» Quoique mon sentiment fût encor tout de chair,
» Et qu'à dire le vrai, toute mon esperance
» Ne visât pour cela, qu'à sa chere presence,

» En ayant eu d'abord un desir violent,
» J'eus donc autant d'amour pour cet homme excellent,
» (Il le faut avoüer, je ne pûs m'en défendre)
» Que HERMIONE en conçut pour le grand ALEXANDRE,
» Entendant raconter ses combats perilleux,
» Sa force, son courage, & ses faits merveilleux,
» L'humeur de ce Heros, guerriere & genereuse,
» Rendit, sans l'avoir vu, cette fille amoureuse,
» Qui même, au seul recit de ses rares Exploits,
» Avec le monde entier, le rangea sous ses Loix,
» Et depuis ce moment, l'aima jusqu'à l'extrême.
» J'ai tout dit, vous disant qu'il m'arriva de même,
» Et que dès cet instant, un si noble Vainqueur,
» Avant que de se montrer, fut maître de mon cœur,
» Car comment resister à la nouvelle guerre,
» Des aimables attraits du Vainqueur de la terre ?
» Ma sœur, qui saintement vouloit me decevoir,
» Connoissant le desir que j'avois de le voir,
» A ma couleur changée, à ma pâle figure,
» De ma conversion prit un fort bon augure,
» Et crut qu'il lui falloit, pour agir sans défaut,
» Battre, comme l'on dit, le fer quand il est chaud ;
» Voyant donc que j'étois en humeur de tout faire,
» Plus pour me contenter, que pour la satisfaire,
Me dit : *Hé bien, ma sœur, si cet homme t'est cher,*
Ne veux-tu pas demain, l'aller oüir prêcher ?
» Pour ne la pas tenir plus long-temps en attente,
» Je répondis d'abord, que j'en étois contente ;
» Mais helas ! mon desir, suivi de mille ennuis,
» Me fit trouver ce soir, la plus longue des nuits,
» O que je fis de vœux à l'Aurore obligeante,
» Afin qu'elle parût un peu plus diligente,
» Sur son Char de saffran & de vermeil doré,
» Pour chasser cette nuit, qui m'avoit tant duré.
» Non tant pour ramener le Roy qui la couronne,
» Ni ce pompeux éclat, qui toujours l'environne,

» Que

» Que pour faire plutôt remarquer à mon œil,
» La pompe & la splendeur de mon nouveau Soleil,
» Enfin le jour parut, après tant de soirée,
» Et je vis arriver cette heure desirée,
» En laquelle il souloit au Temple discourir,
» Où l'on me vit d'abord plus voler que courir,
» Non pas tant pour l'oüir, le voir, & le comprendre,
» Que pour me le gagner, pour l'avoir, & le prendre,
» Comme si cette prise étoit en mon pouvoir,
» Et n'eût été besoin que de me faire voir.
» Pour cette noble fin, je mis tout en usage,
» Afin de rehausser l'éclat de mon visage,
» Et, présageant déja d'heureux évenemens,
» Je choisis les plus beaux de tous mes ornemens,
» Sçachant bien qu'il falloit, en cette conjoncture,
» Marier à propos l'Art avec la Nature.
» M'étant bien ajustée, avec bonne raison,
» Voyant que tout est prêt, je sors de ma maison,
» J'entre dans mon carrosse, aussi leste que belle,
» Le pavé sous les pieds des chevaux étincelle,
» Ils se font faire place aveeque tant de bruit,
» Que tout le monde court, & tout le monde fuit,
» Et tout fiers, & fougueux, vont à bride abatue,
» Et me traînent le long de la plus grande rue,
» Le Peuple cependant commence à se presser,
» Et l'on voit que chacun sort pour me voir passer.
» Je parois glorieuse à l'une des portieres,
» Comme si je chassois l'ennemi des frontieres,
» On s'étonne, on se dit, LA VOILA ; mais enfin,
» (Pour ne vous ennuyer, & venir à la fin,)
» D'un recit qui seroit à mon avis trop ample,
» Toujours au grand galop, j'arrive jusqu'au Temple,
» C'est là qu'étant entrée, avec le front levé,
» Tout le monde se leve, & JESUS arrivé,
» S'avance, fend la presse, & puis il monte en chaire,
» Où, les yeux vers le Ciel, ayant fait sa priere,

» Il

» Il se leve, & commence à si bien déclamer,
» Que je ne peux le voir, ni l'oüir sans aimer
» Sa grace, sa façon, sa parole, son geste,
» Son ton, sa gravité, sa Majesté celeste.
» Mais lorsque mon amour pense à le conquerir,
» Le sien songe à penser le mal qu'il veut guerir,
» Quand déja dans mon cœur, enflé de vaine gloire,
» Sans avoir combatu, je chantois la victoire,
» Toutefois (admirez l'effet du Saint Esprit)
» Au lieu de l'attirer, ce fut lui qui me prit.
» Quand j'oüis, quand je vis, ce que je vous explique,
» Et sa voix argentine, & sa face Angelique,
» Je fus toute éblouïe à ses beaux yeux si clairs,
» Qui de sa voix tonnante, étoient les deux éclairs,
» Que pensez-vous pour lors que devint ma pauvre ame,
» Commençant à brûler d'une plus sainte flamme,
» Sur tout quand j'entendis que cet homme irrité,
» Déclamoit hautement contre ma vanité,
» Et que de temps en temps il lançoit une œillade
» Vers cette même place où j'étois en parade,
» Ayant cru de pouvoir (suant pour me parer)
» Lui porter un tel coup, qu'il n'eût pas sçu parer,
» Mais lui, qui connoissoit mon humeur effrontée,
» Et sçavoit bien pourquoi je m'étois là postée,
» Découvrit l'embuscade, & d'un œil effrayant,
» Fit voir qu'il n'étoit point de Lynx plus clair-voyant,
» Je ne semblai pour lors, tant il me sçut confondre,
» Qu'une neige au Soleil qui commence à se fondre,
» La honte, le dépit, la peur, & le regret,
» Trahirent aussi-tôt mon sentiment secret.
» Je voulus me cacher à ses yeux redoutables,
» Que les miens éblouïs, trouvoient insupportables,
» Je tâchois à sortir, je cherchois à passer,
» Ou plutôt mon desir étoit de trépasser,
» Ne pouvant plus souffrir de me voir regardée
» De tous les Assistans, qui m'avoient brocardée,

» Ce

„ Ce fut là que mes pleurs commencerent leurs cours,
„ Avant qu'il eût fini celui de son discours.
„ Dès qu'il eut achevé, je sortis si changée,
„ Que je ne pensai plus que de me voir vengée,
„ Resolue, en courant tout droit à ma maison,
„ A quel prix que ce fût, d'en avoir ma raison,
„ Nommez ma passion une amour furieuse,
„ Ou bien une fureur ardemment amoureuse,
„ Car ce fut un mêlange, à parler sans erreur,
„ De fureur & d'amour, d'amour & de fureur.
„ O je le fis bien voir, lorsqu'étant arrivée,
„ (Après que de mes pleurs, je me fus bien lavée,)
„ Que j'eus beaucoup gemi, sangloté, soupiré,
„ Et puis pour mon dessein, quelque peu respiré,
„ Pour donner tout de bon, un coup de pied au monde,
„ Je fis plus que ne fait la tempête sur l'onde,
„ J'entre en mon Cabinet, & vuidant les tiroirs,
„ Je jette mes parfums, je brise mes MIROIRS,
„ Ces PENDUS sont ROUEZ, quoiqu'ils me represéntent,
„ Sans que tous leurs attraits, ou traits, les en exemptent,
„ Je les cassai d'abord, & je les détestai,
„ Comme des criminels de leze Majesté,
„ Sans vouloir épargner, ni faire aucune grace
„ A l'infidelité de leur fidele glace,
„ Qui, tant de fois le jour, me mit devant les yeux,
„ Cet objet, qui pour lors me fut tant odieux;
„ Je fis aussi couler, mes PERLES défilées,
„ Les liquides des yeux, & du cou les gelées,
„ Toutes en même temps, pour le même dessein,
„ Les unes à mes pieds, les autres dans mon sein,
„ Sein, dont mon œil enflé, fit un vallon de larmes,
„ Quand ces monts désenflez, perdirent tous leurs charmes;
„ Je dépece mon Luth & mes Livres d'amour,
„ Lettres, Poulets, Chansons, Vers, tout fut mis au jour;

„ Et

» Et les voulant traiter comme de vrais Pyrauſtes,
» Le feu de mon amour en fit des holocauſtes.
» Que vous dirai-je plus de tout ce que je fis,
» D'un ſi fier ennemi, que ſi tôt je défis,
» De tous ces beaux atours, dont je m'étois parée,
» C'eſt que j'en voulus être à jamais ſeparée,
» Après ce grand débris, qui fut dans mon quartier,
» Où mon ſaint deſeſpoir ne laiſſa rien d'entier.
» Or vous qui m'écoutez, dites ſans m'interrompre,
» Mon COEUR étant BRISE', devois-je pas tout rompre?
» Morte au monde, & le monde encore mort pour moi,
» Je devois imiter en ce triſte convoi,
» Ce qu'on fait à la mort d'un General en guerre,
» On traîne les drapeaux & les armes par terre,
» De même je voulus, en ce cas important,
» Pour témoigner mon deuil, en faire tout autant.
» Sçachez donc qu'ayant fait ce terrible ménage,
» J'accourus pour revoir ce divin Perſonage,
» A cauſe que ſon trait, dont mon cœur fut bleſſé,
» Avoit rompu le mien, qui l'avoit offenſé.
» Je me preſente à lui pour faire penitence,
» Après avoir ſi bien diſſipé ma ſubſtance,
» Je me jette à ſes pieds au milieu d'un banquet,
» Comme une criminelle entre dans le parquet,
» Je les prens, je les tiens, même je les embraſſe,
» Pour mieux faire ma paix, & lui demander grace,
» Puis de l'eau de mes yeux, les ayant arroſez,
» Sechez de mes cheveux, de ma bouche baiſez,
» Je les oignis après du plus precieux baume,
» Qu'on pouvoit recouvrer dans tout notre Royaume,
» Et même une autre fois, l'approchant derechef,
» Tout ce qui m'en reſta fut verſé ſur ſon chef.
» La liqueur répandue, & la boëte briſée,
» Afin de n'être pas tout-à-fait refuſée,
» Je m'attache à cette ANCHRE, où je fonds toute en [pleurs,
» Et mes yeux la MOÜILLANT, expriment mes douleurs.

» Avec bonne raison, je gardois le silence,
» Lorsque je regardois le glaive & la balance :
» Car ma mauvaise cause, & ce que j'avois fait,
» Ne pouvoit pas sans doute avoir un bon effet,
» Si dans mon procedé, tout étoit à redire,
» Helas ! qu'aurois-je pu pour ma défense dire,
» Aussi ne dis-je mot, comme un muet poisson,
» Et le fruit de sa pêche, en son fort hameçon,
» Je fus toujours confite en l'eau la plus amere,
» Quoiqu'il me retirât du fond de ma misere,
» Et ce Divin Pêcheur, après un coup si beau,
» Ne voulut pas pourtant me tirer de cette eau,
» Ainsi par sa bonté, me laissant encor vivre,
» Sans jamais le quitter, mon cœur voulut le suivre,
» Et cette abandonnée, en dépit du trépas;
» Quand chacun l'eut quitté, ne l'abandonna pas;
» Et même après sa mort, comme pendant sa vie,
» Je suivis le Chasseur qui m'avoit poursuivie,
» Il me prit, je le pris; il m'aima, je l'aimai;
» Ce fut toujours de lui que mon cœur fut charmé;
» De ses plus chers suivans, je fus toujours du nombre,
» Et toujours ce Soleil me tenoit à son ombre.
» Mes biens ayant été pour lui tous confisquez,
» Au malheur general de tous mes affiquets,
» Qui furent employez à de meilleurs usages,
» Pendant les longs chemins, & penibles voyages,
» Je le fournis de tout dans ses plus grands besoins,
» Et par tout il se vit défrayé par mes soins;
» J'eus même le bonheur de le voir à ma table,
» Jouissant plusieurs fois d'un bien si souhaitable,
» Quand il venoit lassé, voulant se soulager,
» Prendre un peu de repos, dormir, boire & manger,
» Lorsque ce PAIN DU CIEL se repaissoit du nôtre,
» Et nous entretenoit tout de même qu'un autre,
» TOUT DE MESME QU'UN AUTRE ! Ah ! que vous ai-je dit?
» Ou je ne m'entens pas, ou l'on me contredit.

» O quelle dispathie, & quelle difference,
» Des entretiens mondains, & de sa conference;
» C'est en nôtre logis, où pendant qu'il dînoit;
» Quand nous l'entretenions, il nous entretenoit,
» (Dans la grave douceur, dans sa façon modeste,)
» D'un discours ravissant, tout divin & celeste!
» Soit qu'il mangeât assis, ou qu'il parlât debout,
» Lorsque nous substentions celui qui nourrit tout,
» Trouvant toujours chez nous, à toute heure, & sans
peine,
» De quoi désalterer LE PUITS & LA FONTAINE.
» O Dieu! que de plaisir, de miel & de douceur
» Je goûtois à ses pieds, préferée à ma sœur,
» Je le beuvois des yeux, si j'ose vous le dire,
» Et je mourois de joye en cet heureux martyre;
» Car mon esprit au monde, autrefois amoureux,
» Ne goûta jamais rien qui fût plus savoureux,
» Quand de ses faux appas entierement sevrée,
» Je me vis de ceux-ci tout-à-fait enyvrée.
» Pour ne vous rien celer de mes plus grands secrets;
» Sçachez de mon amour l'indicible progrès,
» Qui depuis l'heureux jour de sa belle naissance,
» Toujours de plus en plus, augmenta sa puissance,
» Comme un trait décoché, violent & volant;
» Qui prend force, & toujours se roidit en allant;
» Ainsi de jour en jour mon amour augmentée,
» Fut en fort peu de temps, au plus haut point mon-
tée.
» Mais ce qui plus accrut mon amour, mon souci,
» Ce fut quand je connus qu'il nous aimoit aussi,
» N'étant rien de si fort, ni qui plus gagne l'ame,
» Qu'une amour reciproque, & mutuelle flâme;
» Mais que ceci soit dit en termes de raison,
» Sans aucun parallelle, & sans comparaison.
» Qui, voyant de ses yeux les precieuses larmes,
» Eusse pû resister au pouvoir de leurs charmes?

» Assez forts & puissants, pour nous en assurer,
» Quand sur mon frere mort, nous le vîmes pleurer,
» Et qu'il voulut ainsi que ses perles fondues,
» Fussent avec nos pleurs, tristement confondues,
» Si bien que je ne puis vous dire si ce jour
» Il fit plus de pitié, qu'il ne donna d'amour,
» Son eau, quoi que s'en soit, peut amollir le marbre.
» Et bien que déja mort, fit reverdir cet arbre,
» Quand depuis quatre jours, au tombeau devalé,
» Mon frere par ses pleurs, se vit renouvellé.
» La terre ayant reçu la celeste rosée
» De ces yeux, où les Cieux, qui l'avoient arrosée,
» Ainsi ce grand amour, que je viens d'éprouver,
» Acheva de me perdre, afin de me sauver.
» Je le suivis toujours, comme une suppliante,
» Tout de même que fait, son Soleil L'HELIANTHE,
» Sans que jamais mes yeux s'en pussent empêcher,
» Jusqu'à ce qu'au CALVAIRE, ils l'eurent vu coucher,
» Ce fut donc en l'enclos de ce champ de bataille,
» Où la faux de la mort (qui coupe, tranche & taille,)
» L'abbatit & trancha, quand ce FORT D'ISRAEL,
» Pour mon amour, contre elle, entreprit ce duel.
» Enfin je le vis mort, cet Amant adorable,
» Par un coup imprévu, funeste & déplorable,
» Je le vis en après, mettre dans un cercueil,
» Et son duel fini, je commence mon deuil,
» Ce fut depuis le temps de mon triste veuvage,
» Que je fus une mer, sans fonds & sans rivage,
» Agitée en tous lieux de mille tourbillons,
» Toujours sans aucun calme, enflée à gros bouillons.
» Ce fut depuis le temps, que mes larmes coulerent,
» Et qu'avec abondance, à son sang se mêlerent,
» Sang dont je me lavai, sang que je recueilli,
» Quand il portoit sa Croix, sous son poids défailli,
» Pourtant quand je le vis hors de sa sepulture,
» J'eus de quoi soulager ma cruelle torture,

» Et

» Et me vanter par tout de ma felicité,
» Le voyant glorieux déja ressuscité.
» Lors qu'ayant triomphé de la fierté des Parques;
» Il me toucha si bien, que j'en porte les marques,
» Sous la forme & l'habit d'un simple Jardinier,
» Et ce trait de faveur ne fut pas le dernier,
» Mais quelque temps après, l'ayant perdu de vûe,
» Sur le pompeux éclat d'une brillante nue,
» Qui pour me desoler, le ravit à mes yeux,
» Attentif à le voir monter jusques aux Cieux,
» Ne pouvant plus souffrir cette mortelle atteinte,
» Mon esprit affligé, renouvella sa plainte,
» Il fallut derechef debonder mon cerveau,
» Et lors on vit mes yeux pleurer tout de nouveau.
» Cependant les faux Juifs excitant un orage,
» Me prirent aussi-tôt pour sujet de leur rage,
» Et sans aucun sujet, sans droit, & sans raison,
» Exposerent en mer toute notre maison.
» Mer plus humaine qu'eux, dont toujours la bonace,
» Nous porta sur son dos, sans peril ni menace,
» Où pendant tout le temps que nous fûmes sur l'eau,
» Aucun vent ne battit nôtre méchant batteau,
» Nous voguames enfin avec tout avantage,
» Quoique sans conducteur, sans art, sans pilotage,
» Ayant pour nous le Roy des Morts & des Vivans,
» Qui commande à la mer, & vole sur les vents.
» Enfin ce grand PATRON, qui nous guide & conseille,
» Fait surgir notre barque au bon Port de MARSEILLE.
» Le cours des fugitifs vient là se terminer,
» Malgré ceux qui pensoient à nous exterminer,
» Ce fut en ce pays, qu'on me vit sans paresse,
» Faire l'office en tout de brave PRECHERESSE,
» Pour édifier là, par d'exemples meilleurs,
» Ce que la PECHERESSE avoit détruit ailleurs,
» De sorte que bien-tôt une bonne partie
» De ce terroir Payen, se trouva convertie;

» Je

» Je fis là mon sejour pendant six ou sept ans,
» En Predications, employant tout ce temps.
» Je voulus puis après être plus retirée,
» D'aller dans le desert fortement inspirée,
» Par le même Esprit Saint, qui Jesus y mena,
» Où pour nous substanter, cet Homme-Dieu jeûna,
» Lui pour faire des jours, la sainte Quarantaine,
» Et moi pour y passer d'ans, plus d'une trentaine,
» Où durant tout ce temps, je ne fis que pleurer,
» Sangloter & gemir, me plaindre, & soupirer.
» Il est vrai que j'y fus fort souvent consolée,
» Faisant sept fois le jour, au Ciel une volée,
» Pour oüir de plus près les ravissans accords,
» Des Esprits bien-heureux, qui portoient là mon corps,
» Où quand je me sentois, à moi-même ravie,
» La vie étoit ma mort, & la mort mon envie,
» Les pleurs étoient mes fleurs, les peines mes plaisirs,
» L'Oraison ma raison, les deserts mes desirs,
» Un Rocher, mon Château, les épines des roses,
» Et j'appris L'ART D'AIMER, en ces METAMORPHOSES.
» Je fus donc en ces lieux, comme vous m'y voyez,
» PECHERESSES, enfin quelles que vous soyez,
» Tâchez, à mon exemple, à faire penitence,
» Et vous ressentirez bien-tôt mon assistance;
» Je puis vous obtenir de Dieu votre pardon,
» Par des larmes d'amour, dont vous aurez le don,
» Sortez de votre vice, & prenez bon courage,
» Sauvez-vous en ce port, après votre naufrage,
» Venez à mes dépens, faire votre profit,
» Considerant le mal qu'un fol amour me fit;
» Prenez pour votre Amant, le même que j'épouse,
» Et n'apprehendez pas de me rendre jalouse,
» Ni tant d'autres encor, que tient ce GRAND SEIGNEUR,
» Dans ses saintes prisons, ou vieux SERRAILS d'honneur,
» C'est là que vous serez toutes SULTANES REINES,
» Et que vous regnerez comme des Souveraines,

» Il vous en donnera bien-tôt la qualité,
» Ajustant SA HAUTESSE à votre humilité,
» Entrez donc au plutôt dans de saints Monasteres,
» (*Si vous ne pouvez pas vous rendre Solitaires*)
» En la Communauté de quelque bon Convent,
» Vous ne manquerez pas d'être mieux que devant,
» Pourvu qu'en ce refuge & douces solitudes,
» Vous quittiez vos habits, avec vos habitudes,
» Qu'en toutes vos façons, rien ne paroisse vain,
» Et que vous n'ayez plus l'odeur du vieux levain.
» Vous y ressentirez mille & milles delices,
» Nonobstant l'âpreté des plus rudes Cilices,
» Et vous ne gouterez que plaisirs & douceurs,
» Dans les saints entretiens de tant de bonnes Sœurs,
» Après d'embrasemens, & de pertes fatales,
» Brûlez d'une autre flâme avecque ces Vestales.
» Tenez-vous en repos, gardez-y bien vos vœux,
» Et ne laissez jamais amortir ces beaux feux,
» Avec un sentiment propre à l'ame devote,
» Soyez en ce Convent, comme moi dans ma grote,
» Où JESUS, mon Amant, m'apparut autrefois,
» Pendant trente & trois ans, jusqu'à cent & dix fois;
» Faveur dont je me vante, & que je vous publie,
» Encor que d'autant plus, mon cœur s'en humilie.
» Donnez un coup de pied à ce monde trompeur,
» Qui ne vous a donné qu'une vaine vapeur,
» Augmentez le troupeau de tant de concurrentes,
» Qui comme vous, n'étoient que des brebis errantes,
» Venez à ce Pasteur, qui la houlette en main,
» Pour vous remettre au Parc, vous montre le chemin.
» Je suis en ce desert, la guide qu'il vous donne,
» Comme il fit à son Peuple, autrefois la Colomne,
» C'est de votre peché qu'il veût vous détourner,
» Pour vous faire à ses Loix, promptement retourner,
» Détachez-vous bien-tôt du char de cet infame,
» Qui vous mene en triomphe, afin d'avoir votre ame,
» Secoüez-

» Secoüez-en le joug, rompez votre licol,
» Si vous ne voulez pas y perdre votre vol.
» Si vous faites enfin état de ma faconde,
» Perdez-vous au desert, pour ne vous perdre au monde;
» Où l'amour me sauva, si l'amour me perdit,
» Dites ce que j'ai fait, faites ce que j'AI DIT.
Voilà de son discours, la divine éloquence,
De ce raisonnement, tirez la consequence,
Sans que vous alleguiez votre fragilité,
Profitez comme il faut de sa moralité,
Et mirez-vous si bien dans ce miroir fidele,
Que vous puissiez tout prendre, & tout apprendre d'elle,
En vous y regardant, il faut vous ajuster,
Il faut la contrefaire, il vous faut l'imiter.
Faites donc de son eau, mêlée à votre argile,
Un moule de plus forts, à votre corps fragile;
A la voir seulement pleurer comme elle fait,
Vous pouvez aspirer à son état parfait,
Courez donc à ses eaux, Ames paralytiques,
Elles seront pour vous, PISCINES PROBATIQUES,
Vous devez; & pouvez éteindre dans ses eaux,
De vos sales amours les infames flambeaux;
C'est là que perira votre flamme amoureuse,
Comme en l'eau de Cyzique, en cela merveilleuse,
De pouvoir amortir l'impudique brandon,
De ceux qui s'y lavoient, pour vaincre Cupidon,
Cherchez la PROPRETE', comme en cette fontaine,
Dans la proprieté des eaux de MAGDELEINE.
Mais avant que parler de sa conversion;
Faisons un peu de pause en cette station,
Reposons quelque temps devant cet Oratoire,
Pour plus commodement parcourir son histoire,
Et voir dans cette BAUME, où la Sainte a logé,
Son portrait racourci, sa vie en abregé.

LA MAGDELEINE.

LIVRE CINQUIÉME.

EN dépit du tonnerre, & malgré la tempête,
Cinglons en haute mer, au son de la trompette,
Et que la Renommée embouche ses clairons,
Pour mieux nous animer, tant que nous voguerons,
Afin que notre course en ce chant ne soit vaine,
Un bon vent enflera la voile avec la veine,
Que si nous jouissons de ce double support,
Nous pourrons au plutôt surgir à notre port;
D'un stile plus puissant, & d'un cours plus rapide,
Parcourons les hauts faits de ce cœur intrepide,
De celle qui ravit, & prit le Ciel d'assaut,
D'une voix éclatante, & sur un ton plus haut.
Chantons les hauts exploits de l'Auguste MARIE,
Qui fut du sang Royal des Princes de Syrie,
Publions hautement sa generosité,
Ce qu'elle executa sans avoir hesité.
Tout ce que l'on a vu de fort & d'heroïque,
D'admirable & de grand en cette Seraphique,
Les feux de son amour, les eaux de sa douleur,
Sa force, son courage, & toute sa valeur.
Admirons, admirons les effets d'une grace,
De toutes la plus grande, & la plus efficace,
Quoi de plus merveilleux, de voir qu'en un instant,
MAGDELEINE changée, a le cœur si constant;

Qu'aussi-

Qu'aussi-tôt elle fait au monde banqueroute,
Quitte des vanitez la poursuite & la route,
Verse, renverse, abbat, brûle, brise, défait,
Parfums, tables, tableaux, poulets, glace, attifet;
Ceruses, vermillons, tavayoles, toilettes,
Fard, pommades, onguents, bijoux, gands, cassoletes,
Essences, Camayeux, poudres, poinçons, elinquants,
Roses, plumes, atours, collets, nœuds & carcans,
Crêpes, masques, manchons, joyaux, ofévreries,
Jayet, ambre, corail, pailletes, pierreries,
Coëfures, chaperons, montres, apretador,
Gaze, pourpre, fin lin, brocatel, ou drap d'or,
Manicles, ceinturons, mouches, mouchoir, dantelles;
Bourses, boëtes, anneaux, bagues, & bagatelles,
Jazerans, éventails, rubans, jupes, habits,
Colliers, chaînes, brillans, diamans & rubis,
Enseignes, brasselets, pendants, perles, dorures,
Et pompeux attirail de toutes ses parures.
La défaite s'en fait par de si belles mains,
Qui mettent sous les pieds tant de respects humains,
Que tout l'Enfer en gronde, & que le monde en rie,
Elle fait le dégat de cette MERCERIE,
Et sans se soucier de ce QUE DIRA-T-ON,
Ne fait non plus d'état de l'or que du leton;
Pour gagner JESUS-CHRIST, de tout elle se joue,
Tout ce qui n'est pas lui, ne lui semble que boue,
Foule, écrase, détruit, jette, déchire, rompt
Tout ce qu'elle rencontre, & rien ne l'interrompt;
Elle ne sauve rien de tant de riches pieces,
Son indignation les met toutes en pieces,
Chaque chose ressent ses saintes cruautez,
Le malheur est commun à tant de raretez,
Sa MAGNANIMITE' ne fait grace à pas une,
Et toutes sans reserve, ont la même fortune,
Un tel ressentiment n'excepte point de cas,
Car elle fait main basse en ce rude fracas;

Elle veut perdre ainsi ce qui l'avoit perdüe,
Et que (la chose soit permise, ou défendue,)
Cet esprit si fâché de ce qu'il a commis,
Ne pardonne à pas un de tous ses ennemis.
O quel plaisir de voir cette desesperée,
Etre tant à propos, & si bien inspirée,
Aussi-bien paroît-il à son air si troublé,
Qu'elle a pour ce dessein, ses forces redoublé,
Et dans sa haute mine, effrayante au possible,
Je ne sçai quoi d'affreux, de fier, & de terrible,
Qui ne lui permet pas de moderer l'ardeur
Du beau feu qui l'enflamme, & consume son cœur;
Sa face encor fait voir, par tout égratignée;
Que ses cruelles mains ne l'ont pas épargnée,
Et même le pavé reluit de tous côtez,
De l'or de ses cheveux, arrachez & jettez.
Diroit-on que ce fût l'une des TROIS MARIES,
La SIBYLLE EN FUREUR, ou l'une des Furies,
Qui vient la torche au poing, & les yeux allumez,
Pour mettre tout en feu ces meubles parfumez,
Qu'elle ne se sera jamais bien contentée;
Que tout ne soit peri, tant elle est irritée,
Puisque tout ce qu'elle en fait, n'est que pour se venger
Du tyran infernal, qu'elle veut sacager.
O le charmant courroux, qui bien loin de déplaire,
Fait voir son teint plus beau, coloré de colere,
Sa façon plus aimable, en ses traits si vaillants,
Sa main plus bien-faisante, & ses yeux plus brillans,
Elle est donçques plus belle, étant si bien fâchée,
Que quand elle rioit, comme une débauchée,
Et plus riche cent fois, vuidant ses cabinets,
Que quand elle gardoit ces trésors condamnez,
Dans cette occasion, d'une telle importance,
Elle ne sçauroit mieux dissiper sa substance.
O precieux dégât! beau bouleversement!
Trésors bien prodiguez, pour un plus digne Amant!
Judi-

Judicieux caprice, & sage extravagance,
Précipitation d'une illustre vengeance,
Effets miraculeux d'un changement subit,
Ravage ravissant, agreable dépit;
Qui sans considerer ni façon, ni matiere,
De tout ce beau fatras, lui fait faire litiere.
O noble & fier dédain, qui par un tel debris,
Fait voir sur le pavé, ce qui fut au lambris;
Belle confusion, bien ordonné désordre,
Puisqu'elle ne fait rien qui lui doive remordre,
Nous montrant à ses pieds, parmi ses affiquets,
Des monstres abbatus, aussi-tôt qu'attaquez;
Tant de bouquets de fleurs, ou guirlandes par terre,
Les beaux astres vivans, du plus riant parterre:
Qui l'auroit jamais dit, du temps de ses yeux doux,
Qu'elle fisse perir, au feu de son courroux,
Un monde tout entier, de tant de babioles,
Que cette idolatrée, abbatit tant d'Idoles:
Et que cette Déesse, adorée en tous lieux,
Avec de si beaux coups, brisât tant de faux Dieux,
Pour en faire de tous, un digne sacrifice,
D'abord qu'elle a connu, la laideur de son vice,
Les taches de son ame, & celles de son corps,
Ce qui lui fait ainsi perdre tous ses trésors.
Approuvez donc mondains, leur disgrace soufferte,
Et gardez d'en blâmer, ou regreter la perte;
Elle sçait qui bien-tôt la lui reparera,
Ne faites pas ici, ce qu'un traître fera,
Quand il verra verser l'onguent, qu'elle reserve,
Et prodiguer ainsi, sa drogue de conserve,
Non, n'imitez pas, dis-je, un avare JUDAS,
Qui voudroit bien avoir la vertu de MIDAS;
(Qui changeoit tout en or, de ses mains nompareilles,)
Mais il n'a merité que ses longues oreilles,
C'est tout ce qu'il lui faut, c'est ce qu'il doit avoir,
Ayant si mal jugé de ce qu'il vient de voir.

Je m'avance un peu trop, il n'eſt pas temps encore,
D'oüir le ſentiment d'une telle PECORE,
 Trouvez bon tout ceſa, n'en ayez pas regret,
Puiſque MARIE enfin a trouvé le ſecret
D'une toute nouvelle, & celeſte ALCHIMIE,
Depuis qu'elle n'eſt plus dans l'état d'infamie.
Elle ſera bien-tôt d'autre condition,
Si ſa POUDRE DE CHYPRE eſt de PROJECTION,
Si ſa terre jaunie, & ſon bien d'eau glacée,
Lui font avoir du Ciel, l'opulence avancée.
Car n'auroit-elle pas, ayant gagné JESUS,
De plus amples tréſors, que n'eut jamais CRESUS,
Tenant du Paradis les richeſſes immenſes,
Et pouvant diſpoſer de toutes ſes Finances:
Si vous voyez cela, direz-vous pas encor,
Que de tout ce beau rien, elle fait de fin or,
Et que dans ſon GRAND OEUVRE, une ſcience égale,
Ne rencontra jamais PIERRE PHILOSOPHALE,
Qui vaille celle-là, que l'Apôtre décrit,
PIERRE, qui n'eſt vraiment autre que JESUS-CHRIST,
De ſorte qu'on peut voir la vaine Courtiſane,
Devenue à l'inſtant, excellente Artiſane,
Qui travaille ſi bien en ſon cœur, ſon fourneau,
Qu'elle en eſt toute en feu, qu'elle en eſt toute en eau.
Et juſques à ce point, qu'elle veut ſe reſoudre,
A fondre toute en pleurs & s'y faiſant reſoudre,
Et puis avec un ART, de tous le plus ſubtil,
FIXER, mais ſur ſon corps, ſon ESPRIT VOLATIL.
 N'eſtimez doncques pas qu'elle ait acquis ſans peine,
Ni ſans rien hazarder, la Couronne de Reine,
Meritant d'imiter le Createur parfait,
Et faire comme lui, qui de rien a tout fait.
 Voyez, PAUVRES SOUFLEURS, votre Philoſophie
N'en fera jamais tant; non, je vous en défie,
Vous qui tout au contraire, en perdant votre bien,
Ne faites rien du tout, & faites du tout rien.

Voulez-vous mieux souffler ? n'employez votre haleine
Qu'à dissiper vos biens, pour qui fait MAGDELEINE.
Si vous ne voulez pas, au sentiment de tous,
Entendre vos soufflets, qui vous appellent Fous ;
Cessez donc de souffler, à votre accoutumée,
Autrement tous vos biens s'en iront en fumée,
Remarquez donc, pecheurs vicieux, & brutaux,
Dans sa conversion, celle de ses métaux,
C'est en les détruisant, qu'elle vous édifie,
Si-tôt qu'elle abolit, détruit, & sacrifie.
Ces malheureux veaux d'or, si promptement brisez,
Et de la même main encor pulverisez,
Pour nous en faire voir les cendres avalées,
Avec les belles eaux de ses yeux écoulées ;
Ce qu'elle ne fait point par trop d'affection,
Mais pour n'en pouvoir pas souffrir l'infection,
Dès qu'elle a remarqué le sujet qui la fâche,
Aux pieds de JESUS-CHRIST, ce beau miroir sans tache,
Qui voyant de bon œil, son cœur tout enflammé,
A RAISON SEULEMENT, QU'ELLE A BEAUCOUP AIMÉ,
Lui pardonne aussi-tôt, tant de fautes passées,
Bien que déja ses pleurs les eussent effacées ;
C'est là qu'ayant reçu le bien qu'il lui départ,
MARIE A FAIT LE CHOIX DE LA MEILLEURE PART.
Voulez-vous en avoir des preuves convainquantes,
Venez la voir courir comme une des BACCHANTES,
Ne portant avec soi ses precieux parfums,
Que pour ensevelir tous ses plaisirs défunts ;
Courons après l'odeur d'une telle Civete,
Et suivons-la de près, sans que rien nous arrête,
Sçachons où se termine un cours précipité,
Apprenons le dessein d'un cœur si dépité.
Mondains, jugez-en mieux, cette Femme hardie
Ne cherche ni balet, ni bal, ni comedie,
Et ne court pas non plus avec empressement,
Après aucun sujet de divertissement :

Ne

Ne la soupçonnez pas d'une vaine visite,
Accusez-la plutôt d'un trait de PARASITE,
Car vous devez sçavoir qu'elle va ce matin,
Se faire faire place au milieu d'un festin.
Il est vrai, je l'avoue, elle est necessiteuse,
Toutefois son humeur complaisante & flateuse,
N'est pas pour mendier la graisse d'un dîner,
Mais la grace qu'un Dieu daignera lui donner:
Que s'il est à propos, pour son bien, qu'elle y vienne,
C'est ainsi que feroit une fidelle Chienne,
Aux pieds de son bon Maître, y prenant de sa main,
Après l'avoir flaté, quelque bribe de pain.
Ainsi voit-on entrer la belle MENDIANTE,
Humble, les yeux baissez, honteuse, & suppliante,
Qui sans être invitée, aux pieds de l'Invité,
Vient chercher de quoi vivre en sa suavité,
Ou du moins ramasser, comme un mets delectable,
Les miettes de pain qui tombent de sa table;
Mais ce soin est trop grand, trop artificiel,
Pour vouloir autre pain, que celui-là du Ciel.
Etant du saint Amour si fort passionnée,
Elle vient pour traiter un nouvel Hymenée,
Et, (non sans témoigner l'excès de ses douleurs,)
Commence de laver, d'un torrent de ses pleurs,
Ces pieds Saints & Sacrez, qui marchoient sur les ondes,
Pour puis les essuyer avec ses tresses blondes,
La belle serviete, & le torchon doré,
Qu'elle trouva tout prêt, sans l'avoir préparé:
Faisant de ses cheveux, mille zones torrides,
Qui servent à secher tant de perles liquides.
Si cela toutefois ne se fait pas en vain,
Car de faire toujours durer le même bain,
A quoi sert, dites-moi, que son poil les essuye?
Si sa main aussi-tôt ne fait tomber la pluye.
Donc PECHERESSE ailleurs, & PECHERESSE là,
Elle lui prend le cœur avec ces filets-là;

J'entens

J'entens les beaux cheveux de notre MARIANE,
Filets bien differens de celui d'ARIANE,
Puisqu'on peut assez voir comme ils ont été faits,
Et pour un autre usage, & pour d'autres effets.
Car si l'un fit sortir de sa prison THESE'E,
Ceux-ci pour arrêter, trament une fusée.
L'un tira du DEDALE, aussi long, qu'importun,
Et nous voyons ici, qu'eux-mêmes en font un,
Dont les tours & détours, judicieux & sages,
Forment un Labyrinte, & ferment ses passages.
Pouvez-vous donc mieux être, admirables filets,
Pour une telle prise, en boucles annelez ?
O belle chevelure, autrefois sa couronne,
Que tout cede à l'éclat de l'or qui t'environne,
Et qu'un trait aussi beau, qu'il est audacieux,
Fasse de ton brillant, un nouvel Astre aux Cieux.
O fortunez cheveux, perruque bienheureuse,
Autant comme autrefois, vous fûtes dangereuse,
Ton poil, au poids de l'or, malheureux ABSALON,
N'a rien de comparable au poil de MAGDELON,
Car, en prenant le Ciel, le sien lui faisoit tout prendre,
Et le tien ne te sert que pour te faire pendre :
Prenez donc hardiment, trop aimables lacets,
Ceux, qui pour vous avoir, n'étoient jamais lassez.
Soyez éparpillez pour un meilleur usage,
Que quand vous paroissiez frisez sur son visage,
Où sans difficulté, tous les jours vous preniez
La liberté des cœurs, que vous entrepreniez ;
Raffinez-vous, bel or, mis dans cette fournaise,
Près de cet Homme assis, & si bien à son aise,
Reconnoissez, cheveux, l'honneur que vous avez,
Et devenez plus beaux, étant si bien lavez.
Au courant des Ruisseaux de cette Lavandiere,
Qui semble avoir de vous, la force toute entiere,
Que retiroit des siens, l'invincible Samson ;
C'est en faisant ainsi, c'est de cette façon,

Qu'elle veut s'aſſurer ſa nouvelle conquête,
Mettant aux pieds d'un Dieu, ce qu'il mit ſur ſa tête,
Après avoir bien pris l'heure de ſon repas,
Pour y venir ſervir un plat de ſes appas.
Mais en quelle riviere, étang, ou pêcherie,
Vit-on un trait ſemblable à celui de MARIE ?
Qui fait tout le contraire, & jette tout exprès,
Non point ſes Rets dans l'eau, mais bien l'eau dans ſes RETS,
Qui ſont les LAQS D'AMOUR, qu'elle fait à THEANDRE,
Et le piege innocent qu'elle vient de lui tendre,
Comme on donne au fiancé, que l'on veut obliger,
D'Anneaux de ſes cheveux, pour mieux ſe l'engager.
Toutefois voulant prendre, avec cette ſurpriſe,
Par un contraire effet, elle ſe trouve priſe,
Et devient en cela, ſemblable à l'hameçon,
Qui ſe voit plutôt pris, qu'il ne prend le poiſſon.
LES PLANTES DE SES PIEDS, ſont celles qu'elle arroſe,
Pour en tirer le fruit que ſon cœur ſe propoſe,
Qui n'eſt autre, ſinon, le pardon de ſes maux,
Que ſon BAUME guerit, auſſi-bien que ſes eaux,
Quand ſes yeux plus coulans qu'une éponge preſſée,
Font pleuvoir ſur le Ciel cette terre abbaiſſée,
Peſez donc de ſes pleurs, le poids & l'aſcendant,
Par la chute d'une eau qui monte en deſcendant,
Et ſort de deux tuyaux, par des jets admirables,
Non plus ſources des maux, mais des eaux deſirables,
D'où MARIE a tiré le Cryſtal de ſes yeux,
Et derivé des eaux, qui pendent ſur les Cieux,
Pour nous faire admirer, comme cette CASCADE,
Fait rouler, & couler, chacun ſous ſon Arcade,
Et comme l'éventée, & vaine auparavant,
(Ayant de ſes deux yeux, fait deux Moulins à vent,)
Elle les tourne à l'eau, non pour les faire moudre,
Mais pour faire tomber la pluye au lieu de foudre,
Qui

Qui jadis précedé par tant d'éclairs puissants,
Faisoit fondre, ou brisoit mille cœurs languissants,
Qui l'eusse jamais cru, que cette débordée
Eût fait voir en pleurant, une Mer débordée?
Dont le flux & reflux, peut assez faire voir,
Que des eaux de la grace, elle est le Reservoir,
Et que L'ANCHRE SACRE'E, & sainte, qui L'AMARE,
La faisant fondre en eau, change MARIE en MARE;
Que les flammes d'amour ne puissent étancher
Cette ravine d'eau, qu'elle vient d'épancher,
Ou plutôt, que tant d'eau, que l'on lui voit épreindre,
Tant de flammes d'amour, ne puisse pas éteindre,
Aussi-bien ne peut-on, comme il faut exprimer,
Avec quelle abondance elle sçait l'exprimer,
Aussi-bien tant de pleurs, dont elle est si prodigue,
Font juger que ses yeux n'ont ni bonde, ni digue;
Tout verse pour éteindre un tel embrasement,
Et ce beau POT A FEU, fait tout le lavement.
Mais qui pourroit laver la Fontaine d'eau-vive,
Ou ce vaste Ocean, qui n'a ni fond, ni rive?
Pour un si haut projet, pour un si haut dessein,
Quelles Eaux, quels Etangs, quelle Mer, quel Bassin,
Faudroit-il pas avoir des immenses Rivieres?
Cependant elle n'a que l'eau de deux Eguieres,
Quel prix, ou quelle peine a-t-elle merité;
Cette étrange Pleureuse, en sa temerité,
Croit pouvoir amortir, tant elle y remedie,
D'un deluge public, un secret incendie,
Nouvelle invention! stratagême nouveau!
Pour se sauver du feu, se perd-t-elle dans l'eau?
Et fait-elle naufrage, après un tel deluge,
A ce Port de Salut, qui lui sert de refuge.
C'est donc à cet Ecueil, & Pierre, où ses petits
Furent tous fracassez, avec ses appetits,
Oüi je le vous redis, ce fut un vrai naufrage,
Puis qu'ayant abbatu, tant voile, que cordage,

Du

Du coup qu'elle donna, sans avoir mal visé,
Son cœur en demeura tout contrit & brisé.
Ô bienheureux BRISANS, fortunez bancs de sable!
Ou plutôt je dirai, fortunez bancs de table,
Qui recevez le hurt, & le débris aussi,
De ce Navire errant, qui vient se perdre ici;
Si toutefois on peut souffrir quelque disgrace,
Echouer & perir à ce havre de grace,
Si l'on peut rencontrer le naufrage & la mort,
Même aux pieds de la vie, & jusques dans le port.
Voyez comme MARIE, à cet abri s'arrête,
Se mocque de l'orage, & brave la tempête,
Y cherche le repos d'un champ élysien,
En dépit de Judas, & du Pharisien;
Souffre paisiblement leurs injustes murmures,
Ne répond pas un mot à toutes leurs censures,
Méprise leur mépris, rebute leur rebut,
N'avise aucun avis, ne vise qu'à son but.
Et sans craindre les coups de ces mauvaises langues;
Pour sa bouche, ses yeux poursuivent leurs harangues,
Ayant callé son voile, avec beaucoup d'honneur,
Pour témoigner qu'elle est soumise à son Seigneur,
Et qu'en tout & par tout, elle veut suivre l'ordre
Qu'il voudra lui donner, sans jamais en démordre.
C'est à ce Prémontoire, ou favorable écueil,
Qu'elle vient se jetter, comme dans un cercueil,
A ce Port de salut, CAP DE BONNE ESPERANCE,
Qu'elle attend de ses maux l'entiere délivrance,
Pendant que ses cheveux, qu'elle y vient consacrer,
Lui servent à propos, de CHABLE pour ANCHRER,
Trouvant en cette table une seconde planche,
Qui la met dans le port, & la fait passer franche;
Car son PATRON courtois, ne lui demande rien,
Sçachant qu'elle alloit faire, après le mal le bien;
Au contraire il s'oppose à ceux qui la diffament,
Et blâme en même temps, les mêmes qui la blâment,
La

La défend contre tous, & prenant ſon parti,
Fait voir qu'il voit le fond de ſon cœur repenti;
Et que ſon action eſt ſi juſte & ſi bonne,
Qu'elle merite bien que ſon Dieu lui pardonne,
C'eſt là que ce ſuperbe, & fragile vaiſſeau,
Trouve le REMORA, qui l'arrête dans l'eau.
C'eſt juſques à ce bord qu'elle vient moüiller l'ANCHRE,
Laiſſant de ſes pechez, & la lepre & le chancre,
Dans la ſale d'un ſale & médiſant Lepreux,
Où l'on la vit guerir d'un mal ſi dangereux,
Et chercher hardiment, en dépit de l'envie,
Ou ſa vivante mort, ou ſa mourante vie,
Ne voulant plus jouir d'aucune autre faveur,
Que de mettre ſa tête aux pieds de ſon Sauveur.
J'eſtime toutefois, (pour dire ma penſée,)
Que cette Femme ici ne s'eſt point abbaiſſée,
Au contraire elle monte, & Dieu qui la benit,
Du NADIR de ſes pieds, fait ſon plus haut ZENITH;
Où ſe voit humblement la Belle proſternée,
Helas! j'aurois mieux fait de dire conſternée,
Puiſqu'on peut bien juger à ce trait ſi zelé,
Que ſi ſon cœur ſe fond, ſon ſang eſt tout gelé:
Ses craintes, ſes ennuis, & ſes douleurs ſont telles,
Qu'elle eſt dans de langueurs, & de tranſes mortelles,
Encor que ſon bonheur lui faſſe là trouver,
Le lieu qu'il lui falloit, pour plutôt ſe ſauver.
Ces deux ſacrez piliers, d'azile & de refuge,
Les pieds & les genoux de ſon ſouverain Juge,
Qu'elle tient, qu'elle embraſſe, & ſerre étroitement,
Pour recevoir de lui quelque bon traitement,
Et puis.... mais le dirai-je? O la ſainte fineſſe!
Pour mieux prévenir, la bonne LARRONNESSE,
Se tient debout derriere, & lorſqu'il eſt couché,
Avant qu'il ſoit aſſis pour juger ſon peché,
Dans ſon haut Tribunal, ſur ſon lit de Juſtice,
Quand ce SOLEIL fera l'Arreſt en ſon SOLSTICE,

Elle aime doncques mieux courir au premier lit,
Qu'attendre le second, dressé pour son délit,
Ses yeux demi noyez, déclarent son offense,
Sans qu'elle puisse dire un mot pour sa défense,
Et cette miserable a perdu son caquet,
Contente de laisser son paquet au PARQUET.
Après un VENIAT, elle y vient comparoître,
Non plus comme elle étoit, mais comme elle veut être,
Renonçant pour toujours aux signes des Gemeaux,
Pour des signes de Croix, qui chasserent ses maux,
Et retrograde ainsi, du grand chemin DU VICE,
A celui des vertus, comme fait l'Ecrevice,
Suivant le SCORPION, & cruel & benin,
Qui porte le remede, avecque son venin,
Puis pour blesser son cœur, d'un coup plus salutaire,
Quitte l'aveugle ARCHER, pour le clair SAGITTAIRE,
Qui fut pour son salut, autrefois au berceau,
Dans le sein de la VIERGE, & proche du TAUREAU;
Afin qu'il ne rugisse avecque violence,
Au signe du Lyon, qui tiendra la Balance;
Et vient voir son Soleil, dans une autre maison,
Plus vîte qu'un CHEVREAU, qui franchit sa cloison;
Elle passe aussi-tôt de sa ligne Eclyptique,
Dans une autre plus droite, & meilleure pratique,
Sort de sa voye oblique, & sans plus biaiser,
Elle suivra les pieds qu'elle vient de baiser,
Afin de n'être plus comme autrefois errante,
Et s'acquerir le nom d'éternelle pleurante.
Suivant donc le chemin du Pere de son jour,
Au cercle PORTE-VIE, elle lui fait sa cour,
Pour ne le voir fâché, sur un Thrône de nues,
Parcequ'elle a suivi des routes mal tenues,
Quand ses yeux devenus piscines ou lavoirs,
Propres à nettoyer ces deux sales miroirs;
(Ou bien, si vous voulez, des humides lumieres,)
Sont comme deux POISSONS, nageans dans deux rivieres;
Elle

Elle fuit le BELIER, & court après l'Agneau,
Ne voulant plus loger qu'au ſigne du VERSEAU.
C'eſt BON SIGNE pour elle, il faut qu'elle y demeure;
L'Amour qui fait l'enfant, fait auſſi qu'elle pleure,
Pourtant quoi qu'elle faſſe, en ſon tour & retour,
Ce ne ſont après tout, que des SIGNES D'AMOUR,
Par lequel elle prend le Prince qu'elle attaque,
Au milieu de ſa garde, & de ſon ZODIAQUE,
L'aſſiege dans ſon ſiege, ainſi qu'un tourbillon,
Juſque ſous ſa courtine, & dans ſon pavillon.
O pieuſe imprudence, & ſainte effronterie!
Quel Juge a-t-on gagné par telle flaterie?
Qui reçoit des preſens, pour n'être corrompu!
O feſtin, ô banquet, ſi bien interrompu!
Agreable importune, heureuſe trouble-fête,
Qui plaît, & qui déplaît, pour être ſatisfaite,
Mais avec tant de pleurs, par un cas tout nouveau,
Veut-elle en ce repas, changer le vin en eau?
Scandale ſurprenant, audace merveilleuſe!
Entrepriſe louable, autant que perilleuſe!
La CRIMINELLE enfin, employant TOUS RESSORTS,
Contre ſon propre JUGE, obtient priſe de corps.
O genereux exploit, action memorable!
A quelle autre êtes-vous, pareille ou comparable?
SALOMONE, JAEL, DEBORE', ESTHER, JUDITH,
En avez-vous tant fait? En avez-vous tant dit?
MARIANNE, PANTHE'E, ARTEMISE, MONIME,
Eûtes-vous bien un cœur ſi grand, ſi magnanime?
Quelle autre, pour ravir le Ciel plus hardiment,
Montra tant de courage, & tant d'empreſſement,
Comme fait aujourd'hui l'illuſtre Conquerante,
Quand elle tombe ici demi-morte, ou mourante,
Auſſi tout ſe pardonne, & ſe donne gratis,
Puiſqu'on voit obeïr à ce PAREATIS,
Et la folle prudente, & la ſage inſenſée,
Dont l'huile eſt répandue, & la lampe caſſée,

Quand la douleur, après un indicible excès,
Lui fait vuider ses yeux avecque son Procès.
Et le JUGE content, sans taxer les Epices,
(Qui l'avoient mise en feu, parmi les précipices,
Dans sa verte jeunesse, en l'Avril de ses ans,)
Se satisfait de voir ses regrets si cuisans.
La dette se remet, & la quittance est faite,
Après que son Sauveur a signé sa Requête;
Y mettant au dessous, *Fiat ut petitur*,
Au moment qu'il lui dit: *Tibi remittitur.*
Toutefois encor bien qu'il lui fasse quittance,
Elle veut s'obliger à faire penitence,
Et prendre le dessein, nonobstant ce bon mot,
De s'aller confiner dans le fond d'un cachot.
Ainsi l'échevelée, & coureuse ATALANTE,
(Ayant touché le but de sa course volante,)
Après avoir couru sans frein de toutes parts,
Verse les pommes d'or, de ses cheveux éparts.
Aussi-bien que les eaux dont elle est toute moite,
Avec tous les parfums qu'elle porte en sa boëte,
Pour en oindre les pieds qu'elle tient embrassez,
Mais si fort, qu'on diroit plutôt embarrassez.
Ces pieds qu'elle cherchoit avecque tant de zele,
Ces pieds qui la suivoient, & couroient après elle,
Qui tirent comme PIERRE, ou d'Amant, ou d'Aimant,
Celle qui fut par-tout, PIERRE D'ACHOPEMENT.
Qui les prend, s'en saisit, & d'un cœur tout de braise,
Les lave de ses pleurs, les baise, les rebaise,
Et peut-être les leche, & dans cet embarras,
De même qu'un cachet, les presse sur son bras;
Puis s'étant relevée avec plus d'assurance,
(Après avoir conçu quelque bonne esperance,)
Comme une autre PANDORE, avec sa boëte en main,
(Non point pleine de maux pour tout le genre humain,)
Brise tout cet Albâtre, autrefois si funeste,
N'y laisse rien du tout, & couche de son reste.

Ainsi

Ainsi cette prodigue aliene son fonds,
Après avoir changé ses deux yeux en deux Fonts,
Dont les Eaux qui couloient, lui furent Babtismales,
Capables de laver les ames les plus sales,
Pour donc faire largesse au Monarque des Cieux,
Répand tout sur son chef, cet onguent précieux,
De qui la bonne odeur rendit la maison pleine,
Le nom de Magnifique étant pour Magdeleine,
Dont cette solemnelle, & large effusion,
Rend tous les spectateurs pleins de confusion,
Sur-tout le faux Judas, qui fait le bon Apostre,
L'hypocrite qui pense une chose, & dit l'autre,
Ce méchant Aumônier, qui faisoit bourse à part,
Ne reservant pour soi que la meilleure part:
Ce vrai dissimulé, ce faux Israelite,
Qui ne meritoit pas d'être un homme d'élite,
Cet avare Econome, & digne Compagnon
Des freres de Joseph, & du mauvais Larron,
Ne devroit-il donc pas, suivant son caractere,
Etre excommunié comme un proprietaire,
Faisant dessein de vendre à ces Juifs inhumains,
A beaux deniers contens, la rançon des humains?
Car on peut bien juger, comme cet esprit double,
Se plaît, comme l'on dit, à pêcher en eau trouble,
Puisque tout le desir de ce voleur surpris,
(Qui pleure cet onguent,) c'est d'en avoir le prix,
Et non pour le donner, comme il disoit le traître,
Aux pauvres, dont il fait semblant de vouloir être,
En cette occasion, le digne Procureur,
Ou plutôt l'Avocat, avant qu'être Docteur,
Aussi merite-t-il, faisant ainsi la bête,
Que son Maître le tance, & lui lave la tête,
Quand celle-ci lui lave, & lui baise les pieds,
Il est juste, Seigneur, que vous le détrompiez,
Ce Procureur Syndic, qui censure & syndique,
Cette bonne action, cet oeuvre Evangelique,

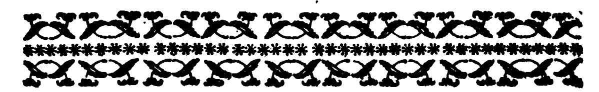
Qui doit se publier, tant en prose qu'en vers,
Par tous les Carrefours de ce grand Univers,
Comme vous prédisez de votre propre bouche,
Devant cet APOSTAT, sans que cela le touche,
Quoi qu'il ait dit pourtant, ce Baume répandu
Sur la tête d'un Dieu, n'est nullement perdu.
Il s'abuse beaucoup, s'il croit que MAGDELEINE
A perdu, comme on dit, ET SON HUILE ET SA PEINE,
Puisque pour son bonheur, le plus essentiel,
L'odeur de ce parfum monte jusques au Ciel,
Comme une exhalaison, verge, ou fleche musquée,
Qui devoit emporter cette place attaquée,
Par la remission de beaucoup de pechez,
Pour qui jamais ses yeux ne furent vus sechez;
Quoiqu'elle en eût gagné L'INDULGENCE PLENIERE,
Qu'elle ne fusse plus de Sathan prisonniere,
Qu'elle en eût obtenu le pardon general,
Que tout lui fût remis par le grand Amiral,
Que de sa propre bouche il l'en eût assurée,
Et qu'entre eux deux la paix fût hautement jurée,
Elle ne laissa pas, en son regret amer,
De faire de ses yeux, deux petits bras de mer,
Eteignant de l'Amour, la force & la puissance,
Dans les ameres eaux, d'où VENUS prit naissance,
Puisqu'elle fait ici d'un semblable Element,
Cause de son plaisir, l'effet de son tourment.
  Ainsi vit-on depuis, la grande PECHERESSE,
Après cet accident, changée en APÔTRESSE,
Ainsi vit-on le choc des Amours opposez,
Du profane & du saint, ardemment embrasez,
Le terrestre vaincu, tout honteux & sans gloire,
Pendant que le celeste emporte la victoire,
Et lui fait ressentir, avec beaucoup d'effort,
Qu'étant le Tout-puissant, est aussi le plus fort,
Le forçant à quitter son FORT à l'improviste,
De loger & ceder à son Antagoniste,

Combat

Combat où triompha le celeste HEROS,
Debat où succomba cet infernal EROS.
Celui qui suscita tant d'étranges vacarmes,
Qui divise le monde, & le met tout en armes,
Qui fait plus qu'un lutin, échapé de l'Enfer,
Qui met, qui veut, qui rompt, le feu, le sang, le fer;
C'est le tyran qui tire, & l'Archer redoutable,
Qui frape les mortels d'un coup inévitable,
Qui tout petit qu'il est, entraîne glorieux,
A son char triomphant, les hommes & les Dieux,
Celui qui fait boüillir NEPTUNE dans son onde,
Et rôtir à son feu tous les quartiers du monde,
Dont même le Soleil ne peut se garantir,
Tout brûlé des ardeurs qu'il lui fait ressentir,
Qui d'un coup d'œil vainquit, en paix plutôt qu'en guerre,
Le Prince le plus saint qui regnât sur la terre,
Quand on vit par ce Nain, un Geant abbatù,
En dépit de sa force, & malgré sa vertu,
Qui d'un tour de sa fronde, avoit puni l'audace
De cette tour de chair, qu'il coucha sur la place.
Et celui qui vainquit n'étant qu'un Bergerot,
Ne sçut pas étant Roy, dompter cet Archerot,
Qui fit après au fils, encore pis qu'au pere,
Le mit & reduisit en plus grande misere,
Le rendant Idolâtre, & faisant par ses coups,
Du plus sage des Rois, le plus grand Roy des fous,
Qui mit le FEU GREGOIS dans la Ville de TROYE,
Que l'ennemi ne vit, que comme un FEU DE JOYE,
Qui sembloit éclairer à son enterrement,
Ne faisant de son sein, qu'un vaste monument,
Quand par la POMME D'OR, de PARIS ALEXANDRE,
Avec les yeux d'Helene, il la mit toute en cendre.
Ainsi ce malheureux, & maudit BOUTE-FEU,
Fit voir en pleine nuit, les effets de son jeu,
Quand le cheval de bois eut percé les murailles,
Et fut cause qu'on vit toutes ces funerailles,

Que SAMSON s'affoiblit au sein de DALILA,
Qu'ACHILLE fit la fille, & qu'HERCULE fila,
Changeant en un fuseau, pour plaire à son OMPHALE,
Sa pesante massue, aux monstres si fatale.
Celui qui fait briller & voltiger aux champs,
Les casques emplumez, & les glaives tranchants,
Qui fait toujours la guerre, ou bien qui la fait faire,
Par cette LIAISON DE MARS avec sa mere,
Celui par qui se fait un million de maux,
Et qui même changea les Dieux en animaux,
Qui fit voir, & causa tant de Metamorphoses,
Et sembla pervertir la nature des choses,
Merveille! celui-là trouve qu'en un moment,
Il est changé lui-même, & ne sçait pas comment,
Etant plus effrayé, de voir que MAGDELEINE
N'est plus, comme autrefois, cette fameuse HELENE,
Que ne fut ACTEON, se mirant dans les eaux,
De voir son chef cornu, tout chargé de Rameaux,
Lorsque le saint Amour le chasse de sa place,
Le force, & le contraint de faire une autre chasse,
Pendant qu'il s'établit au milieu de son cœur,
Dont il se rend le maître, en étant le vainqueur.
La LYCORNE farouche, indomptable & rusée,
Près du FILS DE LA VIERGE, est toute apprivoisée,
La suye y devient neige, & pigeon le corbeau,
Et la louve brebis, auprès de cet Agneau.





LA MAGDELEINE,

LIVRE SIXIÉME.

CE fut pour lors qu'on vit ce changement étrange,
D'une nuit en un jour, d'un Demon en un Ange,
Qu'on vit de MAGDELEINE aux pieds de JESUS-CHRIST,
Le cœur humilié, parfaitement contrit.
Ce MOÏSE nouveau, qui commande A BAGUETE,
Fait sortir deux ruisseaux du rocher de sa tête,
Lorsqu'il frape son cœur, & la touche si fort,
Qu'enfin elle se rend à ce Divin effort,
Sa glace près de lui s'étant toute fonduë,
Il recouvre la drachme, ou la Dame perduë,
Fait de la fange un Ange, ôte d'un lieu très ord,
Et remet cette perle en son riche trésor:
Comme le BON PASTEUR, d'une course alterée,
Ramene dans le parc sa brebis égarée,
De même ce Sauveur, ramene à son devoir,
Celle qu'il veut sauver, celle qu'il veut avoir.
O Dieu la belle prise, & l'excellente chasse!
Où celle qui chassoit, est celle qu'on pourchasse,
Où cette HERMINE vient TACHE'E en son honneur,
Se laver & blanchir près de ce GRAND VENEUR,
C'est là qu'on voit tomber la femme diffamée,
Après qu'elle a perdu sa bonne renommée,
Qui cherche le moyen de pouvoir reparer
Le mal fait, & le temps mal mis à se parer,

Où toute son étude & sa Theologie,
C'est de faire en pleurant, son ample Apologie,
Elle veut donc ainsi se purger pour guerir,
Afin que cet AGNEAU l'empêche de perir,
Pendant que sous son pied, d'une Divine veine,
On voit sourdre & couler une double fontaine.
Ce fut ce même Agneau, si doux & si charmant,
Qui depuis s'apparut au Pape Saint CLEMENT,
Pour lui montrer du pied, une source d'eau vive,
Et lui marquer ainsi l'endroit qui la dérive,
C'est à dire deux yeux qui se fondent ici,
Par l'extrême douleur que ressent celle-ci,
Qui pour se confier en sa douceur immense,
Aussi-bien que CLEMENT, éprouve sa CLEMENCE;
Mais pourtant c'est une eau que son cœur fait sortir,
Pour jetter sur un feu qu'elle veut amortir,
Ou bien pour étancher en JESUS-CHRIST la flâme
De cette ardente soif qu'il souffre pour son ame,
Sa façon débordée ayant toujours déplu,
Jusqu'à ce que ses yeux ont à la fin tant plu.
Admirons maintenant la divine Sentence,
Qui dit, qu'un seul pecheur qui fera penitence,
Donnera plus de joye à tous les Bienheureux,
Que ne feront du Ciel cent Justes amoureux,
Dites donc hardiment, sans crainte de méprise,
Qu'en cette solemnelle & desirable prise,
Ce fleuve impetueux, qui debonde en ce lieu,
Réjoüit & le cœur, & LA CITE' DE DIEU.
C'est ici qu'on peut voir, par un meilleur augure,
Du PRODIGUE arrivé, la naïve figure,
Qu'après un train de vie, execrable & pervers,
Son pere toutefois reçoit à bras ouverts,
Aussi-tôt qu'il le voit touché de repentance,
Encor qu'il eût du tout DISSIPE' SA SUBSTANCE,
En danses, en habits, amours, & bons morceaux,
Ce qui l'avoit réduit à garder les pourceaux,

Et ne manger comme eux, que du gland ſous les chênes,
Le fruit de ſes plaiſirs, & la fleur de ſes peines,
Après s'être veautré dans mille lieux bourbeux,
Comme ces animaux, faiſant de même qu'eux.
Enfin, ne pouvant plus ſupporter ſa miſere,
Contraint de retourner à l'hôtel de ſon pere,
Comme celui qui ſort d'un très profond ſommeil,
Ouvre les yeux, & voit la clarté du Soleil,
Ainſi reconnoiſſant ſon état déteſtable,
Ce porcher quitte enfin les pourceaux & l'étable,
Sort de cet eſclavage, abhorre ſa priſon,
Et reprend le chemin de ſa noble maiſon.
Il fait tant qu'il retourne au lieu de ſa naiſſance,
Ne penſant pas qu'on l'ait perdu de connoiſſance;
Il aborde ſon pere, & craignant ſon courroux,
Il ſe jette à ſes pieds, embraſſe ſes genoux,
Puis demande pardon à ſa miſericorde,
Et les larmes aux yeux, attend qu'elle l'accorde,
Pour rentrer dans ſa grace & dans ſon amitié.
Lors ce pere, attendri d'amour & de pitié,
Ravi de le revoir, l'accolle, le careſſe,
Et tout ce qu'il lui fait, témoigne ſa tendreſſe;
Cet amour paternel paſſe encor plus avant,
Car pour le rétablir, tout ainſi que devant,
Oubliant le paſſé de ſon mauvais ménage,
Sa dépenſe exceſſive, & ſon libertinage,
Sa débauche, ſa fuite, & diſſolution,
Lui donne en le baiſant, ſon abſolution.
Et par une faveur, tout-à-fait ſpeciale,
Lui met avec l'anneau, la robbe nuptiale,
Afin qu'en même temps tout le monde à ſon tour,
Témoigne le plaiſir qu'il a de ſon retour,
Deſtine le veau gras au feſtin qu'il apprête,
Et veut, pour celebrer cette publique fête,
Que chacun, comme lui, ſoit de joye éperdu,
Pour le recouvrement de cet ENFANT PERDU,

C'eſt ainſi que ce pere à l'excès s'abandonne,
Le baiſe, le reçoit, l'embraſſe, lui pardonne,
Et ſe montre à ce fils, tout-à-fait odieux,
Benin, doux, indulgent, miſericordieux.
Ainſi notre PRODIGUE, ou bien notre PORCHERE,
Après ſes ſaletez, ſon luxe, & bonne chere,
Ses diſſolutions, ſes courſes, ſes plaiſirs,
Ses vaines libertez, & ſes mauvais deſirs,
Ses entretiens ſuſpects, ſes ſecretes débauches,
(Faites au grand regret de ſes parens plus proches,)
Ses danſes, ſes feſtins, ſes lieux prémeditez,
Ses petits mots couverts avec ſes nuditez,
Qui la faiſoient paſſer pour une ſcandaleuſe,
Pour la plus indevote, & la moins ſcrupuleuſe.
Après tant de pechez, & de maux differens,
Après tous ces excès, & même de plus grands,
Retournant à ſon Dieu, ſans qu'elle en deſeſpere,
Croit de trouver en lui des entrailles de pere :
Et ſuivant ſon eſpoir, qui ne la trompe pas,
C'eſt à ce Souverain qu'elle adreſſe ſes pas,
Se preſentant à lui, ſi triſte & ſi confuſe,
Que même, quand chacun penſe qu'il la refuſe,
Et s'étonne de voir qu'il la laiſſe approcher,
Et qui plus eſt encor, qu'il ſe laiſſe toucher,
Non pas comme ils diſoient, à quelque honnête femme,
Mais à la ſcandaleuſe, & Pechereſſe infame ;
Quand, dis-je, chacun croit qu'il la repouſſera,
Qu'il la fera chaſſer, ou qu'il la chaſſera ;
C'eſt pour lors que ce Dieu benin & débonnaire,
Avec une bonté toute extraordinaire,
D'une grave douceur, & douce gravité,
(En dépit de celui qui l'avoit invité,
A ſa confuſion, & contre ſon attente,)
Lui fait ſi bon accueil, la voyant repentante,
Les yeux noyez de pleurs, & ſe frapant le ſein,
Qu'aucun n'a plus ſujet de blâmer ſon deſſein.

Pour en sçavoir l'issue, il suffira de dire,
Qu'elle obtient amplement tout ce qu'elle desire,
Emporte gain de cause, après avoir perdu
Ce qui l'avoit perdue, & le compte est rendu,
Avecque le rendon de ses larmes coulées,
Par qui les fautes sont tout-à-fait cancellées,
Même avant que la Croix de JESUS croise tout,
C'est ainsi qu'elle agit pour en venir à bout.
Elle semble imiter PHRYNE' la Courtisane,
(Du Monde & du Demon, la grande Partisane,)
Par des coups tout pareils, & de semblables traits,
Qui fit tant, & si bien par ses puissans attraits,
(Paroissant toutefois dans un autre équipage,)
Qu'elle éblouit les yeux de tout l'AREOPAGE,
Qui la justifia, bien loin de la punir,
Après avoir conclu qu'il la falloit bannir.
Elle gagne les cœurs d'un Senat si severe,
Quand sa beauté pour elle a plaidé son affaire,
Ebranlant d'un coup d'œil ces Piliers de THEMIS,
Si bien que tout lui fut, ou permis, ou remis.
Si-tôt qu'elle eut fléchi d'esprits inébranlables,
Rendant tous leurs Decrets, contre elle non valables,
Sa grace triompha de tout ce Parlement,
Et fit casser l'Arrest de son bannissement;
Ainsi contre les Loix elle fut arrêtée,
Tant elle pour cela s'étoit bien comportée.
En cette conjoncture, & presque en un instant,
Dirons-nous que MARIE en a fait tout autant,
Et que son repentir, ses pleurs, & son silence,
Font balancer celui qui regit la Balance,
Puisque le poids de l'eau, qu'elle vient d'épancher,
Est bien assez puissant pour la faire pancher,
Le tout en sa faveur, & pour son avantage,
Ne pouvant pas pour soi rien faire davantage;
Lisez donc le pouvoir de cette autre PHRYNE',
Dans son beau Passeport si-tôt enterriné.

Quand

Quand le tonnerre gronde, & pendant la tourmente,
Le murmure & le bruit, c'est pour lors qu'elle enfante,
Dans ce trouble d'esprit, dans cette émotion,
Un fruit de penitence & de devotion,
Cette Biche blessée à ses pieds abatue,
Fait douter si l'amour, ou la douleur la tue.
On ne sçait qui des deux peut être l'assassin,
Qui la contraint d'aller trouver le Medecin,
Celui qui doit guerir, non son corps, mais son ame,
Dont la seule parole en sera le dictame;
Elle est doncques volée à son divin Amant,
Comme la paille à l'ambre, ou le fer à l'aimant,
Comme un cerf alteré s'élance en la Piscine,
Elle vient prendre ici sa chere Medecine,
Ou comme une brebis dans ses égaremens,
Reclame son Pasteur par ses béelemens,
Ainsi cette perdue, errante, & vagabonde,
Court, & se va sauver près du Sauveur du monde.
Mais las! que voyons-nous, Simon, dans ta maison?
La malade qui doit recevoir guerison,
Semble à son Medecin, qui n'a pas besoin d'aide,
Avecque son onguent apporter du remede:
Je ne sçai pas si c'est pour le rendre plus fort,
Parcequ'il doit bien-tôt luiter contre la mort,
Je ne puis deviner comment elle le traite,
Ou bien comme un malade, ou bien comme un Athlete,
Etrange invention que l'amour a pensé!
Quoi, Seigneur, avez-vous besoin d'être pensé?
N'est-ce pas à Marie, en sa playe incurable,
Qu'une telle onction seroit plus profitable?
Quel mystere est ceci, qu'est-ce qu'elle entreprend,
Ce que chacun peut voir, & qu'aucun ne comprend?
Qui jamais auroit cru ce que fait son albâtre,
Donnant au Medecin saint, & sain, un emplâtre,
Sans doute qu'elle veut se mettre en bonne odeur,
Répandant ses parfums avecque tant d'ardeur,

Plus doux que n'eſt l'encens ſur les ſaintes collines,
Que l'odorante peau des Martres Zubelines,
Que les gommes muſquées des arbres dégoutans,
Et que toutes les fleurs qui naiſſent au Printemps,
Surpaſſant de beaucoup en leur odeur nouvelle,
Ambre, benjoin, ſtorax, paſtilles, muſc, canelle,
Quand elle fait ſervir toute à la chaſteté,
La civette, qui fut pour la laſcivеté.
Cette bonne ſenteur, qui juſqu'à preſent dure,
Couvre l'infection de ſa puante ordure,
Afin que ſon Amant ne ſente point l'abcez,
Ou la mauvaiſe odeur de ſes pechez paſſez.
Ainſi cette action, ſi belle & renommée,
N'eſt pas tant pour l'aimer, que pour en être aimée,
» Il faut donc avouer qu'un amour apprentif,
» Ne ſeroit pas ſi grand, ni ſi fort inventif.
Poëte ingenieux, autant que dommageable,
Trouve-t-on dans ton Art quelque choſe de ſemblable?
As-tu pour faire aimer, de philtres plus puiſſans,
Que ces divins appas & charmes innocens?
Tes preceptes ſont-ils plus forts que cet exemple,
Quand bien ils rempliroient un volume plus ample?
Sçais-tu rien de meilleur pour donner de l'amour,
Que ce que fait MARIE en ce fortuné jour?
As-tu d'inventions plus rares ou plus dignes?
Quel plus ſubtil appas trouve-t-on dans tes lignes?
Quels attraits, quels diſcours, quels preſens, quels poulets,
Pour mieux faire tomber la proye en tes filets?
Mais enfin quelle glû plus tenace & plus forte,
Que cet onguent exquis que MAGDELEINE porte,
Dont jamais, comme on dit, les mouches n'ont gâté,
En y venant mourir, l'odeur, ni la bonté,
Ce Royal MITHRIDAT, ce puiſſant THERIAQUE,
Et le contrepoiſon du peché qu'il attaque,
Et ſon BAUME excellent, fait des EPICS de NARD,
A toute autre vertu que celle de ton Art.

Tu

Tu n'entens doncques rien en son Art admirable,
Le tien dans ton exil t'ayant fait miserable,
Art qu'il faudroit traiter comme un Magicien,
Qui fait de maux nouveaux, plus il est ancien,
Et le mettre en lumiere au milieu de la flamme,
Puisqu'il brûle le corps pour faire brûler l'ame,
Et qu'enfin tes boiteux, pervers & méchans vers,
Ne sont bons qu'à nous faire aller tout de travers.
Quittez donc, jeunes gens, quittez cette lecture,
N'apprenez pas un Art qui corrompt la Nature,
Vous ne sçauriez manquer d'y trouver le peché ;
» C'est sous cette herbe-là, qu'est le serpent caché.
Ne suivez point du tout la conduite d'Ovide,
Qui voudroit vous donner un aveugle pour guide.
Ce malheureux guidon, cet enfant de Venus,
D'où presque tous les maux sont au monde venus :
Qui remplit de combats, & la mer & la terre,
Et n'apporte jamais que tempête, & que guerre,
Ce malotru, qui veut en tous lieux des Autels,
Le mortel ennemi du repos des mortels,
Qui le suivent par tout, & tiennent même route,
Prenant pour conducteur celui qui n'y voit goute.
O double aveuglement ! de se laisser mener
A celui qui sans yeux, vous sera condamner,
A porter aussi-bien comme lui, la marote,
L'appanage certain de tous ceux qu'il garrote.
Que si vous le suivez, c'est tout ce qu'il fera,
Et vous verrez enfin, comme il vous coëfera.
Si vous avez ce mal, que Dieu vous en délivre,
Que si vous ne l'avez, gardez-vous de le suivre,
Cet immortifié, qui porte le bandeau.
Depuis qu'il fut blessé, moins aux yeux qu'au cerveau;
Je vous dirai pourquoi cet aveugle folâtre,
Porte devant ses yeux cet importun emplâtre,
Vous racontant ici, par divertissement,
D'où lui vient sa folie & son aveuglement.

On

On dit que JUPITER, ce grand Dieu de la fable,
Voulant un jour traiter tous les Dieux à sa table,
Il dépêcha vers eux son ailé messager,
MERCURE postillon de tous le plus leger,
Le concours fut très grand aux portes de la sale,
Qui sert de rendez-vous à tous ceux qu'il regale,
Dans la foule & l'abord de ces Divinitez,
Que l'on voyoit déja venir de tous côtez.
LA FOLIE & L'AMOUR, qu'un même dessein porte,
S'étant en même temps rencontrez à la porte,
(Pendant qu'on préparoit le celeste repas)
S'arrêterent tout court pour disputer le pas,
Et tous deux alleguans leurs titres de noblesse,
Firent un grand contraste & bruit en cette presse;
L'un ne voulant jamais se laisser préceder,
Et l'autre encore moins se soumettre & ceder;
Comme on veut appaiser ces scandaleux vacarmes,
Ces deux impatiens mettent la main aux armes,
Il se forme un duel, où tirant à quartier,
La FOLIE y fait voir un trait de son métier:
Car couchant sur son arc une fléche acerée,
Mire contre l'Amour; & l'inconsiderée
La décoche si bien, ou mal pour dire mieux,
Qu'elle le perce à jour, & lui creve les yeux;
Tout aussi-tôt après une si rude atteinte,
Le pauvre Cupidon courut faire sa plainte.
JUPITER apprenant le malheur de l'Amour,
(Par la Folle privé de la clarté du jour,)
La condamna d'abord, dans sa juste Sentence,
(Pour la peine du crime, & pour sa penitence,
A dessein de l'apprendre à se mieux comporter,)
De le mener par tout sans jamais le quitter.
Voilà donceques comment le destin les assemble,
Allant depuis le temps, toujours tous deux ensemble;
Et c'est pour ce sujet qu'on peut dire tout haut,
Que tous les Amoureux sont fous, ou peut s'en faut.

Depuis

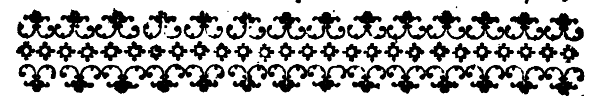
Depuis le jour fatal de cette injure atroce,
Qui donc ſuivra l'Amour, tombera dans la foſſe,
Et ne manquera pas de ſe rompre le cou,
Conduit par cet Aveugle, & mené par ce Fou.
Tu n'eus donc point de tort, ta Sentence fut juſte,
Equitable CESAR, inexorable AUGUSTE,
De bannir de ce fou, le plus grand Partiſan,
Un ſi pernicieux, & mauvais ARTISAN.
JEUNESSE, à ce ſeul mot, vous le devez entendre,
Et que je parle ici de ce Poëte tendre,
Qu'il ne faut pas toucher, & moins encore voir,
Vous laiſſant doucement ſurprendre & decevoir;
Encore bien qu'on ait fait cette belle Elegie,
Qui contient ſa louange & ſon Apologie,
Cela n'empêche pas qu'on ne dût le bannir,
En des lieux ſi lointains, qu'il n'en pût revenir,
Et qu'il allât après cette juſte ſortie,
Tremper dans les glaçons de la froide Scythie,
Et couvrir ſous la neige un braſier allumé,
Pour amortir ce feu qui l'avoit conſumé.
Non, il ne falloit pas que la ville de Rome
Supportât plus long-temps un ſi dangereux homme;
Louable toutefois, ſeulement en cela,
D'avoir ſi bien loué celui qui l'exila:
Fuyez donc ſon Drapeau, ſon Guidon, ſon Enſeigne,
Il vous couteroit trop d'avoir ce qu'il enſeigne,
Ayez peur de toucher, pour n'être tous perdus,
A ces fruits de GOMORRE, aigres & défendus.
Quoiqu'ils vous ſemblent beaux, gardez bien de les prendre,
Ce ſont des VERS trop verds, qu'il ne faut pas apprendre,
Revoltez-vous ſans crainte, & quittez ſon parti,
Pour apporter à Dieu votre cœur repenti;
Quittez ce MAÎTRE FOU, pour une autre MAÎTRESSE,
Qui vous ſçache conduire avec plus de ſageſſe;
C'eſt

C'eſt par un tel exemple, ardent pour animer,
Que MAGDELEINE veut apprendre l'ART D'AIMER.
Je puis après cela vous en donner parole,
Sans rien apprehender, venez à ſon Ecole,
Venez, en apprenant ſes amoureuſes loix,
Vous mettre à ſon exemple, après la SAINTE CROIX,
Que porte maintenant la grande PENITENTE,
Dans ce ſacré métier, ſi docte & ſi ſçavante,
Qu'elle peut hautement, d'une étrange façon,
En faire à tout le monde une belle leçon;
Par ſa ſimplicité, jointe avec l'élegance,
D'une victorieuſe & muette éloquence.
O le coulant diſcours! peut-on s'expliquer mieux,
Que lorſque, ſans mot dire, elle parle des yeux,
Qui font à ſon beſoin, l'office de la langue,
Avecque cette humide & fluide harangue;
Car ce torrent de pleurs emporte tout d'un coup,
Tout ce qu'elle deſire, ayant aimé beaucoup.
Auſſi me ſemble-t-elle, en ſa façon mourante,
Comme aux derniers abbois, une Biche pleurante,
Humblement proſternée aux pieds de ſon Chaſſeur,
Qu'elle ne veut avoir que pour ſon Défenſeur;
Voilà comme elle-même a demandé grace,
Qu'elle obtient, & ſi-tôt, & de ſi bonne grace.
» Diſons donc derechef, qu'un amour apprentif
» Ne ſeroit pas ſi grand, ni ſi fort inventif;
Voulez-vous la raiſon d'un ſi beau ſtratagême,
Interrogez MARIE, elle vous dira, J'AIME:
L'amour lui fit le mal, pour la faire perir,
Et l'amour le remede, afin de la guerir.
Souverain Antidote, & rare PANACE'E,
Qui ſoude tous les coups qui l'avoient offenſée,
Car ayant offenſé, cette Confeſſion
Lui ſert, pour ſe purger, d'une confection.
Mais dans une façon, qui paroît fort étrange,
Contre les loix de l'Art, & l'ORDRE qui ſe change,

Puisqu'ici de ses mains, le grand PRESTRE a reçu
Cette EXTREME-ONCTION, comme le monde a sçu.
Pendant qu'il lui confere, après sa repentance,
Un autre Sacrement, & c'est la PENITENCE :
Elle oint ici LE CHRIST, sacre LE ROY DES ROIS,
Benit le grand Pontife, & le Temple à la fois.
Cependant qu'il reçoit la sainte Huile & le CHRESME,
Et qu'à ses pieds les pleurs font un nouveau BAPTESME,
MARIE est CONFIRME'E en grace & dans la paix,
D'un MARIAGE Saint, qu'on ne rompra jamais,
Et pour le celebrer après cette AMNISTIE,
Le Banquet Nuptial sera l'EUCHARISTIE,
Ainsi les sept Demons, ou pechez autrement,
Sont chassez ou purgez par chaque SACREMENT.
Ainsi ce grand HERCULE achevant ses Conquêtes,
D'un coup de sa Massue, abat l'Hydre à sept têtes,
Et cette ample victoire a cela de surplus,
Qu'elles meurent du tout, pour ne renaître plus.



LA



LA MAGDELEINE.

LIVRE SEPTIÉME.

DEPUIS ce grand exploit, cette Femme fameuse,
N'abandonna jamais sa prise glorieuse,
Et son zele parut toujours plus agissant,
Courant par tout après son Vainqueur ravissant,
De même qu'on verroit pompeusement traînée
Au Char d'un triomphant, une Reine enchaînée,
Avec la Sympathie, & le soin tout pareil,
Qui meut l'HELIOTROPE à suivre son Soleil.
Elle compte ses pas, & suit tous ses vestiges,
Pour être le témoin de ses plus grands prodiges;
Entre lesquels celui qui parut le plus beau,
Ce fut quand il tira son frere du tombeau,
Commandant à la mort de lâcher cette prise,
Dont elle plus que tous fut ravie & surprise,
Voyant ressusciter l'ami de son Amant,
Et sortir à sa voix hors de son Monument;
A cette même voix, si faconde, & feconde,
Qu'elle tira du rien le Ciel, la Terre & l'Onde,
C'est-là qu'elle connut, à ce divin effort,
Qui plus avoit de force, ou l'amour, ou la mort.
La foiblesse de l'un, & de l'autre la gloire,
Quand sur la mort, l'amour emporte la victoire,
Car la mort le lâchant, montra sa lâcheté,
Et l'amour l'arrachant, sa generosité.

C'eſt là qu'elle connut, en voyant ce ſpectacle,
Que l'amour pouvoit vaincre & rompre tout obſtacle,
Que la mort abatue, & réduite aux abois,
Etoit morte elle-même entendant cette voix:
Que tout obéiſſoit à ce puiſſant Monarque,
Qui fait vivre & mourir en dépit de la Parque,
Et que JESUS étoit, reſſuſcitant ce corps,
Le Maître Souverain des Vivans & des Morts.
Ce qui n'eût point été, ce qu'on n'eût pas vû faire,
Sans l'amour de la ſœur, & l'amitié du frere,
La pieté faiſant autant que la pitié,
Et l'amour agiſſant avecque l'amitié,
La pitié de JESUS pour l'amour de ſon hôte,
Avec la pieté de ſa chere devote;
Puiſque pour l'éveiller, hautement le cria,
Parcequ'il le plaignoit, & qu'elle l'en pria,
Par les mots affectifs de ſa lettre amoureuſe,
Voyant ſa maladie être ſi dangereuſe;
Un frere moribond, languiſſant & tranſi,
Un frere qu'elle aimoit, & qu'il aimoit auſſi.
MARIE enfin peut voir, non ſans être ravie,
Que les larmes d'un Dieu ne ſont que D'EAU DE VIE.
Par qui ſon frere mort, s'en va reſſuſcité,
Au grand étonnement de toute la Cité;
Pendant qu'elle ſe perd, & ſe rend toute entiere,
Aux charmes tout-puiſſants, faits en ce Cimetiere,
Voyant que le LAZARE, après un tel ſommeil,
S'éveille, & ſe releve auprès de ſon Soleil,
Comme, après quatre jours, exempt de pourriture,
Il vient revoir le jour hors de ſa ſepulture,
Et comme enfin la terre a promptement rendu
L'ami déja puant, & le frere perdu;
Ainſi vit-on devant, comme après, la merveille,
(Dont le monde n'avoit encor vû la pareille,)
Ce cœur tout embraſé, ce prodige d'amour,
Faire à ſon cher Amant, ſans le quitter, la cour.

Avide d'écouter sa divine éloquence,
Quand le monde ravi, lui donnoit audience,
Ne se pouvant lasser d'écouter ses discours,
Soit qu'il fût dans le Temple, ou par les Carrefours,
C'est-là qu'on pouvoit voir cette amoureuse femme,
Chercher son bien-aimé, le Soleil de son ame.
Parcourant la Cité, pour rencontrer celui
De qui l'éloignement faisoit tout son ennui,
Jusqu'à ce qu'elle eût vû la Sagesse éternelle,
Prendre pour son logis, sa maison maternelle,
Et ce Dieu (de son bien ardemment desireux)
Accorda cette grace à son zele amoureux,
Aussi-bien du depuis, pour son Hôtellerie,
Il n'eut que le Château de MARTHE & de MARIE,
AUX DEUX ETOILES D'OR, BON LOGIS DU SEIGNEUR,
(ENSEIGNE convenable à ces Dames d'honneur,)
Où ce divin Soleil venoit après sa course,
Vivre & se reposer, sans argent & sans bourse.
C'étoit là qu'à ses pieds, sans avoir soin de rien,
MARIE étoit collée à son souverain bien,
Savouroit le Nectar de la douce parole
Du VERBE, qu'elle avoit pour son Maître d'Ecole,
Méditoit, contemploit, & goûtoit à loisir
Cette meilleure part qu'elle vouloit choisir.
Car pendant que sa sœur au ménage empêchée,
De son oisiveté sembloit être fâchée,
(Ne pouvant toute seule apprêter le repas,)
Elle se repaissoit d'un mets qu'on ne voit pas.
C'est pourquoi JESUS-CHRIST n'entend pas qu'on la blâme,
MARTHE nourrit son corps, mais lui nourrit son ame,
Qui vaut plus que la viande & tout ce qui se boit,
Que tout ce qui se touche, & tout ce qui se voit.
Cela tant seulement est le plus necessaire,
C'est la plus importante & serieuse affaire;

Ne soyez doncques plus si fort scandalisez,
Si vous voyez MARIE avec les bras croisez,
Qui peut dire au Cantique avecque l'Epousée,
» Ici dans ma maison, je me suis reposée,
» Sous l'ombre de celui que j'avois desiré,
» Pour son divin éclat, des Astres admiré,
» Son fruit à mon palais si doux & delectable,
» Fait que je ne veux plus m'asseoir en autre table,
» Après tant de douceur, ne pouvant desormais
» Satisfaire à mon goût, qu'avec ce divin mets;
» C'est là de mon esprit l'immortelle ambroisie,
» Et la Manne du Ciel, dont il se rassasie.
Ainsi parloit MARIE avec cette ferveur,
Pendant qu'elle goûtoit la celeste saveur;
Mais comme dans la paix amoureuse & contente,
En guerre elle est encor genereuse & constante,
Sur-tout quand il fallut passer à l'autre rang,
Du doux chemin de lait, dans celui-là du sang.
Ce fut lors qu'elle fit éclater son courage,
Bravant de tous les Juifs la fureur & la rage,
Sans s'étonner du bruit de ce Peuple obstiné
A perdre son Amant à la mort destiné.
Encor bien que la peur à tous ceux de sa suite,
Eût fait prendre aussi-tôt une honteuse fuite,
Ce magnanime cœur jamais ne recula,
Le suivant à la mort, & jusques au-delà.
Passant tout à travers des troupes insolentes,
Des lances, des bâtons, & des pointes brillantes,
Ayant fendu la presse afin de s'approcher
De celui qu'elle aimoit, pour le pouvoir toucher;
Quoique pour le défendre, elle n'eût autres armes
Que ses gemissemens, ses soupirs & ses larmes;
On la voyoit courir parmi tous les soldats,
(Qui le tenoient des mains du perfide Judas,)
Nonobstant les clameurs, l'audace & la malice
De cette détestable & damnable milice,

Qui

Qui ſuit, ou qui pourſuit cet innocent Agneau,
Pendant qu'avec ſon ſang elle mêle ſon eau.
Etant dehors la ville, & venue en perſonne
Voir le Roy Salomon, avecque ſa couronne,
Comme fit autrefois la REINE DU MIDI,
Mais comment le voit-elle en ce grand Vendredi ?
O que ce SALOMON porte bien d'autres marques,
Que ne fit le plus ſage entre tous les Monarques;
O qu'il eſt different de ſes ancêtres Rois,
En portant ſur ſon dos le thrône de ſa Croix,
La REINE DE SABA ne vit rien de ſemblable,
Comme fait MAGDELEINE en ce mal qui l'accable,
Et l'on peut remarquer la fille de Sion,
Du tout inconſolable, & toute en paſſion:
C'eſt bien ici qu'elle eſt dans ſes grandes alteres,
Qui font qu'elle ſe mêle aux bandes militaires,
Sans que ce brave cœur, genereux & viril,
Puiſſe être intimidé par l'aſpect du peril.
Elle ſuit ſon Amant à ſa ſanglante piſte,
Des femmes qui ſuivoient paroiſſant la plus triſte,
Soigneuſe de cueillir, pourſuivant ſon chemin,
Ce Sang qu'on voit encor rouge à Saint MAXIMIN.
  Enfin ſans le quitter, ſon zele l'accompagne
Juſqu'au ſacré ſommet de L'AMERE MONTAGNE,
Se tenant toujours là, pour y voir arborer
Le funeſte Etendart, qu'elle y vient adorer.
C'eſt en ce lieu qu'on voit cette belle éplorée,
Vis-à-vis du Soleil qui l'a décolorée;
Mais quoiqu'elle ſoit noire, elle eſt bien toutefois
Plus belle en cet état aux yeux du Roy des Rois,
Qui de ſon thrône voit cette Lune en diſgrace,
Eclipſée au deſſous de la Croix qu'elle embraſſe,
D'où ce grand Aſtre verſe, après tant de combats,
L'influence de ſang qu'elle reçoit en bas,
Pendant qu'elle s'y tient attachée, & n'en bouge,
A deſſein de changer ſa couleur noire en rouge:

Voyant que son Soleil avec son Chef penchant,
Se plonge en la mer rouge, & tombe à son couchant;
Elle se tient debout devant, non plus derriere,
Pour attendre, & pour voir jusqu'à sa fin derniere,
De plus près qu'elle peut, & nullement de loin,
Comme PIERRE avoit fait, le quittant au besoin.

Vous qui tantôt faisiez les hardis, les bravaches,
Venez, approchez-vous, cœurs timides & lâches;
Venez la voir ici, mais vous PIERRE sur tout,
Vous cacher, ou coucher, pendant qu'elle est debout!
O que cette ferveur s'est bien-tôt dissipée!
Ce coutelas tiré, cette oreille coupée,
Vous reprochent les pas, qu'en quittant le parti,
Vous vous êtes donné vous-même un démenti.
Donnant ce COUP DE PIERRE à votre divin Maître,
Qui lui fit plus de mal que le baiser du traître,
Coup de langue, ou de lance, & pis que l'attentat
De l'excommunié, de l'Apôtre apostat.
Que pouvez-vous répondre, & que voulez-vous dire,
Falloit-il pour un mot, trembler & se dédire?
Près des charbons s'éteindre, ou s'enflammer si peu,
Vous, que chacun prenoit pour une PIERRE A FEU,
Tant vous nous paroissiez ardent à la défense
De celui qui souffroit une si rude offense.
Est-ce bien avec lui que vous vouliez mourir?
Que dans sa prise seul vous vintes secourir?
Mais afin d'arroser votre terre si dure,
Allez avec le Coq, faire une CHANTE-PLURE,
Ayant déja fait voir près des sarmants brûlez,
Votre infidele foi, vos sermens violez.

Quelle honte pour vous, qu'une femme vous gagne,
La premiere en la ville, & l'autre à la campagne;
L'une proche du feu, l'autre proche du sang,
Cedant à toutes deux vos droits & votre rang.
L'une & l'autre à son tour, vous donne quelque atteinte;
Celle-ci pour l'amour, celle-la par la crainte,

La SERVANTE en un mot, vous a fait renier,
Et L'AMANTE vous fait paroître le dernier,
Chacune à sa façon, vous passe & vous surmonte,
Celle-la vous fait peur, celle-ci vous fait honte:
Enfin l'une fait voir que vous êtes peureux,
Et l'autre, que fort peu vous êtes amoureux.
Soyez confus de voir cette belle Guerriere,
Qui ne recule point, & ne vient pas derriere;
Que dites-vous, APÔTRE, où fuyez-vous d'abord,
Fait-il pas bon ici, comme sur le Thabor?
Venez voir MAGDELEINE en cette conjoncture,
Dans l'horreur du chaos de toute la nature,
Dans la confusion de tous les Elemens,
Les visions des morts, les cris, les tremblemens,
Les fanfares, les voix, & le bruit des Gens-d'armes,
Dans toutes ces frayeurs, dans toutes ces allarmes,
Dans cet universel & general effroi,
Toute seule debout, pour assister son Roy
Au fort de son combat & derniere agonie,
Avec le même amour qu'elle eut en BETHANIE,
Etant toujours pour lui ce qu'elle avoit été,
Ne la blâmez donc plus de son oisiveté.
MARTHE voyant ici cette Amante fidelle,
Toujours aux mêmes pieds, ne vous plaignez plus d'elle;
C'est bien vous qui devez l'aider à cette fois,
Lorsqu'elle apprend par cœur, & prend la sainte Croix,
Y voyant son Sauveur étendu de la sorte,
Elle ne veut porter que celle qui le porte,
Trop heureuse à son tour, de pouvoir se charger
De ce joug si suave, & fardeau si leger;
Le Firmament n'a point sur son dos tant d'étoiles,
La terre tant de fleurs, ni la mer tant de voiles,
Phœbus tant de rayons, l'Iris tant de couleurs,
Que son cœur de soucis, d'ennuis & de douleurs.
C'est ainsi qu'elle assiste à tes sanglantes couches,
Belle CROIX, qui pour elle as de si fortes TOUCHES,
Où

Où les nerfs de JESUS, souffrant pour son salut,
Sont tendus & tirez ainsi que sur un LUTH.
INSTRUMENT pitoyable, où l'on voit quand tu brilles,
Des EPINES pour ROSE, & des CLOUDS pour CHEVILLES,
Que ta melancolie est propre à son Amant,
Bois au feu de l'Amour, pitoyable Instrument,
Que MAGDELEINE tient, touche, embrasse, & manie,
Se laissant transporter à la douce harmonie
De tes charmans accords, & fredons excellens,
Mariez par MARIE aux soupirs, aux tremblans.
INSTRUMENT de salut & de misericorde,
Vous, de qui l'amour joue, & que la grace accorde,
Pour le faire parler, & dire en expirant,
Sept mots, ou sept motets, sur un bel AIR MOURANT,
Après l'avoir monté sur votre bois infame,
Et sur le ton plus haut de la plus haute game,
LUTH mille fois plus beau que le Ciel tout voûté,
Et mille fois plus cher, pour avoir tant couté,
Pour CORDES, servez vous du poil de cette belle,
Qui vous sert de PLEUREUSE, & non de CHANTERELLE.
O Maître tout celeste, incomparable son!
Divine tablature! admirable leçon!
O comme elle étudie, ô qu'elle est occupée!
Du sang de son Epoux, & de ses pleurs trempée.
MARTHE, si c'est à vous qu'on donne L'ACTION,
MARIE, helas! pour soi n'a que la PASSION;
Ayez vous la pratique, elle a la theorie,
MARTHE, l'une est à vous, & l'autre est à MARIE,
Soyez dans les emplois, agissez au dehors,
Elle agit au dedans plus d'esprit que de corps,
Ne vous étonnez pas que, dans un tel partage,
Sur vous votre cadete emporte l'avantage;
N'en soyez pas fâchée, en votre cœur amer,
L'amour lui vient de droit, son nom ne fait qu'aimer;
Laissez-la donc ici près du bois qui la brûle,
Comme elle vous laissoit autrefois toute seule

Après

Après votre ménage, & dans votre Château,
Elle est aussi contente en ce sanglant coteau,
Son Amant sur la Croix lui semble autant aimable,
Que du temps qu'il étoit assis à votre table.
En ce temps de plaisir, de douceur & de miel,
Elle n'aime pas moins son vinaigre & son fiel,
L'Absynthe, l'Aloës, la Mirrhe du Calice,
Et tout ce qui lui peut augmenter son supplice,
Tout ce qui vient de lui, la contente & lui plaît,
Elle succe le sang aussi-bien que le lait.
Laissant pour son amour, toutes les creatures,
Elle aime ses plaisirs autant que ses tortures,
Les Epines, les Clouds, les Croix, & les Douleurs,
Autant qu'elle feroit les Roses & les Fleurs;
Rien ne peut rebuter cette ame genereuse,
Parcequ'elle est toujours plus que tous amoureuse;
Ainsi dans cet état sanglant & douloureux,
Il me semble d'oüir que ses yeux amoureux,
(Remarquant sur son Chef la couronne pressée,)
De tant de piquerons, horrible, & herissée!
Tout en feu, tout en eau, tout perdus, tout troublez,
Après tant de sanglots & soupirs redoublez,
Après tant de torrens, après tant de ravines,
La font ainsi parler à ces rudes épines:
» Doux & piquans rayons du Soleil de la Croix,
» Qui servez de Couronne au Roy de tous les Rois,
» Et qui si rudement vous empressez pour oindre
» Ce Pontife Eternel, ou plutôt pour le poindre,
» Helas! que faites-vous, cruels officieux?
» Prodiguez-vous ainsi ce Chrême precieux?
» Adorables fleurons de son saint Diadême,
» Fleches d'une douleur, & d'une amour extrême,
» Lancetes, rougissez d'un honteux repentir,
» Aussi-bien que du sang que vous faites sortir;
» Si MARIE est autant qu'une MER D'AMERTUME,
» Crevez de mes pechez le puant apostume:

» Aimables

» Aimables éguillons, en cette extremité,
» Apportez du remede à mon infirmité,
» Pour en guerir, je dois n'être pas épargnée,
» Venez m'ouvrir la veine, afin qu'une ſeignée,
» Faite ſi bien à temps, & ſi bien à propos,
» Opere mon ſalut, & cauſe mon repos.
» C'eſt de vous que dépend la ſanté de mon ame,
» Prévenez donc ma mort, après ma vie infame;
» Soyez mes éperons, épines que j'attens,
» (Préferables en tout aux Roſes du Printemps,)
» Pour me faire courir aux biens de l'autre vie,
» Où mon Sauveur mourant, m'appelle & me convie.
Celeſte Potentat, invincible Vainqueur,
Amour, divin Amour, maître de ce grand cœur,
Quelle langue pourroit exprimer, ou décrire
La force & le pouvoir de ton puiſſant Empire,
Sont-ce pas tes brandons, tes torches, tes flambeaux,
Qui pourroient embraſer les marbres des tombeaux?
N'es-tu pas Souverain ſur la terre & ſur l'onde;
Rendant par ta chaleur, l'une & l'autre feconde?
Quelle glace pourra reſiſter à tes feux?
Quelle place tenir contre ce que tu veux?
Qui jettera ton joug, qui briſera tes chaînes,
Si les plus grands plaiſirs ne valent pas tes peines?
Regne doncques par tout, ſois toujours triomphant,
Encor que tu ne ſois, comme on dit, qu'un enfant,
Mais enfant, qui faiſant un Dieu comme nous ſommes,
L'as fait le plus petit, & le plus grand des hommes.
Amour que je dois bien préferer à la mort,
Puiſqu'à ce que je voi, tu parois auſſi fort;
Faiſant vivre & mourir le cœur de MAGDELEINE,
D'amour & de plaiſir, de douleur & de peine,
De qui l'ame eſt bien plus, dans ſon objet aimé,
Qu'elle n'eſt dans le corps, d'elle-même animé?
Car helas! elle vit dans le mort de ſon maître,
Et dans le ſien vivant, elle eſt morte, ou veut l'être.
Sans

Sans donc croire d'errer dans mon opinion,
(Si fort est le lien d'une telle union,)
J'ose bien assurer, que (quoiqu'il en advienne)
Son ame est dans la vôtre, & la vôtre en la sienne.
Mais quelle sympathie a la mort pour l'amour,
Et quel secret aimant a la nuit pour le jour,
L'un, tableau de l'Enfer, & l'autre de la Gloire,
L'un, dans sa gayeté, l'autre en son humeur noire.
Celui-la, qui voit tout, celle qui n'y voit rien,
Quel est donc de tous deux, l'invisible lien?
Admirable union des mortels adversaires,
Et semblables effets des causes si contraires,
Il faudroit (pour pouvoir comprendre vos accords)
Que le corps fût esprit, ou que l'esprit fût corps.
  Vivez donc pour mourir, & vous mourrez pour vivre,
MARIE, on voit assez que vous voulez le suivre,
Cet Amant déja mort sur ce funeste bois,
Où vous l'avez pu voir dans ses derniers abois.
  Allez l'accompagner jusqu'à sa sepulture,
Dont on a déja fait la premiere ouverture,
Je vois que votre amour ne le quittera pas,
Non plus après sa mort, que devant son trépas;
Cet innocent Agneau, qui dans son sang se plonge,
A rayé vos pechez avecque cette EPONGE,
Et recevant ce coup, vous protege, défend,
Et vous donne son cœur, que LA LANCE lui fend.
  Allez, retirez-vous, LA TRAGEDIE est faite,
Où s'est vu son combat, suivi de sa défaite,
Dans le temps ordonné par les REGLES DE L'ART,
Allez, retirez-vous, car il est déja tard;
Toutes choses ici se trouvant accomplies,
Il faut l'ensevelir à l'heure de COMPLIES.
Cette INTRIGUE D'AMOUR a si bien réüssi,
Que votre charité ne fait plus rien ici;
Après ce dernier ACTE, allez faire vos plaintes,
Les flambeaux sont cachez des lumieres éteintes,

En

En face de la terre, en presence des Cieux,
La mort vient de tirer le rideau de ses yeux;
Elle a fait l'Epilogue, & s'est après sauvée,
Le THEATRE est à bas, LA PIECE est achevée;
Aussi L'AUTEUR de tout, & L'ACTEUR consumé,
Vient de vous annoncer que TOUT EST CONSOMMÉ,
Etant déja sorti de la DERNIERE CENE,
N'attendez pas ici de voir une autre SCENE,
Celle-là fut la nuit, & celle-ci le jour,
Les CINQ PLAYES faisant les CINQ ACTES d'Amour.
Fin, pitoyable fin, catastrophe sanglante,
Qui donne à tout l'Enfer, la chasse & l'épouvante,
Et fait mourir la mort dans ce beau cœur fendu,
Du second FRUIT DE VIE, à cet Arbre pendu,
C'est maintenant qu'il faut donner de L'EAU BENITE,
A ce mort pour trois jours, avant qu'il ressuscite,
Ce pieux Pelican, qu'on va mettre au tombeau,
Vous a donné du sang, donnez-lui vous de l'eau,
Ou du moins demeurez pour arroser cet Arbre,
Tant que son fruit sera conservé sous ce marbre;
Car ce bois toujours verd seroit mort ou mourant,
S'il n'étoit pas planté le long de ce courant.
Mais voilà cependant l'Amante tant aimée,
Par terre, sans couleur, demi-morte, & pâmée,
Qui se leve de là, mais ce n'est qu'en tremblant,
De l'indicible excès d'un accès violent,
Et quoiqu'il soit si tard, dans de doubles tenebres,
Elle veut assister à ses pompes funebres,
Et tenir compagnie à ce Corps presque seul,
Si pauvre, qu'il n'emporte avec soi qu'un linceul,
Elle va donc pleurant, plaintive & desolée,
Voir mettre tout son bien dans un neuf MAUSOLÉE,
La terre ayant caché ce dépôt précieux,
Le même qui la fit, aussi-bien que les Cieux,
Puis sortant de ce lieu, la belle inconsolable
Alla faire au JOURDAIN, une plainte semblable,

Lui

Lui racontant ainsi, non sans mille soupirs,
La cause & le sujet de tous ses déplaisirs.
» SAINT FLEUVE, qui te fuis & te poursuis toi-même,
» Sors un peu de ton lit, pour voir mon deuil extrême,
» Je viens sur ton rivage, & dans ces lieux ici,
» Pour verser de mes yeux en ton sein mon souci:
» Reçoi donc maintenant quelques perles humides,
» Dans le cryſtal coulant de tes ondes rapides,
» Perles que je veux bien épancher aujourd'hui,
» Après que l'on a mis mon Flambeau sous LE MUI,
» Que mon Soleil caché ne voit plus la lumiere,
» Et que l'œil de mon ame a fermé sa paupiere,
» Dois-je pas prodiguer ce qui me reste encor,
» Après avoir perdu mon plus riche trésor,
» La clarté des mes yeux, la chaleur de ma flamme,
» L'Ame de mon esprit, & l'esprit de mon ame,
» L'objet de mon amour, mon Aſtre sans pareil,
» Le beau par excellence, aussi blanc que vermeil.
» Celui qui fabriqua le Soleil & l'Aurore,
» Que le Couchant revere, & le Levant adore,
» Dont le nom redoutable étonne les Enfers,
» Et tient tous les Demons enchaînez dans ses fers,
» La terreur de ceux-ci, comme l'amour des Anges,
» Qui ne sont occupez qu'à chanter ses louanges,
» Plus vermeil que la Rose, & plus blanc que le Lys,
» Avec qui mes plaisirs sont tous ensevelis.
» Je parle de JESUS cet Amant adorable,
» Le plus aimé de tous, comme le plus aimable,
» Lui qui pour mon amour se vit abandonné
» À la rage & fureur d'un Peuple forcené,
» Qui poussé contre lui d'une mortelle envie,
» Vient de faire mourir cet Auteur de la vie,
» Ce Peuple qu'il aimoit, & qu'il avoit élu,
» Ayant reçu de lui tout ce qu'il a voulu.
» Peuple trop inhumain, Peuple ingrat & barbare,
» Eteignant la splendeur qui lui servoit de phare,

» Aveuglant

» Aveuglant celui-la qui lui rendoit les yeux,
» Et terraçant un Dieu, pour lui venu des Cieux;
» Il a rendu muet le Verbe & la Parole,
» Qui lui prêchoit le Ciel dans sa divine Ecole,
» On a vu de surplus ce Peuple déloyal,
» Lui donner un Roseau pour son Sceptre Royal,
» Et mettre sur son Chef la Couronne d'Epines,
» Pour l'enfoncer après jusqu'à leurs racines,
» Abbreuvant celui-la de vinaigre & de fiel,
» Qui l'avoit substanté de la Manne du Ciel.
» Après que sur la Croix, d'une rage infernale,
» Il eut mis & cloué cette Chair virginale.
» Mais helas! qui pourroit, parlant de ses douleurs,
» S'empêcher d'arroser la terre de ses pleurs?
» Fai donc ainsi, Jourdain, & pleure ainsi de même,
» JESUS, à qui tes eaux donnerent le Baptême,
» JESUS, qui sur ton onde & tes rivages verds,
» Fit voir son Saint Esprit & les Cieux entr'ouverts,
» Quand pour faire éclater au monde ce Mystere,
» Il voulut que tu fûs son sacré BABTISTERE.
» Qui donc, si ce n'est toi, me fournira de l'eau,
» Afin que de mon chef sorte un double ruisseau;
» La raison maintenant veut bien que tu t'affliges,
» Pour celui qui sur toi fit voir tant de prodiges,
» Ou que si tu ne veux le pleurer comme moi,
» Tu me donnes au moins, pour ce faire, de quoi;
» Ne me refuse pas une telle demande,
» Qui ne te sera point difficile, ou trop grande,
» Puis reprenant ton cours, va t'en dire à la Mer,
» Que jamais dans son sein, rien ne fut plus amer,
» Comme cette douleur, qui me force à te dire,
» En te disant adieu, l'excès de mon martyre.
» Quand je pense à quel point est reduit mon tourment,
» C'est trop peu de deux yeux pour pleurer un Amant,
» Il faut bien que mon cœur en sente les allarmes,
» Et qu'il verse par eux, son sang avec leurs larmes;

» Je voudrois même avoir autant d'yeux larmoyants,
» Comme la nuit, le Ciel, en a de flamboyants,
» Et que cette liqueur, source de deux fontaines,
» Se mêlât, pour grossir, à celle de mes veines;
» Qui pourroit de THETIS, calculer les sablons,
» Et sçauroit de CERES, compter les cheveux blonds,
» Pourroit sçavoir les maux dont mon ame est atteinte,
» Et les douleurs qui font me faire cette plainte.
» Et toi, JERUSALEM, ne dois-tu pas soudain,
» Emprunter comme moi, l'eau du même Jourdain,
» Pour pleurer, en prenant le cilice & la cendre,
» La mort de ton CESAR & de ton ALEXANDRE.
» O FILLES DE SION, ce sont vos interêts,
» Vierges, j'espere bien que vous lamenterez;
» Soyez pour cette mort, toutes en negligence,
» Si vous n'en pouvez pas prendre une autre vengeance;
» Regrettez mon Epoux, & pleurez votre Roy,
» Déchirez vos habits, tout de même que moi,
» Si vous n'avez le cœur aussi dur que les marbres,
» Suspendez vos chansons, & pendez à ces Arbres
» Tous vos doux instrumens de recreation,
» Pour plaindre comme il faut sa Mort & Passion,
» Que le Luth soit muet, & la Harpe endormie,
» Pour oüir L'AIR MOURANT d'un triste JEREMIE,
» Pendant que je m'en vai pour apprendre aux passants,
» Et le bien que je perds, & le mal que je sens.
» N'ai-je pas tout perdu, quand j'ai fait cette perte;
» Helas! c'est bien pour moi que la terre est deserte.
» Où dois-je donc aller après un tel trépas?
» Ne voyant plus paroître.... Elle n'acheva pas,
Demeurant comme un corps de qui l'ame s'envole,
Sans pouvoir proferer une seule parole,
Parceque ses sanglots arrêterent le cours,
Et rompirent le fil de son triste discours,
Ne pouvant de son mal montrer la violence,
Qu'avecque ses soupirs, ses pleurs & son silence,

Pourtant on pourroit bien croire pieusement,
Qu'elle vouloit nommer JESUS son cher Amant.

LA MAGDELEINE.

LIVRE HUITIÈME.

MARIE ayant ainsi terminé cette plainte,
Revint droit au Tombeau, toute seule, & sans crainte,
Où son cœur amoureux se trouvoit enfermé,
Avecque son trésor, JESUS, son bien-aimé,
Portant avecque soy des drogues parfumées,
Du suc plus precieux des terres Idumées,
Pour embaumer ce Corps, qui n'avoit plus besoin
Qu'elle prît cette peine, & s'en donnât le soin.
Ce fut là qu'elle vint aussi-tôt que l'Aurore,
Pensant, mais sans raison, de l'y trouver encore,
Le Dimanche au matin, & le Soleil levé,
Trouve, n'y trouvant rien, qu'on l'avoit enlevé;
Mais ne pouvant sçavoir, avec tant de surprise,
Quels étoient les auteurs d'une si grande prise,
Ou d'ennemis puissans, ou de foibles amis,
HELAS! JE NE SÇAI PAS (dit-elle) OÙ L'ON L'A MIS.
Ce qui fait qu'attristée, au Sepulchre elle pleure,
Pour n'être pas venue à temps & de bonne heure:
Toutefois se baissant, elle voit aux côtez,
De deux Anges assis, les celestes beautez,
Qui lui dirent d'abord, POURQUOI PLEURES-TU, FEMME?
A qui, pour témoigner la douleur de son ame,

Elle tourne le dos, & voit, mais sans le voir,
Jesus-Christ travesti, pour mieux la decevoir;
Mais qui pourroit tromper une si grande Amante?
Sinon celui-là seul, qu'elle pleure & lamante,
Cet adorable Amant, qui paroît déguisé,
Pour voir ce que fera son bel œil abusé.
Ah! si je ne me trompe, elle n'est point trompée,
Encor bien qu'elle soit toute en ses pleurs trempée,
Puisqu'il est veritable, & qu'on ne peut nier,
Que Jesus-Christ ne soit un divin Jardinier,
Si ce mot Paradis ne veut dire autre chose,
Que Jardin ou Verger, en voilà donc la cause,
Et la raison pourquoi Magdeleine en ce point,
Prend Jesus pour un autre, & ne s'abuse point;
Pensant donc que ce fût de ce Jardin le Maître,
Sous un tel vêtement ne le pouvant connoître:
» *Si vous l'avez ôté*, lui dit-elle; *de vrai*,
» *Dites-le moi, Monsieur, & je l'emporterai.*

Mais las! que dites-vous, aimable temeraire,
Comment! sçavez-vous bien ce que vous voulez faire?
Rêvez-vous, Magdeleine? Avez-vous tant de cœur?
Un simple Jardinier est-il pour vous Monsieur?
Que vous promettez-vous, femme trop courageuse?
L'entreprise en est grande, autant que perilleuse,
N'apprehendez-vous point la garde des Romains?
Et ne craignez-vous pas de tomber en leurs mains?
Pouvez-vous transgresser, sans que l'affaire éclate,
Les ordres qu'a donné le President Pilate?
Contre lesquels vraiment nul n'oseroit tenter,
Ce que vous croyez bien pouvoir executer;
Soyez-vous Femme forte, Amazone, Heroïne,
Votre force après tout n'étant que feminine,
Vous ne sçauriez venir à bout d'un tel dessein,
Ce que vous y feriez seroit toujours en vain;
Croyez-moi, moderez l'ardeur d'un si grand zele,
Nous sçavons, nous sçavons qui vous tient en cervelle;

Les objets de vos sens sont trop mal-distinguez,
Ah! l'amour vous affole, & vous extravaguez.
Mais si-tôt que JESUS, parlant, eut dit: MARIE,
Et qu'elle eut reconnu la douce tromperie,
Elle s'écria, MAÎTRE, en s'avançant d'un pas,
Quand il lui dit, ARRESTE, & NE ME TOUCHE PAS,
» *Je ne suis point encor monté jusqu'à mon Pere,*
» *Va-t'en donc annoncer ce glorieux Mystere*
» *A mes Fréres, à Pierre, aux Disciples sans foi,*
» *Afin qu'ils ne soient plus tant en peine pour moi.*
Cela dit, le Sauveur commence à disparoître;
Et l'Amante joyeuse, autant qu'elle peut l'être,
Va faire son message, & prêcher en tout lieu,
La Resurrection de JESUS-CHRIST son Dieu,
Elle porte en courant cette nouvelle aux autres,
Ce qui la fait nommer l'APÔTRE DES APÔTRES,
(Ayant rasseréné ses yeux, qu'elle essuya,)
Pour mieux leur intimer l'Antienne *Alleluya*,
Comme après la rosée, une brillante Aurore
Nous annonce le jour, quand le Ciel se colore.
Elle revit encore l'objet de ses amours
Plusieurs fois du depuis, pendant quarante jours,
S'étant trouvée aussi sur le Mont des Olives,
Quand le Ciel fut ouvert à tant d'ames captives,
Où ravie elle vit, non sans affliction,
Cette admirable vol de son Ascension.
Ne jouissant donc plus de sa chére présence,
Qui dira les affronts, insultes, mal-veillance,
Et persecutions de ces Juifs enragez,
Par qui tous les amis de JESUS outragez,
Furent pris ou chassez de cette sainte terre,
Après avoir souffert une cruelle guerre,
Comme ceux qui pour lui parurent plus zelez,
Qu'on vit tous les premiers de ces lieux exilez,
MAGDELEINE sur tout, comme la plus fidele,
LAZARE, MAXIMIN, sa sœur MARTHE, & MARCELLE,
Qui

Qui contraints par les Juifs à partir promptement,
Furent tous exposez au perfide Element,
Dans un méchant bateau, sans voiles & sans rames,
(Moins propre pour sauver, que pour perdre ces Ames,)
Bien avant dans la Mer, & jusques au milieu,
Sans Pilote, sans Guide, à la garde de Dieu,
Ainsi furent traitez par ces esprits si rustres,
Ces glorieux bannis, ces fugitifs illustres.
Aussi-tôt que la Mer eut reçu ce fardeau,
Sa fureur s'adoucit aussi bien que son eau,
Et se trouva par tout tranquille, & dans le calme,
Portant de la Judée une si belle palme,
Qui du Navire étoit comme l'arbre & le mas,
Pour être transplantée en de plus doux climats.
Le Ciel faisant pour elle, & pour toute l'Eglise,
Ce qu'il fit autrefois pour le petit MOYSE;
Et les Anges mandez pour abbatre les flots,
L'office & le devoir des braves Matelots.
Sur un char azuré, le Dieu marin NEPTUNE,
Tout interdit de voir cette bonne fortune,
Et sans pouvoir comprendre un pareil accident,
Arrête ses chevaux, & baisse son trident,
Reconnoissant assez au cours de cette Barque,
Que la Mer reconnoît un plus puissant Monarque,
Si-tôt qu'à son signal, les cornets des TRITONS
Font sauter & bondir les Dauphins & les Thons,
Quand on voit tout autour les vertes NEREÏDES,
Escorter ce bateau sur ces plaines humides,
Où cette troupe court pour y paroître mieux
Coëffée également de joncs & de glayeux,
Les Syrenes ensuite embouchent leurs coquilles,
Et marient leurs voix à celles de ces filles,
Qui toutes ont en main des branches de corail,
Afin d'en augmenter la pompe & l'attirail.
On voit monter du fond les troupes écaillées,
De ce beau train naval toutes émerveillées,

Qui portent sur leurs dos, de leur pays natal,
Les Perles, l'Ambre gris, le Nacre & le Crystal.
Ni les Monstres marins, ni la lourde Baleine,
N'osent plus respirer, pour n'émouvoir la plaine,
EOLE ne court plus avec ses postillons,
Pour exciter sur l'eau de subits tourbillons.
Sur son teint si poli, qu'il semble être solide,
Cette vieille THETIS n'a plus aucune ride;
Et voyant son desir & plaisir accompli,
Paroît toute ajustée, & ne fait pas un pli,
Les tempêtes sans bruit étant toutes allées,
Troubler en autre part les campagnes salées,
Et la Mer, la grande mere, après ce poids reçu,
Ainsi qu'auparavant n'a plus le dos bossu.
On la voit redressée, on la voit aplanie,
D'un pavé d'Amethiste, ou de Saphir unie,
Heureuse de porter sous un Ciel doux & pur,
Ces cinq Etoiles d'or sur un beau champ d'azur.
Que si la haute Mer, pendant cette courvée,
Paroît en quelque endroit doublement élevée,
A gros boüillons enflée, & jusqu'au Ciel monter,
Ce n'est que de l'orgueil qu'elle a de la porter.
Tous les vents attachez aux pieds de MAGDELEINE,
Retiennent par respect leur souffle & leur haleine,
Exceptez seulement quelques petits Zephirs,
Qui la font avancer autant que ses soupirs,
Faisant floter en l'air d'une façon galante,
Le voile de sa tête, & sa tresse volante,
Tout superbes & fiers de baiser ce bel or,
Et friser en passant cet ondoyant trésor,
Si bien que l'on peut voir, voyant ces flotes blondes,
Tout ce que font les flots, & ce que font les ondes,
Et comme le Soleil y répandant ses rays,
Redore ce cordage, & se prend à ses rets.
Quand les hautains Autans, Aquilons, & Borées,
N'osent plus sillonner ces plaines azurées,

Où ces seditieux & forçats forcenez,
Sont comme des mutins, ou lutins enchaînez,
Toutefois MAGDELEINE avec tant de bonace,
Ne cesse d'arroser & la mer & sa face,
Et sans cesse ni fin, déplorant ses malheurs,
Semble la faire croître, & l'enfler de ses pleurs,
Pendant que les poissons s'empressent & se hâtent,
Pour avaler cette eau, pour qui tous s'entrebattent,
Tant ils sont pour cela, dans l'eau même embrasez,
Et si fort desireux de s'en voir arrosez.
D'autres sous leur maison faite de Porceleine,
(Ne pouvant pas bien voir en face MAGDELEINE,)
Faute d'original ont recours au tableau,
Et tous admiratifs la regardent dans l'eau.
Ainsi pris, & surpris d'une telle imposture,
Au lieu du naturel, ils prennent la peinture,
Demeurant satisfaits, & ravis de la voir,
Au fond de ce flotant & liquide miroir,
Perçant d'un œil mouillé la vitre crystalline,
Où son voile à travers leur semble une BOULINE,
Et son port gracieux la leur fait estimer,
Cette Divinité, qui nâquit de la Mer.
Ainsi l'on voit la Nef de l'Eglise flotante,
Qui vient jusques à nous portant la Penitente,
Pour prêcher, pour instruire, & même seconder
Son frere, qui devoit tout premier la fonder,
Ainsi l'on voit voguer cette petite troupe,
Qui toujours a le VENT DU S. ESPRIT EN POUPE,
La Croix est le timon, contre le FORTUNAL,
Et la Foi sert ici de Phare & de PHANAL;
La Charité de feu, l'Esperance de voile;
JESUS est le PATRON, & MARIE est L'ETOILE,
Astres en leur désastre, à toute extremité,
Ou bien la CALAMITE', en leur calamité.
Leur QUADRAN, leur EGUILLE, & leur seule BOUSSOLE,
Qui les guide sur Mer, les aide, & les console,

L'Amante est leur AYMANT, la PROVINCE, leur NORT,
L'EMPIRE'E est leur POLE, & MARSEILLE, leur PORT.
Ainsi cet admirable & precieux Navire,
Que la Mer nous ameine, & la terre desire,
(Comme un NID D'ALCYONS, porté sur les Dauphins)
Arrive heureusement jusques à nos confins,
Ayant parachevé sa course fortunée,
Et traversé pour nous la Mediterranée.
Enfin pour le bonheur, & l'honneur de ce lieu,
L'hôte avec ses deux sœurs, les hôtesses d'un Dieu,
Pour nous enrichir tous, après cette merveille,
Surgissent à bon port à celui de MARSEILLE,
Après être arrivez des Pays étrangers,
En dépit de l'orage & de tous les dangers.
O Ville sans pareille, il faut que tu t'estimes,
Heureuse par dessus toutes les Maritimes,
Recevant dans ton Port ces richesses sans prix,
Que les Juifs insensez rebutent par mépris;
Richesses qui n'ont pas au monde leurs égales,
Que l'on peut appeller PERLES ORIENTALES,
Le plus riche trésor qui fut dans le Levant,
N'en ayant jamais eu de tel auparavant,
Ni même à l'avenir, trop heureuse MARSEILLE,
Tu ne peux recevoir, ni voir chose pareille.
Cette Barque te porte un mort ressuscité,
Qui vient te secourir en ta necessité,
Ce grand ami de Dieu, le bienheureux LAZARE,
Qui sera de ton Port le plus illustre Phare,
Ton saint PALLADIUM, ton Astre, ton Flambeau,
Qui choisira ton sein pour son second tombeau,
Par qui tu deviendras, de Payenne une Sainte,
Si-tôt que tu l'auras reçu dans ton enceinte,
Où, pour l'honneur public, & le bien general,
Il mettra le premier son Siege Pastoral,
Comme un Trepié sacré qui rendra des oracles,
Toujours autorisez par de nouveaux Miracles.

Oracles bien divers de ceux de ton PHOEBUS,
Sans amphibologie, Enigme, erreur, abus.
Aussi vrais & divins, que tous ceux des SIBYLLES,
Entendus & citez par tous les plus habiles,
Beaucoup moindres pourtant, que ceux qu'il prêchera;
Quand ce ressuscité, te ressuscitera.
O Cité fortunée, & Ville incomparable,
Reçoi dans ton pourpris ce Prelat venerable,
Qui sera pour ton bien, (étant universel)
Le flambeau de ta terre, & de ta mer le sel.
Il est accompagné de sa sœur MAGDELEINE,
Qui vient pour t'éclairer, comme une LUNE PLEINE,
Ou bien comme une nue, ou celeste arrosoir,
Prête pour arroser ton sterile terroir,
Tant des pleurs de ses yeux, que des eaux de la grace,
Ce qui rendra bien-tôt toute ta terre grasse,
Qui portera le fruit qu'elle vient y semer,
C'est à toi maintenant de le faire germer.
Reçoi donc de sa part la Loi de L'EVANGILE,
Qu'elle vient promulguer pour ton bien plus utile,
Et te faire sçavoir, jusques-ici sur ton Port,
Que c'est pour te sauver que son Soleil est mort;
C'est elle qui l'a vu coucher sur le CALVAIRE,
Tu ne peux recuser ce témoin oculaire,
Après qu'un cas horrible, & funeste accident,
L'eut fait voir à midi, près de son OCCIDENT;
Elle vient D'ORIENT, pour te rendre fidele,
Te donnant cette triste & joyeuse nouvelle,
Qu'un Dieu sur une Croix, d'une étrange façon,
A versé tout son Sang, pour faire ta rançon,
Encor qu'il l'eût pu faire avec deux seules goutes,
Elle en porte en un vase, afin que tu n'en doutes,
Et veut, pour amollir ton cœur de diamant,
T'en faire voir la montre, après le payement.
Voilà le principal des plus precieux gages,
Dont tu dois maintenant payer les ARRERAGES,

Après

Après ce que JESUS, sans épargner les frais,
A fait A SES DE'PENS, pour tes seuls INTERESTS.
Quitte donc tes erreurs, & vient lui faire hommage,
Pour, en quelque façon, reparer ce DOMMAGE,
Adore un Dieu pour toi brûlé sur une Croix,
Au feu de son amour qui se prit à ce bois;
Et si tu veux cueillir le fruit de ses paroles,
Brûle & mets dans le feu tes infames Idoles.
Abbats cette DIANE, aussi-bien que VENUS,
Si tu veux contenter ces Etrangers venus;
Renverse leurs Autels, & démoli leurs Temples,
Pour les édifier par de meilleurs exemples,
Et je te prédirai que tu pourras un jour,
Du TEMPLE DE DIANE, en faire ta MAJOUR,
Où l'on verra briller avec ce nouveau titre,
Le lustre merveilleux d'un AUGUSTE CHAPITRE.
C'est ce que MAGDELEINE, en te portant la Foi,
Te prêche, te demande, & desire de toi,
Après t'avoir appris tous les autres Mysteres
Qui se sont operez au pays de ses peres.
Après que notre Sainte eut fait ce que je dis,
Et changé cet Enfer en un vrai Paradis,
Se rendant admirable à toute la PROVENCE,
Par ses rares discours & divine éloquence;
Ayant fait dans MARSEILLE un indicible fruit,
Elle se retira du monde & de son bruit,
Près d'un bois habité des Faunes & Dryades,
En un lieu qu'à present on appelle AYGALADES,
Dans une obscure grote, où le flambeau du jour
Ne peut rien faire voir pendant qu'il fait son tour.
Ce saint lieu, qui n'est pas éloigné de la Ville,
Fut visité jadis, au rapport de JOINVILLE,
Par le grand SAINT LOUIS, de qui la pieté
Fait encor remarquer ce qu'il avoit été,
Fondant au même Roc un beau Convent de CARMES,
Pour un memorial du succès de ses armes,

Revenu d'outre-mer, d'abattre les Turbans,
Faire fumer l'Egypte, & briser les Croissans,
Lorsque son Cimeterre, en cette rude atteinte,
Donna pour Cimetiere, aux Payens Terre-Sainte,
A tant de Sarrazins qu'on vit ensevelis
Sous l'effort & le poids des nobles Fleurs de Lys,
Pendant que l'on voyoit sous ses armes leurs Lunes,
Se ployer & courber après tant d'infortunes,
Quand notre saint Heros, au milieu des combats,
Donnoit à tous la chasse en prenant ses ébats,
Lors qu'aussi-tôt après, leur puante Mosquée,
De l'odeur de nos Lys fut remplie & musquée,
Et que par cette ardeur des François aguerris,
Damiete qui fuyoit, se rendit à Paris;
Dont on vit voltiger la brillante Oriflamme,
Sur la plus haute tour de cette Ville infame,
Pendant qu'on entendoit trompettes & clairons,
Honorer hautement ces celestes fleurons;
Quand la France poussant & reculant ses bornes,
La Croix fleurdelisée abbatit tant de cornes,
Et que par la valeur du grand Roy des François,
Les plus communs blasons ne furent que des Croix.
Etant donc de retour de ces saintes Croisades,
Ce Monarque honora ledit lieu d'Aygalades,
Où ces Peres encor, en leur vieux bâtiment,
Gardent de ses bienfaits, l'éternel monument,
Et cette même Baume, où notre grande Sainte
Commença ses regrets, & poursuivit sa plainte,
Qui dura dans ce lieu pendant six ou sept ans,
Pour l'exemple futur des plus grands penitents,
Dans une austerité qui ne se peut décrire,
Par un long, rigoureux, & severe martyre.
Mais le monde importun y venoit si souvent,
(Tout aussi-tôt après qu'il en eut eu le vent,)
Que la Sainte pensa de changer de retraite,
Abandonnant ce lieu par sa fuite secrete,

Tout de même qu'ont fait depuis les plus grands Saints,
Qui vivoient au desert pour les mêmes desseins,
Voulant être en repos & dans la solitude,
Sans que rien en troublât la douce quietude.
Marie enfin sortit, & quitta ce lieu-là,
Pour venir en ce Roc, qui mieux la recela,
Ou plutôt (comme dit son histoire admirable,)
Elle fut transportée en ce lieu venerable,
(Pour y parachever le plus grand de ses faits,)
Par les Anges chargez d'un si glorieux faix,
Ravissants & ravis dans leur haute démarche,
De porter sur leur dos cette sainte & belle Arche,
Jusqu'en cette Spelonque où vivoit un Dragon,
Quand cette Arche sacrée en chassa ce Dagon,
Qui d'abord sort de là, se retire & s'écarte,
Pour être après vaincu par sa sœur sainte Marthe,
Qui le prit dans un bois proche de Tharascon,
Ville de qui depuis la bête prit son nom.
On l'appella Tharasque, un monstre Antropophage,
De qui tous le pays ressentit le ravage,
Après que Magdeleine eut à ce Lou-garou,
Commandé de quitter cet effroyable trou,
Ou plutôt cette Baume, en tout si remarquable,
Qu'on n'en sçauroit trouver au monde une semblable,
Où la nature a fait ce que ne sçauroit l'Art,
Qui semble toutefois avoir là bonne part,
Etant si naturelle & si bien embellie,
Qu'elle peut s'appeller la rudesse polie,
Puisqu'il semble de voir en ce lieu sans pareil,
Combattre l'artifice avec le naturel,
Comme si l'un de l'autre empruntoit sa parure,
Dans cette inimitable & parfaite cambrure,
Par un écoulement qui n'a jamais cessé,
Vous diriez que ce toict n'est qu'un crible percé,
Un Ciel qui pleut toujours, une pleurante voûte,
Pour sa Defluxion, sa Migraine, & sa Goutte.

Enfin

Enfin un insensible, & sensible Rocher,
Qui ne s'émeut de rien, & se laisse toucher,
De qui la dureté, si vivement dolente,
Se fend pour faire voir la pierre distillante,
Alambic lambrissé, sans diminution,
Lambris alambiqué, sans interruption.
Mais j'aurois grand besoin d'une autre Rhetorique,
Pour bien décrire ici cette rare fabrique,
Ou plutôt pour benir l'ouvrier de ce couvert,
Qu'il a si bien serré, pour le tenir ouvert,
De sorte qu'à vrai dire, en ces fentes entieres,
On ne peut bien sçavoir l'endroit de ces goutieres,
D'où, par je ne sçai quels invisibles canaux,
Et secrets Aqueducs, ce toict répand les eaux;
Excepté seulement sur le lieu d'une couche,
Où jamais par respect, l'eau ne tombe, ni touche,
J'ai donc pu, sans que j'aye en rien exageré,
Appeller ce lieu-là, *Noli me tangere.*
Or puisque l'eau l'épargne, & qu'elle le conserve,
Voyons ce qui se voit dans ce lieu de reserve:
A côté de la grotte, un rocher élevé
D'une canne & demi par dessus le pavé,
Avec sa fermeté si durable & constante,
Servant de reposoir à notre Penitente;
Et la merveille fut que ce roc s'amollit,
Quand elle s'y couchoit pour en faire son lit,
Vous en voyez ici la figure naïve,
Mais si bien qu'on diroit que la pierre soit vive,
Et que sa bouche ouverte a voulu soupirer,
Comme si son esprit la faisoit respirer.
Approchez donc pour voir cette femme étendue,
Dont la parole encor vous semble être entendue;
Qui s'y rend attentif, croit qu'elle parlera,
Ou du moins que son œil abbatu coulera,
Et que fondant en pleurs, toute froide & transie,
Elle peut bien passer pour NIOBE durcie,

Qui

Qui porta toutefois un cœur tendre & de chair,
Bien que petrifiée en un corps de rocher,
Car ce marbre attendri, qui forme sa statue,
Vous peut bien faire voir que la douleur la tue,
Et que la tourmentant jusqu'au fond des boyaux,
Ses yeux, pour l'exprimer, vont servir de tuyaux,
Afin que cet endroit, seul dans la secheresse,
Soit arrosé des pleurs de cette Pecheresse,
Que tout se trouve humide en cet Antre pleureur,
(Qui cause avec plaisir la tristesse & l'horreur,)
Que le rocher fendu, que la pierre amolie,
Témoignent son regret & sa mélancolie;
Et que dans ce cachot, du fond jusques au seuil,
Tout d'un commun accord, compatisse à son deuil,
Que si vous y voyez les choses insensibles,
Prendre des sentimens tout à fait indicibles,
Pourrez-vous bien aussi, PECHERESSES, les voir
Sans vous en attrister, sans vous en émouvoir,
Si la pierre se fend, si le roc devient tendre,
Il vous en dit assez pour se bien faire entendre.
Voici doncques la place, & le même côté
Où cette PENITENTE a si long-temps été,
C'est ici qu'elle oüit du monde les reproches,
Qui lui parloit ainsi sur ces scabreuses roches.
» *Que fais-tu,* MAGDELEINE, *en ce triste sejour,*
» *Qui prive tes beaux yeux de la clarté du jour?*
» *Pourquoi t'ensevelir en des lieux si funebres,*
» *Où tu ne sembles plus qu'un* ANGE DE TENEBRES,
» *Qu'as-tu fait des soûris, des graces, des attraits,*
» *Qui te faisoient briller sur les plus beaux portraits;*
» *Quelle métamorphose en cette grotte sombre!*
» *Tu fus un beau Soleil, & tu n'es plus qu'une ombre,*
» *Qui semble être venue en cet Antre si noir,*
» *Du profond de l'abîme, & damnable manoir,*
» *Pour venir habiter cette affreuse demeure;*
» *Pourquoi n'attendois-tu qu'une vieillesse meure,*

» *Vint déteindre ton teint, & sillonner ton front,*
» *Sans te faire toi-même un si cruel affront,*
» *Comme pour empêcher qu'on ne te reconnoisse?*
» *Pourquoi laisser flétrir la fleur de ta jeunesse,*
» *Dans la verte saison de tes plus doux appas,*
» *Sçachant que c'est un fruit qui ne se garde pas,*
» *Que la beauté du corps, & l'embon-point de l'âge,*
» *Passent comme un éclair transparent & volage,*
» *Comme un cheval ailé qui va sans éperon,*
» *Et mieux qu'aucun vaisseau, de voile & d'aviron,*
» *Que c'est un cerf volant, qui court à toute bride,*
» *Pour te venir marquer d'une éternelle ride?*
» *Veux-tu sçavoir son nom? Ce coursier que j'entens,*
» *Qui gallope toujours, n'est autre que* LE TEMPS;
» *Pourquoi donc n'attens-tu, pour faire ta retraite,*
» *Que l'hyver de ta vie ait neigé sur ta tête,*
» *Et que ta tresse blonde, en te désobligeant,*
» *Passe d'un âge d'or dans un siecle d'argent,*
» *Sans te précipiter à ta propre ruine,*
» *Laissant agir sur toi la Sagesse Divine.*
» *Mais ô Dieu, qu'est ceci? Que vois-je en ce recoin?*
Ce qui te pourra bien faire tenir de loin;
» *Voudrois-tu m'accabler de ronces & de pierres?*
Je ne veux contre toi que mes seules prieres;
» *Que te servent ici ces épineux chardons?*
A me faire éviter les éternels charbons.
» *Comment appelles-tu ces piquantes orties?*
Les nouveaux éventails des femmes repenties.
» *A quoi te peut servir cette tête de mort?*
A penser que la mienne aura le même sort.
» *Pourquoi tant regarder cette effroyable face?*
C'est pour y reconnoître, & voir comme tout passe.
» *Mais qu'y vois-je d'écrit, d'une lettre de main?*
Pour moi c'est aujourd'hui, pour toi sera demain.
» *A quoi donc te condamne une telle sentence?*
Avant que de mourir, à faire penitence,

» *Di-*

» *Dis-moi, que cherches-tu dans ces trous qui font peur?*
C'est, c'est pour y trouver que tu n'es qu'un trompeur.
» *Que peux-tu maintenant méditer dans ce Livre?*
Tant ce que je dois fuir, que ce que je dois suivre.
» *Que te servent ici ces deux bâtons croisez?*
Pour m'en charger le dos, sont ainsi dispolez.
» *A qui crois-tu parler, qui bien ne te réponde?*
A l'ennemi des Croix, comme toi, monde immonde.
» *Qu'as-tu dans cete boëte, est-ce du vieux levain?*
C'est contre la brûlure un onguent souverain.
» *A quoi te peut servir cet horrible Cilice?*
A parer tout mon corps de ta vaine malice.
» O *l'étrange cuirace, hélas! & que crains-tu?*
Je crains de ne t'avoir tout à fait abbatu.
» *C'est un arme,* Magdon, *que je viens te défendre?*
Monde; c'est contre toi que je veux m'en défendre.
» *Mais encore, dis-moi, qui crois-tu que je sois?*
Un des plus grands voleurs qui m'attaque en ce Bois.
» *Ne crains-tu pas aussi de rencontrer ma bande?*
Elle ne fera rien que Dieu ne le commande.
» *Epargne au moins ton corps, puisque nous t'épargnons?*
Je n'en ferai que pis, malgré tes compagnons.
» *Va, je vois que ton mal est irremédiable?*
Je me mocque de toi, de la chair & du Diable.
» *Que tiens-tu dans la main? quel instrument voici?*
Un foüet qui sera bon pour te chasser d'ici.
» *Pauvreté; à quoi te sert de te mettre à la gêne?*
» O *quelle discipline! ô la pesante chaîne!*
C'est mon siecle d'airain, & mon âge de fer.
» *Mais est-ce en t'accablant que tu crois triompher?*
» *Ton corps ne peut durer sous ces dures écorces;*
» *Ton courage est trop vain, & plus grand que tes forces,*
» *Ton sexe est trop fragile, & ta temerité*
» *Ressentira bien-tôt ce qu'elle a merité.*

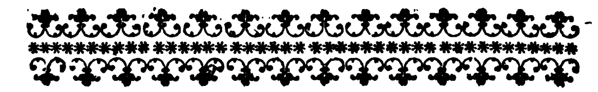
Magdeleine à cela, pour toute sa réponse,
Lui dit, le repoussant avec un coup de ronce:

» Sort

» Sors d'ici malheureux, avec tes faux appas,
» Si je te fais pitié, tu ne m'étonne pas,
» Si tu n'as pas pour moi de ruse plus subtile,
» Je n'entens point d'ici ta voix de Crocodile,
» Et quoi qu'en me flattant, tu semble me pleurer,
» Tu n'as autre dessein que de me devorer,
» Mais je suis du tout sourde à ta voix de Syrene,
» Et j'aime mieux servir, qu'être ta souveraine,
» Etre plutôt esclave, & ne rien posseder,
» Que d'être possedée, & te devoir ceder,
» Le herissé Cilice, & la Chaîne pesante,
» L'un me semble plus doux, & l'autre plus plaisante,
» Que mes colliers dorez, que ma gaze & mon lin,
» Que mon drap d'or frisé, que mon linge plus fin.
» Les cailloux que tu vois, comme mes pierreries,
» Sont bons pour t'accabler, avec tes tromperies,
» Mes roses, mes plaisirs, mes passe-temps plus chers,
» Se trouvent aux chardons, aux ronces, aux rochers:
» Ne me cherche donc plus parmi ces solitudes,
» Des doüillets comme toi les trouveroient trop rudes;
» Laisse qui t'a quitté, sans troubler mon repos.
Ce sont là les discours, entretiens & propos,
Que Marie eût ici dans sa grotte profonde,
Quand elle rejettoit les amorces du monde,
Méprisant ses appas & ses allechemens,
Et bouchant son oreille à tous ses sifflemens.
Avec ces sentimens, qui n'étoient qu'ortodoxes,
Ces Colloques puissants, & ces beaux paradoxes,
Et pendant que son œil en larmes se fondoit,
Par cette repartie elle le confondoit;
Ainsi sa fermeté, sa force, & sa constance,
Firent heureusement finir sa penitence;
Après quoi le Demon, vivement rebuté,
Hurla. J'ai combattu, mais Magdon m'a dompté,
Et la chair à la fin abbatue, & par terre,
Sous la grêle des coups, mourut en cette guerre,

Quand le monde vaincu, n'osa plus l'approcher,
La trouvant immobile autant que son rocher.
  Voilà tout l'abbregé d'une si belle vie,
Que nous avons enfin jusques ici poursuivie;
D'un tableau si puissant, un debile crayon,
Et d'un si grand Soleil, un fort petit rayon,
Jugeant qu'il nous falloit être en cette caverne,
Pour y bien raconter tout ce qui la concerne,
Et qu'on la verroit mieux en cette obscurité,
Qui donne tant de jour à la posterité.





LA MAGDELEINE.

LIVRE NEUVIÉME.

MUSE, il est déja temps, en ce lieu solitaire,
De rehausser ton vol, pour un autre mystere;
Sors donc de cette BAUME, & quitte ces deserts,
Pour prendre ton essor bien avant dans les airs;
Pour y suivre des yeux cette femme excellente,
Qui tire droit au Ciel, comme une Aigle volante.
Spectacle épouventable, autant que ravissant,
Vous rendez à ce point mon genie impuissant;
Ma plume ne sçauroit, du haut de la montagne,
Voler dans cette humide & liquide campagne:
Qui pourroit s'y guinder, sans des ressorts vivants?
Ou sans être emporté sur les ailes des vents?
Qui, sans un hypogryphe, ou sans quelque Pegaze,
Pourroit être témoin d'une si haute extase;
Tu n'attendras donc pas qu'on vienne ici planter
L'ECHELLE DE JACOB, pour t'y faire monter,
Sans laquelle pourtant cette gendarmerie,
Fait descendre & monter l'admirable MARIE;
Qui parmi ces Esprits montans & descendans,
Exhale de son cœur mille soupirs ardens.
N'espere pas non plus qu'un Aigle te transporte,
Ni par dessus les Cieux, ni jusques à la porte,
Comme fit autrefois, de la belle facon,
Celle de JUPITER, ce beau jeune garçon,

En cette occasion il te faut une autre aîle,
Pour t'y faire voler, ainsi que GANYMEDE,
Un sujet different de celui de son rapt,
Merite l'attirail d'un plus grand apparat,
Une plus belle escorte, un train plus magnifique,
Un celeste cortege, un Carrosse mystique,
Et fort semblable en tout à celui qui jadis,
Transporta par les airs ELIE au Paradis,
Quand un char embrasé l'enleva de la terre,
Et l'alla reposer en ce charmant parterre;
Char, où deux Seraphins, comme on croit attelez,
Eussent pû l'emporter au celeste Palais,
Quand ces brûlans coureurs bondissoient sur les nues,
Et suivoient dans les airs des routes inconnues.
Pour pouvoir achever un si glorieux cours,
N'aurois-tu pas besoin d'un si puissant secours?
Sans lequel tu pourrois signaler ton audace,
Par une lourde chute au dessous du Parnasse;
Car, qui ne tomberoit d'un si haut escalier,
S'il n'étoit appuyé contre le SAINT PILIER?
Mais n'apprehende point, vien, vien mon URANIE,
Si tu veux écouter la celeste harmonie,
Entend comme l'on fait entendre des Concerts
A celle que je chante, à celle à qui tu sers,
Regarde-la monter, AFFLUENTE EN DELICES,
Et comme elle s'en va courir ces hautes lices,
Voi comme elle est portée en ces hauts pavillons,
Sur les dos emplumez de tant de postillons.
Prens garde, comme tous s'empressent autour d'elle;
Et qu'à l'envi chacun veut lui tendre son aile,
Se débatant entr'eux qui la portera mieux,
Et la mettra plus près de la voûte des Cieux,
Comme s'ils desiroient de la voir tôt logée
Dans le point vertical de son haut APOGE'E,
Pour augmenter le nombre & l'éclat des flambeaux
De la CHAPELLE ARDENTE, où sont tous les plus beaux.
Admire,

Admire, en contemplant, ses volantes bannieres,
De son char triomphant les brillantes ornieres,
Ne la perds pas de vûe, & regarde comment
Elle s'en va tout droit contre le Firmament;
Ne découvres-tu pas à travers ces beaux voiles,
Comme déja son front est couronné d'étoiles?
Ne te semble-t-il pas que déja le Soleil,
La couvre d'un drap d'or qui n'a pas son pareil,
Que la Lune foulée argente sa chaussure,
Que les Astres sont prêts d'arondir sa coëffure,
Que le Soleil & la Lune, & le Ciel même encor,
Lui vont faire un habit d'argent, d'azur & d'or?
Le Soleil lui donnant le fin or de sa tête,
La Lune, cet argent que son frere lui prête,
Et le Ciel s'employant aussi de son côté,
Le bleu mignon qu'il a de tous emprunté;
De sorte qu'on peut voir en cet habit si rare,
Presque autant de couleurs dont l'Arc-en-Ciel se pare;
C'est en cette peinture, & par ce coloris,
Qu'elle passe pour l'Arc, & surpasse l'Iris.
Un spectacle si beau, par dessus le tonnerre,
Pourroit tirer à soi tous les yeux de la terre,
Qui dans le doux éclat d'un éblouissement,
Demeuroient ravis d'un tel ravissement.
Triomphe sans pareil! éclatante merveille!
Trop haute également pour l'œil & pour l'oreille;
L'un ni l'autre ne peut être en ces lieux porté,
Pour entendre ces tons, & voir cette clarté;
Il ne faut doneques pas, MUSE, que tu présumes
Que l'on te donnera des aîles & des plumes;
Pour voler, pour décrire un triomphe sans pair,
Il faut être tout autre, il ne faut pas ramper,
Ne t'y hazarde pas, quitte cette esplanade,
Sans faire une si haute & longue promenade;
Confesse ingenûment que tu ne sçaurois pas,
Dans cette vaste lice, aller de même pas;

Que ce n'est point à toi de ſuivre MAGDELEINE,
Et que pour la trouver, il faut perdre l'haleine;
Te laſſerois-tu pas d'un ſi penible tour,
S'il t'y falloit monter juſqu'à SEPT FOIS LE JOUR?
Merveilleuſe volée! admirable Colombe!
Qui monte autant de fois comme le Juſte tombe,
Il me ſemble la voir ſur une legion,
Qui la porte & l'eſcorte en cette region;
Je voi comme elle part, de même qu'une flêche,
Pour faire à ces beaux murs une notable brêche,
Attaquer ce Palais, des feux étincellant,
Et le prendre ou ſurprendre, avec ce camp volant;
Avec cet eſcadron ſi pompeux & ſi leſte,
Elle va pour oüir la muſique celeſte,
Ce mêlange divin de voix & d'inſtrumens,
Les plus melodieux, les plus doux & charmans,
Les Violes, les Luths, les Cornets, les Trompetes,
Dont toujours on ſe ſert pour de nouvelles Fêtes,
Et qui font éclater dans le Ciel, & dehors,
Les tons irreguliers des diſcordans accords,
Ces Amphions aîlez, ces divines Syrenes,
Surpaſſent de beaucoup toutes les voix humaines,
Des plus doux Arions, ou Chantres anciens,
Qui ne furent jamais ſi bons Muſiciens,
Qui chantent en B. MOL, par la CLEF DE NATURE,
Sans Game, ſans leçon, ſans Art, ſans tablature,
Et jamais APOLLON avecque ſes NEUF SOEURS,
N'égalerent au chant ces Chantres des NEUF CHOEURS.
C'eſt ainſi qu'on exalte, ainſi que l'on recrée,
Et l'oreille & les yeux de cette ame ſacrée,
Lui faiſant ſavourer près des fauxbourgs des Cieux,
Par un tel avant-goût, la gloire de ces lieux.
Diſons donc qu'en ces Airs, Hymnes, Chants & Muſiques,
MAGDELEINE eſt autant que L'EPOUSE AUX CANTIQUES,
Pendant qu'elle joüit de ces Concerts ſi doux,
Que font les Courtiſans de ſon divin Epoux.

Mais

Mais pour bien t'acquitter de ta charge donnée,
Muse, il te faut ici partager la journée,
Et tu dois accorder par ſept diverſes fois,
Au ton des ſaints Eſprits, ton Luth & ta voix.
Pour plutôt arriver aux celeſtes Courtines,
Notre Office ſe doit commencer par Matines;
Pour oüir ces beaux chants, levons-nous à minuit,
Quand le ſilence regne après la mort du bruit;
Quand les lambris des Cieux, ſereins & favorables,
Paroiſſent éclairez de Lampes innombrables,
De tant de Roſes d'or, paillettes & brillants,
Qui ne ſont que les yeux de ces Argus veillants.
Tous ouverts pour garder l'étincellante plaine,
Et regarder auſſi le vol de Magdeleine,
Dont Dieu même fait voir le glorieux deſtin,
Pendant qu'il eſt loué des Aſtres du Matin;
Que tout lui fait hommage, & que ſa main enſerre,
Affermit & ſoutient les confins de la terre,
Dont les extrémitez, le centre & la rondeur,
Auſſi-bien que les Cieux, adorent ſa grandeur;
Qui jette ſes regards ſur le ſein des campagnes,
Comme ſur les ſommets des plus hautes montagnes.
Si la Terre & les Cieux l'ont pour leur General,
La Mer le reconnoît pour ſon grand Amiral,
Lorſque ſa ſœur Aride, & d'elle ſecondée,
Baiſe très-humblement les mains qui l'ont fondée,
Et montre en ces quartiers que ſon aridité,
D'un Ocean de pleurs reſſent l'humidité.
Tant notre Penitente en ce lieu de plaiſance,
Pour appaiſer ſon Dieu, pleuroit en ſa preſence,
Si bien qu'accoutumée à l'arroſer ainſi,
Le terroir de ſon cœur ne fut point endurci.
Et dans ce beau deſert, où l'on la vit montée,
De ſes tentations ne fut point ſurmontée,
Encor que leur durée approchât quarante ans,
Parceque ſon Seigneur fut près d'elle en tout temps;

Ayant oüi sa voix & son INVITATOIRE,
Elle remporte enfin une heureuse victoire,
Après avoir suivi sa voye & ses propos,
Pour pouvoir quelque jour entrer en son repos.
Dans le vuide des Airs, dont le champ est fort ample,
Elle peut entonner *Laudes*, comme en un Temple,
Et parmi ces grands Chœurs des Anges voltigeans,
Alternativement louer LE ROY DES GENS,
Benir le trois fois Saint, & chanter ses louanges,
A l'imitation de ces braves Phalanges,
Comme fait dans le Ciel, (qu'on entend retentir)
Prophete, Confesseur, Vierge, Apôtre & Martyr.
Ses élevations aux Mortels admirables,
A celles de la mer ne sont pas comparables,
Dont les montagnes d'eau, qu'on voit bien-tôt créver,
Jusqu'à de si hauts lieux ne sçauroient arriver.
LA JUBILATION, qui tant de voix assemble,
Invite à ces Concerts toute la terre ensemble;
C'est-là qu'on peut oüir les accords differens
Des esprits & des corps qui se font dans les chants,
Et sensibles, ou non, dans cette conjoncture,
La louange appartient à toute creature,
Qui pour le Createur, chacune à sa façon,
Ne manque pas ici d'apprendre sa leçon.
Tous les cercles des Cieux en la voûte azurée,
Font assez remarquer leur danse mesurée,
Dont la voix pour fredons, n'a que des ROULEMENS,
Qui s'accordent fort bien avec les Elemens,
Toujours prêts à chanter tout à QUATRE PARTIES,
Toutes choses s'étant en langues converties,
Pour redire en tous lieux un *Benedicite*,
Qui témoigne leur joye & leur felicité.
Et tout premierement, les eaux qui sur les nues,
Par son divin pouvoir sont si hautes retenuës,
Puisqu'elles ont pour lit le doré Firmament,
Dont toute l'influence est sans écoulement.

Ensuite

Ensuite les VERTUS à ces ondes s'unissent,
Et toutes à l'envi le louent & benissent,
Parceque MAGDELEINE allant proche de là,
Dans sa grande ferveur les invite à cela,
Sur tout ce beau Courrier toujours infatigable,
Qui paroît tout ardent pour faire le semblable,
Qui jamais ne repose, & gallope toujours,
Pour le benir aussi pendant qu'il fait les jours.
Avecque le Soleil, la Lune, & son escorte,
Est encor invitée à faire de la sorte,
Et rendre ce devoir à ce même Seigneur,
Avec toute sa suite & ses Dames d'honneur,
Les étoiles du Ciel n'étant que ses suivantes,
Dont les vives clartez ne les font pas vivantes.
Après ces beaux brillants & belles Roses d'or,
La pluye en même temps, & la rosée encor;
L'Eté, le froid, le chaud, la bruine & la glace,
En ce Chœur, benissant, trouvent aussi leur place,
Même tous les Serpents, les venimeux Dragons,
Et les ventres beants des abîmes profonds;
La neige, les frimas, les nuits, les jours, la terre,
Les montagnes, les bois, les éclairs, les tonnerres,
Les fontaines, les mers, les fleuves, les ruisseaux,
Les poissons monstrueux, toute sorte d'oiseaux,
Orages, tourbillons, feu, vents, grêle; tempêtes,
Pour tout dire en trois mots, Anges, hommes, & bêtes,
Et rien n'est excepté, pour *Laudes* entonner,
Que la nature doit au Createur donner.
Ayant volé bien haut, assez proche des Poles,
Comme elle s'en retourne, elle dit ces paroles:
» J'ai vû JERUSALEM, cette sainte Cité,
» Sa gloire, sa splendeur, sa pompe, sa beauté,
» Qui descendoit du Ciel empirée, aussi belle,
» Qu'avec tous ses atours une Epouse nouvelle,
» Dont si pompeusement son Epoux l'embellit,
» Qu'elle semble l'Aurore, au sortir de son lit.

HYMNE.

HYMNE.

» *CETTE Cité réguliere,*
» *Dans tout son compartiment,*
» *Est en cela singuliere,*
» *Sur tout autre bâtiment,*
» *Qu'elle a sa* PIERRE ANGULAIRE,
» JESUS-CHRIST, *pour fondement.*

» *C'est dans cette grande Ville,*
» *Si chere à son Fondateur,*
» *En soi toujours immobile,*
» *Et son principal moteur,*
» *Que des voix plus de cent mille,*
» *Benissent le Createur.*

» *La place nous est montrée,*
» *A la clarté d'un flambeau,*
» *Pour nous faire avoir l'entrée*
» *D'un lieu si rare & si beau,*
» *La bienheureuse contrée,*
» *Où la mort a son tombeau.*

» *Que la gloire en soit donnée*
» *A l'unique Trinité,*
» *Si justement ordonnée,*
» *Dans une Trine unité,*
» *Et ne soit jamais bornée,*
» *Que de son Eternité.*

» BENI SOIT D'ISRAEL, LE SEIGNEUR, & le Maître,
» Que nous devons en tout, & par tout reconnoître,
» Qui nous a secourus, & nous a visitez,
» Après nous avoir tous, de son sang rachetez:
» Prenant, comme un moyen du salut qu'il opere,
» La maison de DAVID, son fils, & son grand' pere;

Comme

» Comme il l'a témoigné par la bouche des Saints,
» Interpretes ſacrez de ſes ſecrets deſſeins ;
» Ainſi nos ennemis ſerviront à notre aide,
» Et nous pourrons tirer de ce mal le remede,
» Dans le temps qu'il ſera miſericordieux,
» A ceux dont les enfans ne ſont point odieux.
» ABRAHAM notre pere, ayant mieux que tout autre,
» Connu, par ſon ſerment, qu'un jour il ſeroit nôtre,
» Afin que joüiſſant de ce qu'il a promis,
» Et délivrez enfin de tous nos ennemis,
» D'un cœur pur & ſincere, & d'une ame non feinte,
» Nous puiſſions le ſervir en repos & ſans crainte,
» Puiſqu'il donne la vie, & de l'ame & du corps,
» A ceux qui ſont aſſis en l'ombre avec les morts,
» Voulant les éclairer dans leurs tenebres ſombres,
» Afin qu'ils ne ſoient plus errants parmi les ombres,
» Et qu'avec eux auſſi nous puiſſions deſormais,
» Addreſſer tous nos pas au chemin de la paix.
Ainſi chante MARIE, & *Laudes* achevées,
(Ayant toujours les mains vers le Ciel élevées,)
Elle rentre en ſa BAUME, après un ſi beau tour,
Et vient s'y repoſer, en attendant le jour.
Après, ſur la montagne, elle commence *Prime*,
Si-tôt que le Soleil en redore la cime,
Quand ſes fumans courſiers, & ſuperbes chevaux,
Ont quitté tout en feu, le lit mollet des eaux,
Et qu'ayant ſecoué leur humide criniere,
De ſon char flamboyant, ont deſigné l'orniere ;
Quand l'Aurore naiſſante a pleuré ſur les fleurs,
Et que le Ciel reprend ſes premieres couleurs ;
MARIE auſſi reprend ſes premiers exercices,
Et vole derechef avec cette milice ;
Mais non ſans admirer les nouvelles clartez,
Qui dans ce point du jour, naiſſent de tous côtez,
Voyant comme la nuit vient de plier ſes voiles,
Et la confuſion que ſouffrent les étoiles.

Son

Son esprit est ravi de tant d'objets divers,
Qu'elle voit de si haut, presque en tout l'Univers;
C'est-là qu'elle benit, au dessus de la nue,
La main qui la soutient, & qui l'a soutenue;
Ainsi toujours très-humble, en cet état altier,
Il me semble l'oüir reciter le PSEAUTIER,
Et qu'après l'HYMNE dit, elle commence un Pseaume,
(Mais different de ceux qu'elle dit en sa BAUME;)
Car, helas! ils ne sont que PENITENTIAUX,
Dans l'amer souvenir, & regret de ses maux,
Quand elle se repent, se reprend & se tance,
Imitant d'un DAVID l'austere penitence;
C'est donc de la façon, que (pour ainsi parler)
MAGDELEINE, en volant, fait sa priere en l'air.
Triomphante Oraison! qui force, qui penetre,
Perce, & va faire aux Cieux une belle fenêtre;
Ne vous semble-t-il pas de l'entendre d'ici,
Prier Dieu, l'adorer, & lui parler ainsi:
» Seigneur, qui prens plaisir à me donner carriere,
» En élevant mon corps, exauce ma priere,
» Puisque mes ennemis, soulevez contre moi,
» Me donnent tous les jours quelque nouvel effroi,
» Ne cherchant qu'à me perdre, & devorer mon ame,
» Que ta mort garantit de l'éternelle flamme;
» Fai donc qu'en ton espoir je puisse reposer,
» Et détourne les maux qu'ils veulent me causer;
» Je t'offre volontiers des sacrifices doubles,
» Puis qu'enfin je me vois exempte de mes troubles,
» Et mes plus dangereux & puissans ennemis,
» Au dessous de mes pieds entierement soumis,
» Je dois m'accoutumer à ne craindre personne,
» Tandis que tu seras proche de ma personne,
» Car la force infernale, & le pouvoir humain,
» N'ont rien pour resister à ta puissante main,
» Qui bride des Demons, la bande soulevée,
» Pendant qu'en dépit d'eux je me vois élevée;

» Qu'à leurs griffes par tout je me puis dérober,
» Et voler hautement, sans crainte de tomber.
» C'est doncques devant toi, mon Dieu, que je confesse
» Leur animosité, ta force, & ma foiblesse ;
» Faut-il pas que mes pieds, toujours vers toi dressez,
» Pour aucun autre objet, ne soient plus empressez ;
» Si j'épluche ta loi, des tiens bien entendue,
» Jamais je ne serai de honte confondue ;
» Je la garderai donc le plus exactement
» Qu'une Amante doit faire aux yeux de son Amant ;
» Il faut que tous les jours, en ta sainte presence,
» J'amende les défauts de mon adolescence,
» Pour ne commettre plus contre toi de pechez,
» Je porte dans mon cœur tous tes propos cachez,
» Beni sois-tu, SEIGNEUR, pendant que tu m'enseignes
» Le grand chemin Royal du Royaume où tu regnes,
» Ma bouche a prononcé, comme un divin Edit,
» Le juste sentiment que la tienne m'a dit,
» Que je veux préferer à toutes les richesses,
» Ne trouvant du plaisir qu'en tes seules caresses ;
» Je méditerai donc sans cesse, jour & nuit,
» Le bien qui me profite, & le mal qui me nuit :
» Fai que j'ouvre les yeux aux choses admirables,
» Qui par tes volontez sont si considerables ;
» Dessille ma paupiere, & montre-moi le jour,
» Quoique je sois encor en ce mortel sejour,
» Il est vrai qu'en tout temps, en tous lieux, à toute heure,
» Je souhaite de voir ta celeste demeure,
» Pendant que ce desir dans mon cœur est gravé,
» Mon ame toute triste, est collée au pavé,
» Attendant tous les jours, comme elle s'y confie,
» Que ta seule parole enfin la vivifie ;
» Aussi pour échaper à ta severité,
» J'ai choisi le chemin où va la verité,

» Et

» Et parcouru tes loix avec plus de vitesse,
» Lorsqu'en ouvrant mon cœur, tu bannis ma tristesse.
Avec cette Oraison, qui rend les Cieux contens,
Elle finit son vol, & *Prime* en même temps,
Quand le Soleil levant, monte sur l'hemisphere,
Autant pour l'admirer, que pour toute autre affaire;
Car cet Astre faisant son journalier devoir,
Ne semble se lever que pour la venir voir;
Cette course achevée, avec un peu de pause,
Pour monter derechef, la Sainte se dispose.
Puis à l'heure de *Tierce*, avec les mêmes voix,
Recommence à voler pour la troisiéme fois,
De ses Divins Porteurs, l'ardeur se renouvelle,
Et tous viennent d'abord se ranger auprès d'elle,
Pour élever cette Arche aux étages plus hauts,
Après qu'elle a flotté sur la mer de ses eaux,
Elle n'est pas plutôt d'un deluge sauvée,
Qu'elle est tout de nouveau sur la terre élevée;
Si l'œil n'est ébloüi de l'éclat qui la ceint,
Il est ravi de voir enlever ce Corps Saint,
Qui dans ce haut état, parmi tant de lumieres,
Semble déja jouir de quatre excellens Doüaires,
Qu'auront un jour aux Cieux les corps des Bienheureux,
Celui-ci de Marie étant pris pour un d'eux;
Car quoique Penitente, il est comme Impassible,
Ce qui ne se doit pas estimer impossible;
L'air étant moins subtil que sa subtilité,
On ne sçauroit douter de son agilité,
Sa clarté se confond avec celle du Pole,
Pendant que vers le Ciel elle vole & revole;
Ciel qui voit avec elle, exempte de danger,
Un million d'oiseaux sous ses pieds voltiger,
Ce qui les rend confus, & leur Reine marrie,
De voir qu'elle est si bas au dessous de Marie,
Aussi-bien dédaignant ses hautes regions,
Elle n'y plane plus avec ses legions,

Voyant

Voyant que MAGDELEINE usurpe son empire,
Et qu'il lui faut ceder, ou bien avoir du pire.
» Quoi? (dit l'AIGLE) est-ce ainsi qu'une femme dans
l'air,
» Vient, avec tant de train, nous apprendre à voler,
» Comme si notre instinct ne peut, si ce n'est d'elle,
» Sçavoir fendre à propos le vent à tire-d'aîle,
» N'est-ce pas seulement à nous qu'il appartient,
» De vaguer & voguer en l'air, où l'on nous tient?
» Qui lui fait tant de fois abandonner sa BAUME,
» Pour nous venir morguer jusqu'en notre Royaume,
» Si promptement sur nous, quel droit s'est-elle acquis?
» Et notre region, est-ce un pays conquis?
» Pourquoi nous courir sus, & passer nos frontieres?
» Avec ce camp volant, & ces troupes altieres,
» Quel dessein ont formé ces bataillons épais,
» Qui nous donnent l'allarme, & troublent notre paix?
» Faudra-t-il habiter la terre avec les hommes,
» Si l'on vient nous chasser des quartiers où nous som-
mes?
» Qu'on nous laisse en repos dans notre appartement,
» Et que chacun demeure en son propre élement.
Ainsi l'AIGLE se plaint, s'estimant ravalée,
D'être tant au dessous d'une telle volée,
Pendant que MAGDELEINE, avec ses forts soutiens,
Continue, en volant, ses premiers entretiens,
Qui sont de reciter les Hymnes de ses Heures,
Jusques à son retour de ces hautes demeures;
Il me semble l'oüir, qui dit devotement,
Celui du SAINT ESPRIT, tout au commencement,
Où son amour ardent implore l'assistance,
Du même qui l'inspire à faire penitence,
Après l'avoir conduite en ce vaste desert,
Où se gagne la grace, où le peché se perd,
Où la sainte chaleur de sa divine flamme,
Enleve tout d'un coup & son corps & son ame,

Esprit qui fait ici, de ses Anges, de vents,
Et ses ministres feux, qui brûlent les vivants;
Ainsi MARIE en l'air, avec cette armée,
Au celeste brasier est toute consumée,
Mais en telle façon, jusques à ce point,
Que ce vent l'entretient, & ne l'amortit point,
Enfin le SAINT ESPRIT vole à *Tierce* avec elle,
En forme de Colombe, aussi blanche que belle;
Et ceux qui la portoient, après quelque repos,
Pour l'assister encor, reviennent à propos,
N'étant guere éloignez de sa sainte personne,
Sans se faire appeller, sans que la cloche sonne.
J'entens ce corps d'Armée, aussi beau que hardi,
Qui vient tout prêt à *Sexte*, autrement à midi,
Au temps que le Soleil a sa chaleur plus forte,
Cette troupe Angelique, encore un coup l'emporte,
La ravit à soi-même, & la remet au jour,
Ne la pouvant souffrir en ce triste sejour;
Un vol si merveilleux est capable en sa source,
D'arrêter le Soleil au milieu de sa course,
Voyant comme son char & ses quatre chevaux,
Trouvent en leur chemin de si puissans rivaux,
Qu'elle peut surpasser en son cours sa vitesse,
Et semble aller du pair avecque sa Hautesse,
Qui n'a pour conducteur qu'un Ange, & voilà tout,
Au lieu que MAGDELEINE en a mille par tout;
Son train est donc plus grand que tout autre équipage,
Si chaque Esprit lui sert de valet ou de page;
O qu'il fait bon la voir passer en cet état,
Autant accompagnée, ou plus qu'un Potentat.
Je la revois à *None*, après *Sexte* finie,
De ce même escadron divinement munie,
Pendant qu'elle revient, & paroît tout exprès,
Pour un cinquiéme vol, dans trois heures après,
Et dit, dans le transport de sa sublime extase,
Le Psalme commencé, que son cœur paraphrase;
C'est

C'eſt dònc en parcourant la plaine de ces champs,
Qu'elle médite ainſi les vers les plus touchants :
» Admirables, SEIGNEUR, ſont tous vos témoignages,
» Mon ame les admire avecque les plus ſages,
» Qui ne ſemblent avoir appris en tout leur cours,
» Que la belle clarté de vos charmans diſcours ;
» Ainſi le plus ſouvent, ſur la terre où je couche,
» Pour humer votre Eſprit, j'ai fait ouvrir ma bouche,
» Parceque tout le but de mes contentemens,
» N'étoit que le deſir de vos commandemens ;
» Jettez doncques les yeux ſur cette miſerable,
» Et ne la jugez pas ſuivant qu'elle eſt coupable :
» Si vous me l'avez dit, daignez dreſſer mes pas,
» Et dans ce haut chemin, ne m'abandonnez pas ;
» Voyez comme mes yeux ſont deux ſources de larmes,
» Pour avoir contre vous oſé porter les armes ;
» Le trouble en même temps s'eſt emparé de moi,
» Et je n'ai médité que votre ſainte Loi,
» Lorſque par mes clameurs j'ai frappé vos oreilles,
» Qui ne dédaignent pas d'en oüir de pareilles ;
» Parcequ'elles diſoient, du profond de mon cœur,
» Encor que PECHERESSE, exaucez-moi, SEIGNEUR ;
» C'eſt dès le point du jour, même avant la lumiere,
» Que mes yeux, pour vous voir, ont ouvert leur paupiere,
» Conſiderer les biens qui me ſont accordez,
» Et toujours méditer ce que vous commandez,
» Je puis encor ſonger, pendant cette montée,
» Aux principaux des Juifs qui m'ont perſecutée ;
» Mais l'horreur que j'avois de leur méchanceté,
» Me faiſoit d'autant plus cherir votre bonté.
» Enfin SEPT FOIS LE JOUR, avecque vos Saints Anges,
» Je me ſuis occupée à chanter vos loüanges,
» Paſſant toute la nuit, & le jour tout entier,
» En ce noble exercice, en ce ſacré métier,

» Qui pourroit concevoir la paix qu'experimente
» L'Ame de qui vous seul se déclare l'Amante ?
» Aussi pour ce sujet, mon Dieu, je vous promets
» Que mes levres diront des Hymnes à jamais,
» Parcequ'on me tira de la gueule beante
» Des loups, quand je n'étois qu'une brebis errante.
Ainsi *None* achevée, avec son Oraison,
Quelques heures après, sortant de sa prison,
On remet de nouveau MAGDELEINE en lumiere,
Pour reprendre l'essor de sa course premiere ;
Après un si grand vol, qu'on ne peut seconder,
Elle est donc derechef exposée au grand air.
A Vêpres aussi-tôt, tout ce MONDE ANGELIQUE,
Se prépare à porter cette sainte Relique,
Comme en l'ordre donné d'une Procession,
Chacun veut celebrer cette translation,
Toujours de plus en plus, pendant toute la marche,
Au dessus d'elle-même on éleve cette Arche,
Devant que la musique entonne des motets,
Qui devant les Corps Saints doivent être chantez,
Quand ils sont promenez en pompe solemnelle,
Sous un Ciel de parade, & magnifique Ombelle,
Le bruit des instrumens durant tout ce beau tour,
Eveille promptement les Echos d'alentour ;
Et quoique la clameur soit par tout redoublée,
La fête pour cela n'en paroît pas troublée ;
Au contraire tout l'air en devient plus serain,
Et la Sainte en priant, s'adresse au Souverain.
» Viens, dit-elle, SEIGNEUR, promptement à mon aide,
» Et sois dans mes malheurs, mon unique remede.
MARIE après cela, commence en même temps
Vêpres, mêlant sa voix à ces tons éclatans.
» O Seigneur, dont la main des mondains me sequestre,
» Toi qui dis à ton Fils, de s'assoir à ta dextre,
» Puisque tes ennemis, & les miens au tombeau,
» Sous tes pieds abbatus, te servent d'escabeau,
» Et

» Et que j'ai ressenti tes bontez paternelles,
» Me feras-tu pas voir tes clartez éternelles:
» O Dieu, si ce sont-là tes éternels desseins,
» De me faire briller dans la splendeur des *Saints*,
» Après que LUCIFER a bien perdu sa place,
» Sa grandeur, sa beauté, son bonheur, & ta grace,
» Puis-je pas craindre aussi d'avoir la même fin,
» Et tomber comme fit un si grand Seraphin,
» N'étant pas, n'étant pas, comme il étoit, un Ange,
» Mais un fragile corps, plein d'ordure & de fange,
» Aussi-bien cet illustre & premier criminel,
» Fut aussi-tôt puni d'un supplice éternel,
» Comme ont été depuis tant de méchans Monarques,
» Rois, qui de ton courroux ont ressenti les marques,
» Et se sont vûs enfin, après tous leurs excès,
» Sous tes pieds justement comme des pots cassez;
» Tu feras donc cesser ma crainte & mes allarmes,
» Si je te donne à boire au torrent de mes larmes,
» Croyant pour ce sujet, de pouvoir derechef
» Elever jusqu'au Ciel, & mes yeux & mon chef,
» N'ayant rien de plus cher, gravé dans ma memoire,
» Que le desir que j'ai de publier ta gloire.
»   Louez encor son Nom, enfans qui bégayez;
» Si vous ne pouvez pas, pour le moins essayez,
» Quoi qu'à la verité ce Nom soit ineffable,
» Du Levant au Couchant il est toujours louable,
» On sçait bien que sa gloire est pardessus les Cieux,
» Toutefois sur la terre il abbaisse les yeux;
» Par sa grande bonté, qui jamais n'est tarie,
» Il tire du fumier le pauvre qui l'en prie,
» Pour le mettre en honneur, & le loger au rang
» Que tiennent près de lui les Princes de son Sang.
  Ayant fini ce Psalme, elle en commence encore
Un troisiéme à l'honneur de celui qu'elle adore,
Et tout haut dans les airs, chante au son des clairons:
» Dans la maison de Dieu quelque jour nous irons;

» Puiſque déja mes pieds, & ceux de mon éſcorte,
» Se ſont comme arrêtez ſur le ſueil de la porte;
» Car c'eſt-là qu'ont monté les tributs du Seigneur,
» Pour confeſſer ſon Nom, digne de tout honneur;
» Belle JERUSALEM, vers qui toujours j'avance,
» Fai couler de tes tours, la paix & l'abondance
» Sur tous ceux qui te ſont entierement ſoumis,
» Et que tu mets au rang de tes plus chers amis.
» Helas! il me ſouvient que quand nos adverſaires,
» S'élevant contre nous, comme de faux corſaires,
» Nous ayant expoſez ſur un méchant bateau,
» Nous étions engloutis dans le ventre de l'eau,
» Pendant que leur furie, & la fureur de l'onde,
» Agitoit ſur la mer notre nef vagabonde,
» Si le bras du Seigneur, & plus long & plus fort,
» Ne nous euſſe conduit heureuſement au port;
» Qu'il ſoit doncques beni par mille feux de joye,
» Pour n'avoir pas permis que nous fuſſions leur proye,
» Ni que dans cet état, la colere d'iceux,
» Comme un loup affamé, nous mît la main deſſus;
» Notre ame cependant, ſans en être pipée,
» Des lacets des chaſſeurs, s'eſt enfin échapée,
» De même qu'un oiſeau qu'on veut prendre à la glu,
» Nous ſommes délivrez, puiſque Dieu l'a voulu;
» Mettons doncques en lui toute notre eſperance,
» Et l'appellons toujours à notre aide & défenſe,
» Puiſqu'il a fait pour nous & la Terre & les Cieux,
» Jamais nous ne ſçaurions faire ni dire mieux.
» Et toi, JERUSALEM, toi Cité qui le loges,
» Dois-tu pas avec nous entonner ſes éloges,
» Puiſque c'eſt lui qui t'a munie en toutes parts,
» Fortifié tes tours, tes portes, tes remparts,
» Beni tes citoyens, & comblé de ſa grace,
» Le nombre des enfans de ta feconde race,
» Qui, (tous tes ennemis, & tes maux diſſipez,)
» Te veut faire appeller, la VISION DE PAIX,

» L'œil

» L'œil de tout l'Orient, la gloire de l'Asie,
» Que sa main de la fleur du froment rassasie,
» Pendant que sa parole arose son terroir,
» Digne d'être le thrône où ce Dieu veut s'asseoir ;
» Enfin mille faveurs, & douces influences,
» Qu'il fait pleuvoir sur toi, pour qui sont ses finances,
» Sçache donc que jamais nulle autre Nation,
» N'a reçu comme toi sa benediction.

HYMNE.

» JERUSALEM *bienheureuse*,
» *Dite* VISION DE PAIX,
» *De vous toujours amoureuse*,
» *Je ne pense desormais*
» *Qu'à la clarté glorieuse*
» *De vos celestes Palais.*

» *Comme une Epouse nouvelle*,
» *Pour être jointe au Seigneur*,
» *Toute sainte, toute belle*,
» *Et digne de tout honneur ;*
» *O Ville, vous êtes celle*
» *Où reside mon bonheur.*

» *Vos places, vos murs, vos portes*,
» *Dans un air serain & pur*,
» *Sont rayonnantes & fortes*,
» *De perles, d'or, & d'azur*,
» *Où n'entrent que les cohortes*,
» *Qui souffrent l'âpre & le dur.*

» *Ce sont les pierres polies*,
» *Du rabot & du marteau*,
» *Dont elles sont embellies*,
» *Que la scie & le cizeau*
» *De l'Ouvrier font si jolies*,
» *Pour un bâtiment si beau.*

» *Dans l'universelle sphere*,
» *Qu'aucun jamais ne comprit*,
» *Gloire soit à Dieu le Pere*,
» *Au Fils, à son Saint Esprit*,
» *Souhait que chacun doit faire*,
» *Tant de voix, que par écrit.*
» Comme je m'apperçois que le Soleil se couche,
» Je veux encor avoir son saint Nom à la bouche;
» Et lorsque ce flambeau va s'éteindre en la mer,
» Au feu de son amour, le mien doit s'allumer;
» Pour donc continuer cette sainte pratique,
» Faut-il pas après l'*Hymne*, entonner le *Cantique*?
» Puisque j'eus autrefois mon Dieu pour Avocat,
» Le moins que je lui dois, c'est un *Magnificat.*
» Mon ame en ces hauts lieux, le Seigneur magnifie,
» Et mon esprit ravi, toujours le glorifie,
» Parceque nonobstant sa haute qualité,
» Il a vu sa servante & son humilité;
» C'est donc pour ce sujet que la race future,
» Benira quelque jour mon heureuse avanture,
» A cause qu'il a fait choses grandes pour moi,
» Me mettant au dessus de tout ce que je voi,
» Lorsque par un excès de sa misericorde,
» Il fait que près du Ciel, mon corps leger aborde,
» Pointant toujours en haut, au lieu de tendre en bas,
» Il manifeste assez la force de son bras,
» Par qui notre foiblesse est toujours soulagée,
» Et me soutient en l'air, après m'avoir changée,
» Pendant qu'il met à bas les esprits orgueilleux,
» Qui veulent s'égaler à ces monts sourcilleux,
» Comme ces Potentats, ces Princes de la terre,
» Dont il a pû casser le siege comme verre,
» Il a donc abbatu les Thrônes & les Daiz,
» De ceux que justement sa main a dégradez,
» Pour élever sur eux, les humbles qui s'abbaissent,
» Et reconnoissent Dieu, parcequ'ils se connoissent;
» Pour

» Pour l'entretien du pauvre, il veut se faire Pain,
» Et le riche est laissé vuide & mourant de faim ;
» Il a pris son enfant ISRAEL, pour lui faire
» Misericorde en tout, & le traiter en Pere,
» Ainsi qu'en assura la même verité,
» Nos ayeuls, Abraham, & sa posterité.
» Gloire au Pere, à son Fils, au S. Esprit encore,
» Du tombeau du Soleil, au berceau de l'Aurore,
» Comme au commencement, & durant tous le jours,
» De toute Eternité, maintenant & toujours.
La Sainte, encor un coup, est en l'air exposée,
Fort peu de temps après qu'elle s'est reposée,
Pour la septiéme fois, elle vole en ces lieux,
Et j'entens que déja, dans le chemin des Cieux,
Des loüanges de Dieu, mille bouches remplies,
Avecque MAGDELEINE, ont commencé *Complies*,
Sur le point que la nuit étend son manteau noir,
Pour rehausser l'éclat de son beau promenoir,
Mille brillans flambeaux, sur la celeste voûte,
Semblent s'être allumez pour éclairer sa route ;
Tant de lampes ne font qu'une même clarté,
Afin qu'elle ne prenne un chemin écarté ;
Mais pour aller tout droit dans cette belle voye,
Elle n'a pas besoin de tant de feux de joye ;
Ces puissans Conducteurs, qui la portent là haut,
Lui donnent de clarté, tout autant qu'il en faut,
Et le Ciel peut bien voir qu'elle (à cette heure induë)
N'a que faire des rais de sa lampe penduë,
La plus obscure nuit pour elle est sans horreur,
Incapable de chute, & moins encor d'erreur ;
Au contraire on diroit, à voir tant de lumiere,
Que le Soleil revient sur sa route premiere,
Et que ce curieux a voulu reculer,
Soit pour lui faire hommage, ou pour la voir voler.
Lors qu'en ces regions, si vastes & si hautes,
Elle veut s'occuper à confesser ses fautes,

Et s'employer ainſi, pendant cette heure-là,
Offrant de tout ſon cœur, à Dieu tout ce qu'elle a,
Elle éleve ſes mains vers le Ciel Empirée,
Pour faire un ſacrifice, au temps de la ſoirée,
Où, près de ſon beau corps, lumineux de tout point,
L'Etoile de VESPER ne paroît du tout point,
Encor bien que ce ſoit au temps que ſon or brille,
Que ce nouvel éclat lui dérobe & lui pille.
Comme cela ſe paſſe à ſa confuſion,
La Sainte cependant fait ſa confeſſion,
INVOQUE le ſecours, implore la clemence,
Et la bonté de Dieu, qu'elle ſçait être immenſe,
Pour avoir tant de fois, de ſon divin Sauveur,
Dans ſon affliction, reſſenti la faveur;
Puis elle le ſupplie, avec le même zele,
D'exaucer ſa priere, & d'avoir pitié d'elle;
Après elle s'addreſſe aux mondains inſenſez,
Et les fait ſouvenir de leurs crimes paſſez.
» Helas! juſques à quand, dit-elle, enfans des hommes,
» Mettrez-vous en oubli la terre dont nous ſommes,
» Quand méditerez-vous plus ſerieuſement,
» Que tout n'eſt ici-bas, qu'un pur amuſement,
» Que tout eſt vanité, tromperie, & menſonge,
» Et que tous vos plaiſirs paſſeront comme un ſonge;
» N'ayez donc plus le cœur, ainſi qu'auparavant,
» Comme un balon enflé, gros & rempli de vent;
» Pour moi voyant finir ma miſere paſſée,
» J'attens après ceci, d'être enfin exaucée,
» Puiſque tout contribue à mon ſoulagement,
» Pour n'être confondue au jour du Jugement.
» En vous, Seigneur, j'ai mis toute mon eſperance,
» Juſqu'à ce que je ſois en un lieu d'aſſurance,
» Et maiſon de refuge, illuſtre en ſa hauteur,
» Où toujours vous ſerez mon puiſſant Protecteur;
» C'eſt donc entre vos mains que je remets mon ame,
» (Que vous avez ſauvée, en un gibet infame,)
» Atten-

» Attendant que je dorme en l'Eternel repos.
C'eſt ainſi que MARIE acheve ſes propos,
En achevant auſſi, du jour l'heure derniere,
Pour voir à ſon retour, l'ETOILE MATINIERE,
Avec le même train de ces aîlez Atlas,
Qui portent ce fardeau, ſans jamais être las,
Epaulée en tout temps, de ces troupes fidelles,
Qui la tiennent toujours à l'ombre de leurs aîles;
Avec ce regiment, qui par tout la conduit,
Elle n'eſt point ſujette aux frayeurs de la nuit;
Car pour elle l'on voit la campagne allumée,
Comme étant d'Iſrael la colomne enflammée,
La verité d'un Dieu lui ſervant d'un écu,
Si fort, que qui l'attaque, en demeure vaincu;
Mais d'une telle trempe, & ſi fort favorable,
Qu'aux traits les plus aigus, il eſt impenetrable.
C'eſt enfin un bouclier, que rien ne peut fauſſer,
Et que flêches ni dards, ne peuvent offenſer;
Soit qu'ils volent le jour, ou pendant les tenebres,
Ils ne peuvent porter aucuns effets funebres:
On en verra tomber dix mille à ſes côtez,
Si comme MAGDELEINE, ils ne ſont pas portez,
Et tous feront bien tôt, ſi le Ciel ne les pare,
Le ſaut que fit en mer, le téméraire ICARE,
Comme avoit encor fait l'étourdi PHAETON,
Qui tomberent tous deux, prenant un trop haut ton.
Mais ſur de tels ſoutiens, notre admirable Sainte,
(Bien loin en cet état d'avoir aucune crainte,)
A l'ombre du Soleil, qui n'a point d'Occident,
Elle peut défier tout ſiniſtre accident;
Car quel Temple pourroit avoir aucun pinacle,
Qui fût plus élevé que ſon haut Tabernacle,
Que difficilement on pourroit approcher,
Sans courir auſſi-tôt riſque de trébucher.
Mais pendant qu'elle fait cette courſe nouvelle,
» Beniſſez, & loüez le Seigneur, (vous dit-elle,)

» Et

» Et vous tous maintenant, qui vous glorifiez
» D'être ses serviteurs, & vous y confiez,
» Qui demeurez debout en sa maison dorée,
» Dont vous pouvez avoir à tout moment l'entrée,
» Quand l'horreur de la nuit vient saisir les humains,
» C'est lors, que vous devez vers lui lever vos mains,
» Afin qu'après cela, votre sainte priere,
» Soit portée à l'instant, jusqu'à son Sanctuaire.
Ce *Psalme* étant fini, la Sainte chante après,
Et recite tout haut l'Hymne fait tout exprès,
Pour plus heureusement TERMINER la journée,
Continuant ainsi tous les jours de l'année.

HYMNE.

» AVANT *que la clarté du jour*
» *Acheve son illustre tour,*
» *Venez promptement, ô mon Dieu,*
» *Pour me garder en ce haut lieu.*

» *Venez terminer mes ennuis,*
» *Chasser les phantômes de nuits,*
» *Et lier si bien l'ennemi,*
» *Qu'il ne nuise au corps endormi.*

» *Faites, ô Pere Tout-puissant,*
» *Par votre cher Fils innocent,*
» *Et par le Saint-Esprit aussi,*
» *Tout ce dont je vous prie ici.*

» C'est maintenant, SEIGNEUR, que rien ne m'épouvante,
» Quand vous congediez en paix votre Servante,
» A cause que mes yeux, en veillant, ont pû voir,
» Et votre salutaire, & votre grand pouvoir,
» Produit publiquement à la face du monde,
» De tous les habitans de la terre & de l'onde,

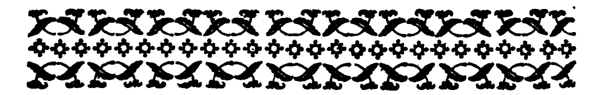
» *Com*me étant la lumiere, & le jour d'ISRAEL,
» De qui nous attendons un bien perpetuel.
Elle ne craint donc rien, cette Gendarmerie
N'étant que pour garder, ou regarder MARIE,
Qui peut appeller ceux qui suivent tous ses pas,
Autant D'ANGES GARDIENS, qui ne la quittent pas;
Et j'ose bien nommer ces bandes militaires,
Divins passe-volans, celestes volontaires;
Commandez, & mandez les uns pour la porter,
Les autres avec ordre exprès de l'escorter;
Ne faut-il pas aussi que tout le Ciel regarde
Ces beaux Esprits sans corps, qui font son Corps-de-garde.

Oüi, dis-je, ces Esprits, avec leurs doux accords,
Qui s'estiment heureux d'être ses Garde-corps,
Puisque ces troupes sont toujours entretenues,
Pour la faire voguer, ou voler sur les nues.

Voilà comme MARIE étant là de retour,
Finit heureusement les sept heures du jour,
Ainsi s'entretenant en ce saint exercice,
Elle chante bien haut tout le DIVIN OFFICE;
Mais nous nous égarons, craignons de trop oser,
Descendons avec elle, allons nous reposer.



LA



LA MAGDELEINE.

LIVRE DIXIÉME.

C'Est après ces transports, triomphes, & fanfares,
Ces hauts emportemens, vers les celestes phares,
(Qui brillent sur l'azur du doré Firmament,)
Qu'il nous faut retourner sur le bas élement;
Revien, Muse, revien de la haute campagne,
Faire une station au bas de la montagne;
Rentre dans cette Baume, & voi ce triste objet,
Tout propre à te fournir un funeste sujet;
Déplorable argument, d'une triste Elegie,
Qui pour ces accidens, a beaucoup d'énergie,
C'est ici que ton encre aura cette couleur,
Qu'il faut pour bien dépeindre une grande douleur:
Je remarque déja qu'elle devient plus noire,
Pour faire remarquer l'endroit de cette histoire,
Et comme c'est ici qu'il faut prendre le deuil,
Avant que d'approcher le lieu de son cercueil.
Chante donc en pleurant, Muse triste, & joyeuse,
Une Mort devant Dieu, tout-à-fait precieuse;
Accorde-moi ton luth, en cette affaire ici,
Allonge-lui les nerfs, pour mon cœur retreci,
Force-le doucement, oblige-le de dire,
Que Magdeleine enfin nous quitte, & se retire,
Torture-le si bien, qu'il puisse clairement
Apprendre & déclarer l'état de son tourment;

Déchire

Déchire en cette mort, ses arides entrailles,
Pour lui faire tout haut sonner ses funerailles;
Que la voûte du Luth, & celle du Rôcher,
Fassent, en resonant, l'office du clocher:
Que le lugubre son des Echôs languissantes,
(Par ce trépassement, que tu pleures & chantes,)
Réponde maintenant, pendant que le Ciel plût,
Au double carillon du clocher & du luth;
Marie avecque lui, puisque MARIE est morte,
La plus mourante voix que la tristesse porte,
Afin qu'à tes regrets, mon humeur concourant,
Ne puisse respirer qu'un air triste & mourant.
Musiciens du Ciel, il faut en cette grotte,
Prendre un ton different, & changer là de note;
Vous devez en sa mort, nous faire oüir un air,
Tout autre que celui que vous chantiez en l'air;
Il faut, il faut avoir de nouvelles Musiques,
Avec les instrumens les plus mélancoliques,
Dites-nous, en laissant tous ces beaux airs de cour;
Des Cantiques de mort, non des chansons d'amour;
Que tout puisse attrister, Hymne, Verset, Antienne:
Que le plain-chant plaintif, soit A LA LYDIENNE;
Que les funebres tons, & lugubres accents,
Puissent de cette mort, instruire les passants;
Qu'enfin, les airs joyeux changez en THRENODIE,
Tout vôtre chant ne soit qu'une PALINODIE.
MORTELS, avec ceux-ci, plaignez autour du corps
De l'Amante du Roy des vivans & des morts;
Donnez du sentiment aux choses insensibles,
Par des regrets publics, & des douleurs visibles,
Ne soyez donc ici saintement attristez,
Que pour nous témoigner le deuil que vous portez.
Et vous, petits ruisseaux, fils des grandes fontaines,
Ne grossirez-vous pas, pour arroser les plaines?
En nous prêtant ici tout votre argent fondu,
Pour nous faire pleurer ce grand Trésor perdu.

Grands

Grands fleuves, qui toujours passant jusqu'aux extrêmes,
Semblez & vous fuir, & poursuivre vous-mêmes,
Murmurez-vous pas, de sçavoir, en passant,
Que MARIE est déja passée en nous laissant;
N'irez-vous pas d'abord, une autre fois plus vite,
Annoncer cette mort au païs D'AMPHITRITE:
Allez donc, puisqu'elle est dans le nombre des morts,
Et faites-en courir le bruit jusqu'à ses bords,
Afin qu'après ce coup, l'eau de votre grand' mere,
Par celle de nos yeux, devienne plus amere,
Et que prenant le deuil, dès qu'elle l'aura sçeu,
Elle soit la MER NOIRE, en perdant tout son bleu,
Ou plutôt la MER MORTE, après votre voyage;
Allez enfin gronder d'un si fâcheux message,
Et sans plus retarder un si juste dessein,
Allez tôt décharger ce regret en son sein.
Miroirs si naturels, faits d'un cristal liquide,
Peintres, qui faites voir sur une toile humide,
(Avecque votre argent, qui n'est pas monnoyé,)
Le portrait du Soleil, à fond d'or, mais noyé,
Si bien que l'on diroit, qu'une chute seconde,
Précipite son fils, ou lui-même dans l'onde,
Comme lorsque tombé, pour sa honte & son dam,
Il éteignit ses feux aux eaux de l'Eridan,
Après avoir brûlé la moitié de la terre,
Que Jupiter vengea par un coup de tonnerre,
Qui fit en même temps faire à cet orgueilleux,
Et trop hardi cocher, le vrai saut perilleux.
Vous qui nous faites voir une si belle image,
Lui servant de bassin pour laver son visage,
Et les taches qu'il a, quand, y reflechissant,
Vous semblez lui donner un bain rafraîchissant.
Fontaines, je viens donc, après cette disgrace,
D'un torrent de mes pleurs, troubler votre surface;
Et comme je me sens tout troublé de souci,
Pour le même sujet, vous le serez aussi.

O vents,

O vents, quittez ici toute votre furie,
Pour soupirer après cette mort de MARIE;
Sans les défaire en terre, & les faire sur l'eau,
Laissez-là les sillons, soufflez vers son tombeau,
Comme pour honorer ce trésor qu'il enferme,
L'honneur & le bonheur de cette terre ferme,
Où toujours vers le Ciel, elle vint soupirer,
Jusqu'au dernier moment qui la fit expirer.
Paroissez-en émus, Rochers inébranlables,
Sans paroître à ce coup, du tout invulnerables,
Et vous laissez toucher de quelque sentiment,
De même que le fer pour l'amour de l'aymant,
Qui le fait émouvoir, qui l'attire, l'accroche,
Et le ravit à soi, pour peu qu'il en soit proche.
Vous n'êtes pas plus durs que ce rude métal,
Pour donc pleurer ici, fondez votre chrystal.
AIR humide & pleureux, il faut en cette affaire,
Nous fournir toute l'eau qui sera necessaire;
C'est à toi maintenant de faire ton devoir,
En pleuvant de pleurer, en pleurant de pleuvoir;
Que sur ce triste lieu, ton humeur noire tombe,
Afin que ta rosée, arrose cette tombe;
Fais donc ce que de toi chacun doit esperer,
Et pleure celle-la qui ne fit que pleurer.
En cette occasion, nous demandons encore
Les larmes de l'Iris, & celles de l'Aurore,
Ou les mêmes plutôt que le Sauveur jetta,
Quand le LAZARE mort, pleuré, ressuscita,
OYSEAUX, taisez-vous tous, excepté PHILOMELE,
Si vous n'avez appris à vous plaindre comme elle,
De l'affront que lui fit son sale ravisseur,
Encor bien que ce fût le mari de sa sœur,
Lors qu'errant dans les bois, la pauvre infortunée,
A déplorer l'inceste, est encor obstinée;
Apprenez à gemir, ou cessez de chanter,
Si vous ne sçavez pas en cela l'imiter,

Ou du moins regretez le mal qui nous arrive,
Et plaignez celle-là qui fut toujours plaintive;
Cieux, changez de couleur, soupirez, doux zephirs,
Et vous contenterez nos plus ardens desirs.

Aquatiques chenus, CYGNES mélancoliques,
Qui faites en mourant vos plus douces musiques,
Ou mourez en chantant, encor que vous pleuriez,
Ou chantez pour le moins, comme si vous mouriez.

CHESNES, Ormeaux, & Pins, humiliez vos têtes,
Sous le pesant fardeau des pertes que vous faites;
Que si vous n'êtes pas capables d'amitié,
Qu'au moins votre façon fasse voir la pitié,
Quittez, ARBRES, quittez votre couronne verte,
Et paroissez ici la tête découverte,
Nous vous interdisons, panaches & rameaux,
Comme nous avons fait, leur ramage aux oiseaux;
Voyez secher ici toute votre verdure,
Aux rigueurs d'une rude & mortelle froidure;
Ou si vous aimez mieux vous tenir de si près,
Métamorphosez-vous en autant de Cyprès,
Afin que de ce lieu, la forme & la matiere,
Fassent voir un funeste & triste cimetiere;
Que si vous ne pouvez souffrir un tel effort,
Ne paroissez ici que comme du bois mort;
Que vos cheveux tombez couvrent la terre, en sorte
Qu'on y trouve un tapis de couleur FEUILLE-MORTE,
Que vos bras décharnez, vers le Ciel étendus,
D'un excès de douleur, semblent s'être fendus,
Et que presque abbatus d'une telle secousse,
Ils ne soient plus couverts d'une si verte mousse,
Que vos Nymphes encor, comme aux plus forts hyvers,
N'y paroissent jamais avec leurs habits verds;
Qu'on bannisse d'ici toute la politesse,
Comme d'un lieu tout propre à la seule tristesse;
Que l'Orfraye effroyable, avecque les Hiboux,
Hurlent sur vos rameaux, & nichent dans vos trous;

Soyez-

Soyez-vous ébranlez jusques à vos racines,
Que chez vous le Printemps se couronne d'épines,
Témoignant le regret de ses trésors pillez,
Et que tous ses Rosiers de fleurs soient dépoüillez;
Qu'enfin dans ce desert, chacun de vous s'apprête
A n'être desormais qu'un tronc sec de squelete,
Qu'à peine le Soleil s'y puisse faire voir,
Qu'on n'y distingue plus, matin, midi, ni soir;
Que ce beau lieu ne soit, (pour une telle perte,)
Que les restes affreux d'une terre deserte;
Qu'on y trouve par tout, & presque à chaque pas,
L'image de la mort, le tableau du trépas;
Qu'en tout le champ voisin, une seule fleurette,
Excepté le Souci, ne leve point la tête;
Que la seule Pense'e, entre toutes les fleurs,
N'y boive près de lui, que l'eau qui vient des pleurs;
Et que le sentiment de toute la nature,
Y découvre aux mortels cette triste aventure;
Que la mort fasse voir, sous ce Roc tout moüillé,
Sa couronne brisée, & son sceptre roüillé,
Pour avoir démoli ce Temple venerable,
Qui conservoit d'un Dieu le portrait adorable,
Ce chef-d'œuvre des Cieux, qui furent ses Auteurs,
Et le firent l'objet de tant d'Adorateurs,
Pour avoir abbatu cette haute Statue,
Qui sembloit ne devoir jamais être abbatue,
Dechiré ce Tableau, de tout point achevé,
Arraché cette Palme, ou ce Cedre élevé;
Pour avoir renversé cette Tour de constance,
Et cassé ce Miroir, casse' de penitence;
Rasé ce bel Autel, éteint ce Chandelier;
Atterré la celeste, & rompu ce Pilier;
Pour avoir sans respect, osé reduire en poudre
Ce Laurier déja sec, par un coup de sa foudre;
De son souffle mortel, amortissant ce feu,
Et ne laissant après, que cendres sur le jeu.

Venez ici mortels, de qui l'ame soüillée
A besoin d'être en tout, & lavée & moüillée;
Faites une lexive auprès de ce Tombeau,
Qui fournira la cendre, & vos yeux toute l'eau;
Elle sera sans doute aussi blanche que bonne,
Si la contrition la frote & la savonne,
Quand pour Dieu seulement, & la nuit & le jour,
Vous la ferez couler au feu de son Amour.
Venez tous les premiers, POTENTATS, ALEXANDRES,
Prendre sur votre chef de ces benîtes cendres;
Ne les refusez pas, Maîtres de l'Univers,
Vos lauriers pour cela n'en seront pas moins verds;
Conservez-les-y donc, mais d'une telle sorte,
Qu'on ne puisse pas voir que le vent les emporte;
Favorable, ou contraire, & dans l'adversité,
Faisant toujours vertu de la necessité.
Comme on voit la poussiere au sommet de l'OLYMPE,
(Sur qui pour sa hauteur, à grand' peine l'on grimpe,)
Demeurer immobile & sans émotion,
Parcequ'il est placé dans cette region,
Située au-dessus des vents & des tempêtes.
Ainsi vous voyons-nous, étant ce que vous êtes,
Sur les autres humains, comme sur les oziers,
Les Cedres, ou les Pins, pardessus les Rosiers.
Puis donc que vous avez les mêmes destinées,
Humiliez ici vos têtes couronnées,
Voici, grands Rois, voici la terre qu'il vous faut,
Pour vous faire descendre au plus bas, du plus haut.
Avancez, avancez, genereux Capitaines,
Vous, qui morguez le Ciel de vos têtes hautaines;
Regardez à vos pieds, pour ne faire un faux pas,
Prenez le mot du guet, que donne le trépas,
Touchez cette URNE ici, que la mort vous aprête,
Que ce beau POT EN MAIN, soit votre POT-EN-TESTE,
Et pour vaincre la mort, par tout où vous serez,
TIREZ DE CETTE POUDRE, ainsi vous la tuerez.

Vous

Vous qui ne craignez point des canons le tonnerre,
Descendez, Cavaliers, & mettez pied à terre,
MORTE-PAYE, approchez, cette mort vous payera
De la solde commune, & vous satisfera,
Parceque vous l'avez toujours portée en croupe,
Aussi-bien que tous ceux qui sont de votre troupe;
Son Cor n'est que de terre, & le vôtre est d'airain,
Il a pourtant sur vous un pouvoir souverain;
Vos Drapeaux cederont à son Drap mortuaire,
Quand votre corps sera cousu dans un suaire,
Quand le pouls vous battra, si-tôt que son tambour,
Pour venir vous sommer de changer de sejour,
Ou quand vous entendrez sa bruyante trompette,
Qui, par l'ordre du Ciel, sonnera la retraite.
La poudre avec le feu couvent sous ce tombeau,
La mine va jouer, arrêtez-vous; tout beau,
Vous qui cherchez la mort au milieu des batailles,
Et même bien souvent dans les trous des murailles,
Voulez-vous la trouver? venez jusques ici,
Car la vôtre bien-tôt doit suivre celle-ci.

Vous qui de vos écus ne sçavez pas le nombre,
Avares, qui tenez tant de Soleils à l'ombre,
Voyez-y celle-ci, réverez ce trésor,
Et n'idolatrez plus votre argent, ni votre or.

Fumiers couverts de neige, AMYNTES précieuses,
Des sepulcres blanchis figures specieuses,
Pour qui conservez-vous ce visage blafard,
Que vous tenez caché sous l'écorce du fard?

Vaines divinitez de ceruse & de plâtre,
Faites-vous, des onguents de MARIE, un emplâtre,
Qui vous soit appliqué par d'autres Medecins,
Que ceux qui vous ont mis tous ces noirs assassins.

Malgré le vermillon de vos petites bouches,
L'éventail de la mort chassera bien ces mouches,
Que vous semblez garder pour en faire un tribut
A l'idole enfumé de leur Dieu BELZEBUTH.

O la chetive prise ! ô ridicule chasse,
Où le fard est la glu des bêtes qu'il enlace ;
Je ne m'étonne pas si les coups d'éventail,
Ne font point envoler cet importun bétail.
Il faut pourtant sçavoir, qu'en l'hyver de votre âge,
Elles mourront de froid sur votre faux visage ;
Si le temps ne les prend, comme seigneur foncier,
La mort les doit abbatre, avec un vent d'acier.
Visages balafrez, Pantheres mouchetées,
Tant l'hyver que l'été, toujours bien éventées,
Si vous lisez ces VERS, votre esprit pensera
Qu'un jour votre corps mort, dans la tombe en fera ;
Venez doncques ici, sans faire les rétives,
Idoles de la Cour, éclatantes chetives ;
Et prenez aussi-bien que tous vos favoris,
Pour vous enfariner, cette poudre d'IRIS.
Quand chacune de vous seroit encor plus belle
Qu'HELENE, STATIRA, ROXELANE, ISABELLE,
(La face découverte, & les masques ôtez,)
La mort, pour vos miroirs, vous offre ces beautez.
Quand vous auriez tué les Amans à douzaines,
Après leur avoir fait endurer mille peines,
Vous mourrez, & sçaurez qu'après ce triste jeu,
» Tel est cendre aujourd'hui, qui n'étoit hier que feu.
Encor que vous soyez si proprement fardées,
Le temps, vieux laboureur, vous aura tôt ridées,
Et tous les blancs d'Espagne, avec les vermillons,
Ne pourront pas toujours nous cacher vos sillons.
Orgueilleuses LAÏS, superbes AMARANTES,
Prenez, Cameleons, cent couleurs differentes,
Par cent inventions reparez votre teint,
Vous n'empêcherez pas qu'il ne soit tôt déteint.
N'oseriez-vous pleurer cette mort de MARIE,
Pour ne voir votre joue entierement flétrie ;
Ne le faites donc pas, si cette EAU DE DE'PART,
Qui couleroit des yeux, en separoit le fard.

Consultez

Consultez pour le moins cette terrestre glace,
Qui vous doit à l'abord, faire changer de face;
Ce MIROIR des vivans, déja parmi les morts,
Pourra vous faire voir la fin des plus beaux corps.
Ne faites pas pourtant un jugement sinistre,
D'un si sage, discret, & fidele Ministre;
Ce n'est pas un gaucher, ou Peintre mal adroit,
Ni de ceux qui font voir le gauche au côté droit.
Il ne sçauroit flater, qui lui fait des caresses,
Et vous devez sçavoir que ses tristes ESPECES,
Peuvent épouventer tous les INDIVIDUS,
Qui sont toujours flatez par tant d'autres pendus.
Mais vous n'entendez pas cette Philosophie,
A d'autres, passons outre, hommes, je vous défie;
Venez, presentez-vous, taille-bras si cruel,
Au tombeau de MARIE il faut faire un duel;
Je vous donne le lieu, c'est le champ de bataille,
Où nous escrimerons, & d'estoc & de taille;
La mort, la faux en main, va signer le CARTELS,
Pour vous faire sçavoir si vous êtes mortels; [ble,
Nous aurons des SECONDS, mais un nombre innombra-
Qui nous regarderont, pour faire le semblable;
Et pour nous imiter en après de tout point,
Ils mettront tout à bas, & chemise & pourpoint;
La mort seule vivante, en aura la dépoüille,
Quand son fer rougira, moins de sang que de roüille;
Sçachez donc, & croyez, insensez fanfarons,
Qu'elle vous chaussera bien-tôt les éperons.
Elle fera l'appel, mais d'une telle sorte,
Qu'il vous faudra sortir par un fausse porte,
Sans qu'il vous soit aisé, non pas même permis,
D'avertir en passant, aucun de vos amis,
Comme vous aviez fait dans les autres sorties,
Pour vaincre & mettre à bas vos adverses parties:
Vous perdrez donc le temps, ayant le bras moins fort,
De demander la vie à cette sourde mort.

Il faut se prépater pour se battre avec elle,
Sans pouvoir plus long-temps differer la querelle,
Et sans qu'en cet état vous puissiez esperer,
Que quelque survenant vienne vous separer,
Avant qu'elle vous ait surpris en la carriere,
Vous ayant pris en traître, & frappé par derriere,
Pour vous faire tomber, tant soyez-vous puissants,
Au CIMETIERE helas ! non pas DES INNOCENTS,
(Etant si criminels,) mais plutôt des coupables,
Si vous n'avez été d'un repentir capables ;
Venez donc hardiment vous porter sur ce pré,
Du sang de MAGDELEINE, encor tout empourpré.
A vous, jeunes cadets, si pimpans & si braves,
Qui vous glorifiez de devenir esclaves
Des maîtresses PHILIS, dont les foibles appas
N'ont jamais captivé, qu'on sçache, le trépas.
Le tranchant de la mort, & ses fléches mortelles,
Frappent d'un même coup, les laides & les belles ;
Ses armes n'ont jamais manqué de triompher,
Et leurs charmes jamais n'ont sçû charmer son fer :
La sourde impitoyable, aveugle en ses atteintes,
Ne voit jamais les pleurs, n'entend jamais les plaintes,
Et toutes les beautez, avec tous leurs attraits,
N'ont jamais émoussé la pointe de ses traits.
Malgré tous leurs appas, & leur cajollerie,
Leurs yeux doux & riants, tous pleins d'affecterie,
La mort, & non l'amour, pour punir ces tyrans,
Leur fera mieux que lui, faire les YEUX MOURANTS.
Idolatres Amans de charognes pompeuses,
Qu'enchantent par leurs chants ces Syrenes trompeuses ;
Sçachez, quand vous serez de ce monde bannis,
Qu'elles vous pleureront comme leur ADONIS.
Dites l'adieu dernier à ces belles poupées,
Si bien, pour votre mal, ou malheur équipées,
Qui vous éclaireront, comme font les ARDENTS,
Qui menent dans l'abyme, & vous laissent dedans.

Emprun-

Empruntant des couleurs pour reluire & paroître,
Et montrant tous les jours ce qu'elles voudroient être,
Sous leurs masques gluants, & distillez appas,
Nous font voir justement ce qu'elles ne sont pas.
Jettez doncques vos yeux sur cette belle morte,
Et qu'aussi-tôt après, l'humeur *Aqueuse* en sorte,
Car n'étant que de bouë, & d'argile pétris,
Sans eau, JEUNES MUGUETS, vous seriez tôt flétris.
Prenez de cette poudre avant votre sortie,
Elle sera pour vous, POUDRE DE SYMPATHIE,
Qui peut consolider & dedans & dehors,
Les blessûres de l'ame avec celles du corps.
Je voudrois bien pouvoir, malheureux & beau sexe,
Exorciser ce monde, ou Demon qui vous vexe,
Qui sans doute seroit, à déloger contraint,
Dans un tel Cimetiere, auprès de ce Corps saint.
Enfin je vous conjure, avec beaucoup d'instance,
De venir tous ici, pour faire penitence,
Que vos feux criminels, Dames & Demoiseaux,
Soient éteints & noyez au torrent de vos eaux.
MUSES, venez dresser une CHAPELLE ARDENTE,
Sur le Corps consumé de la fidelle Amante,
Qui depuis si long-temps brûla de charité,
Qu'enfin elle eut la mort qu'elle avoit merité;
Mais ce fut une mort conforme à sa nature,
Le seul trait de l'amour ayant fait la blessûre:
Car étant sûr son Roc, comme un PHOENIX mourant,
Au milieu de ce feu celeste & devorant,
(Son amour seulement l'ayant fait malade,)
Lançant vers son Soleil une amoureuse œillade,
Elle imitoit fort bien cet admirable oiseau,
Quand il est sur le point de devenir nouveau.
Cet heureux habitant de l'ARABIE HEUREUSE,
Dont la vie est unique, & la MORT PRECIEUSE,
Puisqu'il ne se nourrit, dans ses jours innocens,
Que de chrême de Baume, & de larmes d'Encens,

Lui qui de ſa nature, & par ſa deſtinée,
A d'un ſuperbe atour la tête couronnée,
Sur qui pour crête on voit, à l'oiſeau ſans égal,
L'Aigrete Imperiale, ou Pannache Royal ;
Son duvet incarnat, & ſes plumes dorées,
Etallent les beautez des voûtes azurées ;
Ses ongles d'écarlate, avec ſes jambes d'or,
Font le luſtre achevé de ſon riche tréſor,
Et ſes yeux flamboyans, comme étoiles brillantes,
Reſſemblent à peu près d'eſcarboucles vivantes.
Il eſt toujours ſans pair, comme il eſt ſans parens,
Demeurant toujours vierge en la fleur de ſes ans,
Comme il l'eſt par après dans ſes vieilles années,
Qui tout ſeul les peut voir, de dix ſiecles bornées,
Quand il ſe ſent chargé de leurs poids ennuyeux,
Se voyant décrepit, il a recours aux Cieux,
Obligé d'implorer, en cette extrême affaire,
Le ſecours du Soleil, ſon meurtrier, & ſon pere,
Qui lui donne la mort, pour le reſſuſciter,
Quand ſon âge peſant le force à s'alliter.
Lors cet Aſtre benin voyant ſon fils unique,
Couché ſur un beau lit de bois aromatique,
(Qui requerant ſon aide, & demandant ſecours,)
Semble dire tout haut, RENOUVELLEZ MES JOURS ;
Allume ſon bucher, exauçant ſa Requête,
Avec une brûlante & brillante allumette ;
C'eſt un de ſes rayons, dont il eſt offuſqué,
Qui le fait expirer, par un ſouffle muſqué.
Ainſi tout rajeuni ſur un lit de canelle,
Il s'envole couvert d'une plume nouvelle,
Ses deux vieux éventails demeurant conſumez
Aux feux par le Soleil fraîchement allumez.
Après ſon agonie, il a dans ſa geſine,
ATTROPOS pour mourir, & pour vivre LUCINE,
Et trouve en l'Occident, de ſon triſte tombeau,
L'Orient fortuné de ſon joyeux berceau.

Sa Resurrection, digne de toute envie,
Fait d'une vieille mort, une nouvelle vie;
Et par un cas étrange, & miraculeux sort,
Le nid d'où sort la vie, est le trou de la mort.
Tout de même je voi MAGDELEINE mourante,
Cette fille du Ciel, la Seraphique Amante,
Comme un Pœnix brûlé du feu de son amour,
Qui dans quelques momens, perd & reçoit le jour,
Sans avoir aucun mal, sans autre maladie,
Que celle de l'amour & de son incendie.
Etant donc sur son Roc, comme sur un bucher,
(Attendant que la mort vienne la détacher,)
Elle demande au Ciel de finir son supplice,
Et lance ses regards au Soleil de Justice,
Qui dardant ses rayons pour lui donner l'essor,
La blessa doucement avec ses fléches d'or;
Ainsi ce grand Archer, d'un javelot de flamme,
En consumant son corps, fait envoler son ame;
La seule charité lui décoche son trait,
Et l'amour fait le coup, que la mort eusse fait.
Ce cas inesperé me remet en memoire,
Cette fable morale, ou fabuleuse histoire,
Qui porte que la mort, compagne de l'amour,
Faisant voyage ensemble, arriverent un jour,
Sur le tard, fort lassez, dans une hôtellerie,
Pour y passer la nuit, avec leur réverie;
Où quittant leur carquois, & flêches de conflit,
Se coucherent bien-tôt tous deux en même lit.
Mais cependant l'amour, qui jamais ne repose,
Sans attendre le jour, se leve & se dispose,
Pour se mettre en campagne, & cherchant son carquois,
Prend celui de la mort, par mégarde & sans choix.
Cela fait, il s'envole, emportant sur ses aîles,
Ses traits envenimez, & ses fléches mortelles,
Laissant au pied du lit, les siennes, & le sien,
A la mort qui dormoit sans se douter de rien;

Mais

Mais peu de temps après, se trouvant éveillée,
Et sans trop de façon, promptement habillée,
Prend, à la bonne foi, les dards de Cupidon,
(Par ce volage enfant laissez à l'abandon,)
Puis après se servant de ses nouvelles armes,
Elle s'en va donner de contraires allarmes :
Car au lieu de tuer par des coups plus heureux,
Voulant faire de fous, elle fait d'amoureux,
Mais non sans s'étonner de ce succès étrange,
Ignorant sa méprise en cet aveugle change,
Cependant que l'amour payoit de son côté,
Des tributs à la mort, contre sa volonté.

Or disons maintenant, pour appliquer la fable,
Qu'on vit en cette mort quelque chose semblable,
Qu'un accident pareil se fit voir & parut,
Dans le même moment que la SAINTE mourut;
Et que la mort trompée, au lieu d'être trompeuse,
Lui tira droit au cœur une fléche amoureuse,
Réussissant si bien, elle n'eut point de tort,
Accusons donc l'amour, car ce n'est pas la mort;
L'un ni l'autre pourtant, n'ont point commis de crime,
Faisant cette sacrée & celeste Victime.
N'appellons pas ce coup favorable, inhumain,
Et n'en blâmons jamais, ni le trait ni la main,
Puisque cette ouverture a bien tant d'avantage,
Que de faire sortir cet oiseau de sa cage,
(Dont le chant & le vol parurent si hardis,)
Qu'on peut bien l'appeller, L'OISEAU DU PARADIS :
Ainsi ce trait qui fit, pour la mort desarmée,
De cette vie éteinte, une mort allumée,
Nous met devant les yeux, dans un mesme séjour,
Le temple de la mort, & celui de l'amour.

C'est après ce combat, qui n'a rien d'effroyable,
(Dont l'issue est heureuse, autant qu'elle est aimable,)
Qu'ayant déja pû voir LES ARMES qu'elle rend,
Je veux dépeindre ici LES ARMES qu'elle prend.

Le Blason immortel de cette illuſtre Dame,
Eſt un Phoenix brûlant, couronné d'une flamme,
Que l'on voit entouré dans un feu voltigeant,
De goutelettes d'or & de larmes d'argent,
Dans ce char embrazé, cet oiſeau qui piafe,
Regarde fixement au Soleil *l'Epitaphe*
Qui ſe lit au deſſous où cet Aſtre à côté,
Peut faire remarquer ce qu'elle avoit été
La fin de ſon amour, & de ſa penitence,
Dont voici la matiere & toute la ſubſtance:
Pour donc vous en inſtruire, & pour mieux la ſçavoir,
C'eſt de cette façon que vous la pouvez voir.

Celle qui giſt ici, fut une Salamandre,
Qu'enfin le feu du Ciel réduiſit toute en cendre;
Un ſepulcre ſi chaud, eſt plutôt un foyer,
Sur qui l'on voit toujours la Roche larmoyer,
Sans qu'on puiſſe ſçavoir ſi cette eau veut l'éteindre,
Ou ſi c'eſt ſeulement pour pleurer & la plaindre;
Cette pluye a duré depuis qu'elle y pleura,
Qu'elle en fit ſon repos, & qu'elle y demeura,
Diſtillant nuit & jour, dans cette grotte obſcure,
Ainſi qu'un arroſoir qui coule, & toujours dure.

Après donc que vos yeux ont remarqué ceci,
Avecque moi, paſſants, arrêtez-vous ici,
Et (pour ne recevoir un ſenſible reproche,)
Pleurons tous, comme fait cette inſenſible Roche.



LA

LA MAGDELEINE.

LIVRE ONZIEME.

APRÈS ces tristes chants, laissons-là tout le deuil,
Pendant que ce saint Corps repose en son cercueil,
Et que toute la cendre est comprise en cette URNE,
Chantons le TE DEUM au bout de ce *Nocturne*;
Ne soyons plus sous terre, allons revoir le jour,
Et rejettons la mort, pour parler de l'amour;
Après avoir pleuré, chantons quelque autre chose,
Et voyons tout l'éclat de son APOTHEOSE.
Pour décrire un sujet si haut & glorieux,
Il faudroit emprunter une langue des Cieux,
Un discours Angelique, & des bouches divines,
Pour louer dignement la fleur des Heroïnes,
Puisque notre Phœnix, en cette qualité,
(Multipliant ses jours, pour l'immortalité,)
On peut voir maintenant l'Aigle renouvellée,
Après avoir été du feu divin brûlée,
Il est vrai que la mort avoit tout ravagé,
Mais l'amour aussi fort, s'en est fort bien vengé.
Ne soyez doncques plus solitaires & sombres,
Forests, votre Soleil vient dissiper vos ombres;
Arbres, paroissez tous avec vos habits verds,
Et soyez en ce jour pompeusement couverts;
Reprenez, reprenez votre verte couronne,
A ce couronnement de la sainte Amazonne,

Peupliers,

Peupliers, pins, & ſapins, chênes, tillets, ormeaux,
En lauriers verdoyans, changez tous vos rameaux.
Cueillez mille bouquets, Nymphes hamadryades,
Pour faire des feſtons, & parer des arcades;
Qu'en un ſi beau triomphe, aux épines, aux fleurs,
L'on faſſe ſucceder les roſes & les fleurs.
FLORE, venez vous-même, & toute votre bande,
Faire pour MAGDELEINE, une belle guirlande,
Ne vous en faites pas ſupplier derechef,
Et compoſez-la tôt, pour mettre ſur ſon chef,
Que la roſe, le lys, le jaſmin, l'helianthe,
Le vif paſſe-velours, l'immortelle amaranthe,
Et tout ce qu'au Printemps la terre peut donner,
Ne ſoit plus employé que pour la couronner
Amoureux ROSSIGNOLS, qui chantez PAR NATURE,
Faites-nous un concert en cette conjoncture;
N'épargnez pas ici vos goziers raviſſans,
Pour réjoüir l'oreille & l'eſprit des paſſans;
Joignez auſſi vos chants à ces joyeux ramages,
Beaux hôtes de ce bois, de differens plumages,
Volez avec cette Aigle, ou ſuivez-la des yeux,
Pendant qu'elle s'en va faire ſon nid aux Cieux;
Allez, tenez, volez, je vous donne ma plume,
Si vous voulez apprendre à voler ce volume.
Après je viens à vous, pour vous dire ce mot;
Reprenez les beaux airs que vous chantiez tantôt,
Seraphins embraſez, & tout rouges Choriſtes,
Laiſſez-là les chanſons ſi lugubres & triſtes,
Les *ïos*, les *pæans*, les acclamations,
Doivent bien ſucceder aux lamentations;
Qu'aux regions de l'air, qu'aux celeſtes bourgades,
On entende éclater fanfares & chamades,
Et dans tous les quartiers qui ſont aux environs,
Les differens accords des luths & des clairons;
Lorſqu'elle monte aux Cieux par des routes plus nettes,
Et viſite en paſſant les Palais des PLANETTES,

Qui

Qui d'abord admirant ſon glorieux aſpect,
Lui rendent le devoir, l'hommage & le reſpect,
Puiſque quand elle paſſe, un chacun dans ſa ſphere,
Lui fait tous les honneurs qu'il croit lui devoir faire.
La Lune, la premiere, en ſon front pâliſſant,
Juſqu'aux pieds de Marie abbaiſſe ſon croiſſant,
Qui lui ſert d'une échelle, ou de marche argentée,
Pendant ſa glorieuſe & brillante montée.
Ainſi ce marchepied, ou celeſte eſcabeau,
Que la Lune lui fait, ne peut être plus beau;
Et par humilité, ſe tenant dans ſes bornes,
Devant ſa Majeſté, n'oſe lever les cornes,
Ni paroître auprès d'elle, avec ſon argent faux,
Ne remarquant en ſoi que taches & défauts:
Elle eſt toute obſcurcie, & paroît moins dorée,
Que celle qu'autrefois elle avoit éclairée,
Et ſe trouve en danger, près de tant de clarté,
De perdre tout l'éclat de ſon or emprunté.
Mais déja Magdeleine, au cercle de Mercure,
Du brillant de ſes yeux, rend ſa maiſon obſcure,
Fait auſſi-tôt connoître, & contraint d'avouer
Que c'eſt une *Maiſon* qui n'eſt plus *à louer*;
On y voit interdit ce Dieu de l'éloquence,
Qui ſans dire un ſeul mot, lui fait la reverence.
Venus épouventée à ſon premier abord,
Se retire, s'enfuit, & diſparoît d'abord,
Penſant qu'elle lui va faire en ſon Ciel la guerre,
Comme elle a déja fait, & ſur mer & ſur terre,
La chaſſant de ſon temple, ou plutôt de ſon fort,
D'un celeſte pouvoir, & d'un divin effort,
Elle fuit pour cela ſon adverſe partie,
Qui pour elle n'a plus que de l'antipathie,
Pour l'avoir fait *errante*, & caſſé les erreurs,
Dont elle corrompoit, & les corps & les cœurs.
Enſuite le Soleil ſe diſpoſe, & s'apprête
A mettre un cercle d'or au deſſus de ſa tête,

La voulant honorer de ce bandeau Royal,
Comme on donne à l'Epouſe un rondeau nuptial,
Puis s'arrête tout court, & pendant qu'elle paſſe,
Il ne fait qu'admirer celle qui le ſurpaſſe,
Aſtre, qui ſur la terre, en faiſant ſon devoir,
Ne ſembloit ſe lever que pour la venir voir.
Déja MARS remarquant cette troupe ſi forte,
Qui la ſuit dans le Ciel, l'accompagne & l'eſcorte,
Ce foudre de la guerre, & ce Dieu des combats,
Dès qu'il la voit venir, il met les armes bas.
Et celle qu'épouſa le vrai DIEU DES ARMÉES,
Lui fait tenir les mains jointes & deſarmées,
Satisfait & ravi de ſe voir ſurmonter
Par celle qui s'envole au Ciel de JUPITER,
Qui de ſes yeux benis regardant MAGDELEINE,
Voguer ſi hautement dans la celeſte plaine,
Si courtois comme il eſt, ſi doux & gracieux,
Voudroit l'accompagner juſqu'au plus haut des Cieux;
Mais la perdant de vûe, & non pas ſon envie,
Il demeure ravi de ſe la voir ravie.
Le décrepit SATURNE, appuyé ſur ſa faulx,
Devant elle courbé, dreſſe d'Arcs triomphaux,
Il quitte ſon humeur noire & mélancolique,
Tout joyeux de la voir ſur la troupe Angelique,
Et ne voulant pas moins lui rendre & déferer,
Son INCLINATION la lui fait adorer.
Ainſi par tous les Cieux, des Aſtres admirée,
(Se portant d'un plein vol vers le grand Empirée,)
Juſqu'au ſacré Palais de ſon divin Amant,
Foule le CHRYSTALLIN, après le FIRMAMENT;
Elle monte toujours, plus elle s'humilie,
Sur un char flamboyant, comme celui d'ELIE,
Tiré par des Courſiers qui le faiſoient voler,
Quand il fut enlevé de la terre dans l'air.
Venez à ſa rencontre, éclatante milice,
Ciel, tendez vos tapis, qui ſont de HAUTE-LICE,

ANGES

ANGES, ne faites pas ici les étonnez,
Vous devez la connoître, après tant de Sonnets,
Après tant de Motets, d'Hymnes & de Cantiques,
Et sept fois chaque jour, de celestes Musiques,
Ne dites doncques plus, *Quelle ame est celle-ci,*
Qui monte du desert, & vient jusques ici?
Ne connoissez vous pas celle de MAGDELEINE?
Pouvez-vous ignorer le sujet qui l'amene?
Non, non, vous le sçavez mieux que je ne le sçai,
Que c'est bien tout de bon, & non plus un essai;
Elle ne monte plus pour redescendre en terre,
Mais pour vivre à jamais au dessus du tonnerre;
Ce n'est plus un essai, comme j'ai déja dit,
C'est pour entrer au Ciel sans peine & contredit:
Ce n'est plus aux fauxbourgs, ni proche de la porte,
Que son amour, son zele, ou votre aîle l'emporte,
Après l'échantillon de ce charmant quartier,
Elle a toute la piece, & le Ciel tout entier;
C'est doncques au plus haut que monte sa Hautesse,
Où JESUS recevra son ancienne Hôtesse,
Qui jadis sur la terre, en ce triste valon,
Le reçut plusieurs fois au CHATEAU MAGDELON,
En ce temps qu'elle étoit à sa sœur MARTHE unie,
Ne faisant qu'un logis au bourg de Bethanie,
Où parceque JESUS avoit toujours été
Sans payer son écot, bien reçu, bien traité;
Il lui veut maintenant donner la récompense,
Et satisfaire au Ciel à toute sa dépense,
Qui monte bien si haut, qu'on ne peut la compter,
Sans qu'elle soit presente, & vienne là monter,
Où JESUS-CHRIST lui veut payer sa bonne chere,
Encor qu'il eût rendu la vie à son cher frere.

O femme trop heureuse, il ne vous trompe pas,
S'il vous donne un Royaume après quelques repas,
De même que feroit un Roy (pour ainsi dire)
Qui pour un verre d'eau donneroit son empire.

O change

O change avantageux ! merveilleux & divin. !
Bien autre que celui, de l'eau changée en vin,
Puisqu'il vous fait goûter, un torrent des delices,
Qui succede à la fin, au fiel de ses Calices,
Dites donc maintenant, qu'un miracle nouveau,
En vin delicieux change toute vostre eau,
Et que ce Roi des Rois, vous traite & vous regale,
Sous son beau pavillon, & haute imperiale,
Mieux que ne fit jadis, le grand Roy des Persans,
Tout son peuple, & sa Cour de Satrapes puissans.
O veritable Amante, & charitable hôtesse,
Epouse du Seigneur, excellente Princesse,
Payant si bien sa vie, il n'est plus endebté,
Ny si pauvre aujourd'hui, comme il avoit esté ;
Quand il voulut mourir, pour faire vivre l'homme,
Qui fut empoisonné, du morceau d'une pomme.
Si pour ce méchant fruit, il a donné sa chair,
Si ce mauvais repas lui coûta bien si cher,
Pourquoy cette suprême, & divine sagesse,
Pour vos bons traitemens, ne fera pas largesse ?
Que ne fera ce Dieu, pour ceux qui l'ont traité,
S'il a tant fait pour ceux, qui l'avoient irrité ?
O bien-heureuse Dame, hôtesse fortunée ;
Espouse du grand Roi, Princesse couronnée,
Ne meritez-vous pas, un tel grâde d'honneur,
Ayant fait table d'hôte, à ce divin Seigneur.
O Reine infortunée, & vaine CLEOPATRE,
Qui te fis adorer, de Rome l'idolatre,
Tu ne regales pas, ton malheureux amant,
Avec tant de bon-heur, ny de contentement.
Demeurez donc au Ciel, grande CONTEMPLATIVE,
A ce Divin Amant, a jamais attentive,
Joüissant de la part, qui doit vous contenter,
PART, que jamais aucun, ne pourra vous oster.
Tandis que vous serez, logée en ce Royaume,
Que vous avez changé, pour vostre SAINTE BAUME,

Pour y solemniser les Nopces de l'Agneau;
Par un Epithalame, & Cantique nouveau.

Vivez donc glorieuse, ayant pris cette route,
Sur le lambris doré, de la celeste voûte,
Mais ne refusez pas, un regard de vos yeux,
Abbaissez les toûjours, sur ces aimables lieux,
Et de là faites y, couler quelque influence,
Qui puisse rafraichir, vôtre sainte presence.

Cependant je retourne, à la BAUME du bois,
Ainsi que pour JESUS, vous fites autrefois,
Lors que vous retournez, sans que rien vous retarde,
Pour revoir son sepulchre, en dépit de sa garde.
Estant au mesme estat, aprés vostre trépas,
Je revois vostre tombe, & reviens sur mes pas,
Mais je suis plus heureux, si j'ose le vous dire,
Que vous ne fûtes pas, j'ai ce que je désire,
Car estant retournée à son saint Monument,
Vous n'y trouvâtes rien, qu'un linceul seulement,
De vôtre cher Espoux, la depoüille funeste,
Ce que vous en avez, & ce qui vous en reste,
Mais moy qui vois ici, vôtre corps tout entier,
Je ne voudrois jamais, bouger de ce quartier,
M'y trouvant satisfait, prés de l'eau, qui le moüille,
Comme celui, qui trouve, une grande dépoüille.

MUSE, arreste toy donc, pour admirer cecy,
Pour posseder ce bien, ne t'oste plus d'icy,
Jusqu'à ce que ce corps, consumé de sa flamme,
Soit uni derechef, & rejoint à son ame,
Qui s'en va dans le Ciel, d'un vol prompt & dispos,
Pour joüir à jamais, d'un éternel repos.

C'est là que triomphante, en un char tout de gloire,
On voit à ses côtez, la paix & la victoire,
Succeder à la fin, aux guerres, aux combats,
Aux peines les plaisirs, aux tourments, les ébats.

Nous devons donc toûjours, avoir en la pensée,
Et n'oublier jamais, son histoire passée,

Je ne ſçaurois quitter, ces agréables lieux,
L'aymant de tous les cœurs, & les charmes des yeux,
Deſirant de me perdre, en ce ſaint labyrinthe,
Qui pouſſe ſes rameaux, comme le therebinthe,
Sur qui d'Aſtres benins, verſent des biens ſi doux,
Que tous les autres lieux, en deviennent jaloux.
C'eſt vous, charmant terroir, ſeconde Terre ſainte,
Chez qui nous reſſentons le plaiſir, & la crainte,
Lieu d'une épouventable, & plaiſante beauté,
Reſtituez le cœur, que vous m'avez oſté,
Ou bien je reviendrai, promptement le reprendre,
Si vous faites ici, refus de me le rendre,
Les voleurs ſont aux bois, comme l'on voit ailleurs,
Et les bois en ce lieu, ſont eux-meſmes Voleurs,
Chaque arbre m'a ravi, les pieces les plus cheres,
Que je pouvois porter, en ces lieux ſolitaires,
Ma volonté, mon cœur, mes ſens & mes eſprits,
Ce ſont là les threſors, qui m'ont tous eſté pris.
O larcins innocens, & larcins pardonnables,
A qui les cœurs humains, ne ſont pas imprenables,
Quel ſeroit le Prevôt, quels ſeroient les Archers,
Qui prendroient pour cela, les bois & les rochers?
Quand ils y viendroient tous, ils ſeroient pris eux-mêmes,
Par tous ces grands Geants, par ces vieux POLYPHEMES,
De qui les charmes ſont, ſi forts & ſi puiſſants,
Qu'ils volent les eſprits, & les cœurs des paſſants.
MIRACLES ſans pareils, merveilles ſans ſecondes,
Qu'on ne ſçauroit trouver, que dans de nouveaux mondes,
Pyramides, tombeaux, Temples, murs, & Palais,
Cette BAUME vaut bien, tout ce que vous valez,
Qu'on ne me parle plus, de cette énorme boſſe,
De ce prodigieux, & renommé COLOSSE,
DU TEMPLE DE DIANE & de ce JUPITER,

Qui sembloit n'être bon, qu'à se faire vanter,
Ny de cette largeur, des MURS DE BABYLONE,
De qui l'on ne sçait plus, combien en valoit l'aulne,
Autant pour regarder, faits par SEMIRAMIS,
Comme pour se garder, contre les ennemis.
Que MEMPHIS, & les siens, soient un peu plus timides,
Pour nous chanter si haut, leurs hautes PYRAMIDES.
Où gyst la MAISON D'OR, du Monarque CYRUS?
Qui n'est plus ce qu'étoit, le toict du pauvre IRUS,
Où se trouve l'éclat, de ce PHARE admirable,
Aux Nochers égarez, toûjours si favorable,
C'est une tour abas, un fallot étouffé.
Dont, comme de ceux-ci, le temps a triomphé,
Enfin j'estime plus, le tombeau de MARIE,
Que celuy Qu'ARTEMISE, avoit fait en CARIE,
Et quand mes yeux verroient, ces miracles des tems,
Ils ne sçauroient jamais, en estre plus contents.

Belle terre du Ciel, & Ciel de nostre terre,
Qui n'aprehendez plus, dans vostre paix la guerre,
Solage plantureux, terrestre Paradis,
SAINTE BAUME, saint Lieu, c'est à vous que je dis,
Que je ne puis trop voir, la Roche renommée,
Où la mort a rompu, sa flêche envenimée,
Où LE DEMON vaincu, n'osa plus revenir,
Sçachant par le passé, quel seroit l'advenir,
Où LE MONDE jamais, ne peut avoir entrée,
Où LA CHAIR morte fut, toute vive enterrée,
Où le Monde, la mort, le Demon, & la Chair,
Tout honteux & confus, sont venus trebucher,
Je vous préfere donc, à mile catacombes,
Aux mausolés, cercueils, pyramides, & tombes,
Puisque vous contenez, un corps si precieux,
Corps de qui la belle ame, a volé dans les Cieux.

Courez icy, pecheurs, jusqu'à perte d'haleine,
Venez voir cette grotte, où mourut MAGDELEINE,

Pour

Pour joüir de sa vûë un peu commodement,
Il faut la visiter, en son apartement,
Apprenez ; & prenez le chemin de sa BAUME,
Où son Nard, ses parfums, ses onguents, & son baume
Jusqu'à nos jours encor, exhalent de senteurs,
Qui font de toutes parts, venir d'Admirateurs,
De sorte que ce Roc, qui tant de bien resserre.
Semble tirer à soy, tous les cœurs de la terre,
(Comme s'il en estoit le veritable Aymant,)
Par le charme secret, d'un secret tout charmant ;
Qui des peuples divers, fait remarquer la piste,
Parce que tout lui cede, & rien ne lui resiste.

C'est là qu'on voit aller, de gens de tous estats,
Prelats, Comtes, Barons, Ducs, Princes, Potentats,
Comme l'an vingt & deux, le Roi LOUYS LE JUSTE,
Et l'an soixante aprés, son fils LOUYS AUGUSTE,
Qui s'estimant heureux, de marcher sur ses pas,
(Se laissant attirer, à de si doux apas,)
Dans ce chemin Royal, où tout rit & prospere,
Suit glorieusement les traces de son pere,
Comme il a toûjours fait, celles de ses vertûs,
En passant sur le ventre, aux vices abbatus,
Et la REYNE SA MERE, en ce lieu l'accompagne,
Jusque dans cette Baume, & sur cette montagne,
Si bien que tous les jours, cette devotion,
Peut faire voir passer, une Procession,
Qui vient pour admirer, cette grotte admirable,
Que la seule nature, a faite incomparable,
Cette belle forest, ces beaux arbres si verds,
Quoi qu'ils semblent avoir l'âge de l'Univers.
Cette horrible, sacrée & sainte solitude,
Où le silence regne, en toute quietude.
Dont l'abord est la joye, & le trouble du cœur,
Le faisant tressaillir, de plaisir & d'horreur.

Hommes pleins des chagrins, & des soucis du monde,

Qui parcourez la terre, & qui courez sur l'onde,
Tournez ici vos pas, vous estes tous sommez,
A venir voir ces lieux, en tous lieux renommez.
Grands chênes plus sacrez, que tous ceux de
DODONNE,
Qui faisiez à MARIE, une si belle tonne,
Futes-vous pas témoins de ses ressentiments?
Quand elle vous disoit, ses amoureux toutments?
Lorsque ses courtisans, ses amis, ses compagnes,
N'estoient que ces Rochers, ces bois, & ces campagnes,
Ses concerts, des oyseaux ou des Anges les chants,
Et ses plus grands festins, les racines des champs,
Quand vous aviez icy, la VRAYE ISRAELITE,
La celebre MAGDON, l'illustre Proselyte,
Sur qui vous pouviez voir, jusques à ses talons,
La petite forest de ses cheveux si longs.
Et vous Nymphes des eaux, hostesses des fontaines,
N'avez-vous pas oüy sa plainte, & veu ses peines,
Du tems que par ses pleurs, & sanglots redoublez,
Vos liquides miroirs, paroissoient tout troublez,
Quand comme une CYANE, ou plus incônsolable,
A force de pleurer, devint vostre semblable,
Quand par sa triste humeur, vos ondes boüillonnoient,
Et s'enfloient de cette eau, que ses yeux vous donnoient,
De qui l'affliction, fut si forte & si grande,
Que chacun l'eût jugée, estre de vostre bande.
Combien de fois a-t'elle, épuisant son cerveau,
Fait tremper & couler, ses larmes dans vostre eau?
Combien de fois a-t'elle, en sa sainte torture,
Confondu ses regrets, avec vostre murmure,
Et, (pleurant dans ce bois, la mort de son chasseur,)
Mêlé son amertume avec vostre douceur.
Peut-on pas mediter, que l'eau de ses retines,
Fit naître en ces Rochers, vos sources argentines,
A

Et que tout le chrystal, qui se fond en ces lieux,
A pris son origine, aux canaux de ses yeux.
Ces beaux yeux où l'on vit, les eaux avec les flammes,
Submerger & brûler ces assassins des ames,
Lorsqu'elle punissoit, ces deux Astres Jumeaux,
Ces méchants boutefeux, autheurs de tant de maux,
Ces aymables tyrans, qui domptoient les ALÇIDES,
Et commettoient par tout, de charmants homicides.
Ces brulots surprenants, puissants & dangereux,
Où les miroirs ardents, de ces foux amoureux,
Ces malfacteurs mourants, ces vives allumettes,
Ces Astres desastreux, ces funestes Cometes,
Qui presageoient toûjours, quelque mortalité,
Par le malin aspect, de leur fragilité,
Ces Planettes errants, tombez en defaillance,
Aprés de tant de pleurs, la benigne influence,
Ces deux petits Soleils, ou plûtost ses tisons,
Qui bruloient en tout lieux, comme en toutes Saisons,
Et devenus, aprés, tant d'ardentes œillades,
D'humides ORIONS, ou de froides PLEÏADES,
Arsenaux de malheurs, si transparants, & clairs,
D'où sortoit, pour mal faire, un bataillon d'éclairs,
Que l'on consideroit, comme deux places d'armes,
Ou cõme deux Sorciers, qui dõnoient mille charmes,
Charmes, qui se faisoient d'autant plus redouter,
Que moins les autres yeux, pouvoient les éviter,
Ces deux globes roulans, ces deux machines rondes,
Faites pour enlever les cœurs des petits mondes,
Ces portes des esprits, ces fenestres des corps,
Causant par leur trafic, la perte des thresors.
C'est pourquoi MAGDELEINE, aprés tant de ravages,
Pensa de s'en venger, pour les rendre plus sages,
Afin qu'à l'avenir, ils fissent d'autres coups,
Que ceux, par qui le monde avoit tant veu de fous,

Elle mit en priſon, ces Archers redoutables ;
Eſteignit ces fallots, dompta ces indomptables ;
Et, pour les étouffer dans leur païs natal,
Voulut faire verſer, ces lampes de chryſtal ;
Qui diſtilloient un baume, en de larmes priantes.
Aprés n'avoir eſté, que des armes riantes.
D'Athletes terraçants, d'aſſaillans Champions,
Eſchauguetes d'amour, ou brillans eſpions,
Eſtincelles, brandons, feux volages, flammêches,
Cruels boutons de feu, qui n'étoient que de mêches,
Capables d'allumer, la poudre de ſenteur,
Pour de ces yeux d'azur, brûler l'adorateur,
Ces ſaphirs animez, & parlans ſans mot dire,
Ces torches, ces flambeaux, qui n'avoient point de cire,
Ces foyers embraſans, ou ces fours embraſez,
Qui devindreut enfin, des œillets arroſez,
Par l'eau de la pleureuſe, & triſte Jardiniere,
Qui ſçeut les humecter, d'une eſtrange maniere,
Quand elle fit paſſer, ces puiſſants criminels,
Par des eaux, & de feux, qui ſembloient éternels,
(Voulant guerir leur maux, par des larmes frequentes,
Qui ſervirent de purge, à ſes humeurs peccantes,)
Couvrit d'un ſatin noir, ces trhônes de l'amour,
Et fit regner la nuit, dans ce Palais du jour.
Introduiſant la ſœur, à la place du frere,
Pour la haine, & l'horreur, qu'elle eut de la lumiere,
Non pour faire du mal, de même que devant,
Mais pour en avoir fait, beaucoup & trop ſouvent,
En ce tems qu'elle eſtoit, ſi vaine, & dereglée,
Dans cette obſcurité, de ſon ame aveuglée,
Donc ces yeux, ou ces Cieux, que l'on ne peut plus voir,
S'ils n'eſtoient pas fermez, c'eſtoit pour mieux pluvoir,
Et ce fut proprement, en ce triſte ſolage,

Qu'on

Qu'on peut voir l'eau courante, aprés le feu volage,
Eut-elle doncques pas, raiſon de debonder,
Aprés n'avoir jamais, fait que vagabonder,
Car dés le meſme inſtant, que ſon Soleil ſe leve,
Et darde ſes rayons, ce nuage ſe créve,
Tous ces voiles obſcurs, & ces broüillards épais,
Furent par ſon aſpect, tout-à-fait diſſipez,
Et malgré ſa couleur, noire comme la ſuye,
On vit fendre la nuë, & fondre toute en pluye,
Le S. Eſprit venu, la fit donc déſenfler,
Auſſi-tôt que ſon vent, commença de ſouffler.

Cette Colombe obtint, ces choſes admirables,
Par de gemiſſements, qui ſont inenarrables,
Puiſqu'en effet, ſes yeux, pour avoir tant coulé,
Firent qu'elle gagna le premier JUBILE',
Qui lui fut concedé, par le chief des Pontifes,
Qui, chaſſant les Demons, la tira de leurs griffes,
Auſſi pour la changer, & changer comme il faut,
Il ne fallut pas moins, que le bras du Trés-haut,
Ce qui fit voir aprés cette metamorphoſe,
Une pluye, ou roſée, & d'eau d'ange, & d'eau roſe,
Beaucoup plus precieuſe, & plus luiſante encor,
Que celle qui tomboit, autrefois toute d'or,
Au ſein de DANAE, d'un Dieu la bien aimée,
Que ſon pere tenoit, dans une tour fermée,
Comparons donc les pleurs de l'eſprit confondu,
De noſtre MAGDELEINE, à ce métal fondu,
Et voilà ce beau coup, fait par la Providence,
Qui donna cette pluye, avec tant d'abondance,
Au lieu de tant d'éclairs, & de coups foudroyants,
Qui ſortoient autrefois, de ſes yeux flamboyans,
Aprés que leur malice, eut fait enfin reſoudre,
LE SOLEIL DE JUSTICE, à les faire reſoudre,
Ses yeux cederent donc, à cette autre chaleur,
En tout infiniment, plus forte, que la leur,
Et MARIE auſſi-tôt, pour appaiſer ſon ire,

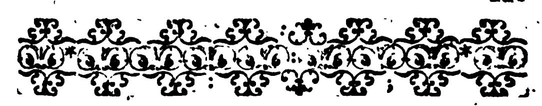
Au

Au grand mal de ses yeux, appliqua ce COLLYRE,
Remede souverain, pour les faire guerir,
Quoy que ce fût par eau, qu'elle les fit perir;
Mais pour être plûtôt, de tous ses maux guerie,
Elle ne voulut plus, faire qu'un BAIN-MARIE,
D'où l'on vit distiller, en grande quantité,
Toute l'eau qui pouvoit, servir à sa santé.
Ainsi ces deux Soleils, pour ne plus voir le monde,
Aprés leurs mauvais TOURS, se cacherent sous l'onde,
Et cette belle en deüil, qu'on ne peut consoler,
Ne pensa du depuis, qu'à les faire couler.
Ainsi vit-on punir, à la belle voilée,
Ces CHASSEURS qui toûjours tiroient A LA VOLE'E,
Qui se plaisoient à prendre, autant que d'être pris,
Quand ils estoient conduits, par l'enfant de CYPRIS,
C'est icy qu'elle prit, une juste vengeance,
De ces petits voleurs, & de leur àrrogance,
Lors qu'elle refrena, le cours de leurs excez,
Sans beaucoup retarder, à faire leur procez,
Ces soldats revoltez passerent par les armes,
Qui ne furent helas! que celles de ses larmes;
Et parce que sur terre, ils s'étoient fourvoyez,
La sentence porta, qu'ils y fussent noyez;
Mais dans une eau, qui fut fort amere & salée,
(Pour estre par aprés, de sa bouche avalée,)
Qui vint couler à fond, ces Corsaires volans,
Et fermer ces fournaux, qu'on vit étincellans,
Pour pouvoir arrêter, la course vagabonde,
De ces enfans perdus, qui perdoient tant de monde.
Ainsi vit-on depuis, ces illustres Phanaux.
Comme des Aqueducs, ou changez en canaux.
La NAÏADE noyée, aprés ces loix exactes,
N'en voulut jamais plus, boucher les cataractes,
Et les laissa courir, ainsi que de ruisseaux,
Qui

Qui pouvoient arroser les pieds des arbrisseaux.
NYMPHES de la forest, solitaires DRYADES,
Vistes vous pas aussi, toutes ses promenades,
Quand, (La teste penchante, & d'un pas negligent,)
Elle s'entretenoit, d'un discours affligeant,
Lors qu'elle paroissoit, du tout ensevelie,
Dans la profonde humeur, de sa melancholie,
Quelle estoit demi-morte, & ne faisoit rien plus,
Que consumer ses jours, en regrets superflus;
Où, quand elle estoit seule, en sa grotte fidelle,
Et n'avoit que l'Echô, qui parloit avec elle,
Quand, pour se divertir, en ce lieu, toutes deux,
Faisoient un Dialogue, entr'elles amoureux,
Vîtes-vous pas aussi, l'aymable rêverie,
Où tomboit si souvent, l'amoureuse MARIE?
Lors qu'elle avoit ses yeux, attachez fixement,
Sur le triste portrait de son Divin Amant,
Où, (meditant l'état des choses perissables,)
Pour rendre de ses pleurs, les sources tarissables,
Aussi bien qu'à ce mort, les funestes devoirs,
Ne reserva point d'eau, dans ces deux reservoirs.
Poûviez-vous pas oüir, en prennant pitié d'elle,
Tous les gemissement de cétte tourterelle,
Qui toûjours se plaignoit, & regretoit toûjours,
L'unique, & cher objet, de ses chastes amours,
Cet aymable Sauveur, dont elle fut l'Amante,
Toûjours plus amoureuse, & toûjours plus ardente,
Demandant son Espoux, par sa plaintive voix,
Aux Antres, aux rochers, aux montagnes, aux bois,
Que l'on voit entourez, d'une longue ceinture,
Qui semble en conserver l'immortelle verdure,
Aussi bien tous ces lieux, & si beaux & si verds,
Sont dignes de plus beaux, & de plus riches vers:
Où chaque arbre, soit pin, ormeau, sapin, ou chêne,
Pour nous arrêter-là, n'est autre qu'une chaîne,
Qui fait voir, y tenant, l'esprit si satisfait,
D'une

D'une viſible cauſe, un inviſible effect.
Voici donc le ſejour, de noſtre Anacorete,
Où ſa figure encor, ſemble une ANAXARETE,
Ayant eſté changée, en ces trous, ou ces nids,
Comme en laurier, DAPHNE', comme en pierre, DAPHNIS,
Lors qu'avec ſon Soleil, comme une autre Clytie,
Elle eut tant de rapport, & de la Sympathie,
Que, le ſuivant par tout, elle trouva toûjours,
Dans ſes plus ſombres nuits, les plus beaux de ſes jours.





LA MAGDELEINE,

LIVRE DOUZIE'ME.

MORTELS, admirez donc cette roche qui pleure,
Où les Anges ont fait si lõg-tems leur demeure,
Comme s'ils preferoient ce ruïneux debris,
A ce brillant Azur des celestes lambris,
Quittant tout l'Empirée, & sa Cour éclatante,
Pour faire compagnie à cette PENITENTE,
Et se tenir prés d'elle, & la nuit & le jour,
Comme Pages d'honneur, qui lui faisoient la Cour.
Fidelles Confidents de cette ame affligée,
Dites combien de fois l'avez-vous soulagée,
Lors que, pour l'élever sur vos dos emplumez,
Vous estiez à l'ennuy l'un de l'autre animez,
Vous choisissoit-on pas, selon vostre genie,
Si-tôt qu'elle devoit oüir vostre harmonie,
Puisque, pour soûtenir ses membres abbatus,
Vous deviez, pour le moins, estre tous de VERTUS.
Ou plustôt je diray (saintes INTELLIGENCES)
Que vous estiez encor ou THRONES, ou PUISSANCES,
Puisque pour l'embraser dans les plus hauts confins,
On en donnoit la charge aux brulans SERAPHINS,
Ou bien, quand il falloit l'enseigner en Novice,
Pour lors, LES CHERUBINS venoient faire l'Office,
Ayant pour assistants, qui gardoient ses côtez,
De DOMINATIONS, ou de PRINCIPAUTEZ,

Quand

Quand les Anges unis avecque les ARCHANGES,
Faisoient deux Chœurs à part pour chanter ses loüanges,
Ou pour lui faire entendre en cette Region,
La celeste douceur du saint TRISAGION.
Elle parut terrible en cette haute taille,
De même, qu'une armée ordonnée en bataille,
Comme la Colonelle, ou chef des bataillons,
Qui sembloient l'élever aux plus hauts pavillons,
Et lui faire porter en cette grande feste,
Jusqu'aux flambeaux des Cieux sa glorieuse teste.
Ce Chef miraculeux, qu'il nous faut aller voir,
MUSE, retirons-nous, faisons nostre devoir,
Sortons enfin d'un lieu, malgré ma repugnance,
De qui j'aurai toûjours la chere souvenance.
Adieu donc, SAINTE BAUME, adieu belle Forest,
Où mon ame a trouvé tout ce qu'elle esperoit,
Beau sejour du repos, retraite du silence,
Ne souffriez-vous jamais, du fer la violence,
Que, comme les passez, les siecles à venir,
Ne se puissent lasser de vous voir & benir.
Adieu, PETIT CONVENT, adieu saint Monastere,
Que je ne puis quitter, & que je ne puis taire,
Belles chambres en l'air, cellules de rocher,
Bien-heureux, est celui qui peut vous aprocher,
Et plus heureux encor ceux qui font leur retraite,
Dans ces nids, ou ces trous de la pierre secrete:
Pourquoi ne puis-je pas estre avec ces oiseaux,
Qui chantent nuit & jour de Cantiques nouveaux?
Mais, MUSE, descendons, ayant veu ces Colombes,
Je n'ose aller plus haut, crainte que tu ne tombes,
Quitte ce Monastere & ces saints habitans,
Retourne sur tes pas, pour arriver à temps.
Pacifiques TYPHONS, paisibles BRIARE'ES,
De qui les bras levez aux voutes Azurées,
Semblent plustôt prier, que menacer les Cieux,

Si robustes, si forts, si verds, quoy si vieux,
Grands ARBRES, adieu donc, gays & sombres feüillages,
A qui, (tant soyez vous ombrageux & sauvages)
Un vent, (faisant baisser vostre chef sans égal,)
Semble me faire dire adieu, par ce signal.
Puissiez-vous toûjours estre épargné des tempestes,
Et que jamais carreau ne tombe sur vos testes.
Qu'au matin les oiseaux, vous donnant le bon jour,
Fassent sur vos Rameaux, de ramages d'amour,
Et qu'en toute saison vostre verte ramée,
Serve de parasol à la volante armée,
Que jamais ennemis, ou chasseurs insolents,
Ne fassent mal ny peur à ces PASSE-VOLANS.
A ces ENFANS PERDUS des familles errantes,
A cès VOLEURS DES BOIS, qui nous pillent nos rentes,
Et cherchent leur Azile entre vos bras fournis,
De tout ce qu'il leur faut, pour y bâtir leurs nids.
Que jamais animaux venimeux, ou sauvages,
N'infectent le doux air, de ces sacrés bocages,
Qu'il demeure toûjours, & serin & benin,
Et que jamais serpent n'y souffle son venin;
Soyez enfin, forest, à jamais reverée,
Et que vos arbres soient d'éternelle durée,
Où MAGDELEINE fut jusqu'aux derniers abois;
Cette Biche blessée estant morte en ce bois.

Il ne te laisse pas, agreable FONTAINE,
Qui m'attends au passage, où je dois prendre haleine,
Non pas pour me voler afin de s'enrichir,
Mais pour me soulager & pour me rafraichir.
Je ne te puis donc dire adieu, sans que je fasse,
Ce que je te vois faire en cette humide place,
Ne pouvant m'empêcher de verser en ton sein,
Le déplaisir, que j'ai de suivre mon dessein.
Où je voudrois pouvoir, pour un si bon office,

Me

Me noyer & mourir comme un autre NARCISSE,
Non pas par Philautie, ou folle passion,
Mais pour ton seul amour & ma devotion.
En te remerciant, de ton argent potable,
Que j'ai trouvé si bon, si frais, si delectable,
Et que tu m'as fourny, pour rien, en m'obligeant,
Sçachant que j'estois pauvre, & n'avois point d'argent.
Adieu donc belle source, & d'honneur & de gloire,
Mais, avant que partir, pour te payer mon boire,
Je veux qu'icy mes yeux, de tes bienfaits surpris,
Te rendent en pleurant, ce que ma main t'a pris.
Adieu, beau territoire, adieu sainte Montagne,
Qu'en tout temps, & toûjours, le bonheur t'accompagne,
Puisque, non sans raison, toute autre se soûmet,
(Ou du moins le doit faire) à ton sacré sommet.
Qui paroit presque autant, sur les têtes prochaines,
Que les Arbrisseaux, les Cedres, & les Chesnes:
Que donc ton EMINENCE, en dépit des Demons,
Soit toûjours au dessus, de tous les autres Monts.
Vous, dont des Souverains les terres sont bornées,
Abbaissez vostre orguëil, ALPES, & PYRENE'ES,
Cedez à son ALTESSE, & ne vous élevez,
Que pour voir de plus loin, ce que vous luy devez.
Que toûjours la hauteur, de sa croupe surpasse,
L'OLYMPE, LE LIBAN, L'ATHOS, & le PARNASSE,
Que mille autres encor, viennent s'humilier,
En lui baisant le pied, devant son saint PILIER.
Sainte troupe autrefois, si mondaine, & profane,
Qui suivez maintenant, nostre chaste DIANE,
Qui chassez aprés elle, & portez dans les bois,
Avec la flêche, & l'Arc, le Cor, & le Carquois,
Avant que de sortir, de ce sacré bocage,
Je puis bien àpropos vous tenir ce langage,
Puisque vous imitez, en la Religion,
Presque ce qu'elle a fait, en cette Region.

Aprés avoir quitté, l'Ocean dans ce monde,
Plus changeant mille fois, que les replis de l'onde,
Pour aller au desert, de tant de Saints Convents,
Où l'on ne ressent plus, ni tempestes, ni vents.
C'est donc en cette heureuse, & sainte solitude,
Que vous pouvez trouver, vostre beatitude,
Le solide repos, du corps & de l'esprit,
Dans les trous de la pierre, aux pieds de JESUS-
CHRIST.

Vivez ames d'Elite, & filles nompareilles,
Du Ciel, & non du Siecle, admirables Abeilles,
Qui n'avez que le miel, que vous avez leché,
Aprés avoir perdu l'éguillon du peché.
Estant mortes au monde, en faisant la piqueure,
D'une si dangereuse, & difficile cure,
Puis qu'elle se faisoit, directement aux cœurs,
De ceux de qui vos yeux, vouloient estre vainqueurs.
Aprenez, aprenez, à suivre MAGDELEINE,
Quittez vostre plaisir, pour embrasser sa peine,
Autant dans les chemins, raboteux, espineux,
Pierreux, ensanglantez, aspres & sablonneux:
Comme vous avez fait, en courant dans les Lices,
Sur un tapis jonché, de fleurs & de delices,
Afin qu'en ce combat, & genereux conflit,
La grace surabonde, où regnoit le delict.
Suivez doncques suivez, la sainte Chasseresse,
Qui fut par le passé, comme vous, PECHERESSE,
Suivez-la dans les bois, les buissons, les halliers,
Comme parmy les fleurs, les Lis, les Violiers,
Qu'au fond de vos Deserts, qui sont vos ORATOIRES,
Vos TRAITS soient d'ORAISONS, toutes IACULA-
TOIRES.
Que vostre esprit bandé, serve d'arc en ce lieu,
Que le cœur soit la CORDE, & que le BLANC soit
Dieu;
Ainsi, luy déconchant, de si puissantes fleches,

Aux murailles des Cieux, vous ferez mille brêches:
Et puis en ce triomphe, allant toûjours plus haut,
Vous y pourrez entrer, & les prendre d'assaut :
Vivez donc, & mourez, ô trop heureuses filles,
(Non de Nymphes de bois, mais de Nymphes de
grilles,)
Avecque MAGDELEINE, en ces lieux écartez,
Du bruit de l'embarras, & tracas des citez.
Descend, MUSE, descend, de cette haute voute,
Car il est déja tems, de prendre une autre route,
Je voy, qu'il se fait tard, suivons nôtre chemin,
Qui nous mene tout droit, jusqu'à S. MAXIMIN.
Il ne faut pas manquer, de visiter la ville,
(Qui, pour ses raretez, est preferable à mille)
Et cette Auguste Eglise, & ce Convent Royal,
A qui le Ciel voulut estre si liberal,
Pour l'avoir enrichi d'une telle boutique,
Que MAGDELEINE rend comme soi MAGNIFIQUE.
Pour doncques élever, nos esprits, jusqu'aux Cieux,
Abbaissons les sous terre, & voyons ces saints lieux,
Mais non, sans en avoir obtenu la licence,
Des Peres, qui les ont, en leur garde & puissance;
Car, si je n'avois fait, cet Acte solemnel,
Je serois peu CIVIL, & beaucoup CRIMINEL.
Fils du grand DOMINIQUE, Astres des Monaste-
res,
D'un si riche thresor, dignes dépositaires,
Que nous reconnoissons, en cette qualité,
Je signalerois trop mon incivilité,
Si j'estois si hardy, que d'entrer dans vos grottes,
Sans, tout premierement, en saluër les Hôtes;
Chez qui loge le corps, de celle, qui logea,
JESUS en sa maison, qui souvent y mangea.
Vous estes donc icy, les Hôtes de l'hôtesse,
Du somptueux Seigneur, qui fait à tous largesse,
Vous, que j'appelleray les MAITRES Souverains,
De

DE CES SACREZ PALAIS, obſcurs, & ſoûterrains,
Les Anges gardiens, de ces Gazophylaces,
Où l'on porte de dons, pour emporter de graces,
D'où jamais on ne ſort, qu'avec l'eſprit content,
L'Ame fort conſolée, & le cœur penitent,
Qui, (choſe remarquable, autant que deſireuſe)
Au retour de ces lieux, & terre bien-heureuſe,
Comme un fer vers l'Aymant, ne fait que s'y tourner,
Avec nouveau deſſein, d'y bien-tôt retourner,
Soit à S. MAXIMIN, ſoit à la SAINTE BAUME,
Lieux, que vous poſſedez, des plus Saints du Royaume,
Et quand bien j'aurois dit, de tout cet Univers,
Je ne croy pas qu'on deût, me corriger ce Vers,
Dont la rime eſt fort bonne, & la raiſon ſe fonde,
Sur ce que vous avez, pour la rançon du monde,
Dans ce ſang precieux, qu'on ne peut eſtimer,
Et que l'on voit encor, & rougir, & fumer.
Devois-je doncques pas, quelque reconnoiſſance,
Aux juſtes heritiers, de ces lieux de plaiſance,
Qu'ils gardent aujourd'hui, comme faiſoient jadis,
Les veillants CHERUBINS, l'Arche & le Paradis,
Cette Arche, ou cette grote, où l'on trouve la manne,
Qui contente les bons, & les mauvais condamne,
Amere pour ceux-ci, mais douce pour ceux-là,
Salutaire pourtant, à tous ceux, qui vont là.
Ce bien-heureux EDEN, voſtre digne heritage,
Ayant avec MARIE, eu le meilleur partage,
Puique de ſi bons droits, de ſi juſtes raiſons,
Vous tiennent eſtablis dans ces ſaintes Maiſons,
Depuis que voſtre Grand, & trés-ſaint Patriarche,
Soûtint ſi puiſſamment, le party de cet Arche,
Lorſque les ALBIGEOIS, attaquerent l'honneur,
De voſtre MAGDELEINE, & de noſtre SEIGNEUR,
Et que ces gros mâtins, d'une geule importune,
Japperent au Soleil, & contre cette Lune.

Mais vostre saint Heros, & vaillant Champion,
(Venant contre ce monstre, en genereux Lyon)
Combatit tête à tête, & la Lance baissée,
Pour vanger l'affront fait; à sa Dame offensée,
Ayant dressé sa pointe, & paru sur les rangs,
Contre les ALBIGEOIS ces CHEVALIERS ERRANTS,
Les plus grands ennemis, de l'Illustre MARIE,
Terracez par la fleur, de sa Chevalerie,
Aussi tous ses enfants, comme fideles CHIENS,
Defendent du SEIGNEUR, & les droits & les biens.
Meritiez-vous donc pas, la palme prétenduë,
Pour l'avoir à propos, & si bien defenduë;
Mais ne se trouvant rien, qui fût d'assez grand prix,
Il fallut qu'elle-même, en fut le digne prix,
Pour ce sujet, depuis ces deux partis contraires,
Elle se fit donner, (vous appellant ses freres,)
Au Roi Charles qui fit vostre corps possesseur,
Du corps saint & sacré, de vostre grande sœur.

Ce corps, que depuis peu, toute la Cour de France,
A voulu visiter, passant par la PROVENCE,
(Comme nous avons sceu par la relation,
De la solennité, de sa translation,)
Qui se fit de sa Caisse, en L'URNE DE PORPHYRE,
Où le Peuple devot, le revere, & l'admire,
Enviant le bon-heur, la gloire & le repos,
De l'ame de la Sainte, & de ses sacrez Os.
Conservez donc toûjours, la mesme MAGDELEINE,
Comme les Souverains, de cette Souveraine,
Si les PECHEURS ont dû, la voir, la regarder,
Les PRECHEURS devoient bien, l'avoir & la garder,
Enfin si les PECHEURS, ont en leur PECHERESSE,
LES PRESCHEURS devoient bien, avoir leur PRECHERESSE,
C'est pourquoi je conclus, pour borner mes desseins,
Qu'il falloit cõfier CHOSES SAINTES AUX SAINTS.

Aprés ce compliment, fait à vos reverences,
Nous descendrons pour voir, ces richesses immenses,
Pour adorer, d'un cœur contrit, & non contraint,
Les reliques, qui sont, en ce lieu vrayment saint.
Ce petit PANTHEON, cette SAINTE CHAPELLE,
Que ROME, & que PARIS reconnoisse pour telle,
Et que je veux nommer, adorable, & saint lieu,
Où le Pecheur rougit, d'y voir le Sang d'un Dieu.
Flechissons les genoux, voicy LA SAINTE AMPOULE,
Que tant de Nations, viennent voir à la foule,
Voyez-vous à travers, ce verre transparent,
Ce que versa pour nous, le Sauveur en mourant,
Mon ame, reconnoy ces Arrhes excellentes,
Cette terre sacrée, & ces goûtes sanglantes;
Ne medites tu pas, en voyant ce Chrystal,
Ce que souffrit JESUS, pour ce morceau fatal,
De ce fruit défendu, qui n'estoit qu'une pomme,
Quand il fallut laver tous les pechez de l'homme,
Voici de la liqueur, dont il le nettoya,
De l'eau de la mer rouge, où son corps se noya:
Precieuse substance! adorable merveille!
Jusqu'à nos jours encor d'une couleur vermeille,
Le prix & la rançon du pecheur rachepté,
La montre de l'argent, dont il fut rachepté,
C'est ce qui reblanchit, & c'est ce qui relave,
Le teint tout bazané de ce méchant esclave,
Noir Ethiopien, More chargé de fers,
Qui gemit sous le joug du Prince des Enfers.
O Sang de mon Sauveur, dont il lâcha la bonde,
Versé sur une Croix pour le salut du monde!
Homme, ne dois-tu pas, prés de cette couleur,
En rougissant de honte, expirer de douleur,
O mon ame, il faudra que toûjours tu haletes,
A cette terre rouge où sont ces goutelettes,
A ce bel incarnat de ce VERBE INCARNÉ,

Dont il nous estreina tout nouvellement né.
A ce LEVRRE puissant, la triomphante amorce,
Qui fait à tous sentir son pouvoir & sa force,
Qui tire tant de monde, & peut tout surmonter,
Sans que le cœur humain puisse lui resister.
A ce Sang, dont JESUS fit pour nous cinq Fontaines,
A gros & chauds boüillons, découlé de ses veines,
Que toûjours alterée aprés cette liqueur,
Tu t'y viennes laver aussi bien que mon cœur.
Je vous adore donc, pierretes precieuses,
Qu'on voit une fois l'an, plus rouges & fumeuses,
C'est vous, petits cailloux, encore teints & tachez,
De ce Sang de l'Agneau, qui lave les pechez,
TACHEZ, dis-je, d'un sang, qui n'a point de macule,
Qu'espancha LE GRAND PAN & le divin HERCULE,
C'est vous, ô terre sainte! admirable gravier!
Que sur tous les thresors nous devons envier,
Que je veux appeller GRAINS BENITS D'INDULGENCE,
Le pardon & le don fait à nostre indigence.
N'estes-vous pas aussi cette espece d'aymant,
D'une couleur sanguine & d'un pouvoir charmant?
Qui peut tirer à soy, par d'attraits invisibles,
Tous les cœurs les plus durs & les plus insensibles,
Qui, pleins de sentiment, se trouvent amollis,
Prés de ces mesmes grains au CALVAIRE cueillis.
N'emporterez-vous pas le prix & l'avantage,
Sur tous les sablons d'or du PACTOLE, & du TAGE,
Sur tout ce que fait voir le celeste flambeau,
Sur tout ce que le Ciel & la terre ont de beau,
Riche gage d'amour, precieuse Relique,
Pourquoy n'ay-je pour vous, une langue Angelique?
Cœur, mille fois plus dur que n'est le Diamant,
Dois-tu pas t'attendrir au Sang d'un Dieu t'aimant.
Si les pierres se sont à son trepas fenduës,

Mes yeux ne l'arrosez que de perles fonduës,
Ame ; n'auras tu pas plus d'amour que tu n'as ?
En voyant ces rubis, ou ces rouges grenats.
C'est donc le Sang d'un Dieu mêlé dans cette terre,
Qui paroit à mes yeux dans ce fragile verre ?
Oüy, c'est le même Sang, que la Sainte cueïllit,
Accompagnant JESUS à son funeste lit.
Je ne puis me lasser de voir cette Phiole,
Et je sens que mon cœur tressaillit & s'envole;
Que ferez-vous, mes yeux, quand au GRAND VENDREDY,
Vous le verrez bouillir à l'heure de Midy ?
Ne deviendrez-vous pas, en voyant ce prodige,
Les humides témoins d'une ame qui s'afflige,
Helas ! vous pourrez bien verser, à vostre rang,
Au moins de goûtes d'eau, pour de goûtes de sang.
Je voy paroître encor LE CHEF DE NOSTRE SAINTE,
Ce front & cette chair divinement empreinte,
Depuis que JESUS-CHRIST, comme il est averé,
Luy dit en la touchant. *Noli me tangere.*
Ce fut en cet endroit, voyez encor de grace,
De ses doigts imprimez les marques & la trace,
Si bien que nous pouvons assurer en ce lieu,
Et dire, *C'est icy vraymant le doigt de Dieu.*
Y voyant cette chair encor cachetée,
Par celui qui l'avoit de son Sang racheptée.
O sainte Signature ! & precieux cachet !
Qui découvrit si bien celui, qui se cachoit,
Dont la main le fit mieux connoître que la bouche,
Ce front servant d'épreuve, ou de PIERRE DE TOUCHE.
Qui fait assez connoître avec sincerité,
Combien fut bon, & fin l'or de sa charité.
Heureux donc ce Convent, & cette Eglise heureuse!
Qui garde cette chair toute miraculeuse,

Que ne m'est-il permis, pour le moins une fois,
De coller là ma bouche, où JESUS mit ses doigts;
Mais helas un pecheur, de tous le plus indigne,
D'une telle faveur ne sçauroit estre digne.
O bien-heureuse teste! ô chef si fortuné!
De gloire & de splendeur dans le Ciel couronné,
Sacré *Palladium* d'une sainte MINERVE,
Qui conservez si bien le lieu, qui vous conserve,
(Pour pouvoir accomplir le plus grand de mes vœux)
Permettez-moy de voir encor de vos cheveux;
Les mesmes dont je voy que vostre main essuye,
De tant de pleurs versez une abondante pluye,
Quand les pieds de JESUS en furent arrosez,
Et de ce mesme poil torchez & puis baisez.
De JESUS, qui bien-tôt en devoit laver d'autres,
Qui ne furent aprés que ceux de ses Apostres;
Qu'il torcha, qu'il baisa, qu'il pressa sur son sein,
Mesme ceux de Judas, quoi qu'il sçeût son dessein.
C'est vous, dont, MAGDELEINE, ô forte, & belle tresse,
Enlaça le Sauveur, & s'en rendit maistresse,
S'hazardant ainsi, de prendre son chasseur,
Qui la prit elle-mesme, avec tant de douceur.
Mais ce que plus j'admire, en cette boite ronde,
C'est d'y voir cette tresse, encore toute blonde,
Et comme son bel or, qui m'éblouït icy,
Seize siecles aprés, ne s'est point obscurcy,
Qu'elle retient encor, sa grace toute entiere,
Qu'autre fois si poudrée, elle est là sans poussiere;
Et qu'enfin, par respect, le temps ny touche pas,
Aprés ces beaux cheveux, voicy l'Os de son bras.
O quelle bonne odeur, cette relique exhale!
Je ne crois pas, qu'au monde, on trouve son égale,
Cette senteur du Ciel, qui m'a si fort surpris,
Surpasse de beaucoup, celle de l'ambre gris.
O celeste parfum, divine Cassolete!

Vous

Vous avez tellement, embaumé ma MUSETE,
(Qui m'inspire si bien, tout ce que je vous dis,)
Qu'elle ne prend ce lieu, que pour un Paradis,
Que donc, sans en bouger, elle y finisse, & meure,
Prenant pour son repos, cette sainte demeure,
Qu'elle ne sorte plus, de ce lieu si charmant,
Qui n'a rien, qui ne soit pour mon contentement,
Et moi, par consequent, je m'arreste avec elle,
Au pied de cet Autel, & dans cette Chapelle,
Où je viens apporter, & laisser mon tableau,
Que je n'ay jamais sceu, ny pû faire plus beau.
GRANDE SAINTE, acceptez, cette petite offrande,
Attendant que quelque autre, en fasse une plus grande,
N'estoit-ce pas le moins, aprés ce que j'ai veu,
Que de donner mon cœur, pour accomplir mon vœu?
Daignez donc recevoir, ce qui je vous presente,
Qui n'est autre, sinon ce qui vous represente,
Reconnoissez ces traits, & ces lineaments,
Faits pour vous acquerir toûjours nouveaux Amants,
Qui, pris de vos attraits, & ravis de vos charmes,
Puissent vous demander, l'utile don des larmes,
Pour pouvoir, comme vous, toûjours être empêchez,
A demander pardon, à pleurer leurs pechez,
Je demande ce don, mais avec plus d'instance,
Plus obligé qu'aucun, à faire penitence,
La mer & ses sablons, n'estant pas tous assez,
Pour noyer & conter, tous mes plus grands excez;
C'est de quoy je vous prie, (heureuse PENITENTE,)
Dont l'imitation, m'est si fort importante.
Faites donc que le Peintre, & non pas son tableau,
Puisse avoir, en pleurant, la détrempe de l'eau,
Plus propre à l'Imager, que non pas à l'Image,
Pour couler nuit & jour, le long de son visage.
C'est vous, dont nous voyons, que les faits glorieux,

Epouven-

Epouventent la terre, & ravissent les Cieux,
Autre FEMME que vous, puissante de la sorte,
Ne peut si dignement, porter le nom de FORTE.
Estant venue à nous, de ces derniers confins,
Pour aymer, & brûler, du feu des Seraphins,
Dont vous fûtes toûjoups, à tel point embrasée,
Que vous sembliez en l'air, une ardente fusée.
Aprés avoir rendu, par ces chauds accidents,
Les Rochers embrasez, & les Buissons ardents,
On n'en verra jamais, d'autre qui vous devance,
Ayant SANCTIFIE', toute nostre PROVENCE,
Et fait un si grand fruit, en tout ce beau Pays,
Que les siecles passez, en furent ébaïs,
Et de qui les futurs, liront toûjours l'histoire,
Gravée en lettres d'or, au temple de memoire,
Pour doncques la bien dire, & la décrire mieux,
Il ne falloit parler, que la langue des Dieux.
Aussi meritiez-vous, grande CONTEMPLATIVE,
Qu'un autre nous peignît, en belle perspective,
Et qu'il ne fisse pas, comme j'ay fait icy,
D'un si vaste sujet, un tableau racourcy.
N'y d'un grand Argument, un petit Epitome,
(Qui, pour sa dignité, meritoit un grand tome)
Où la MAGDELIADE, entre dans une noix,
Ainsi que L'ILIADE, avoit fait autrefois,
Pensant qu'il valoit mieux, ô Sainte SOLITAIRE,
En parler tant soit peu, que non pas de s'en taire,
Car, qui seroit celui, qui pourroit dire tout,
En traitant un sujet, qui n'a ny fin, ny bout?
Non, il n'est pas possible, encor que mille langues,
Fissent, pour ce dessein, tout autant de harangues,
Et mesme, quand j'aurois, cent bouches de Canon,
Je ne sçaurois bien faire, éclater vostre nom;
Il faut donc seulement, orner vostre Chapelle,
Du rayon d'APOLLON, ou du crayon d'APELLE,
C'est tout ce que je puis, c'est tout ce que je sçay,

Ne vous donnant icy, que mon premier essay,
D'un Aiglon hors du nid, la premiere volée,
Qui lui fait voir le jour, sous la voute étoilée,
Ainsi reconnoit-il le foible de son œil,
Qui ne peut supporter, l'éclat de son Soleil,
Qu'il fasse donc naufrage, ayant brûlé ses aîles,
Dans la mer de vos eaux, si pures, & si belles.
Illustre Original, dont j'expose l'Extrait,
Je ne pouvois pas mieux loger vostre portrait,
(A qui ne manque pas la voix, ny la parole)
Qu'en l'aportant icy, pour l'apprendre à ce THOLE,
Puis, me voyant au port, je quitte mon Vaisseau,
Ma toile, mes couleurs, mon ancre, & mon pinceau.
Et laisse avec raison, cette PLATE-PEINTURE,
A d'autres, qui pourront, la faire en mignature,
Pour imiter ZEUXIS, ce Peintre si vanté,
Qui ne peignoit jamais que POUR L'ETERNITÉ.
J'attens donc, que pour vous, une meilleure plume,
Fasse bien-tost voler, un plus ample volume,
Et qu'un jour d'autres Vers, beaucoup plus élegans,
Courent aprés l'odeur, de vos divins onguents.
Afin qu'aprés cela, ma PEINTURE PARLANTE,
(Qui ne semble estre icy, qu'une TABLE D'ATTANTE,)
Ayt les finissements, & la derniere main,
D'un Peintre plus expert, d'un meilleur Escrivain.
Ayant pour cette fin, receu quelque assistance,
Je conclurray la Piece, avec cette Sentence.
„ Que ce n'est pas le tout, (pour à Dieu nous unir,)
„ D'avoir bien commencé, mais il faut bien finir.

FIN.

Ste. MARIE MAGDELEINE.

Anagramme.

MA RIME L'A DESIGNE'E.

D. MAGD.

Pangere debuerat te, Magdala, *solus* Apollo,
Pingere debuerat, te, Magdala, *solus Apelles.*
Dandus erat, meritò tantus, utrique labor.

MULIERE M FORTEM QUIS INVENIET?
Proverb. cap. 31. verf. 10.

Invenimus eam in Campis sylvæ.
Psalm. 131. v. 6.

In terra deserta.

In loco horroris, & vastæ solitudinis.
Deuter. cap. 32. v. 10.

Auctoris distichon.

Hic ego plantavi, lacrymando, Maria rigavit;
Sed Deus omnipotens operi dedit incrementum.

Ex D. Paulo. 1. Cor. c. 3. v. 6.

Longè materies hîc superavit opus.

Verba carminis hujus,
Ad finem usque complevi.
Deuter. cap. 31. *v.* 30.

Anagramma.

O diva, Et semper sacratissima Maria Magdalena.
Ego pridem ad aras tuas altas, mea Carmina emisi.

L'AU-

L'AUTEUR A LA SAINTE.

SONNET.

Que ne vous dois je point belle, & sainte Amazone,
Dépuis que ma priere eut un si bon effet,
Pourray je bien avoir, à mon vœu satisfait ;
Par ce méchant Sonnet, *qui rien de bon ne sonne ?*
Je veux donc maintenant, admirable personne,
Que ma Muse, (laissant cet Ouvrage imparfait,)
Créve icy de dépit, pour l'avoir si mal fait,
Et pour ne plus aussi, rien faire pour personne.
Quand je pense au malheur, d'où vous m'avez osté,
Helas ! si l'on nous dit, que vous avez esté,
La grande Pecheresse, *& la Dame effrontée.*
S'il le faut ainsi dire, & croire en bonne foy,
Vous ne pouviez jamais, avoir esté chantée,
Par un plus grand pecheur que moy.

EIDEM DISTICHON.

Nulla tibi similis præcessit, nulla sequetur,
Peccator major me, quoque nullus erit.

A L'AUTEUR DE LA MAGDELAINE

SONNET.

Esprit, qui paroissez, à tous les beaux esprits,
Comme un brillant éclair, à travers les nuages,
Peut-on pas appeller, vos excellents écrits,
Le livre sans pareil, l'Ouvrage des Ouvrages ?
Qui doncques les lira, sans en estre surpris,
Ne sera point conté, dans le nombre des sages,
Et qui n'apprendra pas, ce qu'ils nous ont appris,
Ne comprendra jamais, la bonté de ces Pages.

Où vous avez traçé, d'un ſtyle merveilleux,
L'hiſtoire, qui doit eſtre admirée en tous lieux,
La pourſuivant ſi bien, d'une ſi longue haleine;
Que les monts, les déſerts, les Antres, & les bois,
(Qui pour hôteſſe ont eû, l'Illuſtre MAGDELEINE)
Doivent pour vous loüer, ſe changer tous en voix.

De medio petrarum dabunt voces.
Pſalm. 103. v. 12.

EIDEM EPIGRAMMA.

Hæc, *Petre*, te ſemper deſerta diſerta loquantur,
Te extollant montes laudibus, antra ſonent,
Sintquè, tui, Echones, præcones, nominis, omnes,
Aut, verſum in cytharas te nemus omne canat,

Amico nominato, anonymus Amicus.

A L'AUTHEUR.

QUATRAIN.

A Ta loüange toute entiere,
Je dirai qu'en cette matiere,
Tu n'as aucunement cedé,
A tous ceux, qui t'ont precedé.

AU MESME.

VOyant icy ce que je voy,
Eſprit, admirable genie,
Je ne ſçay que penſer de toy,
Non plus que ton URANIE.
Si bien qu'ayant eſté, fort long tems à réver,
Je me ſens obligé d'eſcrire,
Qu'un Ange eſt venu, pour t'inſtruire,
Où que tu l'es allé trouver.

FR. CHARLES HENRY, Carme d'Avignon,

POUR LE MESME.

EPIGRAMME.

Tant de pointes d'esprit, tant de riches pensées.
(Comme de beaux brillans) en ce Livre enchassées;
Sans doute, sans erreur, sans contredit, seront,
Capables de ravir, ceux qui les conceuront,
Et corriger les mœurs, de tant d'humeurs peccantes,
Quand on verra, qu'elles y sont.
Et si RARES par tout, & par tout si FREQUENTES.

Fr. ELISE'E de JESUS. Carme.

POUR LE MESME.

Falloit-il pas estre un Heraut,
Où du moins un excellent Chantre;
Pour faire si bien, & si haut,
Resonner en tous lieux cet ANTRE;
D'où sorteront avec le tems,
Sur des Airs élevez, & de tons éclatants;
(Comme bruyants clairons, ou trompettes sonnantes)
Plus de mille Echôs surprenantes,
Qui rediront son nom, rechanteront ses Vers,
Et porteront sa gloire, au bout de l'Univers.

Fr. ALEXANDRE, Carme d'Avignon.

AU

AU MESME.

Ton nom peut desormais, du tombeau s'exempter,
(Ayant tiré du sien, avec beaucoup de peine,)
La grande ombre de Magdeleine,
Qu'on t'a si bien oüy chanter,
O *pieux* Pelican, *qui t'es ouvert* la veine,
Pour la ressusciter.

Orbe canenda omni, tu PELLICANE Cane.

ET

Sit vena tua benedicta.
Proverb. 5. c. v. 18.
Amen.

BARTHELEMY DE VAVREAS, au Comtat d'Avignon, Notaire, frere de l'Autheur.

AUCTORIS ANAGRAMMA.

Operi Magdalico accommodatum.

FRATER PETRUS
A SANCTO LUDOVICO
CARMELITA, VALREACENSIS.

ISTE VIR CLARUS.
FLOS POETARUM
IN SANCTA DEO CARA, RELUCEAT.

FR. GABRIEL NALLYS. *Carmelita Avenion. Sacra Theologia Doctor.*

LE

LE
LOUIS D'OR,
A
MADEMOISELLE
DE
SCUDERY.

LE
LOUIS D'OR,
A
MADEMOISELLE
DE
SCUDERY.

SAPHO, qui recevez de mille endroits divers,
Tant de Proſe galante, & d'agreables Vers,
Jettez les yeux ſur cet Ouvrage:
De grace, daignez le ſouffrir;
Quand j'eus deſſ in de vous l'offrir,
Votre ſeule boné m'en donna le courage.

Ainſi, rare Sapho, l'ornement de nos jours,
Sans chercher de plus longs détours,
Ni ſans m'excuſer davantage,
Je vais commencer mon diſcours.

Ne vous imaginez point, Mademoiſelle, que ce que je vais vous conter, ſoient des nouvelles particulieres de la Cour; bien que j'y ſois depuis quelque temps, je n'en ſai pas davantage. Les gens auſſi peu conſiderables, & auſſi peu empreſſez que moi, la ſuivent aſſez ordinairement ſans la voir, ou la voyent bien ſouvent ſans la connoître. L'autre jour m'étant retiré de meilleure heure qu'à l'ordinaire, dans l'oiſiveté où je me trouvai, m'amuſant à compter ce qui me reſtoit d'argent pour mon voyage, il me tomba dans la penſée, que ſi tant de pieces differentes que je tenois, avoient du ſens & de l'intelligence dans la tête, dont elles étoient marquées, il n'y auroit preſque rien qu'elles ne puſſent m'apprendre; & que l'Or & l'Argent ayant de tout temps gouverné le monde,

monde, on pourroit ſavoir par leur moyen des nouvelles de tous les Siecles. A peine avois-je eu cette penſée, qu'une Piſtole d'Italie, que j'avois ſeparée des autres, prenant bruſquement la parole pour toutes, me parla de cette ſorte :

Comme je te connois diſcret,
Je t'avertis en confidence ;
Mais n'en dis rien, car c'eſt un grand ſecret,
A tort vous nous croyez manquer de connoiſſance :
La pluſpart des hommes ſont fous,
Car bien que nous ſçachions nous taire,
Nous voyons ce qu'ils font pour nous,
Et ſavons ce qu'ils nous font faire.

Je fus fort épouventé d'une nouveauté ſi extraordinaire, bien que je n'ignoraſſe point que les Piſtoles ſe mêloient de beaucoup de choſes, je ne ſçavois pas encore qu'elles ſçuſſent parler. Mais enfin m'étant un peu raſſuré, je lui repartis : Et quoi, as-tu bien aſſez d'eſprit

pour répondre à toutes les questions que je te ferai ?

Alors avec ardeur reprenant la parole,
Je dirai d'or, repliqua la Pistole.

Vraiment, lui dis-je, tu ne te contentes pas de parler, tu fais des Vers, & qui pis est, tu fais des pointes. Mais puisque te voila de si belle humeur, je suis prêt à t'écouter. Je ne serai pas le premier qui me serai engagé dans des Dialogues extraordinaires ; en tout cas, puisqu'il y en a dans Lucien d'aussi surprenans, il sera mon garant. Sur tout, si tu me veux plaire, entretiens-moi de diverses choses dont tu peux avoir connoissance : conte m'en des galantes autant qu'il te sera possible, mais au moins que je ne sçache rien de certaines aventures qui ne meritent pas le nom de galanterie, & dans lesquelles les pieces de moindre valeur que toi peuvent avoir cours.

Sur cet article par avance,
J'impoſe un éternel ſilence
Aux Ecus d'Or autant qu'aux Ecus blancs.

Ne crains point, interrompit gravement un double Louis, qui mouroit d'envie de parler : ſi nous avions à t'entretenir de quelque choſe qui approchât de l'amour, où l'interêt peut avoir quelque lieu, nous ne traiterions pas cette matiere ſi groſſierement ; je ne te parlerois que de ces dons utiles & ſecrets, que l'on appelle generoſité & grandeur d'ame ; que de ces perſonnes bien faites, & bien faiſantes, qui pour donner courage à leurs Galans, travaillent à leur établiſſement & à leur fortune, ou de ces Galans induſtrieux, qui ſçavent faire des liberalitez ſi à propos, qu'on ne ſçauroit les refuſer : enfin de tous ceux qui employent leurs richeſſes pour l'utilité ou pour le plaiſir des perſonnes qu'ils aiment.

Qui ſçait de ſes grands biens faire un parfait uſage,
Eſt magnifique en équipage,

Fait tout avec profusion,
Tâche à donner souvent bal ou colation;
Que s'il peut engager en quelque promenade,
L'òbjet dont les beaux yeux l'ont sçu rendre malade,
Son carrosse attelé de six chevaux de prix,
Fait trembler sous ses pas le pavé de Paris:
Il se met en campagne, & sans reprendre haleine,
En d'agreables lieux il conduit l'Inhumaine.
Là l'aimable Musique & les mets délicats,
Par des soins diligens ont devancé leurs pas.
Cependant ce train magnifique,
Tous ces mets delicats, cette aimable Musique,
Ce qui devance ou ce qui suit,
Et qui gagne le cœur des plus indifferentes,
Ce n'est que de l'argent traduit
En cent manieres differentes.

En effet, poursuivit le Louis, recevoir ou donner de l'argent, est une chose également honteuse; même après l'avoir donné, quelques-uns tâchent de le ratraper. Une Dame de ma connois-

sance

ſance en uſa de cette ſorte, aſſez plaiſamment, il y a quelque temps. Après avoir fait un préſent conſiderable à ſon Amant, elle le pria à deux jours de là, de lui prêter tout ce qu'il auroit d'argent en ſon pouvoir, pour une affaire de conſequence qui lui étoit ſurvenue.

Le Cavalier ſurpris d'entendre ces paroles,
De ſa mourante bourſe arracha ſes piſtoles;
Et confus autant qu'interdit,
Les croyant prêter, les rendit.

Toutesfois, continua le Quadruple, ſi tu voulois être entierement ſatisfait, il te faudroit parler à tous ceux que tu viens de remettre dans ta bourſe. Quand nous ſommes ſeuls, comme je ſuis preſentement, nous ne ſommes pas propres à grand' choſe, ni ne ſommes point d'un fort grand entretien. Cependant beaucoup de nous enſemble faiſons tous les jours des choſes incroyables : & c'eſt en grande compagnie que nous avons con-

tribué

tribué au gain de plusieurs batailles, à la prise de plusieurs Villes imprenables, & à mille conquêtes amoureuses. Il m'avertit même de bonne foi, que le plus souvent la vertu des gens ordinaires, n'alloit que du plus au moins :

Que leur grand nombre avoit des charmes si puissans,
Que souvent la plus prude, & que le plus habile,
Qui peut resister à deux cens,
Se laisse emporter à deux mille.

Je croi fort aisément ce que tu dis, lui répondis-je, mais quoi qu'il en soit, j'aime mieux ne m'engager en conversation qu'avec toi seul, de peur d'embrouiller la chose. Tu n'as pas tant de tort, me dit-il. Si nous étions plus de deux, nous voudrions peut-être parler tous à la fois, comme font assez ordinairement les hommes quand ils se trouvent plusieurs ensemble. Ecoute-moi donc tout seul, je t'en conjure, & sois persuadé que je te ferai sçavoir des

choſes aſſez curieuſes. Comme je ſuis d'un Or le plus ancien qu'on puiſſe trouver, je pourrai te conter mes aventures: car afin que tu ne t'y trompes pas, j'ai conſervé le même ſens, & la même intelligence que j'ai preſentement, dans toutes les formes differentes ſous leſquelles j'ai paru. Je fus tiré de la Mine ſous le regne du dernier Darius, & j'ai vû tout le bouleverſement de ce grand Empire. Cependant ſans te rien dire de toute la ſuite de l'hiſtoire, dont te fais grace, & que je te pourrois conter ici, s'il m'en prenoit fantaiſie, il me ſuffira de t'apprendre, qu'en ce temps-là je portai la figure du Conquerant qui renverſa le Trône des Perſes: & je me contenterai de te faire ſçavoir en paſſant, quelque choſe des amours de ce Siecle-là, qui étoient tout à fait differentes de celles de celui-ci. Les langueurs, les plaintes, & les deſeſpoirs n'étoient point en uſage parmi les Courtiſans de ce grand Prince. Comme c'étoient tous gens accoutumez à de promptes & gran-

des

des expeditions, ils avançoient bien plus en un jour, qu'on ne fait maintenant en une année. Pour te confirmer en cette verité, souviens-toi de la Reine des Amazones:

Rappelle un peu dans ta memoire,
De Taleftris la memorable hiftoire,
Qui pour fe délivrer de ce mortel ennui
Qu'on a toujours de trop attendre,
Arriva le matin dans le Camp d'Alexandre,
Et coucha le foir avec lui.
Mais depuis eft venu le regne des fleurettes,
Veritable chicane en matiere d'amour;
L'on ne fait qu'en dix ans ce qu'on fit en un jour.
Encore dans ces amourettes,
Où l'on fe brûle à petit feu,
Si l'on trouve jamais ou coquete ou cruelle,
Ce n'eft qu'un pitoyable jeu,
Et tout fe paffe en bagatelle.

Mais pour te conter par ordre mes aventures, il faut que je te die, que long-
temps

temps après la mort d'Alexandre, je tombai entre les mains d'un avare, qui ne se contentant pas de m'enfermer avec plusieurs de mes compagnons, il nous enterra, ce miserable, dans les fondemens d'une vieille tour, & mourut enfin sans s'être servi de son argent, ni sans l'avoir enseigné. Nous demeurâmes là plusieurs siecles, jusqu'à ce qu'on nous déterra par hazard, en creusant pour avoir les pierres des murailles sous lesquelles nous étions : nous fûmes ainsi de nouveau remis au jour, mais nous n'y fûmes pas plutôt, que nous trouvâmes une grande difference dans le monde.

Depuis ce long enterrement,
Le monde avoit changé de forme & de figure :
L'on y parloit differemment,
Tout étoit d'une autre nature.
Nous n'étions même plus à l'usage de tous,
Puis qu'enfin en sortant de dessous la muraille,
Jusques à la moindre de nous,
Parvint à la grandeur d'Antique & de Medaille.

Aussi

Auſſi fûmes-nous recherchez avec ſoin des Curieux, qui nous firent valoir un prix exceſſif, & qui nous montroient comme le plus rare ornement de leurs cabinets. Je penſe que je ſerois encore entre leurs mains, ſi mon dernier maître, qui ſe mêloit de Chymie, me jugeant d'un Or très pur, ne m'eût voulu multiplier. Je ne ſçache point de tourment qu'il ne me fît endurer. Il eſſaya toutes choſes inutilement; il me fit paſſer pluſieurs fois par le feu.

Mais il ne fit que s'y morfondre,
Il eut beau me fondre & refondre,
Le bon homme fut confondu,
Car je ne fus rien que fondu.

Je ne demeurai pourtant pas longtemps en cet état; je fus donné à un Orfévre, qui m'employa à mettre en œuvre pluſieurs Diamans de prix, & fit une boête de Portrait magnifique. A peine étoit-elle achevée, qu'un jeune Romain l'achetta pour mettre le por-

trait

trait de ſa Maitreſſe. Au reſte, comme l'on ne conte jamais d'hiſtoire pareille à celle-ci, ſans qu'il ſoit à propos de ſe ſouvenir de quelques Vers, il faut que je t'en diſe, qui ont été traduits en François, & que j'entendis reciter à notre Cavalier, un jour qu'il regardoit le portrait de ſa Maitreſſe, & qu'il parloit à ſoi-même, ſuivant la louable coutume des Amans:

Malgré la rigueur de l'abſence,
L'amour qui ſçait charmer la plus forte douleur,
Vient au ſecours de ma conſtance,
Et tient ce doux propos dans le fond de mon cœur.
Vis en repos, Tircis, ta divine Princeſſe
Partage en ce moment ta profonde triſteſſe,
Et par mille tranſports ſecondant tes deſirs,
Elle te rend avec tendreſſe
Et douleur pour douleur, & ſoupirs pour ſoupirs.
Alors dans l'excès de ma joye,
Je ſens dans mon eſprit tant de charmes ſecrets,
Qu'en quelque rang que je la voye,
J'abandonne mon cœur aux plus hardis ſouhaits.

Amour,

Amour, qui prens le ſoin d'une flame ſi belle,
Afin de la rendre immortelle,
A nos cœurs amoureux donne une même loi :
Que je ne vive que pour elle ;
Qu'elle ne vive que pour moi.

Tu jugeras par ces Vers, que c'étoit un ſimple Cavalier, qui aimoit une perſonne fort au-deſſus de lui ; & je ne t'en dirai pas davantage ; car en matiere de digreſſions, comme de folies, les plus courtes ſont les meilleures : Auſſi ſans m'arrêter à cette Hiſtoire, je t'apprendrai que je paſſai entre les mains d'un autre Maître, qui m'employa d'une maniere bien differente, quoi qu'au même uſage ; il me fit ſervir à cinq ou ſix portraits en moins de rien ; & j'eus le divertiſſement de voir que tantôt la Blonde chaſſoit la Brune, ſelon que la Blonde ou la Brune regnoit dans ſon cœur : j'avois pourtant bien du dépit de ce qu'il

en

en quittoit quelquefois une belle pour une laide, car il ne lui importoit, pourvû qu'il changeât. Il ne laissoit pas avec tout cela, d'avoir des momens bien amoureux; & il me souvient qu'un jour qu'il attendoit sa derniere Maitresse, il dit plusieurs fois d'un air assez languissant, passionné, & chagrin:

Qu'une impatience amoureuse
Est un supplice rigoureux,
Qu'une heure qu'on attend, & qui doit être heureuse,
Cause de momens malheureux.

Quoi, Climene n'est point venue?
Cette ingrate ne m'aime pas;
Qui pourroit l'avoir retenue,
Si l'Amour conduisoit ses pas?

Enfin ce galant homme se lassa de celle-ci comme des autres, & quelque

temps après l'avoir quittée, comme il étoit changeant en tout, il fit faire de sa Boête de portrait, deux tables de diamans. Nous fûmes ensuite au service d'une Dame, qui nous donna bien du plaisir, avec ses façons : elle avoit deux Galans, dont l'un étoit fort riche & fort sot, mais faisant grande dépense : l'autre étoit bien fait, plein d'esprit & de cœur, mais marchant à fort petit train.

Aussi pour adoucir cette fiere inhumaine,
Ecrire juste & parler bien,
Ne lui purent servir de rien,
Il perdit ses pas & sa peine ;
Car par un silence éloquent,
L'autre sans dire mot lui comptoit de l'argent.

Cependant le regne de cette Belle finit en moins de rien. L'un se lassa de souffrir, & l'autre de payer ; & je fus

separé

ſeparé des diamans avec leſquels j'avois été depuis long-temps, pour être employé à mille uſages differens. Je fus tantôt en bague, tantôt en montre, tantôt en chaîne; mais ſur toutes choſes je devins un des plus jolis Cachets du monde: je portai la figure d'un petit Amour, qui au lieu d'avoir ſon bandeau ſur les yeux, l'avoit ſur la bouche; & qui marchant comme à la derobée, & fort doucement, tenoit une de ſes mains devant ſon flambeau pour en cacher la clarté: ces cinq paroles étoient écrites autour,

Ni le bruit, ni l'éclat.

Je pourrois bien te conter ici mille choſes ſi je voulois: mais ma qualité de Cachet m'en empêche: & je te puis même aſſurer, que jamais perſonne n'a rien ſçû des myſteres dont j'ai été dépoſitaire.

Mon empreinte toujours heureuse,
Ne ferma jamais de Poulet,
Ni ne servit à de Lettre amoureuse,
Qui vît éventer son secret.

Il fallut pourtant changer de condition avec le temps. Je fus encore fondu plusieurs fois, & j'ai servi à plusieurs Statues ; j'ai été employé tantôt à celle d'un Heros, d'un Demi-Dieu, d'une Déesse, d'un Homme, & tantôt à celle d'un animal : mais à la verité, bien que j'aye été dans tant de conditions differentes, je n'ai jamais pû devenir Or potable, quelque soin qu'on y ait apporté : je suis revenu en monnoye plusieurs fois ; & il n'y a point d'usage où je n'aye été mis : tantôt j'ai été employé pour payer, tantôt pour prêter, tantôt pour donner, rarement pour honorer la vertu, mais plus rarement encore pour la récompense

d'un

d'un Poëte. Les choſes magnifiques & flateuſes qu'ils diſent de tous ceux qui leur peuvent faire du bien, leur ſont preſque toujours inutiles.

Leur merite eſt toujours connu,
Mais les grands Seigneurs ſont étranges,
Et qui ſubſiſte de louanges,
Vit avec peu de revenu.

Mais pour ne m'arrêter pas davantage, il faut que je t'apprenne que j'ai preſque couru toute la terre, que j'ai été Sequin en Turquie, Mouton à la grand-laine, Noble à la Roſe, & Jacobus en Angleterre; Double Ducat en Eſpagne; & que je te pourrois compter mille ſortes de choſes; mais j'aime bien mieux qu'on m'accuſe d'avoir oublié beaucoup, que d'avoir trop dit. Il me ſuffira donc de t'apprendre qu'après toutes ces aventures, comme je

ſemblois être deſtiné au ſervice des Dames, je fus remis en œuvre, & fus employé en une paire de pendans d'oreilles. Je ne fus pas plutôt en cet état, que je beniſſois ma bonne fortune, m'imaginant que je ne pouvois manquer d'être du ſecret de la perſonne que j'allois ſervir; & je crus que tous ces petits mots, qu'on diſoit ſi bas, étoient des choſes ſi agreables, que j'aurois un plaiſir extrême à les entendre. Je fus pourtant bien attrapé, quand je connus que ce n'étoit le plus ordinairement que des ſecrets que tout le monde ſçavoit, que de fauſſes confidences, & que des ſottiſes dites avec précaution. Je m'aviſai même qu'il y avoit certains Galans qui parloient à ma Maitreſſe de cette ſorte, pour faire les Importans, ou pour faire croire à ceux qui les voyoient, qu'ils n'étoient point mal avec une Dame auſſi bien faite. Cependant comme celle-ci étoit fort

coquette,

coquette, & qu'elle écoutoit à droit & à gauche, chacun de nous n'avoit que la moitié de son secret: ce n'est pas que la plusspart du temps ce ne fût la même chose, car ce qui entroit par une oreille sortoit par l'autre: sur tout pour les réprimandes d'une vieille Dame qui lui faisoit souvent des leçons. Enfin je n'aurois jamais achevé, si je voulois dire tout ce qu'on entend à l'oreille d'une Coquette, & tout ce que j'appris au service de celle-là. Elle l'étoit si fort, qu'après avoir trompé tout le monde, tout le monde la quitta.

Vous qui pensez avec adresse
Fourber & coqueter sans cesse,
Même chose vous aviendra,
Autant vous en pend à l'oreille,
Et quiconque coquetera,
Craigne une avanture pareille.

Enfin après m'être beaucoup ennuyé avec la Belle dont je viens de parler, je faillis à perir absolument; car une Demoiselle suivante nous vola, & me separa des Emeraudes avec lesquelles j'étois depuis un temps si fâcheux: si bien que je fus brisé en mille pieces, & mis au Billon avec quelque Passement d'argent. Je ne fus pas plutôt en cet état, qu'il ne tint presque à rien que je ne fusse donné à ces hommes impitoyables & cruels, qui à force de coups de marteaux mettent l'or en feuille ou en couleur. J'étois aneanti si cette derniere aventure me fût arrivée; & je te laisse à penser le grand plaisir que j'aurois eu, ou quel avantage ce doit être de servir à la dorure d'un plancher, d'être appliqué au derriere d'un carrosse, ou de finir malheureusement sa vie en papier doré. Ma bonne fortune me garantit de tous ces malheurs, & je suis parvenu à la

dignité & en l'état où tu me vois, dans lequel je souhaite de demeurer à jamais : car ni l'image de tant de Princes que j'ai portée, ni la figure du grand Alexandre que j'ai conservée durant tant de siecles, ne m'embellissoit point tant que celle du jeune Heros que je porte aujourd'hui, qui avec toutes les vertus qui manquoient à l'autre, & avec encore plus de courage que lui, s'il ne venoit de donner la Paix, auroit trouvé la conquête de tout le monde aisée.

Aux lauriers immortels qui couronnent sa tête,
Jules vient de mêler les Myrthes de l'Amour,
Un calme bienheureux succede à la tempête,
La Discorde est rentrée en son triste sejour.
Nous ne verrons former nos heureuses années,
Que de beaux & paisibles jours.
De nos cruelles destinées,
Jules vient d'arrêter le pitoyable cours.

Cepen-

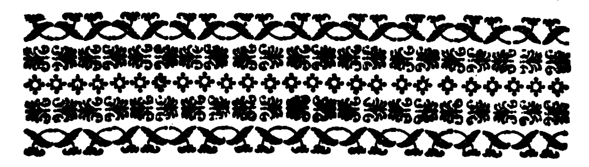
Cependant il eſt temps que je finiſſe, de peur de t'ennuyer, & que je te laiſſe en repos pour ce ſoir. S'il te prend fantaiſie d'en ſçavoir davantage, tu n'as qu'à t'informer à d'autres Pieces, à qui il ſera arrivé des choſes d'une nature differente.

Notre Dialogue finit ainſi, & le Louis n'eut pas plutôt ceſſé de parler, que je pris la réſolution d'avoir quelques jours après, une pareille conference avec les autres: à quoi je n'aurois pas manqué, ſi toute cette bonne compagnie ne ſe fût bien-tôt ſeparée, & ſi je n'euſſe vû avec un déplaiſir tout à fait ſenſible, qu'il m'étoit impoſſible de faire de longues converſations, & retenir long-temps mon argent avec moi.



RE'PONSE

RÉPONSE
DE
MADEMOISELLE
DE
SCUDERY.



RÉPONSE DE MADEMOISELLE DE SCUDERY.

VOus ſçavez bien, Monſieur, que je ſuis accoutumée d'entendre parler des Lapins, des Fauvettes, & des Abricots; mais après tout, je n'ai pas laiſſé d'être ſurpriſe de la converſation que vous avez eue avec votre Louis d'Or; & je le trouve ſi bien inſtruit des choſes du monde, que j'en ſuis étonnée.

Quand

Quand il ſeroit du temps des premiers Jacobus,
Des Nobles à la Roſe, & des vieux Carolus,
Il ne ſçauroit pas plus de choſes.
Ovide a moins que lui fait de Metamorphoſes.

Il fait aux plus galans d'agreables leçons,
Il raille, il fait des vers de toutes les façons :
Mais ce qu'il fait de plus étrange,
C'eſt qu'entre mes mains il ſe range ;
Car ſes Freres ne m'aiment pas.
Ils n'ont auſſi pour moi que de foibles apas,
Et par le mépris je m'en vange.
Mais pour ce Louis d'Or que je reçois de vous,
De qui la gloire eſt immortelle,
Qui ne craint plus ni touche ni coupelle,
Il fait ſeul un tréſor dont mon cœur eſt jaloux.

Voila, Monſieur, tout ce qu'une Malade vous peut répondre ; mais je vous aſſure que ce n'eſt pas tout ce qu'elle penſe ; & que ſi Sapho ſe por-

toit

toit bien, elle vous loueroit de meilleure grace, & vous remercieroit avec plus d'esprit. Que sçai-je même si passant des louanges de votre Louis d'Or; à un sujet plus relevé, elle ne se sentiroit point inspirée de vous parler

D'un Louis dont la vie en merveilles feconde,
Est l'ouvrage du Ciel, & le bonheur du monde,
Dont le bras triomphant, & les charmes vainqueurs,
Domptent les Nations, & captivent les cœurs.
D'un Jule, dont les soins redonnent à la France,
Les jeux & les plaisirs, la Paix & l'abondance,
Qui va faire couler dans nos heureux climats,
Ces larges fleuves d'or, la force des Etats,
Et gemir de regret le Pactole & le Tage,
Que la Fable a flattez d'un pareil avantage.
D'un Jule dont les soins ont nos desirs bornez,
Dont les sages conseils, justement couronnez,
Font voir à l'Univers, que la plus belle gloire
Est de cesser de vaincre au fort de la victoire.

Mais

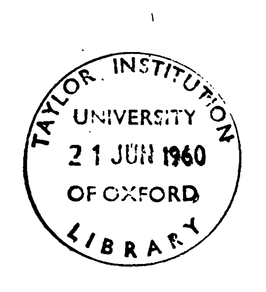
Mais je m'apperçois que ce ſujet là eſt trop relevé pour moi, & qu'il vaut beaucoup mieux ne rien dire, que de n'en dire pas aſſez. Il n'en eſt pas de même de vous, Monſieur; au contraire je vous exhorte à faire quelque ouvrage plus grand à la gloire de ceux que vous avez louez en huit vers ſeulement, car il ne faut pas faire des Portraits en petit d'un grand Heros, comme on en fait d'une Maitreſſe, puiſqu'on ne doit avoir les uns que pour les cacher, & que les autres doivent être vûs de tout le monde.



RELATION DES CAMPAGNES DE ROCROI, ET DE FRIBOURG.

EN L'ANNE'E 1643. & 1644.

Imprimée à Paris en 1673.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
21 JUN 1960
OF OXFORD
LIBRARY

RELATION
DE CE QUI S'EST PASSÉ DANS LES CAMPAGNES DE ROCROI, ET DE FRIBOURG,
En l'Année 1643. & 1644.

J'Ai dessein d'écrire ce qui s'est passé dans les Campagnes de *Rocroi*, & de *Fribourg*, entre l'Armée de *France*, & celles d'*Espagne* & de *Baviere*. Peut-être que mon travail ne sera pas inutile, ni desagréable au Public. Du moins n'ai-je rien oublié pour dire toûjours la Verité. Je n'écris point par envie de m'ériger en Auteur, & je ne prétends ni flatter, ni offenser personne. Enfin, je ne me propose d'autre but dans

mon Ouvrage que sa durée ; trop heureux ! s'il plaît aux honnêtes gens dans un siecle aussi délicat que celui-ci, & s'il peut apprendre aux siecles suivans, les deux plus fameux évenemens de la derniere Guerre d'entre les Couronnes.

Vers la fin du regne de *Loüis XIII*. l'Armée *Espagnole* étoit maîtresse de la campagne. D. *F. de Melos* Gouverneur des Païs-bas, avoit repris *Aire* & *la Bassée*, & gagné la bataille d'*Honnecourt*. Il formoit des desseins fort vastes, & son ambition ne se bornoit pas à reprendre seulement les places que l'*Espagne* avoit perduës. Il prevoyoit que la mort du Roi apporteroit du trouble dans la *France*. Les Medecins avoient jugé son mal incurable. Déja chacun songeoit aux avantages qu'il pourroit tirer de la Minorité prochaine. Les *François* même qui ont accoûtumé de perdre par leurs dissensions, tous les avantages qu'ils ont remportez dans les guerres étrangeres, alloient fournir à *Melos* une occasion favorable pour faire de plus grandes conquêtes.

Dans cette pensée, il change le projet du siege d'*Arras* dont les préparatifs l'avoient occupé tout l'hiver, & il se resout d'attaquer *Rocroi* ; voulant se servir de ce poste qui

qui donne une entrée dans la *Champagne*, pour en faire une Place d'armes propre à toutes ses entreprises. La mort de *Loüis XIII.* arriva peu de temps après, & divisa toute la Cour, ainsi que *Melos* l'avoit prévû. Les Cabales qui se formoient de tous côtez pour la Regence, menaçoient la *France* d'une revolution générale. Tous les Etats du Royaume ne vouloient plus retomber sous un Ministere pareil à celui du Cardinal de *Richelieu*. Les grands Seigneurs ont peine à fléchir devant un Ministre qui occupe une place dont chacun deux se juge plus digne que lui. Les Magistrats ne veulent dépendre que du Roi dans la fonction de leurs Charges, & ne se peuvent résoudre à recevoir la loi d'un particulier. Les Peuples ne manquent jamais d'imputer aux conseils du Ministere toutes les impositions dont ils sont surchargez, & généralement tous les hommes sont portez à envier la fortune, & haïr la personne des Favoris.

Ainsi, le souvenir du passé étoit odieux, l'avenir donnoit de la crainte, le présent étoit plein de trouble, il falloit mettre quelque ordre à l'Etat dans un si grand changement. Tout le monde souhaittoit un Gouvernement plus doux & plus libre,

mais personne ne convenoit des moyens de l'établir.

Neanmoins, le Roi avant que de mourir, avoit nommé ceux qui devoient composer le Conseil de la Regence. Il avoit donné en même temps le commandement de ses Armées au Duc d'*Enguien* : mais afin de moderer les premiers feux d'une jeunesse que le desir de la Gloire auroit pû emporter, il lui avoit donné le Maréchal de l'*Hospital* pour Lieutenant Géneral & pour conseil. Malgré cette disposition, & toutes les intrigues de la Cour, la Reine fut déclarée seule Regente avec un pouvoir absolu.

Il sembla d'abord qu'elle voulut appeller l'Evêque de *Beauvais* au Ministere, elle eût même quelque pensée de lui faire donner le Chapeau de Cardinal à la premiere Promotion ; mais ce Prélat au lieu de se ménager dans ce commencement de faveur, entreprit de ruïner tous ceux que le Cardinal *Richelieu* avoit élevez, & s'attira par ce moyen un grand nombre d'ennemis. Pendant qu'il s'attache à contre-temps à renverser ce que ce Ministre avoit fait, le Cardinal *Mazarin* profite de tout, & fait ses liaisons avec les personnes qui ont le plus de crédit auprès de la Reine. Ceux que l'E-

l'Evêque veut perdre, ont recours à la protection du Cardinal. La Reine craint qu'on ne lui fasse trop d'affaires, & se dégoûte des services de l'Evêque. Elle trouve enfin le Cardinal plus propre à remplir la place de premier Ministre. Ceux en qui elle se fie la portent à ce choix, & la font resoudre à renvoyer l'Evêque dans son Diocése, & à déclarer ouvertement son intention pour le Cardinal.

D'abord, elle y rencontre de grands obstacles, le nom seul de Cardinal épouvante les esprits, rappelle la memoire des maux passez, & en fait craindre de pires à l'avenir: La division se met parmi les créatures de la Reine, chacune prend parti, & les affaires se brouillent plus qu'auparavant. Néanmoins, l'adresse & la bonne fortune du Cardinal, les services qu'il avoit rendus à la *France*, la fermeté de la Reine, & le respect que tout le monde avoit pour elle, appaiserent les mécontens. L'entreprise formée contre ce Ministre par la D* & le D* ne servit qu'à mieux affermir son autorité: Ainsi *Melos* fut trompé dans ses pronostics, comme le sont tous les Etrangers qui fondent de grandes esperances sur la division des François; parce qu'encore que leur legereté naturelle les porte quel-

quefois à la revolte, le fond de respect & d'affection qu'ils ont pour leur Roi, les ramene toûjours dans l'obéïssance ; en effet, les Grands, le Parlement & le Peuple, se rendirent au choix de la Reine, & tout fléchit en même temps sous le Ministere du Cardinal *Mazarin*, bien qu'il fût Etranger, & que ses ennemis publiassent qu'il étoit Sujet originaire du Roi d'*Espagne*, d'une Nation peu amie des *François ;* & enfin, quoi qu'on l'eût vû quelque temps auparavant dans une fortune très-éloignée d'une si grande élevation.

Le D* se conduisit imprudemment dans l'entreprise qu'il avoit formée contre le Cardinal, la D* se croyant plus habile & mieux auprès de la Reine que ce Ministre, méprisa ses soûmissions. Dans le temps que D* & elle délibererent sur les moiens de le perdre, le D* est arrêté, la D* est disgraciée, le reste de la Cabale se dissipe, & la *France* devient plus tranquille que jamais.

Pendant que la Cour étoit occupée à toutes ces intrigues, le Duc d'*Enguien* se préparoit pour la campagne prochaine. *Amiens* étoit le rendez-vous de l'Armée, ce Prince y arriva vers la fin d'Avril 1643. & y trouva *Gassion* avec une partie des trou-

pes

pes. *Espenan* en assembloit d'autres autour de *Laon*. Le Maréchal de *Grammont* s'étoit jetté dans *Arras* dès le commencement de l'hiver, & avoit un corps considerable dans cette place. Le Duc d'*Enguien* demeura trois semaines dans *Amiens* pour attendre les troupes qui s'y rendoient, & pour pénétrer les desseins des *Espagnols*. Il avoit même envoyé *Gassion* à *Dourlens* pour les observer de plus près. Enfin, il aprit que *Melos* avoit mis toutes ses forces ensemble auprès de *Douai*, & qu'il marchoit vers *Landrecies* avec un grand équipage d'artillerie.

Le Duc d'*Enguien* assembla aussi-tôt ce qu'il avoit de troupes auprès d'*Amiens*, & envoia ordre à celles qui étoient éloignées, de le venir joindre dans sa marche. Il vint loger le second jour auprès de *Peronne*; *la Ferté-Senneterre* Maréchal de Camp lui mena quelque Infanterie, & celle qui avoit hiverné dans *Arras* le vint trouver au même lieu.

Ce Prince commença dès-lors à témoigner une impatience extrême de donner bataille, aimant mieux la hazarder, que de se charger (disoit-il) de la honte de voir prendre une Place dans les premiers jours de son Commandement; mais parce

que le Maréchal de l'*Hospital* avoit beaucoup de repugnance à ce dessein, le Duc d'*Enguien* crût qu'il devoit faire par adresse ce qu'il ne vouloit pas encore emporter d'autorité absoluë.

C'est pourquoi il ne s'en ouvrit qu'à *Gassion* seul. Comme c'étoit un homme qui trouvoit aisées les actions même les plus perilleuses, il eût bien-tôt conduit l'affaire aux termes que le Prince desiroit. Car sous prétexte de jetter du monde dans les Places, il fit qu'insensiblement le Maréchal de l'*Hospital* se trouva si près des *Espagnols*, qu'il ne fût plus en son pouvoir d'empêcher qu'on n'en vint à une Bataille.

L'Armée continua de marcher vers *Guise*; c'étoit la Place la plus exposée de toute la Frontiere, & celle dont les *Espagnols* pouvoient le plus aisément entreprendre le siege. Mais l'Avantgarde *Françoise* fut à peine logée dans *Fonsomme*, que le Duc d'*Enguien* aprit que les *Espagnols* avoient passé devant *Landrecies* & la *Capelle* sans s'y arrêter, & qu'ils marchoient à grandes journées vers la *Meuse*.

Ce Prince crût alors qu'ils avoient quelque dessein sur les places de *Champagne*, & craignit avec raison de ne pouvoir joindre *Melos* qu'après que les retranchemens de

ses

ses quartiers seroient achevez, & peut-être même après la prise d'une de ces Places, qu'il savoit être mal garnies d'hommes, & de munitions. Cette prévoyance l'obligea de faire avancer *Gassion* avec un corps de deux mille chevaux, afin d'observer les desseins des *Espagnols*, & de jetter ses Dragons & ses Fuziliers dans les lieux qui en auroient le plus de besoin.

Cependant le Duc d'*Enguien* ne laissa pas de continuer sa marche avec une extrême diligence Les troupes que commandoit *Espenan* le rencontrerent à *Joigni*; il reçût en ce lieu un avis certain que *Melos* s'étoit arrêté à *Rocroi*, & que la même nuit il avoit commencé l'ouverture de la tranchée.

Le Prince ne songeoit plus qu'à secourir promptement cette Place, lors qu'on lui manda que le Roi *Loüis XIII.* étoit mort. Peut être qu'en cette occasion, un autre que le Duc d'*Enguien* n'auroit pas eu la pensée de secourir *Rocroi*. Son rang, ses affaires, les interêts de sa maison, & le conseil de ses amis le rappelloient à la Cour. Néanmoins il préfera en cette occasion, le bien général à ses avantages particuliers, & l'ardeur qu'il avoit pour sa Gloire ne lui permit pas de balancer un moment. Il tint secrete la nouvelle de la mort du

du Roi, & marcha le lendemain vers *Rocroi*: persuadant au Maréchal de l'*Hospital* qu'il ne s'avançoit près de cette Place, que pour y pouvoir jetter un secours d'hommes, & de munitions par les bois qui l'environnent.

Gassion le rejoignit dans sa marche à *Rumigni*, & l'instruisit pleinement de ce que faisoient les *Espagnols*, lui dépeignit leurs postes, & lui montra le chemin qu'il falloit prendre pour aller à eux. *Gassion* avoit marché si diligemment, qu'étant arrivé à l'entrée des bois de *Rocroi* fort peu de temps après que les *Espagnols* s'étoient postez devant la Place, il y avoit jetté cent cinquante hommes, & remarqué par la situation des lieux que tout le succès de l'entreprise consistoit à passer le défilé, & à mettre en présence des ennemis l'Armée en bataille entre les bois & la ville.

Rocroi est situé dans le milieu d'une plaine environnée de bois si épais & si pleins de marécages, que de quelque côté qu'on y arrive, il est impossible d'éviter des défilez très-longs, & très-incommodes: Il est vrai que du côté de la *Champagne* il n'y a qu'un quart de lieuë de bois; & que dans le défilé même après avoir passé le commencement qui est fort serré, le chemin s'é-

s'élargit & on découvre insensiblement la plaine. Mais parce que le Païs est rempli d'une bruyere fort marécageuse, on n'y peut aller que par petites troupes, hormis assez près de *Rocroi*, où le terrain s'élevant peu-à-peu devient plus sec que dans les bois, fournit un champ spacieux & capable de contenir de grandes Armées.

Melos étoit arrivé le dixiéme de Mai dans cette plaine, avoit séparé son Armée en six quartiers, fait ses retranchemens, & jetté ses principales forces du côté qui regarde les défilez; se contentant d'assurer le reste par la disposition générale de ses troupes, afin d'épargner le temps qu'on emploie d'ordinaire à faire une circonvallation. Outre ces précautions qu'il avoit observées dans ses postes, il avoit mis un grand corps-de-garde sur le chemin de *Champagne*; ses sentinelles & ses batteurs d'estrade étoient si bien disposez, que rien ne pouvoit entrer dans la plaine sans qu'il en eût avis. Son Armée étoit composée de huit mille chevaux conduits par le Duc d'*Albuquerque*, & de dix-huit mille hommes de pied commandez par le Comte de *Fontaines*, entre lesquels étoit l'élite de l'Infanterie *Espagnole*.

Le Duc d'*Enguien* étant informé de ces cho-

choses, fit assembler les Officiers de son Armée à *Rumigni*, & après leur avoir exposé ce que *Gassion* venoit de lui dire, il déclara que sa résolution étoit de tout entreprendre pour secourir *Rocroi*; c'est pourquoi il vouloit s'avancer au plûtôt dans le défilé. Que si les *Espagnols* s'engageoient à le défendre, ils seroient obligez en dégarnissant leurs quartiers, de laisser un chemin ouvert au secours qu'on voudroit jetter dans la Place; ou bien s'ils laissoient passer le défilé sans combattre, on en tireroit d'autres avantages, & que l'Armée s'étant une fois élargie dans la plaine, on pourroit engager les *Espagnols* à une bataille; ou du moins prendre des postes & s'y fortifier, en attendant qu'on eût pourvû aux besoins des assiégez.

Enfin, le Prince leur dit que le Roi étoit mort, & que dans une si fâcheuse conjoncture, il falloit tout hazarder plûtôt que de laisser perdre la réputation des Armes de *France*. Qu à son égard, il n'y avoit point de resolution qu'il ne prît pour empêcher la prise de *Rocroi*. Tout le monde conclut à la bataille, & le Maréchal de *l'Hospital* même fit semblant d'y consentir.

Mais il s'imagina peut-être que les *Espagnols*

pagnols difputeroient le défilé, & qu'ainfi l'entreprife fe termineroit par une grande efcarmouche dans le bois, durant laquelle on jetteroit du fecours dans la Place, & que l'armée n'étant point engagée au delà du défilé, on pourroit fe retirer facilement, fans s'expofer à un combat général.

La refolution fut donc prife de marcher le lendemain droit à *Rocroi*. Le Duc d'*Enguien* s'avança le même jour jufqu'à *Boffu*, & difpofa l'ordre de fa bataille, afin que chacun fe préparât à cette action dont le fuccès étoit fi important à fa gloire & au falut de la *France*.

Son Armée étoit compofée de quinze mille hommes de pied, & de fept mille chevaux, & elle devoit combattre fur deux lignes apuiées d'un Corps de referve, le commandement de ce Corps fut donné à *Sirot*. Le Maréchal de l'*Hofpital* avoit foin de l'aîle gauche, & *la Ferté Senneterre* y fervoit de Maréchal de Camp fous lui. *Efpenan* commandoit toute l'Infanterie, *Gaffion* étoit fous le Duc d'*Enguien* à l'aîle droite ; & parce qu'il falloit combattre dans des lieux difficiles, on mit entre chaque intervale des Efcadrons, un peloton de cinquante Moufquetaires. Les Carabins, les Gardes du Maréchal de *l'Hofpital* & ceux

ceux du Prince, tout ce qui reſtoit de Dragons & de Fuziliers, furent mis à droit & à gauche ſur les aîles. Ces ordres étant donnez, le Duc d'*Enguien* envoya le bagage à *Aubenton* avec tout ce qui étoit inutile pour un jour de combat, & marcha en bataille juſqu à l'entrée du bois.

Melos preſſoit ſi vigoureuſement *Rocroi*, que ſans le ſecours que *Gaſſion* y avoit jetté, on n'auroit pas eû le temps de faire lever le ſiege. La garniſon en étoit ſi foible & ſi mal pourvûë, que les *Eſpagnols* n'entreprenoient rien qui ne leur réüſsît. Ils étoient informez du mauvais état de la Place, & le Duc d'*Enguien* en étoit ſi éloigné, qu ils ne croioient pas qu'elle pût attendre l'arrivée d'un ſecours.

Mais l'Armée de *France* s'étoit augmentée peu à peu par des Corps qui la venoient joindre dans ſa marche, & par ce moien elle avoit ôté aux *Eſpagnols* la connoiſſance de ſes forces; les nouvelles leur en venoient difficilement à cauſe que tout le Païs étoit *François*. Ainſi, *Melos* ne ſût le veritable état de l'Armée du Duc d'*Enguien*, que le jour même qu'elle entra dans le defilé. Les derniers avis qu'il en avoit eûs ne la faiſoient que de douze mille hommes : & il apprit, mais trop tard, qu'elle étoit de près

de

de vingt-trois mille combattans, & même qu'elle commençoit à marcher dans les bois.

Melos fut contraint de déliberer promptement s'il défendroit le défilé, ou s'il attendroit dans la plaine qu'on le vint attaquer. Rien ne lui étoit plus facile que de disputer le passage en jettant son Infanterie dans le bois, & en l'appuyant d'un grand Corps de Cavalerie. Il pouvoit même en ménageant bien l'avantage des bois & des marécages, occuper l'Armée de *France* avec une partie de ses troupes, & achever avec l'autre partie de réduire la Place qui ne pouvoit plus tenir que deux jours. Ce parti paroissoit le plus sûr, & il n'y avoit personne qui ne crût que *Melos* le prendroit. Mais son ambition ne se bornoit pas à la prise de *Rocroi*, il s'imaginoit que le gain d'une bataille lui ouvriroit le chemin jusques dans le cœur de la *France*, & *Honnecourt* lui faisoit esperer un pareil bonheur devant *Rocroi*. D'ailleurs en hazardant un combat, il croyoit ne hazarder tout au plus que la moindre partie de son Armée, & quelques Places de la Frontiere. Au lieu que par la défaite du Duc d'*Enguien*, il se proposoit des avantages infinis dans le commencement d'une Regence encore mal affermie.

Sur ce raisonnement, *Melos* qui selon le genie *Espagnol*, laissoit quelquefois échaper le present, pour trop penser à l'avenir, se resolut à un combat général. Et afin d'y engager plus aisément le Duc d'*Enguien*, il l'attendit dans la plaine, & ne fit pas le moindre effort pour disputer le passage du défilé. Ce n'est pas que *Melos* n'eût peut-être été obligé de faire par force ce qu'il fit de son mouvement; car dans le temps qu'il déliberoit là-dessus, il n'étoit presque plus temps de déliberer. Les premieres troupes du Duc d'*Enguien* paroissoient déja, & l'Armée *Françoise* auroit achevé de passer avant qu'il eût pû assembler ses quartiers. Néanmoins s'il eût voulu faire de bonne heure tout ce qui dépendoit de lui pour s'opposer à ce passage, le Duc d'*Enguien* auroit eû peine à le forcer; parce qu'il n'y a rien de si difficile dans la guerre, que de sortir d'un long défilé de bois & de marécages, à la vûë d'une puissante Armée postée dans une plaine? Quoi qu'il en soit, on voit bien que *Melos* s'étoit préparé à un combat général, puisqu'il avoit pris soin de ramasser toutes ses forces, & mandé à *Beck* qui étoit vers *Palaizeux*, de le venir joindre en toute diligence.

Le Duc d'*Enguien* marchoit en bataille ſur deux colonnes depuis *Boſſu* juſqu'à l'entrée du défilé. *Gaſſion* alloit devant avec quelque Cavalerie pour reconnoître les ennemis ; & n'ayant trouvé le paſſage défendu que d'une garde de cinquante chevaux, il les pouſſa, & vint rapporter au Duc d'*Enguien* la facilité qu'il y avoit à s'emparer du défilé.

Ce fut en ce lieu que le Prince crût devoir parler plus ouvertement au Maréchal de l'*Hoſpital*, parce que le Maréchal voyoit bien qu'en pouſſant plus avant dans la plaine il ſeroit impoſſible d'éviter de donner bataille. *Gaſſion* faiſoit tout ſon poſſible pour l'engager, & le Maréchal s'oppoſoit toûjours à ſes avis ; mais le Duc d'*Enguien* finit leur diſpute, & dit d'un ton de maître, qu'il ſe chargeoit de l'évenement.

Le Maréchal ne conteſta plus, & ſe mit à la tête des troupes qu'il devoit commander. Le Duc d'*Enguien* fit défiler l'aîle droite, logeant de l'Infanterie aux endroits les plus difficiles, pour aſſurer le paſſage du reſte de l'Armée. En même temps il s'avança avec une partie de la Cavalerie juſques ſur une petite éminence à demi-portée du canon des *Eſpagnols*. Si

 Melos

Melos eût chargé d'abord le Duc d'*Enguien*, il l'eût défait infailliblement ; mais ce Prince couvrit si bien le haut de cette éminence avec ce qu'il avoit d'Escadrons ; que les *Espagnols* ne purent voir ce qui se faisoit derriere lui.

Melos ne pût s'imaginer qu'un si grand Corps de Cavalerie se fût avancé sans être soûtenu par l'Infanterie. C'est pourquoi il se contenta d'essayer par des escarmouches, s'il pourroit voir le derriere de ces Escadrons ; mais n'ayant pû se faire jour au travers, il ne songea plus qu'à ranger ses troupes en bataille.

Ainsi, les deux Généraux concouroient à un même dessein, le Prince s'appliquoit uniquement à achever de passer le défilé, & *Melos* ne travailloit qu'à rassembler ses quartiers. Le lieu où le Duc d'*Enguien* avoit pris son champ de bataille, étoit assez spacieux pour y ranger toute son Armée dans l'ordre qu'il avoit projetté. Le terrain y étoit plus élevé qu'aux environs, & s'étendoit insensiblement dans toute la plaine. Il y avoit un grand marais sur la gauche, & les bois n'étant pas épais en cet endroit, n'empêchoient point les Escadrons de se former. Vis à-vis de cette éminence qu'occupoit

le Duc d'*Enguien*, il y avoit une autre hauteur presque semblable, où les *Espagnols* se posterent & firent le même front que les *François*, & entre les deux batailles on voyoit un enfoncement en forme de vallon.

Il est aisé de juger par cette situation, qu'aucun des deux partis ne pouvoit aller attaquer l'autre qu'en montant. Néanmoins les *Espagnols* avoient cet avantage, que sur le panchant de leur hauteur, & au devant de leur aîle gauche, il y avoit un bois taillis qui descendoit assez avant dans le vallon, & il leur étoit aisé d'y loger des Mousquetaires pour incommoder le Duc d'*Enguien* quand il marcheroit à eux.

Les deux Généraux travailloient avec une diligence incroyable à mettre leurs Troupes en ordre à mesure qu'elles arrivoient; & au lieu d'escarmoucher comme l'on fait d'ordinaire à l'approche de deux Armées, ils se donnerent tout le temps necessaire pour se mettre en bataille.

Cependant, le canon des *Espagnols* incommodoit beaucoup plus les *François* que celui des *François* n'incommodoit les *Espagnols*, parce qu'ils en avoient un plus grand nombre, & qu'il étoit mieux posté & mieux servi. A mesure que le Duc

d'*Enguien* étendoit les aîles de son Armée, les Ennemis faisoient de si furieuses décharges d'artillerie, que sans une constance extraordinaire, les Troupes *Françoises* n'auroient pas pû conserver le terrain qu'elles avoient occupé Il y eût ce jour-là plus de trois cens hommes de tuez ou de blessez de coups de canon, entre lesquels le Marquis de *Persan* Mestre-de-Camp d'un Regiment d'Infanterie eût un coup dans la cuisse.

A six heures du soir l'Armée de *France* avoit passé le défilé. Déja le Corps de reserve sortoit du bois, & venoit prendre sa Place dans la plaine. Le Duc d'*Enguien* ne voulant pas donner aux *Espagnols* le temps d'assurer davantage leurs postes, se préparoit à commencer le combat. L'ordre de marcher étoit donné par toute son Armée; quand un accident imprevû pensa la jetter dans un desordre extrême, & donner la victoire à *Melos*.

La Ferté-Senneterre commandoit seul l'aîle gauche en l'absence du Maréchal de l'*Hospital* qui étoit auprès du Duc d'*Enguien*. Ce côté de l'Armée étoit bordé d'un marais, & les *Espagnols* ne pouvoient l'attaquer; ainsi, *la Ferté* n'avoit rien à faire qu'à se tenir ferme dans son poste

en

en attendant le combat. Le Duc d'*Enguien* n'avoit point quité l'aîle droite, & pendant que les Troupes se mettoient en bataille, il s'étoit attaché principalement à reconnoître la contenance des *Espagnols* & les endroits les plus propres pour aller à eux. Alors la *Ferté*, peut-être par quelque ordre secret du Maréchal, peut être aussi pour se signaler à l'envi de *Gassion* par quelque exploit extraordinaire, voulut essayer de jetter un grand secours dans la place, & fit passer le marais à toute sa Cavalerie & à cinq Bataillons de Gens de pied; par ce détachement l'aîle gauche demeura dénuée de Cavalerie, & affoiblie d'un grand Corps d'Infanterie.

Aussi-tôt qu'on en eût donné avis au Duc d'*Enguien*, il fit faire alte, & courut promptement où un si grand desordre l'appelloit. L'Armée *Espagnole* marcha en même temps, ses trompetes sonnant la charge, comme si *Melos* eût voulu se prévaloir de ce mouvement. Mais le Prince ayant rempli le vuide de la premiere ligne avec quelques Troupes de la seconde, les *Espagnols* s'arrêterent, & firent voir qu'ils n'avoient eû d'autre dessein, que de gagner du terrain pour ranger leur seconde ligne.

Il y a des momens précieux dans la Guer-

re qui passent comme des éclairs, si le Général n'a pas l'œil assez fin pour les remarquer, & assez de présence d'esprit pour saisir l'occasion, la fortune ne les renvoye plus, & se tourne bien souvent contre ceux qui les ont manquez. Le Duc d'*Enguien* envoya dire à *la Ferté* de revenir sur ses pas; les troupes qu'il avoit détachées repasserent le marais en diligence, & avant la nuit l'Armée se trouva remise dans son premier poste; ainsi cet accident ne fit que retarder la bataille, & ne causa d'autre inconvenient, que de donner aux *Espagnols* le temps de se mettre plus au large & en meilleur ordre qu'ils n'auroient fait.

La nuit étoit fort obscure, mais la forêt étant voisine, les soldats allumerent un si grand nombre de feux, que toute la plaine en étoit éclairée. Les Armées étoient enfermées dans cette enceinte de bois, comme si elles avoient eû à combattre en champ-clos. Leurs Corps-de-garde étoient si proches les uns des autres, qu'on ne pouvoit distinguer les feux des *François* de ceux des *Espagnols*. Les deux Camps sembloient n'en former qu'un seul. On n'entendoit aucune allarme, & à la veille d'une très-sanglante bataille,

taille, il sembloit qu'il y eût entre-eux une espece de paix.

Dès qu'il fut jour, le Duc d'*Enguien* fit donner le signal pour marcher. Il chargea d'abord à la tête de sa Cavalerie mille Mousquetaires que le Comte de *Fontaines* avoit logez dans le bois; & bien qu'ils combattissent dans un lieu retranché naturellement & avantageux pour de l'Infanterie, l'attaque fut si vigoureuse qu'ils y demeurerent tous sur la place. Mais de peur que les Escadrons ne se rompissent en traversant le reste du bois où cette Infanterie venoit d'être défaite, le Duc d'*Enguien* avec la seconde ligne de Cavalerie tourna sur la gauche, & commanda à *Gassion* de mener la premiere ligne autour du bois sur la droite. *Gassion* étendit ses Escadrons en marchant à couvert du bois, & prit la Cavalerie *Espagnole* en flanc, pendant que le Duc d'*Enguien* l'attaquoit en tête.

Le Duc d'*Albuquerque* qui commandoit l'aîle gauche des *Espagnols*, ne savoit encore rien de cette premiere action & n'avoit pas prévû qu'il pouvoit être attaqué des deux cotez en même temps. Il se reposoit sur les Mousquetaires logez dans le bois qui couvroit sa premiere ligne; de sorte qu'il se trouva ébranlé de cette attaque, & vou-

lut oppoſer quelques Eſcadrons à *Gaſſion* qui venoit l'enveloper. Mais rien n'eſt ſi perilleux que de faire de grands mouvemens devant un ennemi puiſſant ſur le point d'en venir aux mains. Ces Eſcadrons déja ébranlez furent rompus à la premiere charge, & toutes les troupes d'*Albuquerque* ſe renverſerent les unes ſur les autres. Le Duc d'*Enguien* leur voyant prendre la fuite commanda à *Gaſſion* de les pourſuivre, & tourna tout court contre l'Infanterie.

Le Maréchal de l'*Hoſpital* ne combattoit pas avec le même ſuccès, car ayant mené ſa Cavalerie au galop contre les ennemis, elle ſe mit hors d'haleine avant que de les joindre. Les *Eſpagnols* l'attendirent de pied ferme, & la rompirent au premier choc. Le Maréchal après avoir combattu avec une valeur extrême, eût le bras caſſé d'un coup de piſtolet, & vit en un inſtant toute ſon aîle s'enfuïr à vauderoute. Les *Eſpagnols* la pouſſerent vigoureuſement, taillerent en pieces quelques Bataillons d'Infanterie, gagnerent le canon, & ne s'arrêterent qu'à la vûë du Corps-de-reſerve qui s'oppoſa à leur victoire.

Tandis que les deux aîles combattoient avec un ſort ſi inégal, l'Infanterie *Françoiſe* mar-

marchoit contre l'*Espagnole*. Déja quelques Bataillons s'étoient choquez ; mais *Espenan* qui la commandoit, ayant appris le malheur qui venoit d'arriver à l'aîle gauche,& voyant que toute l'Infanterie *Espagnole* l'attendoit en bon ordre avec une fierté extraordinaire, se contenta d'entretenir le combat par de legeres escarmouches, afin de voir pour laquelle des deux Cavaleries la victoire se déclareroit.

Cependant le Duc d'*Enguien* avoit passé sur le ventre à toute l'Infanterie *Valone* & *Allemande*, & l'Infanterie *Italienne* avoit pris la fuite, quand il s'apperçût de la déroute du Maréchal de l'*Hospital*. Alors ce Prince vit bien que le gain de la bataille dépendoit entierement des troupes qu'il avoit auprès de lui ; à l'instant, il cesse de poursuivre cette Infanterie & marche par derriere les Bataillons *Espagnols* contre leur Cavalerie qui donnoit la chasse à l'aîle gauche de l'Armée *Françoise*, & trouvant leurs Escadrons débandez, il acheve facilement de les rompre.

La Ferté-Senneterre qui avoit été pris dans la déroute de l'aîle gauche, où il avoit combattu avec beaucoup de valeur, fut trouvé blessé de plusieurs coups, & dégagé par une charge que fit le Duc d'*Enguien*. Ainsi

l'aîle

l'aîle droite des *Espagnols* qui s'étoit débandée en poursuivant la *Françoise*, ne joüit pas long-temps de sa victoire. Ceux qui poursuivoient se mirent à fuïr eux-mêmes, & *Gassion* les rencontrant dans leur fuite, les tailla généralement en pieces.

De toute l'Armée de *Melos*, il ne restoit plus que l'Infanterie *Espagnole*. Elle étoit resserrée en un seul Corps auprès du canon. Le bon ordre où elle étoit, & sa contenance fiere, montroient assez qu'elle se vouloit défendre jusqu'à l'extrémité. Le Comte de *Fontaines* la commandoit; c'étoit un des premiers Capitaines de son temps, & quoi qu'il fût obligé de se faire porter en chaise à cause de ses incommoditez, il ne laissoit pas de donner ses ordres par tout.

Le Duc d'*Enguien* ayant appris que *Beck* marchoit avec six mille hommes à l'entrée du bois, ne balança pas à attaquer cette Infanterie, quoi qu'il n'eût qu'un petit nombre de Cavalerie auprès de lui. Le Comte de *Fontaines* l'attendit avec une grande fermeté, & ne laissa point tirer que les *François* ne fussent à cinquante pas. Son Bataillon s'ouvrit en un instant, & il sortit d'entre les rangs une décharge de dix-huit canons chargez de cartouches, qui fut suivie d'une grêle de mousquetades. Le feu

fut

fût si grand, que les *François* ne le purent soûtenir, & si les *Espagnols* avoient eu de la Cavalerie pour les pousser, jamais l'Infanterie *Françoise* n'auroit pû se remettre en ordre.

Le Duc d'*Enguien* la rallia promptement, & recommença une seconde attaque. Elle eut le même succès que la premiere; enfin il les chargea par trois fois sans les pouvoir rompre. Le Corps de reserve arriva, & plusieurs des Escadrons qui avoient poussé la Cavalerie *Espagnole*, se rejoignirent au gros que le Prince faisoit combattre. Alors l'Infanterie *Espagnole* fut enveloppée de tous côtez, & contrainte de ceder au plus grand nombre. Les Officiers ne penserent plus qu'à leur sûreté, & les plus avancez firent signe du chapeau pour montrer qu'ils demandoient quartier.

Le Duc d'*Enguien* s'étant avancé pour recevoir leur parole, & pour leur donner la sienne, les Fantassins *Espagnols* crûrent que le Prince vouloit recommencer une autre attaque. Dans cette erreur ils firent une décharge sur lui, & ce peril fut le plus grand qu'il eût essuyé de la journée. Ses troupes irritées de ce qui venoit d'arriver à leur Général, l'attribuant à la mauvaise foi des *Espagnols*, les chargerent de tous cô-

tez sans attendre l'ordre, & vangerent par un carnage épouventable, le danger qu'il avoit couru.

Les *François* entrent l'épée à la main jusques dans le milieu du Bataillon *Espagnol*, & quelque effort que fasse le Duc d'*Enguien* pour arrêter leur fureur, les Soldats ne donnent aucun quartier, mais particulierement les *Suisses* qui s'acharnent d'ordinaire au meurtre plus que les *François*. Le Prince va par tout criant que l'on donne quartier. Les Officiers *Espagnols*, & même les simples soldats se refugient autour de lui. D. *George de Castelui* Mestre de Camp est pris de sa main. Enfin, tout ce qui peut échaper de la fureur du soldat. accourt en foule pour lui demander la vie & le regarde avec admiration.

Aussi tôt que le Prince eût donné les ordres pour la garde des prisonniers, il travailla au ralliement des troupes, & se mit en état de combattre le Général *Beck* s'il poussoit *Gassion*, & s'il osoit s'engager dans la plaine. Mais *Gassion* revint de la poursuite des fuïards, & dit au Duc d'*Enguien* que *Beck* n'étoit point sorti du bois, se contentant de recueillir dans le défilé quelque débris de la défaite. Que même il l'avoit fait avec un si grand desordre, & si peu de

con-

connoiſſance de l'avantage qu'il pouvoit prendre des défilez de la forêt, qu'on voyoit bien que la terreur des ſoldats de *Melos* s'étoit communiquée aux ſiens. En effet, après avoir ſauvé quelques reſtes de l'Armée *Eſpagnole*, il ſe retira avec une précipitation incroyable, & abandonna même deux pieces de canon.

Le Duc d'*Enguien* voyant ſa victoire entierement aſſûrée, ſe met à genoux au milieu du Champ de bataille & commande à tous les ſiens de faire la même choſe, pour remercier Dieu d'un ſuccès ſi avantageux. Certes, la *France* lui devoit en cette rencontre de grandes actions de graces : car on peut dire que depuis pluſieurs ſiecles les *François* n'avoient point gagné de bataille ni plus glorieuſe ni plus importante.

Il s'y fit de belles actions de part & d'autre. La valeur de l'Infanterie *Eſpagnole* ne ſe peut aſſez loüer; car il eſt preſque inouï, qu'après la déroute d'une Armée un Corps de gens de pied dénué de Cavalerie, ait eu la fermeté d'attendre en raſe campagne, non pas une attaque ſeule, mais trois de ſuite ſans s'ébranler; & il eſt vrai de dire, que ſans le gros-de-reſerve qui vint joindre le Duc d'*Enguien*, ce Prince tout victorieux qu'il étoit du reſte de l'Armée *Eſpa-*

gnole,

gnole, n'eût jamais pû rompre cette brave Infanterie.

On y remarqua une action extraordinaire du Regiment de *Velandia*. Dans la premiere attaque que fit le Duc d'*Enguien*, les Mousquetaires de ce Regiment ayant été taillez en pieces, & son Corps de piquiers étant enveloppé de tous côtez par la Cavalerie *Françoise*, il soûtint toutes les charges qu'on lui fit, & se retira en Corps au petit pas jusqu'au gros de l'Infanterie *Espagnole*.

Lorsque l'aîle gauche des *François* fut rompuë, on vint dire à *Sirot* qu'il sauvât le Corps de reserve, qu'il n'y avoit plus de remede, & que la bataille étoit perduë; il répondit sans s'ebranler, *elle n'est pas perduë, puisque* Sirot *& ses compagnons n'ont pas encore combattu*; en effet, sa fermeté servit beaucoup à la victoire. Mais au rapport même des *Espagnols*, rien n'y parut de si admirable, que cette presence d'esprit & ce sang froid que le Duc d'*Enguien* conserva dans la plus grande chaleur du combat; particulierement lorsque l'aîle gauche des ennemis fut rompuë; car au lieu de s'emporter à la poursuivre, il tourna sur leur Infanterie. Par cette retenuë, il empêcha ses troupes de se débander, & se trouva en état d'attaquer avec avantage la Cavalerie des

des *Espagnols* qui se croyoit victorieuse. *Gassion* y acquit beaucoup d'honneur, & le Duc d'*Enguien* lui donna de grandes marques de son estime ; car dans le Champ de bataille même, il lui promit de demander pour lui le bâton de Maréchal de *France*, que le Roi lui accorda peu de temps après.

De dix-huit mille hommes de pied qui composoient l'Armée de *Melos*, il y en eut plus de huit mille de tuez sur la place & près de sept mille prisonniers. Le Comte de *Fontaines* Mestre de Camp général, fut trouvé mort auprès de sa chaise à la tête de ses troupes. Les *Espagnols* regretterent long-temps sa perte, les *François* louërent son courage, & le Prince même dit que s'il n'avoit pû vaincre, il auroit voulu mourir comme lui. *Valandia* & *Vilalua* Mestres de Camp *Espagnols* eurent un pareil sort. Tous les Officiers furent pris, ou tuez. Les *Espagnols* perdirent dix-huit pieces de campagne, & six pieces de batteries. Les *François* remporterent deux cens Drapeaux, & soixante Etendarts. Le pillage fut grand, & outre le butin du bagage, on trouva l'argent d'une montre entiere que l'Armée *Espagnole* devoit toucher après la prise de *Rocroi*. Du côté des *François* il y eut environ deux mille hommes de tuez, mais peu

d'Officiers & de gens de qualité.

Le Duc d'*Enguien* logea ensuite son Armée dans le camp des ennemis ; & après avoir donné ordre pour les blessez, il entra victorieux dans *Rocroi*. Il y apprit le lendemain que *Melos* s'étoit retiré du combat après la déroute de l'aîle droite de son Armée, & qu'il n'avoit pensé à rassembler les fuïards que sous le canon de *Philippeville*.

Sa Cavalerie le vint rejoindre en ce lieu ; elle n'avoit pas reçû beaucoup de dommage, mais l'Infanterie fut entierement ruïnée, & les Campagnes suivantes ont fait voir la grandeur de cette perte que l'*Espagne* n'a jamais pû reparer. Tant il est vrai, qu'une bonne Infanterie ne peut être conservée trop soigneusement, soit dans la guerre, soit dans la paix, parce qu'il n'est pas au pouvoir des plus grands Rois, de rétablir qu'avec beaucoup de temps, un vieux Corps d'Officiers & de soldats accoûtumez à combattre ensemble, & à souffrir les fatigues de la guerre.

Le Duc d'*Enguien* après avoir demeuré deux jours à *Rocroi*, mena l'Armée à *Guise* par le même chemin qu'elle étoit venuë. Elle s'y reposa quelques jours, pendant lesquels le Prince prépara toutes choses pour entrer dans le païs ennemi. Comme les

maga-

magazins n'avoient été faits que pour la défensive, il fallut faire porter de vivres & des munitions dans les places les plus avancées de la Frontiere.

La *Flandre* étoit ouverte de tous côtez. En quelque lieu que le Duc d'*Enguien* eût dessein de porter ses armes, rien ne s'opposoit à son passage. Il pouvoit attaquer ou les Villes de la Mer, ou les Places de l'*Escaut*, ou celles de la *Mozelle*.

Toutes ces entreprises pouvoient apporter beaucoup d'utilité. La conquête des Places de la Mer paroissoit la plus avantageuse, parce qu'on prêtoit la main aux *Hollandois*, & qu'on ôtoit en même-temps aux *Païs-bas* les plus prompts secours qu'ils reçoivent d'*Espagne*. Mais le Duc d'*Enguien* savoit que les *Hollandois* ne craignent rien tant que d'avoir les *François* pour voisins, & qu'ils feroient la paix & s'allieroient même avec les *Espagnols* quoique leurs ennemis naturels, plûtôt que de souffrir que la *France* étendît ses conquêtes sur les Places qui servent de barriere entre ses Frontieres & celles des *Provinces-Unies*. D'ailleurs, il étoit impossible de prendre ni *Graveline* ni *Dunkerque* sans une Armée navale. Les flottes du Roi n'étoient pas en état de tenir la mer; il falloit beaucoup de

temps, d'argent, & de negociations, pour vaincre la défiance des Etats Généraux, & pour les obliger d'y envoyer des Navires ; ainsi le Duc d'*Enguien* ne pensa plus à ce dessein.

Il en restoit deux autres ; celui de l'*Escaut* & celui de la *Mozelle*. Le premier étoit très-difficile, tant parce que le débris de l'Armée des ennemis s'y étoit retiré, qu'à cause que l'on n'avoit aucuns magazins de ce côté-là. Le dernier dessein étoit très-important pour la conquête de la *Flandre*, parce que *Thionville* & les autres Places de la *Mozelle* donnent l'entrée aux Armées d'*Allemagne* dans les *Païs-Bas*. Le Duc d'*Enguien* n'étant pas en état de prendre des Places du côté de la mer, ne pouvoit mieux faire que d'attaquer *Thionville* ; afin de couper ce lieu de communication entre l'*Allemagne* & la *Flandre*, & de disposer par cette conquête les affaires de la prochaine Campagne à de plus grandes entreprises.

Il étoit facile de faire subsister l'Armée du côté de la *Champagne*. Tous les préparatifs necessaires pour un grand siege, y avoient été faits dès l'hyver. Le feu Roi y avoit fait mener des munitions & des vivres, à dessein de faire la guerre dans la

Fran-

Franche-Comté. Le Maréchal de la *Meilleraye* devoit executer cette entreprise. Mais la mort du Roi ayant renversé tous ses projets, & l'Armée d'*Italie* étant trop foible pour tenir la Campagne, les troupes du Maréchal de la *Meilleraye* furent séparées en deux Corps. Une partie passa les *Alpes* sous le Vicomte de *Turenne*, l'autre commandée par le Marquis de *Gesvres* servit sous le Duc d'*Enguien*. Néanmoins il falloit du temps pour faire venir de *Bourgogne* & de *Champagne*, toutes les munitions & l'attirail de l'artillerie. C'est pourquoi le Duc d'*Enguien* ne voulut pas encore marcher vers *Thionville*, de crainte que le Général *Beck* n'y jettât des troupes. Ce Prince fit une marche dans le milieu de la *Flandre*, pour donner l'alarme aux principales Villes, & pour obliger les ennemis d'en fortifier le garnisons; son dessein étant de revenir sur ses pas à grandes journées, & de tomber sur *Thionville*.

Pour cet effet, il dépêcha *Saint-Martin* Lieutenant de l'Artillerie avec ordre de conduire les munitions sur la Frontiere de *Champagne*, & il écrivit à l'Intendant de cette Province qu'il y fit un grand amas de bleds pour la subsistance de l'Armée. Après avoir donné ces ordres, il prit sa mar-

che vers le *Hainaut* par *Landrecies*. *Emeri* & *Barlemont* se rendirent après quelques volées de canon, & *Maubeuge* ouvrit ses portes sans resistance. Il poussa jusqu'à *Binch* où les ennemis avoient jetté quelque Infanterie; & pour continuer sa feinte, il fit attaquer cette petite Place qui se rendit le même jour à discretion. Le Prince y demeura quinze jours sans rien entreprendre, afin de laisser achever les préparatifs du siege de *Thionville*. Les *Espagnols* ne manquerent pas de faire ce qu'il avoit prévû. Leur Cavalerie se retira sous les Places, & le reste de leur Infanterie fut dispersé dans les Villes voisines de l'Armée *Françoise*; ainsi, il lui fut aisé de les prévenir en tournant tout d'un coup vers *Thionville*.

Il envoyoit de grands partis de *Binch* jusqu'aux portes de *Bruxelles*, & il portoit la terreur jusques dans les Villes les plus éloignées. Enfin on lui vint dire que tout étoit disposé en *Champagne* pour le siege, & que le Marquis de *Gesvres* y étoit arrivé avec le Corps qu'il commandoit. Le Duc d'*Enguien* partit de *Binch*, & retourna sur ses pas par le chemin de *Maubeuge* & de *Beaumont*; rentrant dans la plaine de *Rocroi* par le même défilé que les *Espagnols* avoient pris pour se retirer après la perte de la bataille.

En

En partant, il détacha d'*Aumont* avec douze cens chevaux pour aller joindre le Marquis de *Gesvres*, & pour investir ensemble *Thionville*. *Sirot* fut chargé de conduire la grosse Artillerie par le chemin de *Toul* & de *Mets*, pendant que l'Infanterie avec quelque pieces de campagne marcheroit vers *Thionville*.

Ces choses furent executées selon les ordres que le Duc d'*Enguien* avoit donnez. Néanmoins d'*Aumont* & le Marquis de *Gesvres* n'arriverent devant *Thionville* que deux jours avant le Prince. Car malgré l'incommodité des pluyes, & les fatigues que l'Infanterie souffrit dans cette marche, il ne fut que sept jours depuis *Binch* jusqu'à *Thionville*. Il fit une partie du chemin par le païs de *France* pour couvrir davantage son dessein, & passant la *Meuse* à *Sedan*, il traversa le *Luxembourg* & se rendit le septiéme jour devant *Thionville*.

Cette Place est assise sur le bord de la *Mozelle* du côté du *Luxembourg*. Elle n'est qu'à quatre lieuës au-dessous de *Mets*. La plaine où elle est située est très-fertile. Des côteaux couverts de bois bordent cette plaine des deux côtez. L'avantage de ce poste & la beauté du lieu, sont cause qu'on l'a fortifiée avec beaucoup de dépense &

de foins. Elle a toûjours été possedée par la Maison d'*Autriche*, excepté depuis que le Duc de *Guise* la prit sous le Regne de *Henri II.* jusqu'au premier traité de *Vervins*, par lequel on la rendit aux *Espagnols*. Le malheur de *Feuquieres* arrivé en 1639. l'avoit renduë célébre dans ces dernieres guerres, & chacun la regardoit comme une conquête importante, mais difficile.

La *Mozelle* l'assûre entierement d'un côté, elle n'a aussi de ce côté là qu'un rampart revêtu en ligne droite. Le reste de son enceinte est fortifié de cinq grands bastions revêtus de pierre de taille, & de deux demi-bastions aux deux bouts qui se vont rejoindre à la Riviere. Son fossé est large, profond, & plein d'eau, sa contrescarpe est fort grande, ses courtines sont couvertes de cinq demi-lunes, & devant la porte du côté de *Cirq* il y a un grand ouvrage à corne. La Campagne y est si raze & si unie de toutes parts, qu'on ne peut aborder la Ville qu'à découvert. Les montagnes voisines commandent la plaine en beaucoup d'endroits, & en rendent la circonvalation très-difficile. Il y avoit huit cens hommes de pied, & assez de munitions & de vivres dans cette Place, quand le Duc d'*Enguien* y arriva.

Aussi-

Auſſi-tôt que ſes premieres troupes commencerent à entrer dans la plaine, il fit paſſer en diligence le Comte *Grancei* avec de la Cavalerie au delà de la riviere pour empêcher qu'il n'entrât du ſecours avant que les quartiers fuſſent ſeparez. *Grancei* avoit ſervi au premier ſiege en *1639.* & étoit inſtruit de la ſituation des lieux & des paſſages par où les *Eſpagnols* pouvoient venir. Mais il arrive bien des choſes à la guerre, que toute la prudence du Général & des principaux Officiers ne peut empêcher.

Pendant que *Grancei* paſſoit la riviere, le Prince étoit demeuré dans la plaine, & à meſure que ſes troupes y arrivoient, il les faiſoit poſter aux lieux qui donnoient le plus de jalouſie. Il remit au lendemain la ſeparation des quartiers & l'établiſſement du Camp. L'Armée paſſa toute la nuit ſous les armes, ſans apprendre aucunes nouvelles des *Eſpagnols.* A la pointe du jour on vint dire au Duc d'*Enguien* qu'un ſecours de près de deux mille hommes étoit entré dans la Place par le quartier du Comte de *Grancei.*

Néanmoins, le Comte avoit diſpoſé ſes Corps-de-Garde avec tout le ſoin poſſible, parcourant lui-même tous les poſtes avec

une extrême vigilance. Pendant la nuit il n'avoit eu aucune allarme ; mais une heure devant le jour un de ses partis lui amena deux Païsans, qui dirent que quelques Troupes des *Espagnols* avoient passé la riviere à *Cirq*, & qu'elles marchoient le long du bord pour se jetter dans *Thionville*. Ces Païsans en dirent tant de particularitez & avec tant de vrai-semblance, que le Comte de *Grancei* les crût. En même-temps il changea l'ordre de ses Gardes, & portant toutes ses forces vers l'endroit que ces Païsans lui avoient marqué, il ne laissa du côté de *Mets* qu'un ou deux Regimens pour garder ce poste.

En effet, deux mille hommes des ennemis avoient passé la riviere à *Cirq*, mais ils avoient tenu un autre chemin que les Païsans ne disoient ; car au lieu de suivre la riviere, ils avoient pris autour des bois pour entrer dans la plaine du côté de *Mets*. Les *Espagnols* executerent leur entreprise avec beaucoup de diligence & de courage ; on les vit marcher à la petite pointe du jour droit à une demie-lune. La Garde *Françoise* étonnée de cette allarme qu'elle n'attendoit point, chargea ce secours trop tard & avec desordre. Soit que l'effort des *Espagnols* fut trop grand, ou que la

Garde ne fit pas ſon devoir, ces Troupes entrerent ſans aucune perte dans *Thionville*.

Le Duc d'*Enguien* aprit cette nouvelle avec beaucoup de déplaiſir. Il voyoit la priſe de la Place fort reculée, & par conſequent toutes les conquêtes dépendantes de celles-ci fort éloignées & peut-être manquées pour cette Campagne. Une Place comme *Thionville*, bien munie, & défenduë par une forte garniſon, ne pouvoit être emportée ſans beaucoup de temps & ſans une grande perte d'hommes. Au lieu qu'elle n'auroit duré que très-peu de jours en l'état où le Prince l'avoit inveſtie. Néanmoins cet inconvenient ne l'empêcha pas de continuer le ſiege, au contraire, il s'y appliqua avec d'autant plus de ſoin, qu'il y avoit plus de peril & plus de difficultez à ſurmonter. Il paſſa la riviere à guai pour diſpoſer lui même les quartiers de ce côté-là, & fit faire deux ponts de bateaux au deſſus & au deſſous de la Place. Aprés qu'il eût logé ſes troupes dans deux petits villages du côté de la *Lorraine*, il ordonna les gardes, & marqua les endroits par où il vouloit conduire la ligne de circonvalation; & enſuite il repaſſa la riviere pour aller donner les mêmes ordres du côté du *Luxembourg*.

D'a-

D'abord, il fit ſeparer ſon Armée en cinq quartiers ; le plus grand Corps de ſa Cavalerie ſe campa dans une prairie le long de la riviere du côté de *Mets*. *Gaſſion* y demeura pour la commander. Le quartier général fut établi auprès de celui de *Gaſſion*, dans un petit village preſqu'au milieu de la plaine, ſur le bord d'un ruiſſeau qui la traverſe & qui ſe va jetter dans la *Mozelle* au pied de la contreſcarpe de *Thionville*.

Le Duc d'*Enguien* s'y logea avec le principal Corps de l'*Infanterie*, & il étendit ſon Camp dans la plaine juſqu'au pied des montagnes. Les Regimens de *Rambure* & les *Suiſſes* de *Molondin*, ſe poſterent ſur les hauteurs proche des bois dont ces montagnes ſont couvertes.

Il y en a une beaucoup plus haute que les autres qui domine non ſeulement ſur toute la plaine de *Thionville*, mais encore ſur tous les coſteaux d'alentour. L'importance de ce poſte obligea le Duc d'*Enguien* d'y établir un puiſſant quartier. Le Camp en fut marqué au milieu de la hauteur, & d'*Aumont* en eut le commandement. *Dandelot* commanda l'autre quartier. Le Marquis de *Geſvres* ſe chargea de garder avec ſa petite Armée le côté de

Cirq

Cirq depuis la riviere jusqu'aux hauteurs. *Palluau* & *Sirot* eurent le soin de tout ce qui étoit au delà de la riviere, parce que *Grancei* étoit tombé malade, & s'étoit retiré du Camp.

Aussi-tôt que les quartiers furent disposez, le Duc d'*Enguien* fit travailler à la circonvalation, & tracer de grands forts sur les hauteurs qui commandoient le plus dans la plaine. Il assura en même temps sa ligne par de bonnes redoutes, garnissant les endroits foibles avec des Fraizes * & des Palissades **.

Cependant, les convois des vivres & des munitions arrivoient de toutes parts; & pendant vingt jours que dura le travail de la circonvalation, le Duc d'*Enguien* fit amener de *Mets* trente pieces de batterie, & fit faire un grand amas de planches, de Madriers ***, de sacs-à-terre, & de fascines pour l'avancement de la tranchée & pour le service de l'artillerie. Les assiegez preparoient de leur côté tout ce qui étoit necessaire pour leur défense; & pendant que leur Infanterie étoit employée à faire de nouveaux travaux, & à rétablir les

* Fraize *est un rang de pieux panchez qui présentent la pointe, on les met aux fortifications de terre à la place qu'est le Cordon de pierre à celles qui sont revêtuës.*

** Palissade *est un rang de pieux plantez tout droit, près-à-près.*

*** Madriers *sont de grosses planches de chêne.*

les vieux, leur Cavalerie faisoit à toute heure des sorties pour incommoder les assiegeans.

Celles qu'ils firent deux jours après la separation des quartiers, fut si vigoureuse, qu'ils vinrent jusques dans le Camp du Duc d'*Enguien*. Le Comte de *Tavanes* eut le bras cassé d'un coup de pistolet dans cette rencontre. La plaine étoit toûjours remplie d'escarmoucheurs, & il s'y faisoit quelquefois des combats si opiniâtres, qu'on y perdoit autant de gens qu'en des occasions plus éclatantes. Mais la derniere fut la plus vigoureuse de toutes; car dans le temps que le Duc d'*Enguien* faisoit un grand amas de Gabions * & de fassines auprès d'une chapelle dans le milieu de la plaine, les assiegez voulant reconnoître ce que c'étoit, firent sortir la meilleure partie de leur Cavalerie, afin de voir de plus prés ces préparatifs qu'ils ne pouvoient bien discerner de loin.

L'après-dînée s'étoit presque passée en escarmouches, quand le Duc d'*Enguien* ennuyé de voir si long-temps les ennemis dans la plaine, commanda à *Dandelot* de les faire pousser. *Dandelot* executa cet or-

* Gabions *sont comme de grands panniers ronds défoncez faits de branches entrelassées, on les emplit de terre pour se couvrir.*

ordre avec beaucoup de valeur ; mais avec trop de précipitation ; car il ne put être ſuivi que d'un petit nombre de volontaires ; néanmoins les eſcarmoucheurs plierent à la premiere charge qu'il leur fit juſques ſur la contreſcarpe de la Ville, mais les Eſcadrons qui les ſoûtenoient ayant avancé, *Dandelot* ſe trouva envelopé de tous côtez, & il auroit été pris ſans une petite Garde de trente maîtres conduite par *la Mouſſaye* qui le dégagea du milieu des ennemis.

Ces Eſcadrons pouſſerent *Dandelot* & *la Mouſſaye* avec tant de vigueur, qu'ils n'auroient jamais pû faire leur retraite, ſi le Duc d'*Enguien* n'eût couru à la grand-garde, & ne l'eût mené lui-même en diligence pour les ſoûtenir. *Gerzé* & *Dandelot* y furent bleſſez, & les *Eſpagnols* ſe retirerent après un combat fort opiniâtre.

On ne laiſſoit pas d'achever la circonvalation, & de munir le Camp de toutes les choſes neceſſaires : le Duc d'*Enguien* étoit préſent à tout, & reconnoiſſoit ſoigneuſement les lieux les plus propres pour faire ſes attaques. Il reſolut d'en faire deux ; chacune devoit s'attacher à la face d'un des deux baſtions qui regardent le milieu de la plaine, afin qu'étant proches l'une de l'autre, elles ſe puſſent ſoûtenir avec plus de facilité.

On

On laissa un grand espace entre les deux ouvertures des tranchées, & cet espace diminuoit à mesure qu'elles s'avançoient vers la Place. Une des tranchées se couvroit sur la droite, l'autre se couvroit sur la gauche. Les Regimens de *Picardie* & de *Navarre* y firent la premiere garde. Pendant la nuit ils éleverent deux grands épaulemens de gabions qui couvroient deux Places-d'armes assez spacieuses pour contenir chacune cens chevaux ; parce que l'on avoit besoin de Cavalerie à la queuë de la tranchée pour l'appuyer contre les grandes sorties des assiegez. Cette même nuit, le Duc d'*Enguien* fit tirer une ligne assez longue, & commencer deux redoutes capables de loger cent hommes. Dans tous les retours des lignes, il fit faire de grandes places d'armes, & pousser le travail de la tranchée avec tant de diligence, que malgré le feu continuel des assiegez, elle fut avancée la quatriéme nuit jusqu'à deux cens pas de la contrescarpe.

En cet endroit, le Duc d'*Enguien* voulut donner une communication à ses deux attaques qui s'étoient déja fort approchées; & au lieu de les communiquer par une ligne ordinaire, il les joignit par une grande batterie de vingt-quatre pieces de canon. La-

di-

diligence des Officiers fut si grande, que le sixiéme jour de l'ouverture de la tranchée, le canon commença à battre la Place. En ce même lieu de communication, les deux attaques prirent chacun un chemin different, & s'éloignerent l'une de l'autre, pour se tourner vers la face des deux bastions qui leur étoient opposez.

A la droite de la tranchée du Duc d'*Enguien*, il y avoit un moulin sur ce petit ruisseau dont on a déja parlé. Il étoit fortifié avec une bonne palissade, & les assiegez y avoient jetté quelques Mousquetaires. Ces gens incommodoient fort le travail de la tranchée, parce qu'ils la voyoient à revers. Le Duc d'*Enguien* resolut de les chasser de ce poste, & la nuit même, qui fut la septiéme de tranchée ouverte, ils furent emportez l'épée à la main, malgré la resistance opiniâtre des assiegez & le feu continuel du rempart & de la contrescarpe. Avant le jour, ce logement fut joint à la tranchée par une ligne, & ce moulin servit aux assiegeans comme d'une redoute contre les sorties de la porte de Mets.

A l'autre attaque, la ligne se poussoit également. Mais le huitiéme jour les assiegez firent une furieuse sortie sur *Dan-*

delot qui étoit de garde avec le Regiment d'*Harcourt*. Pendant que toute la Cavalerie des assiegez combattoit contre celle qui soûtenoit la tranchée, leur Infanterie fondit sur la tête du travail, & fit reculer la garde avancée jusqu'auprés de la batterie. *Dandelot* qui se trouvoit dans l'autre attaque auprès du Prince, marcha le long de la contrescarpe au secours de la tranchée. Les assiegez se voyant coupez se retirerent en diligence. La Garde-à-cheval fortifiée de quelque Cavalerie du Camp, poussa celle de la Place jusques dans la barriere de la porte, & l'Infanterie fut renversée par *Dandelot* jusques dans la contrescarpe.

Plus le Duc d'*Enguien* s'appliquoit à faire avancer les travaux, plus les assiegez redoubloient leurs efforts. Avant qu'on fût à leur contrescarpe, ils eûrent coupé au pied du glacis un second chemin couvert bien palissadé, qui étoit plus difficile à prendre que celui de la contrescarpe; parce que la défense qu'il tiroit de la Place étoit plus proche & plus razante. Néanmoins, la neuviéme nuit ce nouveau chemin couvert fut emporté des deux côtez. On y perdit beaucoup de gens, & il est impossible de n'en pas perdre beaucoup, quand

quand il faut se loger au pied du glacis d'une contrescarpe vûë de tous côtez par les défenses des bastions. *Perseval* qui avoit la conduite de l'attaque du Duc d'*Enguien* fut blessé à mort dans cette occasion.

Après avoir fait un logement si important, on travailla à celui de la contrescarpe ; & la dixiéme nuit, on logea des Mousquetaires à droite & à gauche pour appuyer cette entreprise, qui fut executée le onziéme jour. Ceux qui savent la guerre conviennent qu'il n'y a rien de plus difficile dans les Sieges que les logemens des Contrescarpes, quand on veut les emporter d'emblée, au lieu de s'y loger peu-à-peu par des sapes & des fourneaux. Celle de *Thionville* étoit forte par sa largeur, & par les traverses que les assiegez y avoient faites. Il étoit même très-malaisé de choisir un lieu propre pour faire ce logement ; car soit qu'on le fît vis-à-vis de la face de la demi-lune ou du bastion, l'un des deux Ouvrages voyoit le travail à revers.

Malgré toutes ces difficultez, il fut resolu que l'on forceroit le chemin-couvert aux endroits qui regardoient la face du bastion. Le Duc d'*Enguien* crut que les deux tranchées faisant leurs attaques tout

à la fois, ceux qui défendoient la contrescarpe lâcheroient le pied, de crainte d'être enveloppez entre les deux attaques, & qu'ainsi le logement s'y pourroit faire par des épaulemens fort élevez, pour se couvrir contre les défenses des bastions & de la demi-lune.

La nuit que cette attaque fut ordonnée de la sorte, *Espenan* commandoit la droite, & *Gesvres* la gauche. D'abord que le signal fut donné, leurs hommes marcherent en même temps droit à la palissade. Les jetteurs de grenades qui étoient à la tête firent un si grand feu, que les assiegez n'y pûrent resister; mais ayant trouvé en se retirant, que ceux qui s'opposoient au Marquis de *Gesvres* avoient fait une plus grande défense, ils se joignirent à eux, & il s'attacha en cet endroit un combat si opiniâtre, que le Marquis de *Gesvres* perdit beaucoup de gens avant que de pouvoir chasser les assiegez du chemin-couvert.

Cependant, *Espenan* qui ne trouvoit point de défense que celle de la demi-lune & des bastions, commença son logement; mais la *P'ante* Capitaine de *Picardie* qui servoit d'Ingenieur en cette actio e, fut blessé pendant qu'il traçoit l'Ouvrag . Cet

ac-

accident mit le desordre parmi ceux qui portoient les materiaux, la ligne n'étoit marquée qu'à demi ; on jettoit les fassines en confusion, & personne ne savoit par où s'y prendre pour travailler au logement. Un bon Ingenieur est, pour ainsi dire, l'ame d'une attaque, & on ne peut trop considerer ceux qui ont assez de valeur & d'intelligence pour se bien acquitter de cet emploi.

Le Duc d'*Enguien* accourut en cette endroit, & fit employer toute la queuë de la tranchée à porter des barriques, des fassines, & des sacs-à-terre, tandis que quelques Officiers traçoient le travail le mieux qu'il leur étoit possible. Dans ce logement, tel que le desordre permit de le faire, cinquante hommes se mirent à couvert avant la pointe du jour, & se cacherent après avec des Blindes *, & des Chandeliers **, aux lieux qu'ils voyoient enfilez. Ainsi le Duc d'*Enguien* se rendit maître du chemin-couvert, & les assiegez ne purent défendre plus long-temps leurs traverses entre les deux attaques.

 Les

* Blinde *est une espece de brancart fait de quatre pieces de bois, deux longues & deux courtes, qui sert à couvrir les tranchées découvertes en mettant des fassines dessus, ou des paniers remplis de terre.*

** Chandeliers *sont deux pieces de bois de cinq ou six pieds de haut plantez debout sur une traverse, à cinq ou six pieds l'un de l'autre, on remplit l'entre-deux de fassines pour se couvrir dans les lieux enfilez.*

Les nuits suivantes, on ne fit rien qu'étendre ces logemens, afin d'embrasser la pointe de la demi-lune & des bastions. Aussi-tôt qu'on fut logé devant la face de la demi-lune, le Prince donna ordre de commencer une descente dans le fossé. Il fit jetter quantité de fassines pour le combler, & en même temps le mineur y descendit. Mais les assiegez avoient fait un petit logement avec des bariques le long de la Berme * de la demi-lune, qui empêchoit le mineur de se loger, tantôt avec des bombes, & tantôt à coups de mains. Le Duc d'*Enguien* voyant qu'à moins que de rompre ce logement de la Berme à coups de canon, il étoit impossible de mettre le mineur en sûreté; fit faire une batterie de quatre pieces contre cette face de la demi-lune, & le canon ruïna cette défense en peu de temps.

Les travaux de l'autre attaque s'avançoient beaucoup, & les logemens s'étoient élargis de telle sorte à droite & à gauche, que les batteries destinées pour ruïner les flancs furent dressées presque en même jour. Les logemens se joignirent à la tête de la demi-lune, & en moins de huit jours toute

* Berme ou Relais *est un chemin de trois pieds de large, au pied du rampart, entre le rampart & le fossé.*

toute la contrefcarpe fut affurée. Alors on commença les defcentes dans le foffé vis à vis des faces des baftions, & le Prince fit préparer les materiaux pour la conftruction des galleries.

C'eft un travail long & difficile, quand le foffé eft large & profond comme celui de *Thionville*. D'ailleurs, l'impatience des *François* ne leur permit pas d'y apporter toutes les précautions que l'Art militaire demande pour ménager la vie des hommes. Jufqu'au fiege de *Hefdin* on fe contentoit de combler le foffé avec des faffines jettées au hazard, fans fe couvrir ni par deffus ni par les flancs. Le Maréchal de la *Meilleraye* qui commandoit à ce Siege, étant affifté de toutes les chofes neceffaires pour y réüffir, & ayant tenté vainement les voyes accoûtumées pour paffer le foffé, fe fervit d'un moyen inconnu jufqu'alors en *France*. *Courteilles* trouva l'invention d'une gallerie de faffines fi ingenieufement faite, qu'elle avoit fa couverture & fes parapets comme une gallerie de terre.

Ce fut avec de femblables galleries que le Duc d'*Enguien* fit paffer le foffé de *Thionville*. Il avoit fait amaffer quantité de faffines à la queuë de la tranchée, &

ſans ceſſe il y avoit des hommes ordonnez pour les porter à la tête du travail. Auſſi-tôt que les deſcentes furent un peu avancées, *Courteilles* commença ſon Ouvrage en cette maniere.

Il fit jetter des faſſines dans le foſſé, juſqu'à ce qu'il y en eût cinq ou ſix pieds de haut au deſſus de l'eau. Quand le monceau de faſſines fut fait, on acheva de percer la ſape pour entrer dans le foſſé. Sx hommes y paſſerent & ſe mirent à couvert contre la face du baſtion derriere cet amas de faſſines; & dès qu'ils furent couverts, ils commencerent à les ranger à droite & à gauche pour former les parapets, les entrelaçant tantôt en long, tantôt en travers, tantôt en pointe, pour rendre l'Ouvrage plus ſolide. A meſure que les travailleurs les plus avancez diſpoſoient les faſſines, d'autres leur en pouſſoient avec des fourches; & les hommes ordonnez pour les porter de la queuë, à la tête de la tranchée, les jettoient ſans ceſſe dans le foſſé. Enſuite, on poſoit le long de la gallerie de ſix pas en ſix pas, des Blindes & des Chevalets, afin que les travailleurs ne fuſſent pas vûs de la hauteur du rampart. Ils pouſſoient ainſi leur ouvrage peu-à-peu vers la muraille, &

le

les aſſiegez étoient ſurpris de voir un amas de faſſines traverſer inſenſiblement la largeur de leur foſſé, ſans pouvoir découvrir les perſonnes qui le faiſoient avancer. Pendant qu'on achevoit ces galleries à chacune des attaques, on dreſſoit les batteries contre les flancs des baſtions. Le canon y fut ſi bien ſervi, que celui de la Place n'incommoda plus les travaux, & même les aſſiegez furent contraints de retirer la plûpart de leurs pieces ſur un Cavalier, d'où ils ne pouvoient tirer que dans la plaine & ſur la queuë de la tranchée.

La batterie que l'on avoit faite pour rompre leur logement ſur la Berme de la demi-lune, en avoit ſi fort ébranlé le rempart, qu'il étoit aiſé de s'y loger ſans faire jouër la mine. C'eſt pourquoi les aſſiegez deſeſperant de pouvoir défendre plus long-temps la demi-lune. y avoient fait un fourneau à l'endroit où ils prévoyoient que l'on ſe logeroit ; & quand ils virent qu'on ſe préparoit à commencer l'attaque, ils mirent le feu à ce fourneau, mais il joüa avant que les gens commandez fuſſent montez ſur la demi-lune. L'effet en fut ſi heureux pour les aſſiegeans, qu'il ouvrit un eſpace très-commode pour placer leur logement, & fit en un inſtant ce que le travail

dans le visage sans lui faire aucun mal, qu'un peu d'enflure & de douleur aux yeux

Aussi tôt que ces galleries furent achevees, & que les mines eûrent joué ; le Duc d'*Enguien* fit aller à l'assaut, pour essayer de faire un logement sur le haut du bastion. Le combat y fut fort âpre des deux côtez, & les assiegeans furent contraints de se retirer avec beaucoup de perte. Le Duc d'*Enguien* voyant que la mine n'avoit presque abbatu que le revêtissement de la muraille, & que cet effet ne suffisoit pas pour entreprendre de se loger sur le bastion, se contenta de faire faire un petit logement au pied de l'effet de la mine.

En ce même lieu, il fit commencer un fourneau pour abbatre la terre des bastions, mais il étoit difficile d'y conduire de nouvelles mines, le terrain étant si ébranlé, qu'on n'y pouvoit faire de gallerie qu'avec des chandeliers & des madriers, en étayant peu à peu, & quand on soûtenoit la terre d'un côté, elle tomboit de l'autre.

Le Mineur ne laissa pas d'achever deux petits fourneaux à chacune des deux attaques, & l'on se prépara pour faire un effort considerable. Après un combat très-opiniâtre à l'attaque de la droite, malgré les bom-

bombes, les grenades & les coups de pierre, les assiegeans se rendirent maîtres du haut de la bréche, mais ils furent contraints de l'abandonner un quart-d'heure après, ne pouvant soûtenir le feu d'un retranchement que les assiegez avoient fait à la gorge du bastion.

Gassion qui commandoit la garde de la tranchée, y fut dangereusement blessé à la tête, *Lescot* Lieutenant des Gardes du Duc d'*Enguien* y fut tué. Le Chevalier de *Chabot* & plusieurs Officiers des Gardes du Roi y furent blessez. L'assaut qu'on avoit donné à l'autre attaque n'avoit pas été plus heureux; car les deux fourneaux n'ayant pas joüé en même temps; le Marquis de *Gesvres* s'avança au bruit de la premiere mine, & comme il étoit sur le point de marcher à l'assaut avec plusieurs Officiers, il fut accablé par l'effet du second fourneau. La perte d'un si brave homme ralentit fort ceux qu'il commandoit; ainsi l'attaque de la gauche se fit avec peu d'ordre & de vigueur, & le Duc d'*Enguien* vit bien qu'il devoit aller avec plus de précaution contre des gens qui se défendoient avec tant d'opiniâtreté.

Il fallut donc percer jusques dessous le retranchement, & bouleverser ces bastions qu'on

qu'on ne pouvoit emporter par assaut. *La Pomme* Capitaine des Mineurs entreprit cet Ouvrage, malgré les pluyes continuelles & les difficultez qui se rencontroient dans le terrain. La Riviere étoit si débordée, que les deux ponts qui communiquoient les quartiers avoient été emportez par la force de l'eau. Ainsi, les quartiers de *Palluau* & de *Sirot* étoient en grand peril, & si le Général *Beck* qui étoit à *Luxembourg* avec son Armée, fût venu les attaquer avant que les ponts fussent racommodez, le Duc d'*Enguien* n'y auroit pû apporter aucun secours.

Cependant, le Mineur que le Duc d'*Enguien* avoit fait attacher au milieu de la courtine, ne trouva derriere qu'autant de terre qu'il lui en falloit pour s'y loger. Cela fit voir qu'on auroit plûtôt fait de la ruiner par une batterie. En effet, quatre canons y firent en trois jours une bréche trés-considerable, & en moins de six jours les mines qu'on faisoit sous les bastions se trouverent achevées.

Le Duc d'*Enguien* fit avertir les ennemis, de l'état où ils étoient ; afin qu'ils évitassent par une prompte capitulation, la ruine de leurs troupes, le renversement des fortifications, & les malheurs qui suivent d'ordinaire le sac des Villes prises par assaut.

ſaut. Les aſſiegez viſiterent les mines, & ſe voyant attaquez de tous côtez ſans eſperance d'aucun ſecours, demanderent à capituler. Le Duc d'*Enguien* leur accorda des conditions très-honorables; ainſi, après une longue reſiſtance, la garniſon ſortit le vingt-deuxiéme du mois d'Août, & le trentiéme de l'ouverture de la tranchée.

De deux mille huit cens hommes qui compoſoient la garniſon au commencement du ſiege, elle étoit reduite à douze cens. Le Gouverneur avoit été tué, & la plus grande partie de ce qui reſtoit d'Officiers, étoient bleſſez ou malades. Le Duc d'*Enguien* les fit conduire à *Luxembourg*, où *Beck* avoit toûjours demeuré pendant le ſiege avec le Corps qu'il commandoit. La ſaiſon étoit avancée, l'Infanterie *Françoiſe* étoit fort diminuée, & les mines avoient tellement ruiné la Place, qu'il falloit beaucoup de temps pour la rétablir. Ainſi l'Armée ne fit autre choſe pendant trois ſemaines que remettre les fortifications en état; & combler la circonvallation. Le Duc d'*Enguien* renvoya le gros canon à *Mets*, pourvût la Place de vivres & de munitions, & en donna le Gouvernement à *Marolles*.

Mais afin d'aſſurer davantage cette conquête, & de ſe rendre entierement Maître de

de la *Mozelle*; le Prince passa le reste de la Campagne à prendre *Circk* & quelques Châteaux entre *Tréves* & *Thionville*. *Circk* est une petite Ville dans la *Lorraine* située sur le bord de la *Mozelle*, en un endroit où les côteaux resserrrent extrémement son lit. Elle n'a aucune fortification & toute sa sûreté dépend d'un Château qui commande sur la Ville. Il est flanqué par de grosses tours fort épaisses, & il passe pour le meilleur Château qu'il y ait dans toute cette contrée. Le Duc de *Lorraine* y tenoit une garnison de cent hommes. Le soir même que le Duc d'*Enguien* y arriva, il fit emporter la Ville, & dresser une batterie devant le Château En même-temps il fit attacher un Mineur à la muraille. Le Gouverneur étonné de cette attaque, se voyant sans esperance de secours, ne voulut pas se mettre au hazard de perdre les hommes qu'il commandoit; de sorte qu'aprés s'être défendu vingt-quatre heures, il capitula, & sortit avec une composition honorable.

Le Duc d'*Enguien* envoya prendre d'autres Châteaux le long de la Riviere qui ne firent point de resistance; & après cette expedition, il ramena ses troupes en *France* dans des quartiers de rafraîchissement. *Espenan* & *Dandelot* demeurerent à l'Armée,

&

& le Prince leur ordonna de marcher vers *Estain*, pendant qu'il feroit une course avec deux mille chevaux dans le fonds du *Luxembourg*. Il alla même jusqu'aux portes de la Ville Capitale, & la Cavalerie de *Beck* fut obligée de se renfermer dans la Place. Il marcha ensuite à l'entour d'*Arlon* sans trouver d'ennemis, & ses troupes ayant fait un butin considerable, il vint rejoindre son Armée à *Villers-la-Montagne*.

Alors il remit le commandement général au Duc d'*Angoulesme* qui avoit été pendant la Campagne avec un petit Corps d'Armée sur les Frontieres de *Champagne* & de *Picardie*. Après avoir donné ces ordres, il revint à la Cour dans la pensée d'y pouvoir demeurer quelque temps en repos; mais il n'y fut pas plûtôt arrivé, que les affaires d'*Allemagne* l'obligerent de retourner à l'Armée.

Merci avoit poussé le Maréchal de *Guébriant* jusqu'au deça du *Rhin*. Son Armée étoit si foible, que sans un prompt & puissant secours elle ne pouvoit tenir la Campagne plus long-temps. Il falloit même une personne de la qualité du Duc d'*Enguien* pour mener ce renfort, & pour empêcher les troupes de se débander; parce qu'elles craignoient de passer en *Allemagne*.

Le Comte de *Ranzau* fut choisi pour conduire cette Armée qui devoit joindre le Maréchal de *Guébriant*. Le Duc d'*Enguien* ne demeura que quinze jours à *Paris*, & s'en alla en poste rejoindre *Ranzau* en *Lorraine*. Il le trouva à la côte de *Delme* où étoit le rendez-vous général, & marchant par *Sarebourg*, il joignit enfin le Maréchal de *Guébriant* à *Dachstein* auprès de *Strasbourg* avec cinq mille hommes effectifs.

Après avoir vû toute l'Armée ensemble, & l'avoir assurée qu'il y reviendroit aussitôt qu'il feroit bon mettre en Campagne; il alla visiter les Places du *Rhin*; & il se rendit par le chemin de *Sainte Marie aux Mines* à *Neuf-châtel*, où il distribua les quartiers d'hyver. Enfin, il retourna à la Cour ayant gagné dans une seule Campagne une grande bataille, forcé une Place très-importante, & mené un puissant secours en *Allemagne*.



RELA-

RELATION DE LA CAMPAGNE DE FRIBOURG EN L'ANNE'E 1644.

LA bataille de *Rocroi*, & la prise de *Thionville*, avoient rétabli la réputation des Armes de *France* dans les *Païs-bas*. L'Infanterie *Espagnole* étoit ruinée. La terreur avoit saisi le reste des troupes ennemies. La plûpart des Villes de la *Flandre* n'étoient pas en état de se défendre longtemps. Enfin, un Général y pouvoit tout entreprendre avec succès ; le Duc d'*Orleans* prit ce commandement.

L'Emploi d'*Allemagne* n'étoit pas de même, car après que le Duc d'*Enguien* y eût mené du secours, le Maréchal de *Guébriant* fut tué devant *Rotwil*, & l'Armée demeura sans autres Chefs que *Ranzau* & *Ro*-

ze. *Ranzau* avoit beaucoup de cœur & d'esprit, il avoit même une certaine éloquence naturelle qui persuadoit dans les Conseils de guerre, & qui entraînoit les autres dans son avis; mais sa conduite ne répondoit pas toûjours à ses discours, car le vin lui faisoit faire de grandes fautes & le mettoit fort souvent hors d'état de commander; il avoit mis l'Infanterie en quartier à *Tutlinghen*, sans prendre aucune précaution pour l'empêcher d'être enlevée, & il s'étoit brouillé avec tous les Chefs *Allemans*. Les *Bavarois* & les *Lorrains* lui tomberent sur les bras avant qu'il eût le moindre avis de leur marche; & *Jean de Wert* l'ayant forcé de se rendre avec ses troupes, tous les Officiers furent prisonniers de guerre. La Cavalerie *Allemande* dispersée en divers endroits, se retira vers *Brisack* sous la conduite de *Roze*, & prit ses quartiers d'hyver dans la *Lorraine* & dans l'*Alsace*.

Aussi-tôt que la nouvelle en fut arrivée à la Cour, le Vicomte de *Turenne* eut ordre d'aller recueillir le débris de cette Armée & d'en prendre le commandement; Il passa tout l'hyver à la rétablir, mais quelque soin qu'il en prit, elle ne fut pas en état de s'opposer aux *Bavarois*, dont l'Armée s'étoit grossie depuis la défaite de *Ranzau*.

tau. *Merci* qui la commandoit se voyant Maître de la Campagne, alla investir *Fribourg* qui n'étoit pas en état de soûtenir un long siege.

Le Duc d'*Enguien* en apprit la nouvelle à *Amblemont* proche de *Mouzon*, & reçût ordre de la Cour d'aller joindre l'Armée d'*Allemagne* pour tâcher de secourir cette Place. Il marcha le vingtiéme de Juillet du côté de *Mets*, où ses troupes passerent la *Mozelle*, & laisserent leur gros bagage. En treize jours de marche il fit soixante-huit lieuës, & il se rendit à *Brisack* avec six mille hommes de pied & quatre mille chevaux.

Le Prince sût par les chemins, que *Fribourg* s'étoit rendu aux *Bavarois*, que le Vicomte de *Turenne* étoit campé assez près d'eux, & que *Merci* ne faisoit paroître encore aucun dessein de changer de logement. Sur cet avis, il s'avança vers le Vicomte de *Turenne* avec le Maréchal de *Grammont*, & en même temps il donna ordre à *Marsin* de passer le *Rhin* à *Brisack* avec l'Armée le troisiéme d'Août.

Le Duc d'*Enguien* ne demeura au Camp du Vicomte de *Turenne*, qu'autant qu'il falloit pour reconnoître le poste des *Bavarois*, & pour resoudre de quelle façon il les at-

taqueroit. Il retourna à ſon Armée le même jour qu'elle paſſa le *Rhin*, & le lendemain il marcha pour executer l'entrepriſe qu'il avoit formée avec le Vicomte de *Turenne*.

Fribourg eſt ſitué au pied des Montagnes de la Forêt noire. Elles s'élargiſſent en cet endroit en forme de Croiſſant, & au milieu de cet eſpace on découvre auprès de *Fribourg* une petite plaine bornée ſur la droite par des Montagnes fort hautes, & entourée ſur la gauche par un bois marécageux. Cette plaine eſt arroſée d'un petit ruiſſeau qui coule le long du bois, & qui tombe après ſur la gauche de *Fribourg* dans l'enfoncement d'une Vallée étroite & coupée de marécages & de bois. Ceux qui viennent de *Briſack* ne peuvent entrer dans cette plaine que par des défilez au pied d'une montagne preſque inacceſſible qui la commande de tous côtez ; & par les autres chemins l'entrée en eſt encore plus difficile.

Merti s'étoit poſté dans un lieu ſi avantageux ; & comme c'étoit un des plus grands Capitaines de ſon temps, il n'avoit rien oublié pour ſe prévaloir de cette ſituation. Son Armée étoit compoſée de huit mille hommes de pied & de ſept mille chevaux

vaux. Il avoit étendu son Camp le long du ruisseau ; mais outre cette défense, & l'avantage qu'il tiroit du bois & des marécages, il l'avoit fortifié du côté de la plaine par un grand retranchement. On ne pouvoit aller à lui que par le chemin de *Brisack* à *Fribourg*, & par consequent il falloit passer au pied de cette montagne qui défendoit la meilleure partie de ses troupes. C'est pourquoi ce Général employa toute son industrie à mettre cet endroit de son Camp en état de n'être pas forcé.

Dans la pente du côté de la plaine, il fit faire un Fort palissadé où il mit six cens hommes avec de l'artillerie. Par ce moyen, il s'assura du lieu le plus accessible de cette montagne. De-là, il poussa une ligne le long d'un bois de sapins en montant vers le sommet, jusqu'à un endroit où il étoit impossible de passer. Cette ligne étoit défenduë par des redoutes de deux cens pas en deux cens pas, & pour donner encore plus de peine à ceux qui la voudroient forcer, il fit coucher tout du long de cet ouvrage quantité de sapins, dont les branches étoient à demi-coupées & entrelassées les unes dans les autres, & faisoient le même effet que ces pieux qu'on appelle Chevaux de Frize.*

 Entre

* Chevaux de Frize *sont des poutres lardées de pieux en tout sens qui presentent leurs pointes comme un herisson.*

Entre cette montagne que l'Armée *Françoise* trouvoit ſur la droite, & un autre qui étoit plus proche de *Fribourg*, il y avoit un enfoncement par lequel on pouvoit entrer dans le Camp des *Bavarois;* mais pour y arriver il falloit faire un grand tour, & paſſer par des lieux qui n'avoient jamais été reconnus. Cet endroit étoit naturellement fortifié par une ravine large & profonde, & *Merci* s'étoit contenté d'y faire faire un abbatis de bois couchez en travers de la ravine. Enfin, jamais Camp n'a été dans une aſſiete plus forte, ni mieux retranché que celui-là.

Cependant, le Duc d'*Enguien* reſolut d'en chaſſer *Merci*, & diſpoſa ſon attaque de cette ſorte. Il devoit marcher avec toute ſon Armée contre la ligne du haut de la montagne le long du bois de ſapins, laiſſant le Fort ſur la gauche, & s'appliquant uniquement à emporter les redoutes qui la défendoient, afin qu'ayant gagné la hauteur qui commandoit ſur tout le reſte, il pût ſe rendre maître du Fort, & deſcendre en Bataille dans le Camp des *Bavarois.*

Le Vicomte de *Turenne* devoit attaquer l'abbatis d'arbres qui défendoit le valon, & pourvû que les deux attaques ſe fiſſent en même temps, il y avoit lieu d'eſperer

que

que l'ennemi étant separé en deux endroits, seroit embarassé à se défendre; & que s'il arrivoit qu'il fût forcé du côté de la ravine, le Duc d'*Enguien* venant par les hauteurs, & le Vicomte de *Turenne* entrant en même temps dans la plaine, *Merci* ne pourroit leur resister.

Dès que les troupes furent arrivées, le Duc d'*Enguien* donna ordre qu'on se préparât pendant la nuit pour combattre le lendemain. Le Vicomte de *Turenne* ayant un grand tour à faire, partit avant le point du jour; mais les difficultez qu'il rencontra dans sa marche, retarderent les attaques que les deux Armées devoient faire en même temps.

Le Duc d'*Enguien* disposa la sienne de cette sorte. Son Infanterie étoit composée de six bataillons de huit cens hommes chacun. *Espenan* Maréchal de Camp fut commandé avec deux bataillons des Regimens de *Persan* & d'*Enguien* pour donner le premier. Le Comte de *Tournon* Maréchal de Camp se mit à la tête des Regimens de *Conti* & de *Mazarin*, pour soûtenir *Persan*. Le Duc d'*Enguien* reserva deux Regimens pour les employer où l'occasion le demanderoit, & le Maréchal de *Grammont*, *Marsin*, *Léchelle* & *Mau-*

 villi,

villi, demeurerent auprés de sa personne. *Palluau* Maréchal de camp soûtenoit toute l'attaque avec le Regiment de Cavalerie d'*Enguien*, & les Gensd'armes furent postez à l'entrée de la plaine dans un lieu fort serré, pour empêcher que les *Bavarois* ne prissent l'Infanterie par le flanc.

Pour aller aux ennemis, il falloit monter sur une côte fort escarpée au travers d'une vigne, dans laquelle il y avoit d'espace en espace des murailles de quatre pieds de haut, qui soûtenoient les terres & qui servoient comme d'autant de retranchemens aux *Bavarois*. Les troupes commandées ne laisserent pas de monter dans cette vigne, & de pousser jusqu'au retranchement de bois de sapin, derriere lequel les *Bavarois* faisoient un feu extraordinaire. L'Infanterie *Françoise* ne pût forcer ces arbres entrelassez, sans perdre beaucoup d'hommes, & même sans se rompre.

Le Duc d'*Enguien* qui s'étoit approché pour voir l'effet de cette attaque, observa que la premiere ligne de ses gens se ralentissoit, & qu'ils étoient en partie entre ce retranchement de sapins & le camp des ennemis, & en partie dehors, ne fuyant ni n'avançant. Ils commençoient même à couler sur la droite le long du Camp des

des *Bavarois*, pour les aller prendre par le haut de la montagne ; mais le Prince ayant reconnu auparavant lui-même qu'on ne pouvoit forcer cet endroit, jugea bien que le ſuccès de ſon entrepriſe ne dépendoit plus que d'emporter la ligne des ennemis par le milieu.

C'eſt pourquoi il reſolut de recommencer une nouvelle attaque avec ce qui reſtoit des premiers Regimens, bien qu'il n'en eût plus que deux auprès de lui que cet exemple avoit preſque découragez. D'abord il ſembloit que ce fût une eſpece de témerité, d'entreprendre avec deux mille hommes rebutez du combat, d'en forcer trois mille bien retranchez & enorgueillis de l'avantage qu'ils venoient de remporter. Mais il étoit impoſſible de dégager autrement ceux qui avoient paſſé le premier retranchement de ſapins ; car en les abandonnant, le Duc d'*Enguien* ſe retiroit avec le déplaiſir d'avoir manqué ſon entrepriſe, & ſacrifié inutilement la meilleure partie de ſon Infanterie ; outre que toute l'Armée *Bavaroiſe* auroit été tomber ſur les bras du Vicomte de *Turenne*, n'ayant plus à ſe défendre que contre lui.

Le Prince fait toutes ces reflexions en un inſtant, deſcend de cheval, ſe met à

la tête du Regiment de *Conti*, & marche aux ennemis. Le Comte de *Tournon* suivi de *Castelnau-Mauvissiere* en fait de même avec le Regiment de *Mazarin*; le Maréchal de *Grammont*, *Marsin*, *Léchelle*, *Mauvilli*, *la Moussaye*, *Jerzé*, les Chevaliers de *Chabot* & de *Grammont*, *Isigni*, *Meilles*, *la Baulme*, *Tourville*, *Barbantane*, *Desbrotteaux*, *Aspremont*, *Viange*, & tout ce qu'il y avoit d'Officiers & de Volontaires, mettent pied-à-terre. Cette action redonne cœur aux soldats, le Duc d'*Enguien* passe le premier l'abbatis de sapins; chacun à son exemple se jette en foule par dessus ce retranchement, & tous ceux qui défendoient la ligne s'enfuyent dans le bois à la faveur de la nuit qui s'approchoit.

Après ce premier avantage, le Duc d'*Enguien* monte dans une redoute qu'il trouve abandonnée; mais l'état où il se voit n'est gueres moins perilleux que l'action qu'il vient de faire. Une partie de son Infanterie avoit été tuée; l'autre s'étoit débandée à poursuivre les fuyards du côté du bois. Les ennemis tenoient encore le Fort où ils avoient placé de l'artillerie, & *Merci* pouvoit venir charger les troupes du Prince dans le désordre où elles étoient; mais peut-être que la nuit qui s'approchoit l'empêcha d'en profiter.

Pen-

Pendant qu'il restoit encore un peu de jour, le Duc d'*Enguien* rassembla son Infanterie, munit les redoutes qu'il venoit d'emporter, & malgré les difficultez du chemin, il fit monter sa Cavalerie jusques sur la hauteur qu'il occupoit. Après que toutes ses troupes l'eurent joint, il fit faire un grand bruit de Trompettes & de Timbales, pour apprendre au Vicomte de *Turenne* que son Armée avoit achevé de gagner le haut de la montagne, & il disposa toutes choses pour recommencer le combat le lendemain.

Le Vicomte du *Tureme* de son côté, avoit attaqué avec beaucoup de vigueur l'abbatis d'arbres qui étoit dans le valon, entre la montagne que le Duc d'*Enguien* avoit emportée, & celle qui étoit proche de *Fribourg*. Mais *Merci* n'ayant pû s'imaginer que l'on forceroit son camp par la montagne du côté de *Brisack* en l'état qu'il l'avoit mis, avoit porté ses principales forces du côté du valon; & c'est ce qui arrive d'ordinaire à l'attaque des lignes, ce qu'on avoit crû le plus fort est emporté le premier. Le lieu étoit assez spacieux derriere son retranchement pour mettre ses troupes en bataille; & quand l'Armée du Vicomte de *Turenne* auroit poussé l'Infan-

terie

terie qui en défendoit l'entrée, toute la Cavalerie *Bavaroise* pouvoit la soûtenir sans rompre ses Escadrons. Le Vicomte de *Turenne* ayant trouvé une resistance si vigoureuse, ne pût jamais forcer les *Bavarois*. Tantôt il gagnoit quelques postes, tantôt il les perdoit ; ainsi son attaque se passa en escarmouches, sans pouvoir entrer dans leurs retranchemens ; bien qu'il montrât en cette occasion tout ce que la valeur & la conduite d'un grand Capitaine peuvent faire pour surmonter le desavantage du nombre & du lieu.

Le Duc d'*Enguien* entendoit du haut de la montagne le bruit de cette attaque, & se préparoit pour le combat du lendemain. Son dessein étoit de marcher par les hauteurs contre le Camp des *Bavarois*, & de les faire tourner vers lui avec une partie de leurs forces, pour faciliter au Vicomte de *Turenne* l'entrée de la plaine. Chacun se disposoit à cette entreprise comme à une victoire assurée ; étant presque impossible que *Merci* soûtînt deux attaques en même-temps, dont l'une viendroit d'en-haut & en queuë fondre sur son Armée, pendant que l'autre l'attaqueroit en tête.

Néanmoins, *Merci* sortit d'un pas si dangereux avec une diligence extraordi-

naire.

naire. Il retira ſes troupes ſur la montagne proche de *Fribourg* , & avant le jour il fit ſortir ſon canon de ce Fort qui étoit au deſſous de l'Armée du Duc d'*Enguien*, ſans que les Généraux *François* en euſſent aucune connoiſſance. De ſorte qu'ils furent ſurpris le lendemain , de voir les *Bavarois* ſe retrancher ſur cette montagne voiſine de *Fribourg* , & de trouver leur camp deſert , & leur Fort abandonné.

Le Duc d'*Enguien* voyant les troupes du Vicomte de *Turenne* répanduës dans la plaine , y deſcend auſſi-tôt ; l'Armée le ſuit , & à peine a-t-il reconnu les lieux de plus près , que les coups de canon tirez du nouveau Camp des *Bavarois* lui apprennent qu'ils ont achevé d'occuper la montagne voiſine de *Fribourg*. A ce bruit , le Duc d'*Enguien* fâché d'avoir manqué ſon entrepriſe , fait mettre ſon Armée en bataille , malgré la pluie qui n'avoit point ceſſé pendant la nuit ; mais voyant combien ſes troupes étoient fatiguées des combats paſſez & du mauvais temps , il remet au lendemain à chaſſer les ennemis de leurs nouveaux retranchemens. Ainſi , l'Armée eût le reſte du jour & toute la nuit pour prendre un peu de repos , & pour ſe préparer à la plus perilleuſe action

qui se soit vûë dans les dernieres guerres.

A main droite de *Fribourg* en venant de *Brisack*, il y a une montagne qui n'est pas extrémement roide jusqu'au tiers de sa hauteur, mais dont le reste est fort escarpé. En approchant du sommet, on trouve un espace de terrain assez uni, & capable de contenir trois ou quatre mille hommes en bataille. Au bout de cette petite plaine il reste encore quelques ruïnes d'une Tour, au pied de laquelle la plus haute montagne de la Forêt noire commence à s'élever insensiblement. Mais comme elle se recule fort loin à mesure qu'elle s'éleve, sa hauteur ne commande que bien peu sur cette plaine.

Merci avoit posté le plus grand Corps de son Infanterie aux environs de cette Tour, le reste étoit campé derriere un bois sur la droite en approchant de *Fribourg*, sa Cavalerie étoit placée depuis le bois jusqu'aux murailles de la ville; enfin ce Général avoit aussi bien ménagé les avantages du lieu dans ce poste que dans le précedent. Il y avoit encore ajoûté pour le défendre, toutes les inventions que l'Art de la guerre & la commodité des bois lui pouvoient fournir en si peu de temps. Les lignes qu'il avoit faites durant le siege, lui ser-

ſervirent en partie pour fermer ce nouveau camp, & il n'eut à fortifier que le côté qui regardoit le valon; il fit mettre en cet endroit plusieurs rangs d'arbres abbatus avec leurs branches entrelaſſées; ſa meilleure Infanterie étoit derriere ce retranchement ſoûtenuë de ſa Cavalerie, dont les Eſcadrons occupoient tout le reſte du terrain entre ces rangs d'arbres & la ville.

Dès qu'il fut jour, le Duc d'*Enguien* s'approcha du pied de la montagne où *Merci* s'étoit retranché, & prit en chemin quelques redoutes que les Dragons des ennemis gardoient encore dans le valon. L'armée de *Turenne* avoit l'avantgarde ce jour-là, & devoit faire le plus grand effort. *D'Aumont* Lieutenant Général commandoit l'Infanterie. *Léchelle* Maréchal de bataille marchoit à la tête de tout avec mille Mouſquetaires détachez des deux Armées; il étoit commandé pour attaquer le retranchement qui couvroit le plus grand Corps d'Infanterie des *Bavarois* auprès de cette Tour ruïnée. C'étoit le lieu le plus acceſſible par où l'on pouvoit aller à eux; c'eſt pourquoi le Vicomte de *Turenne* fit marcher de ce côté-là tout le canon des *Weymariens*.

Le Corps d'Infanterie du Duc d'*Enguien*,

ſous la conduite d'*Eſpenan*, étoit commandé pour forcer l'abbatis d'arbres. Entre ces deux attaques on en devoit faire une fauſſe avec peu de gens, & ſeulement pour favoriſer les deux veritables attaques. *Roze* ſoûtenoit l'Infanterie avec la Cavalerie *Weymarienne*. Le Maréchal de *Grammont* avoit ordre de ſe tenir en bataille dans la plaine avec la Cavalerie *Françoiſe*, pour prendre le parti que l'évenement conſeilleroit.

Le Camp des *Bavarois* leur donnoit de grands avantages, ſoit pour ſe défendre, ſoit pour attaquer. Leur Infanterie étoit couverte de tous côtez. Une de leurs aîles étoit appuyée du canon & de la mouſqueterie de la ville. L'autre aîle étoit placée ſur une montagne, dont la hauteur ſeule ſuffiſoit pour la ſûreté des troupes qui l'occupoient. Mais ils avoient une ſi grande étenduë de retranchemens à défendre, que leur Infanterie affoiblie par les fatigues du ſiege & des combats précedens, ne ſuffiſoit pas pour garder leur camp.

Léchelle faiſoit déja tirer l'artillerie de ſon attaque, & n'attendoit plus que l'arrivée de l'arriere-garde & le ſignal pour commencer le combat. Le Duc d'*Enguien* avoit commandé que toutes les attaques ſe

fiſſent

fissent en même temps. *Léchelle* avoit ordre de ne point marcher aux ennemis, jusqu'à ce que le bruit des mousquetades eût commencé vers l'abbatis d'arbres, & vers la fausse attaque du milieu. Mais un accident imprévû (comme il arrive très-souvent dans les plus sages entreprises de la guerre) renversa tous les ordres du Duc d'*Enguien*, & sauva les *Bavarois* d'une défaite générale.

Pendant qu'on attendoit l'arrieregarde qui n'avoit pû joindre à cause des mauvais chemins, le Duc d'*Enguien* suivi du Vicomte de *Turenne* & du Maréchal de *Grammont* étoit monté sur la plus haute montagne, pour découvrir le derriere de l'Armée des ennemis, & voir leur ordre de bataille. En son absence, *Espenan* détacha quelques hommes à dessein de faire une fausse attaque contre une petite redoute qui étoit sur son chemin pour aller aux *Bavarois*. Quoi qu'il n'y eût envoyé d'abord que très-peu de gens, le combat s'engagea insensiblement de part & d'autre; les ennemis soûtinrent ceux qui défendoient leur redoute, *Espenan* renfonça ceux qui l'attaquoient. Enfin il se fit en cet endroit une escarmouche si chaude, qu'à ce bruit *Léchelle* crût qu'il étoit

temps de commencer le combat, & son erreur renversa tous les desseins de cette journée.

Le Duc d'*Enguien* voyant de la hauteur où il étoit toute la montagne des ennemis en feu, jugea qu'*Espenan* & *Léchelle* avoient fait un contre-temps, & que ses ordres n'avoient pas été bien executez. Il court au plus fort de la mêlée, il trouve *Léchelle* mort & ses troupes qui n'osent ni combattre, ni se retirer. Pour reparer ce desordre, il commande au Comte de *Tournon* de se mettre à la tête de ces troupes étonnées, & de les assurer qu'il va lui même les soûtenir avec un puissant secours.

La presence du Prince donna cœur aux soldats, l'Infanterie *Bavaroise* commença à s'ébranler, deux bataillons de celle qui soûtenoit le retranchement avoient déja fait tourner leurs drapeaux, & donnoient toutes les marques de gens qui ne songent plus qu'à fuïr. Mais ceux qui bordoient leur ligne firent un feu si furieux, que l'Infanterie *Françoise* perdit courage, les plus éloignez commencerent à se retirer, les autres prirent l'épouvante, & plusieurs Officiers même lâcherent le pied.

En vain les Généraux les avertissent du de-

desordre qu'on voyoit dans le Camp des *Bavarois*, les pressent, les menacent, les entraînent au combat. Quand la peur à une fois saisi le soldat, il ne voit & n'entend plus ni l'exemple ni les ordres du Général. Le Duc d'*Enguien* fut contraint de faire cesser l'attaque, & de retirer ses troupes. Cette action fut extrémement perilleuse pour le Prince, & pour tous ceux qui l'accompagnoient. Car il fut toûjours à cheval à trente pas des retranchemens des ennemis. Aussi de vingt personnes qui étoient auprès de lui, il n'y en eut pas un seul qui ne rapportât des marques du danger où il s'étoit exposé.

Le Duc d'*Enguien* même eut le pommeau de la selle de son cheval emporté d'un coup de canon, & le fourreau de son épée fut rompu d'un coup de mousquet. Le Maréchal de *Grammont* eut son cheval tué sous lui, & tous les autres y furent blessez. Néanmoins cet évenement ne rebuta point le Prince, il ne fit que changer le dessein de son attaque, & au lieu de faire le plus grand effort du côté de la ligne comme il l'avoit resolu le matin, il ordonna la principale attaque du côté du retranchement d'arbres abbatus. *D'Aumont* fut commandé pour occuper

les *Bavarois* avec les troupes qui venoient de combattre, en faiſant une diverſion au même lieu où la premiere attaque n'avoit pas réüſſi. Le Duc d'*Enguien* & le Vicomte de *Turenne* avec tout le Corps de l'Infanterie conduite par *Mauvilli* Maréchal de bataille, ſoûtenuë par les Gens-d'armes, & par la Cavalerie de *Roze*, marcherent droit à l'abbatis d'arbres.

A peine les premiers hommes de cette nouvelle attaque furent entrez dans le bois, que les *Bavarois* firent un feu extraordinaire ; Néanmoins les *François* marcherent contre eux en fort bon ordre pour eſſayer de forcer ce retranchement d'arbres. Après avoir chaſſé pluſieurs fois les ennemis, & en avoir été repouſſez pluſieurs fois ; enfin, *Gaſpard de Merci* Général-Major de leur Cavalerie fut contraint de faire mettre tous ſes Cavaliers pied à terre pour ſoûtenir ſon Infanterie qui commençoit à ſe relâcher. Alors l'eſcarmouche s'opiniâtra plus qu'auparavant, les deux partis tirerent avec tant de furie, que le bruit & la fumée confondant toutes choſes, ils ne ſe reconnoiſſoient plus qu'à la lueur du feu de l'artillerie & du mouſquet. Tous les bois d'alentour retentiſſoient avec un mugiſſement effroia-

ble.

ble, & augmentoient encore l'horreur du combat. Les ſoldats étoient tellement acharnez les uns à forcer, les autres à défendre les retranchemens, que ſi la nuit ne fût ſurvenuë, il s'y feroit fait de part & d'autre, le plus grand carnage qui ſe ſoit vû de nos jours.

La Gendarmerie *Françoiſe* y fit une très-belle action; *la Boulaye* la commandoit, il mena ſes Eſcadrons juſques ſur le bord de ce retranchement d'arbres, & malgré le feu des ennemis il eſcarmoucha très-longtemps à coups de piſtolet. Jamais il ne s'eſt fait de combat où ſans en venir aux coups de main, il ſoit tombé tant de morts de part & d'autre. Les *François* y perdirent *Mauvilli*, & les *Bavarois Gaſpard de Merci*, frere de leur Général.

Le Duc d'*Enguien* ayant ramené ſon Armée dans le camp, ne ſongea plus qu'à couper les vivres aux *Bavarois*, pour les obliger à ſe retirer d'un poſte ſi avantageux. Les troupes eurent quatre jours pour ſe rafraîchir, & les bleſſez qui étoient en grand nombre furent portez à *Briſack*, afin qu'il ne reſtât rien dans le camp qui pût apporter du retardement au deſſein que le Duc d'*Enguien* avoit formé.

Les montagnes de la Forêt noir prennent

nent leur origine dans les montagnes de *Suisse*, & suivant le cours du *Rhin*, jusqu'à ce qu'elles se soient jointes avec les côteaux qui sont sur les bords du *Nekre*. Ces montagnes sont fort longues & plus ou moins larges, selon le Païs où elles s'étendent ; leur plus grande largeur est de dix ou douze lieuës depuis *Fribourg* jusqu'à *Filinghen*. Ces Villes n'ont de communication que par une valée fort étroite & incommode pour la marche d'une Armée. Néanmoins, c'étoit l'endroit par où *Merci* devoit apparemment faire sa retraite. Il n'avoit osé l'entreprendre en presence de l'Armée *Françoise* ; ainsi le Duc d'*Enguien* crût qu'en lui coupant ce chemin de *Fribourg* à *Filinghen*, il lui ôteroit les vivres & les fourages, & le contraindroit de venir à un combat général, ou de se retirer en desordre.

Le neuviéme d'Août, le Prince fit marcher son Armée vers *Langsdelinghen*. Le village qui porte ce nom est situé dans la plus accessible de toutes ces montagnes. Ce lieu étoit assez propre pour incommoder les *Bavarois*, ou pour les combattre dans leur retraite. Le Duc d'*Enguien* y pouvoit faire venir des vivres de *Brisack*, en cas qu'il s'engageât plus avant dans les

mon-

montagnes. Mais le chemin qu'il falloit tenir pour entrer dans cette Vallée étoit extrémement difficile, à cause des marécages dont les bois sont pleins. Outre que la tête de l'Armée étant une fois engagée dans ces bois, & ayant passé le ruisseau qui les borde, l'Arriere-garde demeuroit exposée aux *Bavarois*, sans qu'il fût possible au reste des troupes de la secourir.

Le Duc d'*Enguien* y apporta toutes les précautions que demandoient le desavantage du lieu & la presence d'un ennemi si vigilant. Les Cavaliers ne pouvant marcher qu'un à un, & très-souvent à pied menant leur cheval par la bride, ce Prince mit un grand Corps d'Infanterie à la queuë de l'Armée, pour soûtenir l'arriere-garde de sa Cavalerie. Il mit aussi des pelotons de Mousquetaires sur les aîles pour défendre les passages par lesquels les *Bavarois* pouvoient la venir charger.

Dès la pointe du jour, le Vicomte de *Turenne* fit marcher son Armée qui composoit l'Avant-garde ce jour-là. Le Duc d'*Enguien* prit le soin de faire la retraite, & se tint en presence de l'Armée de *Merci* jusqu'à ce que toutes ses troupes fussent passées; & après avoir traversé de la sorte ces marécages & ces bois, il rejoignit l'Avant-

garde à *Langsdelinghen*, sans que les *Bavarois* eussent fait le moindre effort pour lui disputer ni le passage du ruisseau, ni l'entrée du bois.

Merci ayant observé la marche des *François*, en avoit conçû aussi-tôt les raisons. Comme c'étoit un des plus habiles Généraux d'Armée qu'il y eût au monde, il ne manqua point de juger qne son salut consistoit à prévenir le Duc d'*Enguien*, & non pas à lui disputer le passage d'un défilé. Il n'avoit au juste que le temps de se retirer avant que les premieres troupes de l'Avant-garde *Françoise* le pussent joindre; & ce fut apparemment ce qui l'empêcha d'attaquer l'arriere-garde. Aussi-tôt qu'il la vit marcher, il fit décamper son Armée, tenant le haut des montages, & faisant conduire son bagage par le Val de *Saint Peter* qui mene vers *Filinghen*.

Le Duc d'*Enguien* ayant appris la marche de *Merci*, fit ce qu'il pût pour hâter la sienne; mais il y avoit des montagnes presque inaccessibles à traverser pour lui couper chemin, & ses troupes étoient extrémement fatiguées. C'est pourquoi, il fut contraint de détacher *Roze* en diligence avec huit cens chevaux seulement, pour amuser les *Bavarois* & les incommoder dans

leur

leur retraite, pendant que le reste de l'Armée passeroit les défilez.

Roze executa cet ordre avec vigueur, & commença à escarmoucher contre les *Bavarois* auprés de l'Abbaye de *Saint Peter*. Aussi-tôt qu'il eût joint les ennemis, il manda au Duc d'*Enguien* qu'il étoit à leur queuë; l'Armée *Françoise* défiloit par un Valon fort serré, au bout duquel il falloit monter au sommet d'une montagne si escarpée & si couverte de bois, qu'on n'y pouvoit passer qu'un à un. Le Duc d'*Enguien* ne laissa pas de vaincre toutes ses difficultez, & son avantgarde ne fut pas si-tôt sur le haut de cette montagne, qu'elle découvrit les *Bavarois* en bataille, & *Roze* qui touchoit presque leur Arriere-garde.

Pour aller de cette montagne où la tête de l'Armée du Duc d'*Enguien* s'étoit arrêtée, jusqu'au lieu où les *Bavarois* s'étoient postez, il falloit passer deux défilez, au milieu desquels il y a un espace capable de contenir quatre Escadrons ensemble; mais avant que d'y arriver, on descend par un chemin creux fort étroit, & on remonte par un autre plus fâcheux à l'entrée d'une plaine, où la Cavalerie de *Roze* escarmouchoit contre l'Arriere-garde des *Bavarois*.

Merci n'eût pas plûtôt découvert les pre-

premiers Bataillons de l'Avant-garde *Françoise* sur le haut de la montagne, qu'il jugea bien que toute l'Armée étoit derriere; & comme *Roze* incommodoit extrémement la queuë de son Arriere-garde, il resolut de se défaire de lui par un grand effort avant que le Duc d'*Enguien* fût plus près, & qu'il eût assez de troupes assemblées pour le soûtenir; & afin de l'accabler tout d'un coup, *Merci* fit faire demi-tour-à-droit à toute son Armée, & marcha contre la Cavalerie de *Roze*.

Ce Colonel, au lieu de se retirer promptement dans le défilé, rallia ses Escadrons, & avec sept ou huit cens chevaux, il osa bien aller affronter dans une plaine toute l'Armée *Bavaroise*. Il avoit l'Armée ennemie & la plaine devant lui; à droite, le grand chemin de *Filinghen* rempli du bagage des *Bavarois*; à gauche un grand précipice; & derriere lui, le défilé par où il falloit rejoindre le Duc d'*Enguien*. *Roze* détacha d'abord un de ses Escadrons pour dételer les chariots du bagage des ennemis, & avec ce qui lui restoit, il alla charger les plus avancez de l'Armée *Bavaroise*. Mais pour se conserver libre l'entrée du défilé, il y laissa quatre Escadrons, derriere lesquels il se retira après avoir été trois fois

à

à la charge avec les autres. Ces quatre Eſcadrons ſoûtinrent le choc des *Bavarois* ſans s'ébranler, juſqu'à ce que le reſte de cette Cavalerie fut entré pêle-mêle dans le défilé. Enfin, de quatre Eſcadrons, *Roze* n'en laiſſa plus que deux pour défendre ce paſſage; leſquels aprés une reſiſtance incroyable, voyant leurs gens hors du peril, ſe jetterent dans le précipice qu'ils avoient ſur la gauche, par des lieux où jamais il n'avoit paſſé ni hommes ni chevaux.

L'action de *Roze* fut vigoureuſe, & conduite même avec tout l'art qu'il eſt poſſible de pratiquer daus un ſi grand peril; mais il ne s'en ſeroit jamais ſauvé, ſi *Merci* n'eût pas vû ſur la montagne voiſine les Corps de l'Armée *Françoiſe* qui ſe formoient peu-à-peu, & même que le Duc d'*Enguien* s'étoit avancé pour ſoûtenir la Cavalerie de *Roze*. Car comme il ne craignoit rien tant que de s'engager à un combat général, il aima mieux laiſſer échaper ces Eſcadrons, que de pouſſer plus avant dans le défilé.

En effet, le Duc d'*Enguien* ayant remarqué du haut de la montagne l'action de *Roze*, & le dangèr où il étoit, avoit rallié ce qui s'étoit trouvé de gens autour de ſa perſonne pour aller le ſecourir. Il étoit

déja dans cet espace de terrain enfermé entre les deux défilez, lorsque *Roze* le rejoignit; ainsi, cette resolution du Duc d'*Enguien*, & la prudence de *Merci* furent en parti causes de l'honneur que *Roze* acquit dans sa retraite.

Merci commença la sienne en même temps, mais avec tout l'ordre que peut apporter un grand Capitaine qui veut n'être jamais forcé de combattre, & pouvoir prendre ses avantages quand on lui en donne l'occasion. Neanmoins, il abandonna son artillerie & son bagage, & laissant quelques Dragons dans les bois pour disputer la sortie du défilé, il fit faire demi-tour à gauche; & après cela, il marcha si vîte par le grand chemin de *Filinghen*, qu'en un moment l'Armée *Françoise* le perdit de vûë.

Pendant que *Merci* ne songeoit qu'à presser & assurer sa retraite, le Duc d'*Enguien* de son côté rallioit ses troupes pour le suivre; mais le chemin étoit si difficile, qu'avant qu'elles fussent toutes ensemble, l'Armée *Bavaroise* en fut éloignée de plus d'une lieuë.

Il y a une montagne entre *Saint Peter* & *Filinghen* beaucoup plus haute que les autres, au sommet de laquelle on trouve une plaine qui peut contenir une Armée en bataille,

taille, & qui commande sur tous les côteaux d'alentour. Les eaux, les pâturages & la fertilité de la terre qui est cultivée par tout, rendent ce lieu très-commode & très-sûr pour camper. Ceux qui connoissoient le païs, ne doutoient point que *Merci* n'y établît son Camp, & cette raison obligeoit le Duc d'*Enguien* de presser extrémement sa marche. Neanmoins, quand les Coureurs de son avantgarde furent montez sur le *Holgrave* (c'est ainsi que se nomme cette plaine) ils trouverent que les *Bavarois* après avoir commencé de remuer la terre pour s'y retrancher, avoient passé outre avec une diligence encore plus grande que celle des *François*.

Alors le Duc d'*Enguien* perdant l'esperance de les joindre, retourna sur ses pas, & vint camper à l'Abbaye de *Saint Peter*. Ses troupes étoient si lasses, qu'il fut contraint de les y laisser reposer le jour suivant, pendant que l'on brûleroit le bagage des *Bavarois*, & qu'on emmeneroit six canons & deux mortiers qu'ils avoient abandonnez. Le lendemain, il prit un petit Château situé dans les montagnes qui pouvoit servir à ses desseins, & il envoya le Comte de *Tournon* conduire l'artillerie à *Brisack*.

Ainsi, la retraite du Colonel *Roze* fut la

dernie-

derniere action remarquable de la bataille de *Fribourg*, qu'on peut nommer une suite de plusieurs combats très-sanglans, plûtôt qu'une bataille ordinaire. D'un côté, on y voit une valeur qui ne se rebute ni de l'incommodité du temps, ni du desavantage des lieux, qui hazarde tout pour vaincre, & enfin qui remporte la victoire; de l'autre côté on voit une prudence qui ne s'ébranle de rien, qui profite de tout pour sa défense, & qui ne laisse pas d'être accompagnée d'une extrême valeur. Il est difficile de juger lequel des deux merite le plus de gloire, ou d'attaquer une Armée retranchée dans des lieux presque inaccessibles & de l'obliger d'en sortir; ou bien de conserver un jugement ferme & intrepide dans une longue retraite, en presence d'un ennemi pressant & victorieux; & enfin de savoir choisir des postes dans lesquels on puisse n'être jamais forcé: Cependant, il est vrai de dire qu'un Général qui abandonne son artillerie & son bagage passe d'ordinaire pour battu, & l'honneur de sa retraite n'est point complet s'il ne sauve tout; on peut dire même, que la prudence de *Merci* n'auroit pû le garantir d'une déroute générale, sans les contre-temps que prirent *Espenan* & *Léchelle* dans l'execution des ordres

dres du Duc d'*Enguien*; enfin, il arrive presque toûjours qu'une Armée qui attaque des retranchemens avec vigueur, a de grands avantages sur celle qui les défend.

Après que le Duc d'*Enguien* eût fait partir le Comte de *Tournon*, il retourna vers *Langsdelinghen* où son bagage & son canon l'attendoient; alors, il ne songea plus qu'aux avantages que la retraite de *Merci* lui pouvoit donner. Le sentiment des principaux Officiers étoit de reprendre *Fribourg*; on n'étoit venu que pour secourir cette Place., & par conséquent, ce devoit être le premier fruit de la victoire. Les *Bavarois* n'avoient pû combler leurs lignes, ils étoient déja bien éloignez, la Garnison de cette Place étoit foible, mal pourvûë de toutes choses, & effrayée du succès des combats qu'elle avoit vûs de ses remparts.

Néanmoins, le Duc d'*Enguien* fut d'avis d'entreprendre le siege de *Philisbourg*, l'autre dessein ne lui paroissant pas assez grand dans une fin de campagne qu'il faloit couronner par quelque chose d'éclatant. Outre qu'en se bornant à la prise de *Fribourg*, les armées de *France* n'en auroient pas été plus avancées dans le païs, & même qu'elles auroient été contraintes de re-

passer le *Rhin* pour prendre des quartiers d'hiver en *Alsace*.

Ce n'est pas que le siege de *Philisbourg* ne fût extrémement difficile; il faloit faire une longue marche pour y aller. L'Infanterie étoit diminuée, l'argent épuisé, les vivres éloignez; mais le Duc d'*Enguien* méprisa toutes ces difficultez, & le siege de *Philisbourg* fut resolu. Il envoya à *Brisack* *Champlastreux* Intendant de son armée, pour préparer les munitions & pour faire charger dix pieces de batterie sur les bateaux dont on se devoit servir pour faire un pont sur le *Rhin*.

Champlastreux qui étoit actif & intelligent dans son emploi, eut bien-tôt fait ces préparatifs. Le Prince partit de *Langsdelinghen* le seiziéme d'Août avec son armée, & prit sa route le long du *Rhin*, après avoir détaché *Tubal* avec une partie de la Cavalerie *Weymarienne*, quelques Mousquetaires, & quelques Dragons. *Roze* suivit *Tubal* avec le reste des *Weymariens*. Le Duc d'*Enguien* se réserva la conduite de l'Infanterie des deux armées, & de toute la Cavalerie *Françoise*.

Il marcha en cet ordre vers un Château situé à cinq ou six lieuës de *Strasbourg*, fortifié de tours à l'antique & défendu d'un

d'un assez bon fossé plein d'eau, qu'il prit en passant afin de s'assurer la communication de *Strasbourg*. Delà il vint à *Kupenheim*, que *Roze* avoit pris dans son passage avec plusieurs autres lieux. *Tubal* s'étoit aussi rendu maître de *Etlingen*, *Forsen*, *Bretten*, *Durlack*, *Baden*, *Pruessel*, & *Wisloch*, petites villes fermées de fossez, à la plusspart desquelles il y a des châteaux. Le Vicomte de *Turenne* alla investir *Philisbourg* avec trois mille chevaux & sept cens hommes de pied, & le Duc d'*Enguien* arriva le vingt-cinquiéme d'Août devant cette Place en dix jours de marche depuis *Langsdelinghen*.

Philisbourg est situé auprès du *Rhin* sur les confins de la Duché de *Wirtemberg* & du *Bas-Palatinat* à trois lieuës de *Spire*. Depuis *Brisack* jusqu'à *Hermestein*, il n'y a point de Place forte que *Philisbourg*. On l'appelloit autrefois *Udenbein*, c'étoit la maison des Evêques de *Spire*. Les troubles d'*Allemagne* engarerent insensiblement ces Evêques à la fortifier. Quand ils l'eurent mise en état de se défendre, elle ne demeura guere entre leurs mains. Les Imperiaux, & ensuite les *Suedois*, s'en rendirent les maîtres. Les *François* la possederent quelque temps, & enfin elle étoit

revenuë sous la domination de l'Empereur.

Cette Place a un Fort quarré qui commande sur le *Rhin*, & qui se communique avec la ville par une chaussée de six pas de large & de huit cens pas de long, élevée de cinq pieds au dessus du marais. Vis-à-vis de *Philisbourg* la riviere forme un grand coude, & fait beaucoup de marécages autour de la moitié de la Place. Sa fortification n'est que de terre, mais ses remparts sont fort épais ; elle a des fossez larges & profonds, l'approche ne s'en peut faire que par une tête, le corps de la Place est composé de sept bastions presque reguliers, la Berme est si large qu'elle sert de faussebraye, cette Berme est défenduë d'une haye vive tres-épaisse, le fossé est plein d'eau, large de deux cens pieds & profond de quatre toises avec une contrescarpe bien palissadée. Du côté de ce coude que le *Rhin* fait auprès de la Place, il n'y a qu'un marais couvert de bois en quelques endroits. De l'autre côté, le terrain y est un peu plus haut, & mêlé de bruyéres, de bois, & de terres labourées.

Lorsque le Duc d'*Enguien* la fit investir, *Bamberg* en étoit Gouverneur ; sa garnison étoit composée de deux cens cheyaux

vaux & de cinq cens hommes de pied, il avoit cent pieces de canon & des munitions pour ſoûtenir un long ſiege.

Après que le Duc d'*Enguien* eût reconnu les lieux les plus avantageux pour aſſurer ſa circonvalation, il employa le reſte de la journée à prendre ſes poſtes, & il deſtina la nuit pour attaquer le fort du *Rhin*. L'armée *Françoiſe* prit ſes quartiers depuis *Knaudeneim* juſqu'à un ruiſſeau qui coupe la plaine à moitié chemin de *Rheinhauſen*, & l'armée *Allemande* fut poſtée depuis ce ruiſſeau juſques à *Rheinhauſen*.

Auſſi-tôt qu'il fut nuit, les troupes ſe diſpoſerent à l'attaque du Fort. Le Duc d'*Enguien* y alla par les bois, & le Vicomte de *Turenne* s'en approcha par de petites digues qui ſont au travers du marais. Le Duc d'*Enguien* n'y put arriver qu'à la pointe du jour, parce qu'il avoit pris un chemin plus long & plus difficile.

Bamberg n'ayant pas aſſez d'Infanterie, avoit retiré dans la Place tout ce qui étoit à la défenſe du Fort. Le Vicomte de *Turenne* le trouva abandonné, s'en ſaiſit, & le munit de tout ce qui étoit neceſſaire contre les attaques de la ville.

Le Duc d'*Enguien* ne ſongea plus qu'à bien aſſurer ſa circonvalation. Il fit éle-

ver des forts & des redoutes aux endroits où le terrain y étoit propre, & abbatre dans les marécages quantité d'arbres pour couper tous les chemins. Le Vicomte de *Turenne* ne trouva pas tant d'obstacles à fortifier son quartier, car il se servit d'une grande ravine qui regnoit presque d'un bout à l'autre de son camp, & elle fut en défense en y faisant un parapet ; de sorte que les travaux de la circonvalation furent achevez en quatre jours, & le camp fermé de tous côtez depuis *Knaudeneim* jusqu'auprès de *Rhinhausen*.

Cependant, le pont de bateaux arriva chargé du canon, des munitions & des vivres. En vingt-quatre heures il fut placé vis-à-vis de *Germesheim*, & de *Knaudeneim*. *Germesheim* est une petite ville du *Bas-Palatinat*, assise sur bord du *Rhin*, fortifiée de bastions de terre, avec un fossé sec du côté de *Spire*, & plein d'eau du côté de *Philisbourg* & du marais. Sa prise étoit necessaire pour tenir le haut du *Rhin* ; & comme on ne pouvoit faire de circonvalation au delà de la riviere, on ne pouvoit aussi en être assuré qu'en prenant les Places qui la commandoient.

Du moment que le pont fut achevé, le Duc d'*Enguien* fit passer *D'Aumont* avec six

cens

cens hommes de pied & trois cens chevaux pour attaquer *Germesheim.* *D'Aumont* s'en rendit le maître en deux jours de tranchée ouverte, & ensuite il marcha vers *Spire.* Cette ville, bien que située sur le *Rhin*, n'est considérable que par la Chambre Imperiale dont elle est le siege, car elle n'est fermée que d'une muraille avec des Tours à l'antique, & un méchant fossé.

Pendant que *D'Aumont* s'assuroit de tous les postes nécessaires sur le bord du *Rhin*, le Duc d'*Enguien* fit commencer les attaques de *Philisbourg.* On a déja observé que l'approche ne s'y peut faire que par une seule tête, où l'on trouve un terrain sabloneux qui continuë presque de la même largeur jusques sur la contrescarpe de deux bastions de la ville.

Le Duc d'*Enguien* ordonna deux attaques par cet endroit. Le Maréchal de *Grammont* conduisit la gauche. Le Vicomte de *Turenne* prit soin de la droite. L'un & l'autre se servirent d'environ quinze cens pas du cours d'un petit ruisseau qui passe par cette plaine, dont ils détournerent l'eau pour faire leur approche vers les deux bastions qu'ils attaquoient. La tranchée fut ouverte le premier jour de Sep-

tembre, & la nuit même on fit une place d'armes commune aux deux attaques, de laquelle chacune conduisoit son approche vers le bastion opposé.

Espenan avec le Regiment de *Persan* fut de garde la premiere nuit dans la tranchée de *Grammont*; & après avoir poussé la ligne près de deux cens pas, il commença une grande redoute, où il établit un corps de garde de cent Gendarmes à la tête des Travailleurs; & ces Cavaliers avoient ordre de se retirer pendant le jour derriere une mazure proche de l'ouverture de la tranchée.

La nuit fut assez paisible, & les assiegez qui ne savoient encore où l'on travailloit, n'interrompirent point l'ouvrage des assiegeans. Mais dès que le jour parût, & qu'ils virent la terre qu'on avoit remuée, ils voulurent essayer de ruiner par une sortie, le travail qui s'étoit avancé pendant la nuit. Ils détacherent deux cens hommes de pied & cent chevaux qui s'avancerent contre la ligne; & bien qu'elle fût encore pleine de Travailleurs, *Espenan* se prépara pour les recevoir, & commanda aux Gendarmes de s'opposer à la Cavalerie des assiegez.

Cet Escadron marcha aux ennemis avec un

un tel desordre, qu'il fut entierement rompu au premier choc, & *la Boulaye* y fut tué sur la place. Neanmoins, *Espenan* mit la ligne en si bon ordre, que les assiegez n'oserent l'attaquer, ni pousser plus loin ce premier avantage qu'ils venoient de remporter. De sorte que les Gendarmes eûrent le temps de se ralier & de revenir à la charge. Ils s'en aquitterent si bien la seconde fois, que malgré le feu des bastions, tout ce qui restoit de cette sortie fut chassé jusques dans la contrescarpe.

Ainsi, les assiégeans continuerent leur travail sans interruption; mais leur Infanterie étoit tellement diminuée, que celle de l'armée d'*Enguien* ne montoit qu'à trois mille hommes, & l'autre n'étoit pas de plus de deux mille. Avec si peu de gens, le Prince eût des peines incroyables à garder une si grande circonvalation, & à fournir les hommes qu'il falloit pour la garde de la tranchée, & pour tous les autres travaux.

Son Infanterie étoit composée de quatre bataillons. Celui qui sortoit de la tranchée alloit à la garde extraordinaire du camp. Les deux autres travailloient aux aproches, & le dernier amassoit des fassines pour remplir le fossé. *Palluau* avec le

Regiment d'*Enguien* releva la seconde nuit *Espenan* & *Persan* ; il avança beaucoup la ligne & acheva la redoute. *Tournon* & *Marsin* les deux nuits suivantes pousserent les travaux fort avant, & firent une batterie de six canons.

Le Vicomte de *Turenne* n'avoit pas fait moins de diligence de son côté ; la cinquiéme nuit les deux attaques firent leur logement sur la contrescarpe. *Bamberg* ne s'étoit oposé à tous ces travaux que par le feu du canon & du mousquet. Le Duc d'*Enguien* n'avoit eu aucune nouvelle de l'armée de *Baviere* ; Il savoit seulement que *Jean-de-Wert* marchoit avec mille chevaux & autant de Mousquetaires pour essayer de jetter du secours dans *Philisbourg*, & cet avis l'obligea de redoubler la garde des lignes, & même de faire faire le bihoüac toutes les nuits.

Aussi-tôt que les deux attaques eûrent fait leurs logemens sur la contrescarpe, les Travailleurs commencerent à la percer & à faire des batteries pour ruiner les défenses de la Place. La descente du fossé ne fut pas fort difficile, mais on eût bien de la peine à l'assurer ; car comme l'eau étoit presque de niveau à la contrescarpe, les assiegeans ne pouvoient pas y aller sous terre,

né, & il eût falu trop de temps pour faire une galerie couverte de Madriers. Ainsi, le Duc d'*Enguien* se contenta de faire tirer une ligne droite qui aboutissoit au fossé, & qui étoit couverte avec des fassines sur des Blindes & des Chandeliers.

Espenan & *Palluau* pendant les deux nuits de leur garde, mirent leur travail en état de pouvoir combler le fossé. Le Comte de *Tournon* y avoit déja fait jetter quantité de fassines; mais en passant par cette ligne enfilée qui conduisoit au travail, il fut tué d'un coup de mousquet.

La Pomme Ingenieur fort expert à faire des mines & à passer des fossez, avoit entrepris de faire des ponts de fassines; mais il y trouvoit beaucoup de difficultez à cause du canon de la Place, sur qui celui des assiegeans n'avoit pû prendre le dessus; parce que les assiegez en avoient un si grand nombre, qu'une de leurs pieces n'étoit pas plûtôt démontée, qu'ils en poussoient une autre à la place; & outre celles qu'ils avoient dans leurs flancs dont ils battoient le pont en travers, ils en avoient un rang sur la face des bastions qui l'enfiloient & qui ruinoient tout le travail.

Il est vrai que leurs flancs étoient si petits qu'ils n'y pouvoient mettre que trois pie-

ces

ces. C'est le défaut ordinaire des meilleures Places d'avoir les flancs trop serrez ou trop découverts ; mais le premier de ces défauts est le pire, parce qu'entre deux batteries opposées le plus grand nombre de canons l'emporte toûjours. En effet, les assiegeans ayant dressé deux batteries de quatre pieces chacune, firent taire celles des flancs, mais les assiegez en placerent tant sur la face des bastions, dont le rempart est fort bas, qu'ils ruinerent celles des assiegeans. C'est pourquoi le Duc d'*Enguien* fut obligé de faire élever des épaulemens pour enterrer ses batteries ; & se couvrir des faces des bastions. Par ce moien son canon se rendit le maître, & les assiegeans travaillerent avec plus de seureté à leur pont.

Bamberg reconnût alors, qu'il n'étoit plus en son pouvoir d'empêcher que le fossé ne fût comblé, & comme sa garnison étoit foible, il ne crût pas devoir attendre que le mineur fût attaché ; esperant de faire auparavant une capitulation plus avantageuse. Il fit battre la chamade, les ôtages furent donnez & la garnison sortit le douziéme de Septembre au nombre de cinq cens hommes avec deux pieces de canon. Le Duc d'*Enguien* fit entrer le Regiment de

de *Persan* dans la Place, & y mit *Espenan* pour Gouverneur.

Cette Conquête quoi-que plus facile que le Prince ne l'avoit prévû, donna une grande réputation aux armes de *France*. Plusieurs Villes envoyerent des Deputez. *Spire* n'avoit pas attendu que *D'Aumont* l'eût fait sommer, les Magistrats en avoient porté les clefs au Duc d'*Enguien*. Il les reçût honorablement ; & après avoir confirmé leurs privileges, il les renvoya pour faire sortir les Imperiaux & recevoir la garnison *Françoise* que *D'Aumont* eut ordre d'y faire entrer.

Mais le Duc d'*Enguien* ne pouvoit pas recueillir lui-même les fruits de la prise de *Philisbourg*, ni s'en éloigner avant que de l'avoir remis en défense Les ennemis s'aprochoient, ses troupes étoient affoiblies & fatiguées, le canon avoit fait de grandes ruines qu'il faloit reparer, ce Prince n'étoit pas en état de se presenter devant *Mercy*, qui avoit rafraîchi & augmenté son armée depuis sa retraite de *Fribourg*. C'est pourquoi le Duc d'*Enguien* se contenta d'etablir si bien ses quartiers dans les places le long du *Rhin*, qu'on ne pût lui enlever sa conquête, ni le forcer à un combat général.

Il avoit la riviere d'un côté, la ville de l'autre, le fort du *Rhin* devant lui, le marais & les bois derriere. Son armée étant campée dans un poste si avantageux, il détacha le Vicomte de *Turenne* pour aller attaquer *Worms*. Cette ville ne cede ni en dignité, ni en nombre d'habitans à aucune des villes d'*Allemagne*; elle est placée sur le bord du *Rhin*, & fortifiée autant que sa grandeur & sa situation l'ont pû permettre. Le Duc *Charles de Lorraine* y tenoit garnison, & depuis la perte de ses Etats il n'avoit presque point d'autre retraite que celle-là.

Le Vicomte de *Turenne* fit descendre par la riviere l'Infanterie, le canon & toutes les choses necessaires pour son dessein. Il marcha ensuite par le *Palatinat* avec deux mille chevaux, & défit six cens hommes que le Général *Beck* envoyoit à *Frankendal*. Les habitans de *Worms* ouvrirent leurs portes & en firent sortir les *Lorrains*. Delà le Vicomte de *Turenne* poursuivit sa marche vers *Mayence*, & détacha *Roze* pour aller attaquer *Openheim*. C'est une petite ville située dans une plaine, mal fortifiée, mais défenduë par un trés-bon château. *Roze* n'y trouva point de resistance. Le Vicomte de *Turenne* se presenta devant

Mayen-

Mayence, & s'étant logé dans le faubourg, il envoya un Trompete à ceux qui commandoient dans la ville pour leur offrir des conditions honorables.

Mayence est le siege de l'Archevêque Electeur, & une des principales villes d'*Allemagne*; outre qu'elle est grande, fort peuplée, & bien bâtie pour un païs où l'on n'a jamais eu le goût de la bonne Architecture: sa situation la rend considérable, étant placée vis-à-vis de l'embouchure du *Mein* qui passe sous une partie de ses murailles; du côté de la terre elles sont défenduës par une citadelle de quatre bastions; mais comme il arrive d'ordinaire aux grandes villes, ses fortifications étoient negligées, & sa défense consistoit plus dans le nombre de ses habitans que dans la force de ses remparts.

Au bas de la ville sur le bord du *Rhin* est un château assez magnifique où logent les Electeurs; dans le tems que cette ville avoit été sous la puissance du Roi de *Suede*, il avoit fait bâtir à l'endroit où les deux rivieres se joignent, un Fort de six bastions qui portoit le nom de *Gustawbourg*; mais à la fin les Imperiaux ayant repris *Mayence*, le Fort fut abandonné par les *Suedois*, & les Electeurs l'ont laissé ruiner.

Quand

Quand le Vicomte de *Turenne* entra dans les fauxbourgs, il y avoit encore dans la ville une garnison Imperiale de huit cens hommes; neanmoins l'Electeur n'ayant pas crû y pouvoir demeurer en sûreté, s'étoit retiré à *Hermestein*; de sorte que le Chapitre qui a l'autorité du gouvernement en l'absence de l'Archevêque, fit assembler tous les Corps de la ville, & après plusieurs deliberations ils résolurent de députer vers le Duc d'*Enguien*, & de ne donner les clefs qu'à lui-même; afin de rendre en quelque sorte leur capitulation plus honorable par la qualité de celui qui les recevroit.

Le Vicomte de *Turenne* envoya cette réponse au Duc d'*Enguien* qui étoit toûjours avec son armée à la vûë de *Philisbourg*. Il en partit aussi-tôt avec une escorte de quatre cens chevaux, & se rendit en un jour & demi proche de *Mayence*. Pendant qu'on travailloit aux articles du Traité, *Merci* avec l'armée de *Baviere* s'étoit posté sur des hauteurs entre *Hailbron* & *Neckersulm*, & avoit laissé le *Neckre* devant lui.

Hailbron n'est qu'à quatorze lieuës de *Philisbourg*; *Merci* pretendoit arrêter de là tous les progrès du Duc d'*Enguien*. Il détacha *Wolfs* Colonel celebre parmi les

Ba-

Bavarois avec deux cens chevaux & cinq cens dragons pour se jetter dans *Mayence* ; mais *Wolfs* n'y pût arriver qu'un quart-d'heure avant le Duc d'*Enguien*. Le Trompette que ce Prince envoya aux habitans pour les avertir de sa venuë, trouva *Wolfs* qui les haranguoit pour leur persuader de se défendre, offrant le secours qu'il avoit laissé de l'autre côté du *Rhin*, & celui de toute l'armée *Bavaroise* qui le suivroit en peu de tems.

Mais les habitans de *Mayence* sachant que le Duc d'*Enguien* étoit en personne dans leur faubourg, tinrent la parole qu'ils avoient donnée au Vicomte de *Turenne* ; & après avoir fait sortir *Wolfs* de la Ville, ils envoyerent leurs Députez au Duc d'*Enguien* pour achever le traité de leur Capitulation. Le Chapitre s'obligea de faire sortir la garnison qu'il tenoit dans *Binghen* petite ville avec un bon Château sur le *Rhin*, & d'y recevoir des troupes *Françoises*. Le Duc d'*Enguien* donna le gouvernement de *Mayence* au Comte de *Courval*, & y établit une forte garnison avec ce qui étoit necessaire pour reparer les anciennes fortifications & en faire de nouvelles.

Le Vicomte de *Turenne* prit en passant

Creutznak, & D'*Aumont* alla investir *Landaw* avec douze cens hommes de pied & quinze cens chevaux. C'est une ville situeé dans une plaine à quatre lieuës de *Philisbourg*, elle est assez peuplée, son rempart n'est flanqué que par des tours à l'antique avec un fossé défendu par quelques demi-lunes & un chemin couvert. Il y avoit dedans quatre cens hommes des troupes *Lorraines*, & c'étoit la seule Place que les *Imperiaux* eussent conservée dans le *Palatinat* au-deça du *Rhin*, excepté *Frankendal* où les *Espagnols* tenoient une forte garnison.

Pendant que D'*Aumont* prenoit ses quartiers, & commençoit ses travaux devant *Landaw*, le Duc d'*Enguien* vint rejoindre son armée à *Philisbourg* pour être plus près du siege que D'*Aumont* alloit entreprendre; il apprit en arrivant que la tranchée étoit déja ouverte, mais que D'*Aumont* en allant visiter le travail avoit eté blessé dangereusement *. Le Vicomte de *Turenne* alla continuer le siege, & poussa la tranché si diligemment, que dans trois jours on fit une batterie & un logement sur la contrescarpe; le cinquiéme jour le Duc d'*Enguien* y étant venu pour visiter les travaux, les *Lorrains* traiterent avec le Vicomte

* *Il mourut à* Spire *peu de jours aprés.*

comte de *Turenne* & sortirent de la Place.

Après la prise de *Landaw*, *Nieustad*, *Manheim*, & *Magdebourg* ne firent que fort peu de resistance: Ainsi le Duc d'*Enguien* se vit en une seule campagne, trois fois victorieux de l'armée *Bavaroise*, maître du *Palatinat* & du cours du *Rhin* depuis *Philisbourg* jusques à *Hermestein*, & de tout ce qui est entre le *Rhin* & la *Mozelle*.

FIN.

PERSONNAGES
DE
LA COMEDIE
DES
VISIONNAIRES.

ARTABAZE, *Capitan.*

AMIDOR, *Poëte extravagant.*

FILIDAN, *Amoureux en idée.*

PHALANTE, *Riche imaginaire.*

MELISSE, *Amoureuse d'*Alexandre le Grand.

HESPERIE, *Qui croit que chacun l'aime.*

SESTIANE, *Amoureuse de la* Comedie.

ALCIDON, *Pere de ces trois Filles.*

LYSANDRE, *Parent d'*Alcidon.

LES
VISIONNAIRES,
COMEDIE:
PAR
JEAN DESMARESTS,
De l'Academie Françoise.



ARGUMENT.

DANS *cette* Comedie *sont representez plusieurs sortes d'esprits Chimeriques ou* Visionnaires, *qui sont atteints chacun de quelque folie particuliere, mais c'est seulement de ces folies pour lesquelles on ne renferme personne; & tous les jours nous voyons parmi nous des Esprits semblables, qui pensent pour le moins d'aussi grandes extravagances, s'ils ne les disent.*

Le premier est un Capitan, *qui veut qu'on le croye fort vaillant: toutefois il est poltron à un tel point, qu'il est reduit à craindre la fureur d'un Poëte, laquelle il estime une chose bien redoutable; & est si ignorant, qu'il prend toutes ses façons de parler Poëtiques & étranges, pour des noms de Démons, & des paroles magiques.*

Le second est un Poëte *bizarre, Sectateur passionné des Poëtes* François *qui vivoient devant ce siecle, lesquels sembloient par leurs termes empoullez & obscurs, avoir dessein d'épouvanter le monde, étant si aveuglément amoureux de l'antiquité, qu'ils ne consideroient pas que ce qui étoit bon à dire parmi les* Grecs

& les Romains, *imbus des diverses appellations de leurs Dieux, & des particularitez de leur Religion, dont les Fables étoient le fondement, n'est pas si facilement entendu par ceux de ce tems, & qu'il faut bien adoucir ces termes quand on en a besoin, soit aux allegations des Fables, ou en d'autres rencontres. Celui-ci par la lecture de ces Poëtes, s'est formé un stile Poëtique si extravagant, qu'il croit que plus il se releve en mots composez & en Hyperboles, plus il atteint la perfection de la Poësie; dont il fait même des Regles à sa mode, principalement pour les pieces de Theatre, en quoi il pense être fort habile: témoin un sujet qu'il compose sur le champ, dont l'immensité & la confusion font voir le défaut de son jugement. Il ne laisse pas d'avoir assez d'esprit pour se jouër d'un sot qui se mêle d'aimer les Vers sans y rien connoître.*

Le troisiéme est un de ceux dont le nombre est si grand, qui se picquent d'aimer les Vers sans les entendre, *font des admirations sur des choses de néant, & passent ce qui est de meilleur; & prennent des galimatias en termes relevez pour quelques belles Sentences, & pour les plus grands efforts de la Poësie. Ces sortes d'esprits, pourvû que les Vers semblent graves, ne manquent point de les approuver, sans penser seulement à les entendre. Mais il n'y a*

rien de plus ordinaire que de voir ces mêmes Idiots, qui veulent faire croire qu'ils ont l'esprit sensible & délicat, & qu'ils savent aimer tout ce qui est beau, s'imaginer comme celui-ci, qu'ils sont amoureux, sans savoir bien souvent de qui; & sur le recit que l'on leur fait de quelque beauté, courir les ruës, & se persuader qu'ils sont extrémement passionnez, sans avoir vû ce qu'ils aiment.

Le quatriéme est un riche imaginaire, *dont il se trouve assez par le monde, & de qui la folie ne paroit qu'au cinquiéme acte: car dans les autres il parle serieusement de ses richesses, comme il paroît dans la description de sa belle Maison, où il ne se trouve rien d'extravagant, & qui ne soit imaginé selon la vrai-semblance; étant une chose ordinaire que chacun est serieux dans sa folie.*

*L'*Amante d'Alexandre *n'est pas une chose sans exemple; & il y a beaucoup de filles, qui par la lecture des Histoires & des Romans, se sont éprises de certains Heros, dont elles rebattoient les oreilles à tout le monde: & pour l'amour desquels elles méprisoient tous les vivans.*

Est-il rien de plus ordinaire que de voir des filles de l'humeur de la seconde, qui se croit être aimée de tous ceux qui la regardent, ou qui entendent parler d'elle, bien que peut-être

elle

elles ne disent pas si naïvemednt leurs sentimens.

Pour la troisiéme Sœur, il s'en trouve beaucoup, comme elle, amoureuses de la Comedie*, à présent qu'elle est si fort en regne, particulierement de celles qui se mêlent d'en juger, d'en savoir les Regles, d'inventer des sujets selon la portée de leurs esprits, tels que celui que recite celle-ci, dans lequel il y a plus de matiere qu'il n'en faudroit pour vingt Comedies; encore ne sait-on que le troisiéme Acte, & si la Piece a duré déja pour le moins trente ans: toutefois on peut voir les veritables Regles, dans l'opinion des Critiques quelle allegue au Poëte pour en avoir son avis, qui sont celles que l'on doit suivre, encore que ces deux extravagantes personnes n'en demeurent pas d'accord.*

Le Pere de ces trois filles n'est guere plus sage qu'elles. Il est d'une humeur si facile, que tout homme qui se presente pour avoir en mariage l'une de ses filles, lui semble toûjours être son fait: qu'un autre vienne aprés, il trouve encore que c'est ce qu'il lui faut; & pour en accepter trop, il s'embarrasse tellement qu'il ne sait ce qu'il doit faire à la fin de la Piece, dont le démêlement se fait par un de ses parens, qui est le seul qui soit raisonnable entre tous ces Personnages.

Tou-

Toutes ces folies, bien que differentes, n'en sont ensemble qu'un sujet, & pour les bien représenter toutes, on ne pouvoit pas leur donner une liaison aussi grande que celle qui se peut donner aux Comedies, où n'agissent que deux ou trois principaux Personnages; & l'intrigue de celle-ci n'est qu'en l'embarrassement du bon homme qui lui est causé par tous les gendres qu'il a acceptez: le reste n'est soûtenu que des extravagances de ces Visionnaires qui se mêlent encore ensemble en quelque sorte, pour faire mieux paroître ces folies les unes pour les autres.

Quelques-uns ont voulu reprendre cette Comedie, de ce qu'elle n'étoit pas propre pour toutes sortes de gens, & que ceux qui n'ont aucun savoir, n'en pouvoient entendre beaucoup de mots. Mais depuis quand les ignorans sont-ils devenus si considerables en France, *que l'on doive tant s'interesser pour eux, & que l'on soit obligé d'avoir soin de leur plaire? Pensez-vous que l'on doit bien du respect, ou à la bassesse de leur condition, ou à la dureté de leurs esprits, ou au mépris qu'ils ont fait des Lettres, pour faire que l'on songe à les divertir? Nous ne sommes pas dans ces Républiques, où le peuple donnoit les Gouvernemens & les Charges, & où les Poëtes étoient contraints de composer, ou des Tragedies horribles, pour plaire à leur goût bizarre, ou*

ou des Comedies basses, pour s'accommoder à la portée de leurs esprits. Ceux qui ne composent des Ouvrages que par un honnête divertissement, ne doivent avoir pour but que l'estime des Honnêtes-gens, & c'est à leur jugement qu'ils adressent toutes leurs inventions & leurs pensées. Le peuple a l'esprit si grossier & si extravagant, qu'il n'aime que des nouveautez grotesques. Il courra bien plûtôt en foule pour voir un monstre, que pour voir quelque chef-d'œuvre de l'Art, ou de la Nature. Je croi même qu'il y a des Poëtes, qui pour contenter le Vulgaire, font à dessein des Pieces extravagantes, pleines d'accidens bizarres, de machines extraordinaires, & d'embrouillemens de Scenes, & qui affectent des Vers enflez & obscurs & des pointes ridicules au plus fort des passions: Car pourvû que les accidens soient étranges, tout ce qui se dit sur leur sujet, plaît au peuple, & encore plus si c'est quelque pensée pointuë & embarrassée; car alors moins il l'entend, plus il la loue, & lui donne d'applaudissemens. Ce sont des esprits fort avisez qui ne songent qu'à cette vie présente, & qui sont si moderez, qu'ils n'affectent point la vie future des Ouvrages, dont les seuls Savans sont les distributeurs. Mais encore ne doit-on pas trouver étrange si ceux qui ne sont pas tenus d'avoir ces considerations pour le peuple, & qui ne songent qu'à satisfaire les

pre-

*premiers esprits de l'*Europe, *ne cherchent que les pures délicatesses de l'art, soit à representer les nobles & veritables mouvemens des passions dans les sujets serieux, soit à réjouïr les spectateurs par des railleries gentilles & honnêtes dans les Comiques. Après que les personnes raisonnables seront satisfaites, il en restera encore assez pour les autres, & plus qu'ils n'en meritent. C'est ainsi qu'il arrive des festins qui se font aux grands : après qu'ils ont fait leur repas il n'en reste que trop encore pour les valets; & bien que les viandes n'ayent pas été apprêtées au goût de ces derniers, ils ne laissent pas d'en faire bonne chere; & l'on auroit tort d'accuser le Cuisinier d'une faute si l'un d'eux se plaignoit, que l'on devoit avoir eu égard à son goût, plûtôt qu'à celui des Maîtres. Aussi ayant introduit un Poëte extravagant, on ne doit pas se plaindre de ce qu'on le fait parler en termes poëtiques extravagans: & il importe fort peu que les ignorans l'entendent ou non, puisque cela n'a pas été apprêté pour eux. C'est être bien déraisonnable, d'accuser d'obscurité celui qui dans la bouche du Poëte s'est voulu moequer de l'obscurité des anciennes poësies.*

Ce n'est pas pour toi que j'écris,
Indocte & stupide Vulgaire :
J'écris pour les nobles Esprits :
Je serois marri de te plaire.

PER-

LES VISIONNAIRES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARTABAZE.

JE ſuis l'amour du Ciel, & l'effroi de la Terre;
L'ennemi de la Paix, le foudre de la Guerre;
Des Dames le deſir, des Maris la terreur:
Et je traîne avec moi le carnage & l'horreur.
Le Dieu *Mars* m'engendra d'une fiere *Amazone*;
Et je ſuçai le lait d'une affreuſe Lionne
On parle des travaux d'*Hercule* encore enfant,
Qu'il fut de deux Serpens au berceau triomphant;
Mais me fut-il égal, puiſque par un caprice
Etant las de teter j'étranglai ma nourrice?
Ma mere qui trouva cet acte ſans raiſon,
Déſirant me punir, me prit en trahiſon:
Mais ayant en horreur les actions poltronnes;
J'exterminai dès-lors toutes les *Amazones*.
Mon Pere à cet exploit ſe voulut oppoſer;
Et parant quelques coups penſoit me maîtriſer:
Mais craignant ma valeur aux Dieux mêmes funeſte,
Il alla ſe ſauver dans la voûte celeſte.
Le Soleil qui voit tout, voyant que ſans effort

Je domterois le Ciel, entreprend nôtre accord ?
De *Mars* en ma faveur la puissance il resserre,
Et le fait *Mars* du Ciel, moi celui de la Terre.
Lors pour recompenser ce juste jugement,
Voyant que le Soleil couroit incessamment,
J'arrêtai pour jamais sa course vagabonde,
Et le voulus placer dans le centre du monde ;
J'ordonnai qu'en repos il nous donnât le jour ;
Que la Terre & les Cieux roulassent à l'entour ;
Et c'est par mon pouvoir, & par cette avanture,
Qu'en nos jours s'est changé l'ordre de la Nature ;
Ma seule autorité donna ce mouvement
A l'immobile corps du plus lourd Element ;
De là vient le sujet de ces grands Dialogues,
Et des nouveaux avis des plus fins Astrologues.
J'ai fait depuis ce tems mille combats divers,
Et j'aurois de mortels dépeuplé l'Univers ;
Mais voyant qu'à me plaire un Sexe s'évertuë,
J'en refais par pitié tout autant que j'en tuë.
Où sont-ils à present tous ces grands Conquerans ?
Ces fleaux du genre humain ? ces illustres Tyrans ?
Un *Hercule*, un *Achille*, un *Alexandre*, un *Cyre*,
Tous ceux qui des *Romains* augmenterent l'Empire,
Qui firent par le fer tant de monde perir ?
C'est ma seule valeur qui les a fait mourir.
Où sont les larges murs de cette *Babylone* ?
Ninive, *Athene*, *Argos*, *Thebe*, *Lacedemone*,
Carthage la fameuse, & le grand *Ilion* ?
Et j'en pourrois nombrer encore un million.
Ces superbes Citez sont en poudre réduites :
Je les pris par assaut, puis je les ai détruites.
Mais je ne voi rien plus qui m'ose resister ?
Nul Guerrier à mes yeux ne s'ose présenter.
Quoi donc, je suis oisif ? & je serois si lâche
Que mon bras pût avoir tant soit peu de relâche ?
O Dieux ! faites sortir d'un Antre ténébreux
Quelque horrible Géant, ou quelque Monstre affreux.
S'il

S'il faut que ma valeur manque un jour de matiere,
Je vai faire du monde un vaste cimetiere.

SCENE DEUXIE'ME.

AMIDOR, ARTABAZE.

AMIDOR.

JE sors des Antres noirs du mont Parnassien ;
Où le fils poil-doré du grand Saturnien
Dans l'esprit forge-vers plante le Dithyrambe,
L'Epode, l'Antistrophe, & le tragique Iambe.

ARTABAZE.

Quel prodige est ceci ? je suis saisi d'horreur.

AMIDOR.

Profane, éloigne-toi, j'entre dans ma fureur.
Iacch Iacch Evoé.

ARTABAZE.

La rage le possede :
Contre les Furieux la fuite est le remede.

SCENE TROISIE'ME.

AMIDOR.

QUe de descriptions montent en mon cerveau,
Ainsi que les vapeurs d'un fumeux vin nouveau.
Sus donc, representons une fête Bacchique,
Un orage, un Beau tems par un Vers heroïque,
Plein de mots empoullez, d'Epithetes puissans,
Et sur tout évitons les termes languissans.
Déja de toutes parts j'entrevoi les brigades
De ces Dieux Chevrepieds, & des folles *Ménades*,
Qui s'en vont célébrer le mystere Orgien
En l'honneur immortel du Pere Bromien.
Je voi ce Cuisse-né, suivi du bon *Silene*,
Qui du gosier exhale une vineuse haleine ;
Et son Ane fuyant parmi les *Mimallons*,
Qui le bras enthyrsé courent par les vallons.

Mais

Mais où va cette troupe ? elle s'est égarée
Aux solitaires bords du floflottant *Nerée*.
Rien ne me paroît plus que Rochers caverneux,
J'entens de loin le bruit d'un vent tourbillonneux.
Sacrez Hôtes des Cieux, quelle horrible tempête !
Quel voile ténébreux encourtine ma tête !
Eole a déchaîné ses vîtes postillons,
Qui galoppent déja les humides sillons.
Le Ciel porte-flambeaux d'un noir manteau se couvre,
Je ne voi qu'un éclair qui le perce & l'entr'ouvre.
Quels feux virevoltans nous redonnent le jour ?
Mais la nuit aussi-tôt rembrunit ce séjour.
Ce tonnerre orageux qui menace & qui gronde,
Eslochera bien-tôt la machine du monde.
Quel éclat, quel fracas confond les élemens ?
Jupin de l'Univers sappe les fondemens ;
Ce coup jusqu'à *Tenare* a fait une ouverture,
Et fera pour le moins avorter la Nature.

SCENE QUATRIE'ME.

FILIDAN, AMIDOR.

FILIDAN.

VOici ce cher Ami, cet Esprit merveilleux.

AMIDOR.

Mettons-nous à l'abri d'un rocher sourcilleux :
Evitons la tempête.

FILIDAN.

Ah ! sans doute il compose
Ou parle à quelque Dieu de la Metamorphose.

AMIDOR.

Je voi l'adorateur de tous mes nobles Vers :
Mais dont les jugemens sont toûjours de travers.
Tout ce qu'il n'entend pas aussi-tôt il l'admire,
Je m'en vais l'éprouver ; car j'en veux un peu rire.
Suivons. L'orage cesse, & tout l'air s'éclaircit ;

De

Des vents brise-vaisseaux l'haleine s'adoucit.
Le calme qui revient aux ondes marinieres ;
Chasse le pâle effroi des faces nautonnieres ;
Le nuage s'enfuit, le Ciel se fait plus pur ;
Et joyeux se revêt de sa robe d'azur.

FILIDAN.

Oseroit-on sans crime, au moins sans mille excuses ;
Vous faire abandonner l'entretien de vos Muses ?

AMIDOR.

Filidan, laissez-moi dans ces divins transports
Décrire la Beauté que j'aperçus alors.
Je m'en vais l'attraper. Une Beauté céleste
A mes yeux étonnez soudain se manifeste ;
Tant de rares Tresors en un corps assemblez,
Me rendirent sans voix, mes sens furent troublez :
De mille traits perçans je ressentis la touche.
Le coral de ses yeux, & l'azur de sa bouche,
L'or bruni de son teint, l'argent de ses cheveux ;
L'ébene de ses dents digne de mille vœux,
Ses regards sans arrêt, sans nulles étincelles,
Ses beaux tetins longuets cachez sous ses aisselles,
Ses bras grands & menus, ainsi que des fuseaux,
Ses deux cuisses sans chair, ou plûtôt deux roseaux ;
La grandeur de ses pieds, & sa petite taille,
Livrerent à mon cœur une horrible bataille.

FILIDAN.

Ah Dieu ! qu'elle étoit belle ! O Roi des beaux Esprits,
Vis-tu tant de beautez ? Ah ! que j'en suis épris.
Di-moi ce qu'elle fit, & contente mon ame
Qui sent déja pour elle une secrette flâme.

AMIDOR.

Inventons un discours qui n'aura point de sens.
Elle me dit ces mots pleins de charmes puissans ;
Favori d'*Apollon*, dont la verve extatique
Anime les ressorts d'une ame frenetique,
Et par des visions produit mille plaisirs

Qui charment la vigueur des plus nobles desirs ;
Apprens à révérer par un fatal augure
De ma pudicité l'adorable figure.

FILIDAN.

O merveilleux discours, ô mots sententieux,
Capables d'arrêter les plus audacieux.
Dieux ! qu'en toutes façons cettte Belle est charmante,
Et que je sens pour elle une ardeur vehemente !
Ami, que te dit-elle encore outre cela ?

AMIDOR.

Elle me dit, Adieu, puis elle s'en alla.

FILIDAN.

J'adore en mon esprit cette Beauté divine,
Qui sans doute du Ciel tire son origine.
Je me meurs, *Amidor*, du desir de la voir.
Quand aurai-je cet heur ?

AMIDOR.

Peut-être sur le soir :
Quand la brunette nuit développant ses voiles,
Conduira par le Ciel le grand bal des étoiles.

FILIDAN.

O merveilleux effet de ses rares beautez !
Incomparable amas de nobles qualitez !
Déja de liberté mon ame est dépourvûë :
Le récit m'a blessé, je mourrai de sa vûë.
Prépare-toi, mon cœur, à mille maux divers.

AMIDOR.

Adieu, sur ce sujet je vais faire des Vers.

FILIDAN.

Que tu m'obligeras, *Amidor*, je t'en prie,
Tandis pour soulager l'excès de ma furie,
Je m'en vais soûpirer l'ardeur de mon amour,
Et toucher de pitié tous ces lieux d'alentour.

SCENE V.

FILIDAN.

O Dieux ! qu'une Beauté parfaitement décrite
De desirs amoureux en nos ames excite !
Et que la Poësie a des charmes puissans
Pour gagner nos esprits & captiver nos sens.
Par un ordre pompeux de paroles plaisantes,
Elle rend à nos yeux les choses si présentes,
Que l'on pense en effet les connoître & les voir,
Et le cœur le plus dur s'en pourroit émouvoir.
C'est chose étrange aussi d'éprouver que mon ame
Soit jusques à ce point susceptible de flâme;
Et que le seul recit d'une extrême Beauté
Puisse rendre à l'instant mon esprit arrêté.
Mais quoi ? tous les matins je me tâte & m'essaye,
Et croi sentir au cœur quelque amoureuse playe,
Sans savoir toutefois qui cause ce tourment :
Si bien que quand je sors je m'enflâme aisément.
La premiere Beauté qu'en chemin je rencontre,
Qui de quelques attraits me vient faire la montre,
D'un seul de ses regards me rend outrepercé,
Et fait bien-tôt mourir un cœur déja blessé,
Même si je n'en vois comme je les desire,
Qu'un ami seulement s'approche pour me dire,
Je viens de voir des yeux, ah ! c'est pour en mourir,
Aussi-tôt je me meurs, je ne fais que courir,
Je vais de toutes parts pour offrir ma franchise
A ces yeux inconnus dont mon ame est éprise.
Mais jamais nul récit ne m'a si fort touché :
J'étois à son discours par l'oreille attaché,
Et mon ame aussi-tôt d'un doux charme enivrée,
S'est à tant de Beautez innocemment livrée.
O merveilleux Tableau de mille doux attraits
Qu'une Muse en mon cœur a doucement pourtraits !
Ouvrage sans pareil, agréable Peinture

Du plus beau des objets qu'ait produit la nature ?
Adorable copie, & dont l'Original
N'est que d'or & d'azure, d'ébene & de coral,
Et tant d'autres trésors que mon ame confuse
Admiroit au récit de cette docte Muse,
Dieux que je vous cheris ! & que pour vous aimer
Je sens de feux plaisans qui me vont consommer !
Mais, aimable Beauté que j'adore en idée,
Par qui ma liberté se trouve possedée,
Quel bienheureux endroit de la terre ou des cieux
Joüit du bel aspect de vos aimables yeux ?
Aux traits de la pitié soyez un peu sensible :
Soulagez vôtre Amant, & vous rendez visible ;
Beautez, je vais mourir si je tarde à vous voir.
Quel moyen dans mon mal d'attendre jusqu'au soir ?
Je n'en puis plus, Beauté dont je porte l'image,
Mon desir violent sa va tourner en rage :
Je pâme, je me meurs : O céleste Beauté
En quel excès de maux m'as-tu précipité ?

SCENE VI.

HESPERIE, FILIDAN.

HESPERIE.

CEt Amant s'est pâmé dès l'heure qu'il m'a vûë;
De quels traits, ma Beauté, le Ciel t'a-t-il pourvûë?
En sortant du logis je ne puis faire un pas
Que mes yeux aussi-tôt ne causent un trépas.
Pour moi je ne sai plus quel conseil je dois suivre.
Le monde va perir, si l'on me laisse vivre,
Dieux ! que je suis à craindre ! est-il rien sous les cieux
Au genre des humains plus fatal que mes yeux ?
Quand je fus mise au jour, la Nature peu fine
Pensant faire un Chef-d'œuvre avançoit sa ruine.
On compteroit plûtôt les feüilles des forêts,
Les sablons de la mer, les épics de *Cerès*,
Les fleurs dont au Printemps la terre se couronne,

Les

Les glaçons de l'Hiver, les raisins de l'Autonne,
Et les feux qui des nuits assistent le flambeau,
Que le nombre d'Amans que j'ai mis au tombeau.
Celui-ci va mourir, lui rendrai-je la vie ?
Je le puis d'un seul mot, la pitié m'y convie.

FILIDAN.

Bel azur, beau coral, aimables qualitez !

HESPERIE.

Il n'est pas mort encore, il rêve à mes beautez.
Le dois-je secourir ? j'en ai la fantaisie.
Mais ceux qui me verroient, mourroient de jalousie ;
Que mon sort est cruel ! je ne fais que du mal ;
Et ne puis faire un bien sans tuer un Rival,
Je ne puis ouvrir l'œil sans faire une blessure,
Ni faire un pas sans voir une ame à la torture.
Si fuiant ces malheurs je rentre en la maison,
Ceux qui servent chez nous tombent en pâmoison ;
Ils cedent aux rigueurs d'une flâme contrainte,
Et tremblent devant moi de respect & de crainte ;
Ils ne sauroient me voir sinon en m'adorant,
Ni me dire un seul mot sinon en soûpirant.
Ils baisent aussi-tôt leur amoureuse bouche,
Pour donner un baiser aux choses que je touche.
Toutefois ma beauté les fait si bien ravir,
Qu'ils s'estiment des Rois dans l'heur de me servir.
A table je redoute un breuvage de charmes ;
Ou qu'un d'eux ne me donne à boire de ses larmes.
Je crains que quelqu'Amant n'ait avant son trépas
Ordonné que son cœur servît à mes repas.
Souvent sur ce penser en mangeant je frissonne ;
Croyant qu'on le déguise, & qu'on me l'assaisonne ;
Pour mettre dans mon sein par ce trait décevant,
Au moins après la mort ce qu'il ne pût vivant.
Les Amans sont bien fins au plus fort de leur rage,
Et sont ingénieux mêmes à leur dommage.
On dresse pour m'avoir cent pieges tous les jours.
Mon Pere aussi me veille, & craint tous ces amours,

Glorieux de m'avoir aux Dieux il se compare,
Et quelquefois ravi d'un miracle si rare,
Doute s'il me fit naître, ou si je vins des Cieux.
Dans la maison sans cesse on a sur moi les yeux,
Lui plein d'étonnement, mes sœurs pleines d'envie,
Les autres pleins d'amour; belle, mais triste vie!
Une beauté si grande est-elle à desirer?
Mais j'aperçoi mon Pere, il me faut retirer.

SCENE VII.

LYSANDRE, ALCIDON, FILIDAN.

LYSANDRE.

Il est vrai qu'il est temps de penser à vos Filles.
Elles sont toutes trois vertueuses, gentilles,
D'âge à les marier, puis vous avez du Bien;
Ne differez donc plus, la garde n'en vaut rien.

ALCIDON.

Lysandre, il est certain: mais pour choisir un gendre,
Il s'en présente tant, qu'on ne sait lequel prendre.
Puis je suis d'une humeur que tout peut contenter,
Pas un d'eux à mon gré ne se doit rejetter.
S'il est vieux, il rendra sa famille opulente;
S'il est jeune, ma fille en sera plus contente;
S'il est beau, je dis lors, beauté n'a point de prix;
S'il a de la laideur, la nuit tous chats sont gris;
S'il est gai, qu'il pourra réjouir ma vieillesse:
Et s'il est serieux, qu'il a de la sagesse;
S'il est courtois, sans doute il vient d'un noble sang;
S'il est présomptueux, il sait tenir son rang,
S'il est entreprenant, c'est qu'il a du courage;
S'il se tient à couvert, il redoute l'orage;
S'il est prompt, on perd tout souvent pour differer;
S'il est lent, pour bien faire il faut considerer,
S'il revere les Dieux, ils lui seront prosperes;
S'il trompe pour gagner, il fera ses affaires;
Enfin quelque parti qui s'ose présenter,

Tou-

Toûjours je trouve en lui dequoi me contenter.

LYSANDRE.

Que sert donc, *Alcidon*, une plus longue attente,
Si vous trouvez par-tout quelqu'un qui vous contente?

ALCIDON.

Quand je choisis un gendre, un qui va survenir
Me plaît, & du premier m'ôte le souvenir;
Si pour s'offrir à moi quelque troisiéme arrive,
Je trouve quelque chose en lui qui me captive.

LYSANDRE.

Mais pour en bien juger, & pour faire un bon choix,
Il faut dans la balance en mettre deux ou trois;
Ceux de qui le talent plus solide vous semble,
Les peser mûrement, les comparer ensemble.

ALCIDON.

C'est ce que je ne puis; que sert de le nier?
Je conclus sans faillir toûjours pour le dernier.

LYSANDRE.

Vôtre esprit est étrange.

FILIDAN.

Objet de mon martyre!

ALCIDON.

Dieux! qu'est-ce que j'entens?

LYSANDRE.

Quelque Amant qui soûpire.

ALCIDON.

Sa prunelle mourante à peine voit le jour.

FILIDAN.

Est-ce toi, cher ami, Pere de mon amour?

ALCIDON.

Sans doute il est épris de l'une de mes filles.

FILIDAN.

Merveille de nos jours, Astre luisant qui brilles
Dans le Ciel des Beautez, vien te montrer à moi;
Regarde si je manque ou d'ardeur ou de foi:
Fai toi voir à mes yeux, vien soulager ma peine:

Que te sert d'affecter le titre d'inhumaine ?
Prens pitié de mon mal, tu ne l'ignores pas,
Les Dieux n'ignorent rien, du moins voi mon trépas :
Doutes-tu de mes feux ? apprens-les de ma bouche.

ALCIDON.

Lysandre, en vérité sa passion me touche,
Son amour m'a rendu tout saisi de pitié ;
Aussi n'est-il rien tel qu'une belle amitié.

LYSANDRE.

Il est déja vaincu.

ALCIDON.

J'aimerois mieux un gendre
Qui cherît sa moitié d'une amour aussi tendre,
Qu'un qui possederoit les plus riches Tresors,
Et toutes les beautez de l'esprit & du corps.
Le Savoir & les Biens, sans la flâme amoureuse,
Ne pûrent jamais rendre une alliance heureuse.

FILIDAN.

Cessez, mes chers Amis, de flatter mon malheur ;
Ou bien de quelque espoir soulagez ma douleur.

ALCIDON.

Consolez-vous, mon Fils, ayez bonne esperance,
Je veux récompenser cette rare constance.
J'entreprens de guérir vos desirs enflammez.
Vous aurez aujourd'hui celle que vous aimez.

FILIDAN.

Puis-je obtenir de vous le bonheur que j'espere ?
Ah ! je vous nommerai mon Salut & mon Pere.

ALCIDON.

Croyez que dès ce soir je vous rendrai content.

LYSANDRE.

Quand un autre viendra, vous en direz autant.

ALCIDON.

Je veux dedans ce jour, sans prendre un plus long terme,
Choisir ceux qu'il me faut d'une volonté ferme.

LYSANDRE.

C'est beaucoup pour un jour.

FILIDAN.

Me la ferez-vous voir ?

ALCIDON.

Oüi, prenez bon courage. Adieu jusqu'à ce soir.

FILIDAN.

Que ce retardement pour voir ces divins charmes,
Me doit coûter encor de soûpirs & de larmes.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

PHALANTE, MELISSE.

PHALANTE.

Rigoureuse *Melisse*, à qui reservez-vous
Ce cœur si plein d'orgüeil, si rempli de courroux ?

MELISSE.

Phalante, à nul de ceux que l'on voit sur la Terre.

PHALANTE.

Voulez-vous à l'Amour toûjours faire la guerre ?

MELISSE.

Non, mais quand je verrois le plus beau des humains,
Il ne peut en m'aimant avoir que des dédains.

PHALANTE.

D'où vous vient cette humeur ?

MELISSE.

Je veux bien vous l'apprendre.
Après ce que j'ai lû de ce grand *Alexandre*,
Ce Dieu de la Valeur, Vainqueur de l'Univers,
Qui dans si peu de temps fit tant d'exploits divers,
Beau, courtois, liberal, adroit, savant & sage,
Qui trouva tout danger moindre que son courage ;
Qui borna son Empire où commence le jour,
Je ne puis rien trouver digne de mon amour.

C'eſt lui dont le merite a captivé mon ame,
C'eſt lui pour qui je ſens une amoureuſe flâme;
Et doit-on s'étonner ſi ce puiſſant Vainqueur
Ayant dompté la terre, a ſû dompter mon cœur?

PHALANTE.

Mais c'eſt une chimere où vôtre amour ſe fonde;
Car que vous ſert d'aimer ce qui n'eſt plus au monde?

MELISSE.

Nommer une chimere un Heros indompté?
O Dieux! puis-je ſouffrir cette témérité?

PHALANTE.

Meliſſe mon deſir, n'entrez pas en colere,
Mais au moins dites moi, comment ſe peut-il faire
D'aimer un inconnu, que vous ne pouvez voir,
Et dont ſe peut l'idée à peine concevoir?

MELISSE.

Appeller inconnu, celui de qui l'Hiſtoire
A décrit les beaux faits tous rayonnans de gloire,
De qui la renommée épanduë en tous lieux
Couvre toute la terre, & s'étend juſqu'aux Cieux?
Ce manque de raiſon n'eſt pas compréhenſible.

PHALANTE.

Mais j'appelle inconnu ce qui n'eſt pas viſible.

MELISSE.

Je le connois aſſez, je le vois tous les jours,
Je lui rends mes devoirs, & lui dis mes amours.

PHALANTE.

Quoi? vous parlez à lui?

MELISSE.

Je parle à ſon image,
Qui garde tous les traits de ſon charmant viſage.

PHALANTE.

Une image à mon gré ne charme point les yeux.

MELISSE.

Toutefois en image on adore les Dieux.

PHALANTE.

Où l'avez-vous trouvée?

ME-

MELISSE.

Un Tome de *Plutarque*
M'a fourni le Portrait de ce divin Monarque.
Et pour le mieux cherir je le porte en mon sein.

PHALANTE.

Quittez, Belle, quittez cet étrange dessein.
Ce vaillant *Alexandre*, agréable *Melisse*,
N'a plus aucun pouvoir de vous rendre service.

MELISSE.

Quoi ? pour mon serviteur voudrois-je un si grand Roi ?
De qui tout l'Univers a révéré la loi ?
Phalante, il étoit né pour commander au monde.

PHALANTE.

Vous aimez d'une amour qui n'a point de seconde.
Mais vous feriez bien mieux de choisir un amant
Qui pourroit en effet vous cherir constamment ;
Un homme comme moi, dont l'extrême richesse,
Peut de mille plaisirs combler vôtre jeunesse.

MELISSE.

Pensez-vous par ce charme abuser mes esprits ?
Quittez ce vain espoir, j'ai vos biens à mépris.
Osez-vous comparer quelque pauvre heritage,
Quelque champ malheureux qui vous vint en partage,
Aux tresors infinis de ce grand Conquerant ?
Qui prodiguoit les biens du païs odorant,
De la *Perse*, & de l'*Inde*, & souvent à des Princes
Comme présens legers a donné des Provinces !

PHALANTE.

Mais où sont ces trésors ? les avez-vous ici ?

MELISSE.

Comme il les méprisoit, je les méprise aussi.

PHALANTE.

Je perds ici le temps, elle est préoccupée
Par cette folle amour dont sa tête est frappée.
Je vais voir ses parens, ils me recevront mieux:

Mes

Mes grands biens me rendront agréable à leurs yeux;
De la guerir sans eux je n'ose l'entreprendre.
Adieu jusqu'au revoir, l'Amante d'*Alexandre*.

MELISSE.

Adieu, mortel chetif qui t'oses comparer
A ce vaillant Heros que tu dois adorer.

SCENE SECONDE.

HESPERIE, MELISSE.

HESPERIE.

MA Sœur, dites le vrai, que vous disoit *Phalante*?

MELISSE.

Il me parloit d'amour.

HESPERIE.

O la ruse excellente!
Donc il s'adresse à vous, n'osant pas m'aborder,
Pour vous donner le soin de me persuader?

MELISSE.

Ne flattez point, ma Sœur, vôtre esprit de la sorte.
Phalante me parloit de l'amour qu'il me porte:
Que si je veux fléchir mon cœur trop rigoureux,
Ses biens me pourront mettre en un état heureux.
Mais quoi? jugez, ma Sœur, quel conseil je dois prendre:
Et si je puis l'aimer, aimant un *Alexandre*.

HESPERIE.

Vous pensez m'abuser d'un entretien moqueur,
Pour prendre mieux le temps de le mettre en mon cœur.
Mais, ma Sœur, croyez moi, n'en prenez point la peine.
En vain vous me direz que je suis inhumaine:
Que je dois par pitié soulager ses Amours:
Cent fois le jour j'entens de semblables discours,
Je suis de mille Amans sans cesse importunée;
Et croi qu'à ce tourment le Ciel m'a destinée.
L'on me vient rapporter; *Lysis* s'en va mourir;

D'un regard pour le moins venez le ſecourir :
Eurylas s'eſt plongé dans la mélancolie ;
L'amour de *Licidas* s'eſt tournée en folie ;
Periandre a deſſein de vous faire enlever ;
Une flotte d'Amans vient de vous arriver ;
Si *Corylas* n'en meurt, il ſera bien malade ;
Un Roi pour vous avoir envoye une ambaſſade ;
Tirſis vous idolâtre & vous dreſſe un Autel ;
C'eſt pour vous ce matin que s'eſt fait un duel ;
Auſſi de mon portrait chacun veut la copie.
C'eſt pour moi qu'eſt venu le Roi d'*Ethiopie* :
Hier j'en bleſſai trois d'un regard innocent :
D'un autre plus cruel j'en fis mourir un cent.
Je ſens quand on me parle, une haleine de flâme.
Ceux qui n'oſent parler m'adorent en leur ame.
Mille viennent par jour ſe ſoûmettre à ma loi,
Je ſens toûjours des cœurs voler autour de moi.
Sans ceſſe des ſoûpirs ſiflent à mes oreilles.
Mille vœux élancez m'entourent comme abeilles.
Les pleurs près de mes pieds courent comme torrens.
Toûjours je penſe oüir la plainte des mourans ;
Un regret, un ſanglot, une voix languiſſante,
Un cri deſeſperé d'une douleur preſſante,
Un *je brûle d'amour*, un *hélas je me meurs* !
La nuit je n'en dors point, je n'entends que clameurs
Qui d'un trait de pitié s'efforcent de m'atteindre :
Voyez, ma chere Sœur, ſuis-je pas bien à plaindre ?

MELISSE.

Il faut vous détromper : il n'en eſt pas ainſi.
Ce nouvel amoureux qui me parloit ici,
Qui ſe promet de rendre une fille opulente...

HESPERIE

Quoi ? voulez-vous encor me parler de *Phalante* ?
Que vous êtes cruelle !

MELISSE.

Ecoutez un moment,

Je veux vous annoncer que ce nouvel amant. . .
HESPERIE.
Ah ! bons Dieux que d'amans ! qu'un peu je me repose ;
N'entendrai-jamais discourir d'autre chose ?
MELISSE
Mais laissez moi donc dire.
HESPERIE.
Ha ! Dieux quelle pitié ?
Si vous avez pour moi tant soit peu d'amitié ;
Ne parlons plus d'amour, souffrez que je respire.
MELISSE.
Vous ignorez, ma sœur ce que je vous veux dire.
HESPERIE.
Je sai tous les discours de tous ces amoureux.
Qu'il brûle, qu'il se meurt, qu'il est tout langoureux,
Que jamais d'un tel coup ame ne fut atteinte,
Que pour avoir secours il vous a fait sa plainte,
Que vous me suppliez d'avoir pitié de lui,
Et qu'au moins d'un regard j'allege son ennui.
MELISSE.
Ce n'est point tout cela.
HESPERIE.
Quelque chose de même.
MELISSE.
Qu'il ne vous aime point, mais que c'est moi qu'il aime.
HESPERIE.
Ah ! ma sœur, quelle ruse afin de m'attraper ?
MELISSE.
Comment par ce discours pourrois-je vous tromper ?
HESPERIE.
Par cette habileté vous pensez me seduire ;
Et dessous vôtre nom me conter son martyre.

SCENE III.

SESTIANE, MELISSE, HESPERIE.

SESTIANE.

Quels sont vos differens? les pourroit-on savoir?

MELISSE.

Vous saurez que *Phalante* étoit venu me voir,
Il m'a parlé d'amour, & ma sœur trop credule
Dit que c'étoit pour elle, & que je dissimule.

HESPERIE.

Que vous sert de parler contre la Verité,
Et de chercher pour lui cette subtilité?

MELISSE.

Vous aimez vôtre erreur, quelque chose qu'on die.

SESTIANE.

Vraiment c'est un sujet pour une Comedie:
Et si l'on le donnoit aux Esprits d'à présent,
Je pense que l'intrigue en seroit bien plaisant.
Souvent ces beaux Esprits ont faute de matiere.

MELISSE.

Mais pourroit-il fournir pour une Piece entiere?

SESTIANE.

Il ne faudroit qu'y coudre un morceau de Roman,
Ou trouver dans l'Histoire un bel évenement,
Pour rendre de tout point cette Piece remplie,
Afin qu'elle eût l'honneur de paroître accomplie.

MELISSE.

Qui voudroit annoblir le Théatre François,
Et former une Piece avec toutes ses loix,
Divine, magnifique, il faudroit entreprendre
D'assembler en un jour tous les faits d'*Alexandre*.

SESTIANE.

Vous verriez cent combats avec trop peu d'amour,
Je me moque pour moi de la regle d'un jour.

HES-

HESPERIE.

On feroit de ma vie une piece admirable,
S'il faut beaucoup d'amour pour la rendre agréable.
Car vous autres, jugez, qui savez les Romans,
Si la belle *Angelique* eut jamais tant d'Amans.

SESTIANE.

Voici ce bel Esprit dont la veine est hardie,
Nous pourrons avec lui parler de Comedie.

SCENE IV.

SESTIANE, AMIDOR, MELISSE, HESPERIE.

SESTIANE.

J'Ai ce matin appris un nouveau compliment,
Laissez-moi repartir.

AMIDOR.

Je salüe humblement
L'honneur des triples sœurs, les trois belles Charites.

SESTIANE.

Nous mettons nos beautez aux pieds de vos merites.

AMIDOR.

Dequoi s'entretenoit vôtre Esprit aime-Vers?

SESTIANE.

Nous discourions ici sur des sujets divers.

MELISSE.

Nous parlions des exploits du vaillant *Alexandre*.

AMIDOR.

Ce grand Roi qui cent Rois enfanta de sa cendre?
Cet enfant putatif du grand Dieu foudroyant?
Ce torrent de la Guerre, orgueilleux, ondoyant?
Ce *Mars* plus redouté que cent mille tempêtes?
Ce bras qui fracassa cent millions de têtes?

MELISSE.

Je vous aime, *Amidor*, de le loüer ainsi.

HESPERIE.

Savez-vous un sujet dont nous parlions aussi?
D'une dont la beauté peut aisement prétendre

D'a-

D'avoir plus de captifs, que n'en fit *Alexandre*.

AMIDOR.

Donc je la nommerois *Cyprine* domte-cœur,
Qui d'un trait doux-poignant subtilement vainqueur,
Et du poison sucré d'une friande œillade
Rendroit des regardans la poitrine malade.

HESPERIE.

Jugez en verité, laquelle est-ce de nous?

AMIDOR.

Je ne puis, sans de deux encourir le courroux,
Pour un tel jugement le beau Pasteur de *Troye*
Aux *Argives* flambeaux donna sa ville en proye.
Il ne faut point juger des grandes Deïtez.
Je puis nommer ainsi vos celestes beautez.

SESTIANE.

O Dieux! qu'il a d'esprit, mais il faut que je die
Que nous parlions aussi touchant la Comedie:
Car c'est ma passion.

AMIDOR.

C'est le charme du temps:
Mais le nombre est petit des Auteurs importans
Qui sachent entonner un carme magnifique,
Pour faire bien valoir le cothurne tragique.
Pour moi je sens ma verve aimer les grands sujets.
Je cede le Comique à ces Esprits abjets,
Ces Muses sans vigueur qui s'efforcent de plaire
Au grossier appetit d'une ame populaire:
Puis je voi qu'une intrigue embrouille le cerveau.
On trouve rarement quelque sujet nouveau:
Il faut les inventer; & c'est là l'impossible.
C'est tenter sur *Neptune* un naufrage visible.
Mais un Esprit hardi, savant & vigoureux,
D'un tragique accident est toûjours amoureux;
Et sans avoir recours à l'onde Aganippide,
Il puise dans *Sophocle*, ou dedans *Euripide*.

SESTIANE.

Toutefois le Comique étant bien inventé,

Peut être ravissant quand il est bien traité.
Dites, approuvez-vous ces Regles de critiques,
Dont ils ont pour garands tous les Auteurs antiques,
Cette Unité de jour, de scene, d'action?

AMIDOR.

Cette sévérité n'est qu'une illusion.
Pourquoi s'assujettir aux grotesques chimeres
De ces emmaillottez dans leurs regles austeres?
Qui n'osent de *Phebus* attendre le retour,
Et n'aiment que des fleurs qui ne durent qu'un jour?
Il faudroit tout quitter; car en traitant les Fables,
Ou certains accidens d'Histoires veritables,
Comment représenter en observant ces loix,
Un sujet en un jour qui se passe en un mois?
Comment fera-t-on voir en une même Scene,
La ville de *Corinthe* avec celle d'*Athéne*?
Pour la troisiéme loi, la belle invention!
Il ne faudroit qu'un Acte avec une action.

SESTIANE.

Toutefois ces Esprits critiques, & sévéres,
Ont leurs raisons à part qui ne sont pas legeres.
Qu'il faut poser le jour, le Lieu qu'on veut choisir,
Ce qui vous interrompt ôte tout le plaisir:
Tout changement détruit cette agreable Idée,
Et le fil délicat dont vôtre ame est guidée.
Si l'on voit qu'un sujet se passe en plus d'un jour,
L'Auteur, dit-on alors, m'a fait un mauvais tour,
Il m'a fait sans dormir passer des nuits entieres:
Excusez le pauvre homme, il a trop de matieres,
L'esprit est séparé: le plaisir dit Adieu.
De même arrive-t-il si l'on change de lieu,
On se plaint de l'Auteur: il m'a fait un outrage:
Je pensois être à *Rome*, il m'enleve à *Carthage*.
Vous avez beau chanter; & tirer le rideau:
Vous ne m'y trompez pas, je n'ai point passé l'eau.
Ils desirent aussi que d'une haleine égale

On

On traite sans détour l'Action principale.
En mêlant deux sujets, l'un pour l'autre nous fuit:
Comme on voit s'échapper deux lievres que l'on suit.
Ce sont là leurs raisons, si j'ai bonne memoire.
Je me rapporte à vous de ce qu'on en doit croire.

AMIDOR.

L'esprit avec ces loix n'embrasse rien de grand.
La diversité plaît, c'est ce qui nous surprend
Dans un même sujet cent beautez amassées,
Fournissent un essai de diverses pensées.
Par exemple, un Rival sur l'humide Element
Qui ravit une Infante aux yeux de son Amant,
Un Pere en son palais qui regrette sa perte:
La Belle qui soûpire en une Isle deserte:
L'Amant en Terre ferme au plus profond d'un bois,
Qui conte sa douleur d'une mourante voix:
Puis arme cent vaisseaux, delivre sa Princesse,
Et triomphant rameine & Rival & Maîtresse,
Cependant le Roi meurt, on le met au tombeau,
Et ce malheur s'apprend au sortir du vaisseau:
Le Royaume est vaquant, la Province est troublée,
Des plus grands du Païs la troupe est assemblée,
La discorde est entr'eux, tout bruit dans le Palais,
La Princesse survient, qui les remet en paix,
Et ressuyant ses yeux comme Reine elle ordonne
Que son fidele Amant obtienne la Couronne,
Voyez si cet amas de grands évenemens,
Capables d'employer les plus beaux ornemens,
Trois voyages sur mer, les combats d'une guerre,
Un Roi mort de regret que l'on a mis en terre,
Un retour au Païs, l'appareil d'un tombeau,
Les Etats assemblez pour faire un Roi nouveau,
Et la Princesse en deuil qui les y vient surprendre,
En un jour, en un lieu, se pourroient bien étendre?
Voudriez-vous perdre un seul de ces riches objets?

SESTIANE.

Vous n'auriez autrement que fort peu de ſujets.
Je veux vous en dire un que vous pourriez bien faire.

AMIDOR.

Dites, je l'entreprens s'il a l'heur de me plaire.

SESTIANE.

On expoſe un Enfant dans un bois écarté,
Qui par une tygreſſe eſt un temps allaité :
La tygreſſe s'éloigne, on la bleſſe à la chaſſe,
Elle perd tout ſon ſang, on la ſuit à la trace,
On la trouve, & l'enfant que l'on apporte au Roi,
Beau, d'un fixe regard, incapable d'effroi.
Le Roi l'aime, il l'éleve, il en a fait ſes delices,
On le voit réuſſir en tous ſes exercices.
Voila le premier Acte : & dans l'autre ſuivant
Il s'échappe, & ſe met à la merci du vent.
Il aborde en une Iſle, où l'on faiſoit la guerre :
Au milieu d'un combat il vient comme un tonnerre ;
Prend le foible parti, releve ſon eſpoir :
Un Roi lui doit ſon Sceptre, & deſire le voir :
Il veut en ſa faveur partager ſa couronne :
Sa fille en le voyant à l'amour s'abandonne :
Un horrible Geant du contraire parti,
Fait ſemer un cartel, il en eſt averti,
Il ſe préſente au champ, il ſe bat, il le tuë ;
Voila des Ennemis la fortune abbatuë,
Enfin dedans cet Acte, il faudroit de beaux vers
Pour dire ſes Amours & ſes combats divers.

AMIDOR.

Ce ſujet eſt fort beau, grave-doux, magnifique ;
Et ſi je le comprens, il eſt tragicomique.

SESTIANE.

La Princeſſe en l'autre Acte, avec ſon cher Amant
Se trouve au fonds d'un bois.

AMIDOR.

Nommez-le *Liſimant*,
La Princeſſe, *Cloris*, pour plus d'intelligence.

SES-

SESTIANE.

Cloris donc en ce bois cede à sa violence :
Elle en a deux gemeaux qu'elle éleve en secret.

MELISSE.

Ma sœur, voici mon pere.

SESTIANE.

Ah ! que j'ai de regret :
C'étoit là le plus beau.

AMIDOR.

Sa rencontre est moleste.

SESTIANE.

Quelque jour, *Amidor*, je vous dirai le reste.

SCENE V.

ALCIDON, SESTIANE, HESPERIE, MELISSE, AMIDOR.

ALCIDON.

JE vous cherchois par tout, mes filles, qu'est ceci ?
Dieux ! quelle liberté ? retirez-vous d'ici.
Ce n'est pas vôtre fait de parler à des hommes.

SESTIANE

Au moins remarquez bien l'endroit où nous en sommes.

ALCIDON.

C'est à moi de les voir, & d'en faire le chois,
Allez, je veux bien-tôt vous pourvoir toutes trois.

SCENE VI.

AMIDOR, ALCIDON.

AMIDOR.

IL faut faire l'amant de l'une de ces Belles.

ALCIDON.

Est-ce que vous avez quelque dessein pour elles ?

AMIDOR.

Ce mont si merveilleux en *Sicile* placé,
Sous qui gemit le corps d'*Encelade* oppressé,

Vomissant des brasiers de sa brûlante gorge,
Ce tombeau d'*Empedocle*, où *Vulcan* fait sa forge,
Où *Bronte* le nerveux, cet enfumé Demon,
Travaille avec *Sterope*, & le nud *Pyracmon*,
Dans son ventre ensouffré n'eut jamais tant de flame,
Qu'une de ces beautez en versa dans mon ame.

ALCIDON.

Que cet homme est savant dedans l'antiquité !
Il sait mêler la Fable avec la Verité :
Il connoît les secrets de la Philosophie,
Et même est entendu dans la Cosmographie.
Vous êtes amoureux ? & qu'est-ce que l'Amour?

AMIDOR

C'est ce Dieu génitif, par qui l'on voit le jour,
Qui perça l'embarras de la masse premiere,
Débrouilla le chaos, fit sortir la lumiere,
Ordonna le manoir à chacun Element,
Aux globes azurins donna le mouvement,
Remplit les Vegetaux de semence feconde;
Et par les embryons éternisa le monde.

ALCIDON.

Son Esprit me ravit, son Savoir me confond.
O Dieux! qu'il est subtil & solide, & profond,
Je ne voi rien si beau qu'un Savoir admirable,
C'est un riche tresor à tous biens preferable:
C'est un flambeau divin que l'on doit respecter.
Allez, je vous estime, & vous veux contenter;
Venez ici ce soir, je vous donne ma Fille.
Vous serez quelque jour l'honneur de ma famille.

AMIDOR.

Adieu, grand producteur de trois rares Beautez.
Le Ciel donne à vos jours mille felicitez.
Clothon d'or & de soye en compose la trame,
Et la fiere *Atropos* de long-temps ne l'entame.

ACTE

ACTE TROISIE'ME

SCENE PREMIERE.

FILIDAN, ARTABAZE.

FILIDAN.

QUand te pourrai-je voir, ô Beauté que j'adore?
Helas ! que ce desir me pique & me dévore !

ARTABAZE.

Pauvre homme, je t'entens sans cesse soûpirer.
Tu ne fais que te plaindre & te desesperer.
Je suis l'effroi de ceux qui semblent redoutables,
Mais sache que je suis l'espoir des miserables.
Est-ce quelque Tyran qui triomphe de toi ?
Et qui te fait servir sous son injuste loi ?
Jupiter dans les Cieux peut garder son tonnerre :
Je dompte ces marauts & j'en purge la Terre.
Est-ce quelque Brigand qui t'emporte ton bien ?
Quelque part qu'il se cache, il ne lui sert de rien.
J'escalade les monts, je descens aux abysmes,
Il n'est point contre moi d'azyle pour les crimes.

FILIDAN.

Ce n'est point ma douleur.

ARTABAZE.

Quelque accident fatal
T'a t-il fait exiler de ton pays natal ?
Je veux te redonner la grace de ton Prince,
Ou mon juste courroux détruira sa Province.

FILIDAN.

Ce n'est point là mon mal, mes ennuis sont plus grands.

ARTABAZE.

Regrettes-tu quelqu'un de tes plus chers parens ?
Si c'est qu'aprés sa mort il te fâche de vivre,
Je vai jusqu'aux Enfers & je te le delivre.

FILIDAN.

Ma douleur eſt bien autre, ô merveilleux vainqueur.

ARTABAZE.

Eſt-ce une maladie ?

FILIDAN.

Oui qui me tient au cœur.

ARTABAZE.

C'eſt une maladie? ah ! qu'elle eſt attrapée.
J'extermine les maux du vent de mon épée.
Mais il faut en uſer en diverſes façons,
Ou feindre une eſtocade, ou des eſtramaçons.
Selon les maux divers.

FILIDAN.

Ce pouvoir eſt étrange.

ARTABAZE.

Quel eſt donc vôtre mal ?

FILIDAN.

Mon mal vient d'un mêlange
D'ébene, d'or, d'argent, d'azur & de coral.

ARTABAZE.

Tout cela pris en poudre a cauſé vôtre mal.
N'avoit-on point mêlé quelque jus de racine
Pour donner le paſſage à cette medecine ?

FILIDAN.

Helas ! Roi des vaillans, vous ne m'entendez pas.

ARTABAZE.

Ce titre me plaît fort.

FILIDAN.

Je ſuis prés du trêpas,
Pour un philtre amoureux que j'ai pris par l'oreille.

ARTABAZE.

Vraiment vous me contez une étrange merveille,
Un philtre par l'oreille ?

FILIDAN.

Ecoutez-moi ; bons Dieux !
J'entends un doux recit du coral de deux yeux ;
De l'azur d'une bouche.

ARTABAZE.

Ah Dieux ! il me fait rire.
C'eſt de l'azur des yeux que vous me voulez dire,
Du coral d'une bouche.

FILIDAN.

Attendez un moment.
C'eſt doncques l'un ou l'autre.

ARTABAZE.

Ah ! vous êtes Amant
De quelques yeux d'azur, de quelque teint d'yvoire ?

FILIDAN.

L'yvoire n'en eſt pas, ſi j'ai bonne memoire.
Mais c'eſt un tel amas de parfaites beautez,
De treſors infinis, de rares qualitez,
Que je ſuis, pour les voir, dans un deſir extrême.

ARTABAZE.

Sans doute il veut parler de la Nymphe qui m'aime.

FILIDAN.

Quoi, vous la connoiſſez ?

ARTABAZE.

Ah ! ſi je la connois ?
Cette Nymphe m'adore, elle vit ſous mes loix.

FILIDAN.

Quelle vive douleur a mon ame ſaiſie ?
Falloit-il à mes maux joindre la jalouſie?
Ne ſuffiſoit-il pas de languir ſans la voir ?

ARTABAZE.

J'en pourrai bien ranger d'autres ſous mon pouvoir,
Je me ſuis engagé de vous donner remede,
J'ai pitié de vos maux, allez, je vous la cede.

FILIDAN.

O Prince généreux, courtois & liberal,
Donc j'obtiendrai par vous cet azur, ce coral ?
De gloire & de bonheur le Ciel vous environne,
Que j'embraſſe vos pieds,

ARTABAZE.

Allez, je vous la donne.

SCENE SECONDE.

ARTABAZE, FILIDAN, AMIDOR.

ARTABAZE.

CEt homme est furieux, retirons-nous d'ici.

FILIDAN.

Pour quelle occasion le craignez-vous ainsi ?

ARTABAZE.

Quand je l'ai vû tantôt il s'est mis en furie.

FILIDAN.

Il n'est rien de plus doux, c'est une rêverie.

ARTABAZE.

Toutefois il crachoit du creux de ses poûmons,
L'Epode, l'Antistrophe, & cent autres Demons.

FILIDAN

Bannissez cette peur de vôtre fantaisie.
Cela doit s'appeller fureur de Poësie.

ARTABAZE.

C'est-là mon seul défaut, je crains les furieux.

FILIDAN.

Quoi ? craindre ayant ce bras toûjours victorieux ?

ARTABAZE.

Je m'en fuis.

FILIDAN.

Demeurez.

ARTABAZE.

Voyez comme il médite.

FILIDAN.

Que craignez-vous ?

ARTABAZE.

Je crains que sa rage s'irrite.

FILIDAN.

Rassûrez vôtre esprit, il médite des Vers,
Pour semer vôtre nom par tout cet Univers,
Quittez, cher *Amidor*, vos Muses bien-aimées :
Et venez rendre hommage à ce Dompteur d'Armées.

AR-

ARTABAZE.

M'assurez-vous de lui ?

FILIDAN.

C'est le Heros du temps.

AMIDOR.

Je vous saluë, effroi de tous les combattans,
Qui donnez jalousie à cent Têtes Royales.

ARTABAZE.

Il a, comme je voi, quelques bons intervales.
Dites, vôtre fureur vous prend-elle souvent ?
Faites-nous quelque signe au moins auparavant.

AMIDOR.

Ma Phebique fureur sert aux Heros illustres,
Pour prolonger leurs jours d'un million de lustres.
Elle donne aux vaillans les plus beaux de ses traits.
Par exemple, alleguez quelques-uns de vos faits :
Vous verrez ma fureur qui vous les va décrire.

ARTABAZE.

Pour mes faits valeureux je veux bien vous en dire,
Mais trêve de fureur.

FILIDAN.

Ah ! ne le craignez pas,

AMIDOR.

Jamais cette fureur ne causa de trêpas.

ARTABAZE.

Sachez que j'ay pour nom l'effroyable *Artabaze*,
Qui monté quelquefois sur le Cheval Pegase,
Vai jusques sur la nuë oeillarder l'Univers.
Pour chercher de l'emploi dans les climats divers,
Puis pour me divertir je vole & je revole,
En deux heures ou trois de l'un à l'autre Pole.

AMIDOR.

Son discours thrasonic me plaît extrémement,
Il aime l'hyperbole, & parle gravement.

ARTABAZE.

Un jour du haut de l'air j'apperçûs deux Armées,
D'une chaleur pareille au combat animées,

Quand

Quand assez à les voir je me fus diverti,
Attendant de me joindre au plus foible parti?
Toûjours voloit entr'eux la victoire douteuse:
Enfin de cet ébat ma valeur fut honteuse:
L'impatiente ardeur me fait fondre sur eux,
Comme un Aigle vaillant sur des Cygnes peureux:
Je fends de tous côtez, bras, jambes, cuisses, têtes;
Mes grands coups se font craindre ainsi que des tempêtes;
J'attire sur moi seul mille traits opposez:
Mais d'un de mes regards j'abbas les plus osez:
Enfin je fis alors, ce qu'à peine on peut croire,
De deux camps ennemis une seule victoire.

AMIDOR.

Cet Exploit gigantesque est certes merveilleux.

ARTABAZE.

Comment décririez-vous ce combat perilleux?

AMIDOR.

Au secours *Polhymnie*, *Erato*, *Therpsicore*.

ARTABAZE.

Fuyons, cette fureur le va reprendre encore.

FILIDAN.

Demeurez, grand Guerrier, ignorez-vous les noms
Des Muses qu'il invoque?

ARTABAZE

Il parle à ses Demons,
Son œil n'est plus si doux, il fait mille grimaces,
Et mâche entre ses dents de certaines ménaces.
Voyez comme il nous lance un regard de travers?

FILIDAN.

C'est de cette façon que l'on fait de bons Vers.

ARTABAZE.

Faut-il être en fureur? ce métier est étrange.
J'aime mieux pour ce coup me passer de loüange,
Pour voir faire des Vers je n'y prend pas plaisir.

AMIDOR

J'en ferai donc pour vous avec plus de loisir.

Je

Je veux vous presenter des enfans de ma Muſe.

ARTABAZE.

Je vous ferai faveur.

FILIDAN.

Mais à quoi je m'amuſe.
Cherchons, mes yeux, cherchons ces aimables appas.

ARTABAZE.

Où courez-vous, Ami, ne m'abandonnez pas.

FILIDAN.

Ne craignez rien de lui, croyez-en ma paròle.

ARTABAZE.

Adieu donc, pauvre Amant, que le Ciel vous conſole.

SCENE III.

AMIDOR, ARTABAZE.

AMIDOR.

GUerrier, ne craignez rien parmi les vertueux.
Je voi que vous marchez d'un pas majeſtueux.
Vous avez le regard d'un grand homme de guerre,
Et tel que *Mars* l'auroit s'il étoit ſur la Terre;
Vous avez le parler grave, ſec, reſonnant,
Digne de la grandeur d'un *Jupiter* tonnant.

ARTABAZE.

Il eſt vrai.

AMIDOR.

J'ai produit une Piéce hardie,
Un grand effort d'eſprit, c'eſt une Tragedie,
Dont on verra bien-tôt cent Poëtes jaloux.
Mais j'aurois grand beſoin qu'un homme tel que vous,
Pour bien faire valoir cet excellent Ouvrage,
Voulût repreſenter le premier Perſonnage.

ARTABAZE.

Oüi, je l'entreprendrai, s'il eſt digne de moi.

AMIDOR.

C'eſt le grand *Alexandre*.

ARTABAZE.

Oui, puis que ce grand Roi,
Par qui se vit l'*Asie* autrefois possedée,
Avoit de ma valeur quelque legere idée.

AMIDOR.

J'ai le rôlle en ma poche, il est fort furieux,
Car je lui fais tuer ceux qu'il aime le mieux,

ARTABAZE.

C'est donc quelque Demon, quelque bête effroyable,
Ah ! ne le tirez point :

AMIDOR.

Ce n'est rien de semblable.
Cela n'est qu'un écrit,

ARTABAZE.

Quoi, qui donne la mort ?
Vous êtes donc Sorcier ?

AMIDOR.

Ne craignez point si fort.

ARTABAZE.

Ah Dieux ! je suis perdu, ma valeur ni mes armes
Ne sont point par malheur à l'épreuve des charmes.

AMIDOR.

Ce ne sont que des Vers.

ARTABAZE.

C'est ce qui me fait peur.

AMIDOR.

Si vous craignez l'Ecrit, je les dirai par cœur.
Voyons si sur le champ vous les pourriez apprendre.

ARTABAZE.

Je le veux.

AMIDOR.

Dites donc, *Je suis cet Alexandre.*

ARTABAZE.

Je suis cet Alexandre.

AMIDOR.

Effroi de l'Univers.

ARTABAZE.

Ce titre m'appartient.

AMIDOR.

Ah Dieux ! Dites vos Vers.

ARTABAZE.

Je ne suis pas si sot qu'en dire davantage,
Je me condamnerois en tenant ce langage.

AMIDOR.

Quelle bizarre humeur ?

ARTABAZE.

Ce trait est captieux,
Afin que j'abandonne un titre glorieux :
Le donnant, je perdrois le pouvoir d'y pretendre.
Je dirai seulement, *Je suis cet Alexandre.*

AMIDOR.

Et qui dira le reste ?

ARTABAZE.

Il faut bien, sur ma foi,
Donner le titre à dire à quelqu'autre qu'à moi :
Puis, je pourrai poursuivre.

AMIDOR.

O Dieux ! quel badinage ?
On verroit deux Acteurs pour un seul personnage.

ARTABAZE.

Comme vous l'entendrez, je ne puis autrement.

AMIDOR.

Ma foi, vous le direz, j'en ai fait le serment.

ARTABAZE.

Quoi ? vous me menacez, frenetique caboche.

AMIDOR.

Je ferai donc sortir le rôlle de ma poche.

ARTABAZE.

O Dieux à mon secours, sauvez-moi du Sorcier.

AMIDOR.

Adieu vaillant courage. Adieu franc Chevalier.

SCENE IV.

PHALANTE, AMIDOR.

DE quoi rit *Amidor* ?

AMIDOR.

C'eſt de ce Capitaine.

PHALANTE.

Ami, je te cherchois, j'ai beſoin de ta veine,
Pour vaincre une Beauté dont mon cœur eſt épris :
Mais pour ſe faire aimer, vivent les bons Eſprits.
Rien ne ſauroit flechir une humeur rigoureuſe
Comme un Vers qui ſait plaindre une peine amoureuſe.

AMIDOR.

Si c'eſt une Beauté qui cheriſſe les Vers,
J'en ai de compoſez ſur des ſujets divers :
J'en ai ſur un refus, j'en ai ſur une abſence ;
J'en ai ſur un mépris, ſur une médiſance ;
J'en ai ſur un couroux, ſur des yeux, ſur un ris,
Un retour de *Silvie* ; un Adieu pour *Cloris* :
Un ſonge à *Berenice*, une plainte à *Caſſandre* ;
Car on choiſit le nom tel que l'on le veut prendre.

PHALANTE.

Cette *Plainte à Caſſandre* eſt bien ce qu'il me faut.

AMIDOR.

Cette Piece eſt ſavante, & d'un ſtile fort haut.

PHALANTE.

C'eſt comme je la veux.

AMIDOR.

Au reſte ce ſont Sſtances,
Pleines de riches mots, de graves doléances.

PHALANTE.

Si le ſtile en eſt riche, on me tient riche auſſi.

AMIDOR.

Serois-je aſſez heureux pour les avoir ici ?

PHA-

PHALANTE.

L'est-ce là ?

AMIDOR.

Non.

PHALANTE.

Quoi donc ?

AMIDOR.

Une *Ode Pindarique.*

PHALANTE.

Et cela ?

AMIDOR.

Ce sont *Vers* qu'on va *mettre en Musique.*

PHALANTE.

Ce l'est peut-être ici,

AMIDOR.

C'est l'*Adieu pour Cloris.*

PHALANTE.

Et là ?

AMIDOR.

Ce sont *les Pleurs de la Bergere Iris.*

PHALANTE.

Là ?

AMIDOR.

C'est une *Anagramme* en tous les hemistiches.

PHALANTE.

Et là ?

AMIDOR.

C'est un *Sonnet* en lettres acrostiches.
Ah ! Non ce ne l'est pas, c'est un *Vœu pour Philis.*

PHALANTE.

Ne l'est-ce point ici ?

AMIDOR.

C'est *sur un teint de Lis.*

PHALANTE.

L'est-ce là ?

AMIDOR.

C'est une *Hymne.*

PHALANTE.

Et là ?

AMIDOR.

C'est une *Eclogue.*

PHALANTE.

Là ?

AMIDOR.

C'est une *Epitaphe.*

PHALANTE.

Et là ?

AMIDOR.

C'est un *Prologue.*

PHALANTE.

Nous sommes malheureux.

AMIDOR.

Je croi que la voici.

PHALANTE.

Que les Dieux soient loüez !

AMIDOR.

Non, c'est *sur un souci.*

PHALANTE.

Ce l'est donc ici ?

AMIDOR.

Non, c'est une *Epigramme.*

PHALANTE.

Cela sera donc là ?

AMIDOR.

C'est une *Epithalame.*

PHALANTE.

Ce sera la derniere.

AMIDOR.

A la fin je la voi.

PHALANTE.

O Dieux !

AMIDOR.

Plainte à Cassandre.

PHA-

PHALANTE.

Ami, donne la moi ;
J'aime à lire les Vers, je suis tout en extase.

AMIDOR.

Vous ne les liriez pas avec assez d'emphase.

STANCES.

Donques rigoureuse Cassandre,
Tes yeux entre-deux & bagards,
Par l'optique de leurs regards
Me vont pulveriser en cendre.
Toutefois parmi ces ardeurs,
Tes heteroclites froideurs
Causent une antiperistase :
Ainsi mourant, ne mourant pas,
Je me sens ravir en extase
Entre la vie & le trépas.
Mon cœur devint pusillanime
Au prime aspect de ta Beauté,
Et ta Scytique cruauté
Rendit mon esprit cacochime ;
Tantôt dans l'Euripe amoureux
Je me crois le plus malheureux
Des individus sublunaires :
Tantôt je me crois transporté
Aux espaces imaginaires
D'une excentrique volupté.
Aussi ton humeur apocriphe
Fait que l'on te nomme en ce temps
Des hypocondres inconstans
Le veritable Hieroglyphe.
Les crotesques illusions
Des fanatiques visions
Te prennent pour leur hypothese,
Et dedans mes calamitez
Je n'attens que la synderese

De tes froides neutralitez.
Autrement la Metamorphose
De mon bonheur en tant de maux,
Fait que l'espoir de mes travaux
N'est plus qu'en la Metempsychose.
La catastrophe d'un Amant
Ne trouve point de sentiment
Dans ton ame paralytique :
Faut-il, lunatique Beauté
Que tu sois le pole antartique
De l'amoureuse humanité ?
Chante donc la Palinodie,
Cher Paradoxe de mes sens,
Et des Symptomes que je sens
Débroüille l'Encyclopedie.
Ainsi les célestes Brandons
Versent sur ton chef mille dons
En lignes perpendiculaires ;
Et devant ton terme fatal,
Cent revolutions solaires
Eclairent sur mon vertical.

PHALANTE.

Ah ! que je suis ravi, quelle Musse admirable !

AMIDOR.

Que vous semble du stile?

PHALANTE.

Il est incomparable.
Mais mon étonnement est sur ses visions,
Cette humeur apocriphe, & ces illusions,
Dont ces Vers sont remplis, qui me font croire encore
Qu'on les a faits exprés pour celle que j'adore.

AMIDOR.

Elle est donc lunatique ?

PHALANTE.

Elle a l'esprit gâté
D'un amour d'*Alexandre*.

AMI-

AMIDOR.

Ah! quelle abſurdité!
Quoi du grand *Alexandre*? elle eſt donc chimerique?
Voila ce que produit la lecture hiſtorique,
Et celle des Romans dans les jeunes eſprits,
Qui de phantômes vains ſentent leurs cœurs épris,
Alors que fraîchement ils ont lû quelque Hiſtoire;
Cette humeur changera.

PHALANTE.

Je le pourrois bien croire:
Et même ces beaux Vers ont des charmes puiſſans
Pour lui bien reprocher qu'elle a perdu le ſens.

AMIDOR.

Donc, au lieu de ces mots, *rigoureuſe Caſſandre*,
Mettez au premier Vers, *Amante d'Alexandre*?
Ce trait la picquera.

PHALANTE.

L'avis eſt excellent,
J'admire cet eſprit.

AMIDOR.

C'eſt là nôtre talent.

PHALANTE.

Je la pourrois bien vaincre à force de largeſſes,
Si les biens lui plaiſoient, j'ai de grandes richeſſes:
Mais ce charme eſt plus propre à gagner ſes parens.
En voici, ce me ſemble, un des plus apparens;
Il m'a promis ſecours, je vois *Alcidon* même.

AMIDOR.

Je m'en vai cependant mediter un Poëme.
Ces Vers valent cent francs, à vingt francs le couplet.

PHALANTE.

Allez, je vous promets un Habit tout complet.

SCENE V.

LYSANDRE, ALCIDON, PHALANTE.

LYSANDRE.

VEnerable *Alcidon*, je vous offre *Phalante*,
Pour digne Serviteur de ma belle Parente,
Melisse vôtre fille, ayant un revenu
Qui passe tous nos biens

ALCIDON.

Soyez le bien venu.
Etes-vous possesseur d'une grande richesse ?

PHALANTE.

Grace aux Dieux j'ai des biens dignes de ma noblesse,
J'en ai dedans la Ville, & j'en ai dans les champs :
Je fais fendre la terre à cent coutres tranchans :
J'ai des prez, des Forêts, des étangs, des rivieres,
Des troupeaux, des haras, des forges, des minieres,
Des bourgs & des châteaux, des meubles à foison,
Les sacs d'or & d'argent roulent par ma maison.

ALCIDON.

Quelle richesse au monde à la vôtre est égale ?
De toutes vos maisons quelle est la principale ?

PHALANTE.

C'est un lieu de plaisir, séjour de mes Ayeux,
A mon gré le plus beau qui soit dessous les Cieux.
Si vous le desirez, je vous le vai décrire.

ALCIDON.

Vous me ferez plaisir, c'est ce que je desire.

PHALANTE.

Ce lieu se peut nommer séjour des voluptez,
Où l'Art & la Nature étalent leurs beautez ;
On rencontre à l'abord une longue avenuë
D'arbres à quatre rangs qui voisinent la nuë :
Deux prez des deux côtez font voir cent mille fleurs,
Qui parent leurs tapis de cent vives couleurs :
Et cent petits ruisseaux coulent d'un doux murmure,

Qui d'un œil plus riant font briller la verdure.

ALCIDON.

L'abord est agréable.

LYSANDRE.

On peut avec raison
Se promettre de-là quelque belle Maison.

PHALANTE.

De loin l'on apperçoit un Portail magnifique.
De près l'ordre est Toscan, & l'ouvrage rustique:
Ce portail donne entrée en une grande court,
Ceinte de grands ormeaux & d'un ruisseau qui court:
Là mille beaux Pigeons & mille Paons superbes
Marchent d'un grave pas sur la pointe des herbes.
Une Fontaine au centre a son jet élancé
Par le cornet retors d'un *Triton* renversé:
Cette eau frappe le Ciel, puis retombe & se jouë
Sur le nez du *Triton*, & lui lave la jouë.
La court, des deux côtez, tient à deux bassecourts,
De qui le grand Château tire tout son secours:
En l'une est le manége, offices, écuries:
L'autre est pour le labour, & pour les bergeries.
Au fond de cette court paroît cette maison,
Qu'*Armide* eût pû choisir pour l'heureuse prison
Où furent en repos son *Regnaut* & ses armes,
Sans qu'elle eût eû besoin du pouvoir de ses charmes.
Au bord d'une terrasse un grand fossé plein d'eau,
Net, profond, Poissonneux, entourre le Château,
Pour rendre ce lieu sûr contre les escalades:
Et l'appui d'alentour ce sont des balustrades.

ALCIDON.

Cette entrée est fort belle.

PHALANTE.

Au bout du pont-levis
Se presente un objet dont les yeux sont ravis,
Trois portes de porphyre, & de jaspe étofées,
Comme un arc de triomphe enrichi de trophées.
On entre en une court large de deux cent pas

Où cet Art qu'ont produit la Regle & le Compas,
(J'entens cette mignarde & noble Architecture)
Semble de tous côtez surmonter la Nature.
Le logis élevé, les aîlles un peu moins,
De quatre pavillons flanquent leurs quatre coins :
Et par l'étage bas cent colomnes Doriques
Separent d'ordre égal cent figures antiques.

ALCIDON.

O Dieux !

PHALANTE.

Une Fontaine au milieu de la court
Représente *Arethuse*, il semble qu'elle court,
Qu'elle emporte d'un Dieu le cœur & la franchise :
L'amant la suit de prés, elle pense être prise ;
Elle invoque *Diane*, & dans ce temps fatal
Jaillit dessous ses pieds un long trait de crystal ;
Cette eau qui va noyer sa mortelle dépoüille,
En même temps l'étonne, & l'arrête, & la moüille.
En chaque pavillon sont des appartemens,
Qui selon les saisons servent de logemens,
Pour l'Eté, pour l'Hyver, le Printemps ou l'Automne:
Ainsi que vient le chaud, ou qu'il nous abandonne.
L'ornement des planchers & celui des lambris
Brillent de tous côtez de dorures sans prix :
Au bout des pavillons on voit deux galleries,
Où le peintre épuisa ses doctes rêveries
Les meubles somptueux, éclatans & divers,
Feroient croire à vos yeux que de tout l'Univers
On a fait apporter les plus riches Ouvrages,
Pour rendre à ce beau lieu de signalez hommages.

ALCIDON.

Vous nous contez sans doute un Palais enchanté

LYSANDRE.

Ecôutons,

PHALANTE.

Les Jardins n'ont pas moins de beauté,
D'abord on apperçoit un parterre s'étendre ?

Où de ravissement l'œil se laisse surprendre,
Ses grands compartimens forment mille fleurons,
Et cent diverses fleurs naissent aux environs.
Au milieu du parterre une grande Fontaine
Jette en l'air un torrent de sa feconde veine.
La figure est antique, un *Neptune* d'airain
Armé de son trident dompte un Cheval marin;
Le monstre, des naseaux lance l'eau jusqu'aux nuës.
Qui retombe avec bruit en parcelles menuës:
Le Dieu voit de sa barbe, & de son grand trident
Dégouter mille flots, & n'est pas moins ardent.

ALCIDON.

J'aime toutes ces eaux.

PHALANTE.

Quatre belles Sirenes
Dans les coins du jardin forment quatre Fontaines,
Dont les bassins pareils ont les bouillons égaux:
Le parterre est enceint de trois larges canaux.
Ce lieu semble coupé du dos d'une montagne,
Et découvre à main droite une riche campagne,
Un bois, une riviere, & toutes ces beautez
Dont les yeux innocens font leurs felicitez.
Le grand Parc se sépare en superbes allées,
Par mes riches ayeux en tous sens égalées.
Les arbres en sont beaux, & droits & chevelus;
Et se joignant en haut de leurs rameaux feuillus,
Parlent en murmuaent, s'embrassent comme freres,
Et contre les chaleurs sont des Dieux tutelaires.
Un verd & long tapis par le milieu s'étend,
Qu'entrevoit le Soleil d'un rayon tremblottent:
Deux ruisseaux aux côtez moüillent les palissades,
Interrompant leurs cours par cent mille cascades.
Au bout des promenoirs en un lieu reculé
Se decouvre un rond d'eau d'espace signalé
Diane est au milieu de colere animée,
Et *Niobe* en rocher à demi transformée.
La Reine au lieu de pleurs verse de gros torrens:

Sa jeune fille encor l'étreint de bras mourans :
Et ſes autres enfans comme perſonnes vrayes
Font ſortir pour du ſang un jet d'eau de leurs playes:
L'Etang dont le ſein vaſte engouffre ſes canaux,
D'un bruit continuel ſemble plaindre leurs maux.

ALCIDON.

Ce rond d'eau me plaît fort.

PHALANTE.

Autour des paliſſades
Cent niches en leurs creux ont autant de *Naïades*,
Qui d'un vaſe de marbre élancent un trait d'eau,
Qui ſe rend comme un arc dans le large vaiſſeau;
Et les admirateurs de ces beaux lieux humides
Se promenent autour ſous des voûtes liquides.

ALCIDON.

Quel plaiſir, ô bons Dieux !

PHALANTE.

Loin de là s'apperçoit
Un jardin que l'on ſent plûtôt qu'on ne le voit :
Mille grands Orangers en égale diſtance
De fruits mêlez de fleurs jettent une abondance :
Ils ſemblent orgueilleux de voir leur beau treſor,
Que leurs fleurs ſont d'argent, & que leur fruit eſt d'or :
Et pour ſe diſtinguer chacun d'eux s'accompagne
Ou d'un myrthe amoureux, ou d'un jaſmin *d'Eſpagne*.

ALCIDON.

Que tous ces beaux jardins ont de charmans appas !

PHALANTE.

Enſuite eſt un grand lieu large de mille pas.
Dans les quatre côtez ſont vingt grottes humides,
Et l'on voit au milieu le lac des *Danaides*.
Ses bords ſont baluſtrez, & cent legers batteaux,
Peints de blanc & d'azur voltigent ſur les eaux :
Où ſans craindre le ſort qui mene aux funerailles
Se donnent quelquefois d'innocentes batailles.
Un grand rocher s'éleve au milieu de l'étang,

Où

Où les cinquante Sœurs faites de marbre blanc
Portent incessamment les peines meritées
D'avoir en leurs maris leurs mains ensanglantées:
Et souffrant un travail qui ne sauroit finir,
Semblent incessamment aller & revenir.
Au haut, trois de ces Sœurs à cruche renversée,
Font choir trois gros torrens dans la tonne percée:
La tonne répand l'eau par mille trous divers:
Le roc qui la reçoit en a les flancs couverts.
Au bas l'une des Sœurs puise à tête courbée,
L'autre montre & se plaint que sa cruche est tombée:
L'une monte chargée, & l'autre qui descend
Semble aider à sa Sœur sur le degré glissant;
L'une est prête à verser, l'autre reprend haleine:
L'œil même qui les voit prend sa part de leur peine.
L'eau que ce vain travail tourmente tant de fois,
Semble accuser des Dieux les inégales loix,
Et redire en tombant d'une voix gemissante,
Pourquoi souffré-je tant, moi qui suis innocente?
Ce bruit & ce travail charment tant les Esprits,
Qu'on perd tout souvenir, tant l'on en est épris.

ALCIDON.

O Dieux! n'en dites plus, je suis plein de merveilles;
Vous m'avez en ce lieu charmé par les oreilles.

LYSANDRE.

J'entendrois ce recit volontiers tout un jour.

ALCIDON.

Je me promene encor dedans ce beau sejour.
Il est vrai, la richesse est une belle chose:
Toute felicité dedans elle est enclose.
Un pauvre n'est qu'un sot. Allez, je vous reçoi:
Venez devers le soir vous présenter à moi.
Je vous donne ma fille, & veux qu'elle vous aime.
Cette offre de vos vœux m'est une gloire extrême.

PHA-

PHALANTE.

Efface de son cœur quelques impressions,
Qui pourroient faire tort à mes affections.

ALCIDON.

Melisse feroit-elle une faute si grande ?
Phalante, il vous suffit, j'en reçois la demande.

LYSANDRE.

Au moins dans ce beau lieu, quand je vous irai voir,
J'aurai mon logement ?

PHALANTE.

Vous aurez tout pouvoir.

ACTE QUATRIE'ME.

SCENE PREMIERE.

MELISSE.

VAINQUEUR de l'Orient, Guerrier infatigable,
A qui des Conquerans nul ne fut comparable,
Foudre qui si soudain ravagea l'Univers,
Heros qui merita cent éloges divers,
Et dont mille combats établirent l'Empire,
C'est toi seul que j'adore, & pour qui je soûpire.
Soit que je te contemple en la fleur de tes ans,
Quand aux yeux étonnez de mille Courtisans
Par une adresse vive, & qui n'eut point d'égale
Tu domptas la fureur du fougeux *Bucephale* ;
Ou quand tu fis l'essai de tes guerrieres mains
Sur les forces d'*Athéne*, & l'orgueil des *Thébains* ;
Ou quand tu fis trembler, à voir ta jeune audace,
Le *Danube* glacé, l'*Illyrie*, & la *Thrace* ;
Je dis, voyant l'effort de tes premiers exploits
Qui jusques aux *Germains* firent craindre tes loix,
Que fera ce grand fleuve au milieu de sa cource,
S'il ravage ses bords au sortir de sa source ?
Puis quand ayant passé les flots de l'*Hellespont*,

Je voi dans peu de temps ſur ton auguſte front
Flotter ſuperbement les palmes immortelles
Des Combats du *Granique*, & d'*Iſſus*, & d'*Arbelles*:
Où quand je voi ton char ſuivi de tous côtez
De Satrapes captifs, & d'illuſtres Beautez,
De chameaux chargez d'or, de meubles magnifiques,
Les treſors amaſſez par tant de Rois Perſiques;
Ou quand je t'apperçoi ſur ce trône éclatant
Dont l'œil de tous les *Grecs* ſe trouva ſi content,
Gouter avec plaiſir les fruits de ta Victoire;
Quel Vainqueur, dis-je alors, eut jamais tant de gloire?
Mais quand par trop de cœur je te vois engager
Au bourg des *Malliens* en un ſi grand danger,
En ce lieu malheureux, qui crut porter la marque
De l'indigne tombeau d'un ſi digne Monarque;
Je tremble en te voyant le premier à l'aſſaut,
Les échelles ſe rompre, & toi ſeul ſur le haut
Qui frapes de l'épée, & du bouclier te pares
Du choc impetueux de mille traits barbares:
Mais l'effroi me ſaiſit, & d'horreur je fremi,
Quand tu te lances ſeul dans l'enclos ennemi;
Et que ſeul tu ſoûtiens les puiſſantes attaques
Des plus deſeſperez d'entre les *Oxydraques*.
C'eſt-là, puis que ſi tard on te vint ſecourir,
Si ton corps fut mortel, que tu devois mourir.
Auſſi n'étois-tu pas d'une mortelle eſſence,
Le plus puiſſant des Dieux te donna la naiſſance;
Jamais Mortel ne fit tant d'Exploits glorieux,
Et ne porta ſi loin ſon bras victorieux?
Plus digne fils des Dieux qu'un *Bacchus*, qu'un *Hercule*,
Croire que tu ſois mort, c'eſt choſe ridicule.
De tes membres divins la precieuſe odeur
Marquoit évidemment ta celeſte grandeur.
Non, tu vis dans les Cieux (car par quelque avanture
Quelque corps pour le tien fut mis en ſepulture)
Mais je croirois plûtôt que tu fus tranſporté

Dans

Dans le charmant séjour d'un Palais enchanté;
Où ta jeune vigueur, ta beauté, ton courage,
Du temps ni de la mort ne craignent point l'outrage.
Et si tu veux savoir l'espoir de mon amour,
C'est que d'un si beau lieu tu sortiras un jour:
Tu semeras l'effroi sur la Terre & sur l'Onde,
Poursuivant ton dessein des conquêtes du monde.
O le charmant plaisir que je dois recevoir,
Si j'ai durant mes jours le bonheur de te voir!
Il me semble déja que mon amour m'ordonne
Que je t'aille trouver en habit d'*Amazone*.
O mon cher *Alexandre*, espoir de mes Amours,
Voudrois-tu bien pout moi t'arrêter quelques jours,
Pour produire un Enfant de race valeureuse?
Car je sens en t'aimant que je suis généreuse.

SCENE II.

MELISSE, ARTABAZE.

MELISSE.

QUAND pourrai-je goûter tant de félicité,
Alexandre, mon cœur?

ARTABAZE.

Quelle est cette beauté,
Qui parle *d'Alexandre*? elle paroît hardie.
Ma foi vous le verrez, c'est cette Tragédie
Dont parloit ce fantasque, elle en dit quelques vers.

MELISSE.

Oui, je le veux chercher par tout cet Univers.
Mais quel brave Guerrier me vient ici surprendre?

ARTABAZE.

Il faut lui repartir: *Je suis cet Alexandre*.

MELISSE.

Vous êtes *Alexandre*? ô mes yeux bienheureux,
Vous voyez donc l'objet de mes vœux amoureux:
Que j'embrasse vos pieds, grand Prince qui j'adore.
Quitte, quitte, mon cœur, l'ennui qui te devore:
Je

Je le voi, ce grand Roi, ce Heros nompareil,
Le plus grand que jamais éclaira le Soleil,
Ce fils de *Jupiter*, ce prodige en courage.

ARTABAZE.

Cette fille à mon gré fait bien son personnage.

MELISSE.

Vous êtes *Alexandre*? au moins encore un mot:
Poursuivez de parler.

ARTABAZE.

Je ne suis pas si sot.

MELISSE.

Parlez donc, cher objet, dont mon ame est éprise.

ARTABAZE.

Je suis cet Alexandre, & cela vous suffise.

MELISSE.

Il me suffit, de vrai, d'avoir l'heur de vous voir.
Vous forcer de parler, c'est passer mon devoir:
Effroi de l'Univers, c'est par trop entreprendre.

ARTABAZE.

Est-ce pour moi ce titre, ou bien pour *Alexandre*?

MELISSE.

Comment l'entendez-vous?

ARTABAZE.

Si ce titre est pour moi,
Comme m'appartenant aussi je le reçoi:
Mais je le maintiens faux, si c'est pour *Alexandre*.

MELISSE.

Vous tenez un discours que je ne puis comprendre.
Vous êtes *Alexandre* & vous ne l'êtes pas?

ARTABAZE.

C'est par moi qu'*Alexandre* a souffert le trêpas.

MELISSE.

Vous l'êtes donc sans l'être? à présent *Alexandre*
Est comme le Phœnix qui renaît de sa cendre?
Car c'est lui qui revit, & si ce ne l'est plus?
A peine j'entendois ces propos ambigus.
Mais, ô cher *Alexandre*, ô Prince qui m'embrase....

ARTABAZE.

Laissons la Tragedie, on m'appelle *Artabaze*,
Plus crains que le tonnere, & l'orage & les vents.

MELISSE.

Artabaze est le nom de l'un de vos suivants,
Qui le fut de *Darie*, ah ! le voudriez-vous prendre ?
O Dieux ! ne quittez point ce beau nom d'*Alexandre*.

ARTABAZE.

Artabaze est le nom du plus grand des Guerriers,
Dont le front est chargé de cent mille lauriers.

MELISSE.

Faites-moi donc entendre ; est-ce metamorphose
Qui vous fait *Artabaze*, ou bien metempsychose ?

ARTABAZE.

Quoi ? vous dites aussi des mots de ce Sorcier
Qui fit la Tragedie ?

MELISSE.

Invincible Guerrier,
Alors qu'on vous crût mort, par charme ou maladie,
Ce fut donc un Sorcier qui fit la Tragedie ?

ARTABAZE.

Il est vrai que de peur j'en ai pensé mourir.
Vous a-t-on dit l'effroi qui m'a tant fait courir ?

MELISSE.

Quoi donc ? il vous fit peur, ô Valeur sans seconde.

ARTABAZE.

Il m'a fait disparoître aux yeux de tout le monde.

MELISSE.

Vous disparûtes donc par un charme puissant ?

ARTABAZE.

Par des mots qui pouvoient en effrayer un cent :
Par un certain Demon qu'il portoit dans sa poche.

MELISSE.

O Dieux !

ARTABAZE.

Nul de sa mort ne fut jamais si proche.

ME-

MELISSE.

Depuis cet accident qu'il s'est fait de combats ;

ARTABAZE.

Quels combats se sont faits?

MELISSE.

Ne les savez-vous pas?

ARTABAZE.

On s'est battu sans moi ? Je deteste, j'enrage,

MELISSE.

Ce fut lors que vos Chefs eurent fait le partage
De tous ces grands pays conquis par vos travaux.

ARTABAZE.

Je les ferai tous pendre ; où sont-ils ces maraux ?
Ils partagent mon bien ?

MELISSE.

Depuis leurs destinées
On pourroit bien compter prés de deux mille années.

ARTABAZE.

Les Dieux pour les sauver de mon juste courroux
Ont mis assûrément cet espace entre nous.

MELISSE.

Helas ! où courrez-vous ?

ARTABAZE.

Ce Sorcier me veut prendre.

MELISSE.

Je vous suivrai par tout, ô mon cher *Alexandre*.

SCENE III.

FILIDAN, AMIDOR.

FILIDAN.

JE la voi cette belle ; à ce coup je la voi.
Cruelle, impitoyable, où fuyez vous de moi?
La mauvaise qu'elle est, je l'avois apperçûë,
Mais l'ingrate aussi-tôt s'est soustraite à ma vûë ;
Elle a privé mes yeux d'un si divin plaisir,

Pour augmenter en moi la fureur du desir.
Amidor, je l'ai vûë.

AMIDOR.

As-tu vû cette Belle?

FILIDAN.

J'ai vû comme un éclair cette Beauté cruelle.
Mais ne l'as-tu point vûë? à quoi donc révois-tu?

AMIDOR.

Je révois au malheur des hommes de vertu.
Qu'en ce siecle ignorant les Auteurs d'importance
Languissent sans estime, & sans reconnoissance.

FILIDAN.

C'est ainsi que par fois en des lieux écartez
S'offrent aux yeux humains les celestes beautez:
On les voit sans les voir: ces belles immortelles
Sont en même moment & douces & cruelles.

AMIDOR.

Siecle ingrat! autrefois *Sophocle* eut cet honneur
Qu'en l'Isle de *Samos* on le mit Gouverneur
Pour une Tragedie, ainsi qu'on le raconte:
Je devrois être un Roi pour le moins à ce compte.

FILIDAN.

Dieux! qu'elle m'a laissé dans un ardent desir
De voir son beau visage avec plus de loisir.

AMIDOR.

Quel homme enfla jamais comme moi sa parole?
Et qui jamais plus haut a porté l'hyperbole?

SCENE QUATRIE'ME.

FILIDAN, HESPERIE, AMIDOR, SESTIANE.

FILIDAN.

COmme de sa beauté tu connois la grandeur,
Crois-tu, cher confident de ma nouvelle ardeur,
Que ma fidelité puisse être assez heureuse
Pour flechir quelque jour cette humeur rigoureuse?

HESPERIE.

Ecoute, chere sœur, ce miserable Amant
Qui feint ne me point voir pour dire son tourment.

AMIDOR.

Les Grands peuvent donner les soûtiens d'une vie,
Qui par mille accidens nous peut être ravie:
Mais par un Vers puissant comme la Deïté
Je puis leur faire don de l'Immortalité.

FILIDAN.

Ah! quelle est rigoureuse à son Amant fidelle!

AMIDOR.

Ah! que pour les Savans la saison est cruelle!

FILIDAN.

Beauté, si tu pouvois savoir tous mes travaux!

AMIDOR.

Siecle, si tu pouvois savoir ce que je vaux!

FILIDAN.

J'aurois en ton amour une place authentique,

AMIDOR.

J'aurois une statuë en la place puplique.

HESPERIE.

J'ai pitié de les voir en cette égalité,
L'un se plaindre du temps, l'autre de ma beauté.

SESTIANE.

Non, c'est un Dialogue: *Amidor* l'étudie,
Pour en faire une Scene en quelque Comedie.

HESPERIE.

Ah! ne le croyez pas, l'un & l'autre en effet
Ont du temps & de moi l'esprit mal satisfait.
Voyez qu'ils sont réveurs: sachons-le avec adresse.
Doncques vous vous plaignez d'une ingrate Maî-
tresse?

FILIDAN.

Si c'est quelque pitié naissante en vôtre cœur
Qui vous fasse enquerir quel trait fut mon vainqueur,
Sachez qu'il vient d'un oeil que j'adore en mon ame,

HESPERIE.

Voyez qu'il est adroit à me conter sa flame.
Quelle est donc la beauté d'où vient vôtre tourment?

FILIDAN.

C'est celle que j'ai vûë en ce même moment.

HESPERIE.

C'est doncques pour ma sœur que vôtre cœur soûpire?

FILIDAN.

Non.

HESPERIE.

Ma sœur, pouvoit-il plus adroitement dire
Que c'est moi qu'il cherit, car c'est l'une des deux.
Respectueux Amant, on accepte vos vœux.
Celle que vous aimez, de ma part vous assûre
Qu'elle a pitié des maux que vôtre cœur endure,
Mais sans rien desirer adorez sa vertu.

FILIDAN.

O doux soulagement d'un Esprit abattu!
Que je baise vos mains pour l'heureuse nouvelle
Que ma Déesse envoye à son Amant fidele.

HESPERIE.

Mais vous de qui l'esprit par tant de nobles Vers
Du bruit de cette Nymphe a rempli l'Univers,
Quittez vos deplaisirs, car pour reconnoissance
Sachez qu'elle vous donne une ample recompense.

FILIDAN.

Il est vrai que c'est lui qui cause mon ardeur.

AMIDOR.

Quel don puis-je esperer digne de sa grandeur?

HESPERIE.

Vous allez devenir le plus riche du monde.

AMIDOR.

Helas! sur quoi veut-on que cet espoir se fonde?

HESPERIE.

Elle peut pour le moins compter cent mille Amans,
Qui vivant sous ses loix souffrent mille tourmens.

Elle

Elle va publier, pour soulager leur peine
Qu'ils n'ont qu'à lui donner des Vers de vôtre veine;
Vous verrez arriver de cent climats divers
Ces pauvres languissans pour avoir de vos Vers,
Vous offrir des présens, des innombrables sommes:
Vous voila dans un mois le plus riche des hommes.

AMIDOR.

O Dieux! les voyageurs sur les Indiques bords
N'amasserent jamais de si riches tresors.
Quels beaux chants triomphaux, & quels Panegy-
riques
Meriteront de moi ses bontez heroïques?

FILIDAN.

Dieux! qu'elle est magnifique! & que cette beauté
Exerce heureusement la liberalité!

SESTIANE.

J'aime bien *Amidor*, mais il faut que je die
Que s'il devient si riche, Adieu la Comedie.
Car il ne voudra plus s'embrouiller le cerveau,
Que pour une Epigramme, ou pour un Air nou-
veau.

AMIDOR.

J'aurai plus de loisir, *Sestiane*, au contraire,
J'en ferai pour ma gloire & pour me satisfaire.
Mais s'il faut que les biens m'arrivent à foison,
Il faut donc que je louë une grande maison?
Car ma chambre est petite, à peine suffit-elle
Pour un lit, une table, avec une escabelle.

SESTIANE.

Avant que voir chez vous la richesse venir,
Je veux de vôtre Muse une grace obtenir.

AMIDOR.

Commandez seulement.

SESTIANE.

Qu'elle veüille décrire
Ce sujet que tantôt je commençois à dire.

AMIDOR.

Oui, je vous le promets ; ce sujet me plaît fort ;
Et merite un esprit qui puisse faire effort.
L'invention m'en charme, & sa belle conduite.
Je me meurs du desir d'en apprendre la suite.
Nous étions demeurez sur ces petits gemeaux
Que *Cloris* élevoit.

SESTIANE.

Tous deux étoient fort beaux.
L'on admiroit en eux sur tout la ressemblance ;
Le pere de *Cloris* n'en eut point connoissance :
On les faisoit nourrir en des lieux écartez ;
Enfin les voila grands, aimez de cent Beautez.
Le visage de l'un tout à l'autre semblable
Fait naître tous les jours quelque intrigue agréable.
Cet Acte seroit plein de plaisantes erreurs ;
Même on y peut mêler quelques douces fureurs.

AMIDOR.

Vraiment vous l'entendez.

SESTIANE.

J'entens un peu ces choses ;
Car j'ai lû les Romans & les Metamorphoses.
Dedans l'Acte quatriéme... O Dieu ! cher *Amidor*,
J'entens quelqu'un venir pour nous troubler encor,
Tirons-nous à l'écart. Cependant, *Hesperie*,
Si quelqu'un survenoit, parlez-lui, je vous prie.
Je lui dirai le reste ici dans quelque lieu.

AMIDOR.

Allons, ma *Melpomene*, & vous ma Nymphe, Adieu.

SESTIANE.

Vous verrez si la fin eut jamais son égale.

HESPERIE.

Quoi ? seule avec lui ?

Ce sera sans scandale.
Nous ne sommes qu'esprit, & pour être à l'écart,
Le corps en nos amours ne prend aucune part.

SCE-

SCENE V.

ARTABAZE, MELISSE, FILIDAN, HESPERIE.

ARTABAZE.

O Dieux ! quelle pitié ! je suis couru des Dames ;
Mais je ne puis tout seul soulager tant de flames.

MELISSE.

O mon cher *Alexandre*, helas ! me fuyez-vous ?
Alexandre Artabaze, appaisez ce courroux.

ARTABAZE.

J'ai trop d'amour ailleurs, je ne puis vous entendre.

MELISSE.

Je vous suivrai par tout, ô mon cher *Alexandre*.

FILIDAN.

Cet éclair de beauté vient de paroître ici,
Arrête, ma cruelle, arrête mon souci.

SCENE VI.

ALCIDON, HESPERIE.

ALCIDON.

QUel bruit ai-je entendu ?

HESPERIE.

Que je suis miserable !

ALCIDON.

Qu'avez vous à pleurer ?

HESPERIE.

Ah ! que je suis coupable.

ALCIDON.

Quoi donc, elle s'accuse ? helas je suis perdu,
J'ai pour la marier un peu trop attendu.
Je savois que la garde en étoit dangereuse.
Quel mal avez-vous fait ?

HESPERIE.

O beauté malheureuse !

ALCIDON.

La méchanre a forfait sans doute à son honneur.

Mais je veux étrangler le traitre suborneur.
Quel mal as-tu donc fait ?

HESPERIE.

Ah ! le pourrez-vous croire ?
Je pensois de vos jours être l'heur & la gloire ;
Mais je suis vôtre honte & le fatal tison
Qui remplira de feu toute vôtre maison.

ALCIDON.

Et de crainte & d'horreur tout le corps me chancelle.

HESPERIE.

Ah ! qu'à vôtre malheur vous me fites si belle.

ALCIDON.

Rends donc de mon malheur mon Esprit éclairci.

HESPERIE.

Quel spectacle, bons Dieux, je viens de voir ici ?
O mes yeux criminels, versez, versez des larmes
Sur ce cruel amas de beautez & de charmes.
C'est vous, mes chers tresors, qui causez ces malheurs.

ALCIDON.

Au moins pour me parler, apaise tes douleurs.

HESPERIE.

Puis que vous le voulez, j'ai honte, je l'avouë :
Mais pour dire nos maux, il faut que je me louë.
Dés que j'ouvris les yeux pour regarder le jour,
Je les ouvris aussi pour donner de l'amour.
Ceux qui me pouvoient voir, m'aimoient dés mon enfance,
Au moins de mes beautez adoroient l'esperance.
Chacun contribuoit à mes jeunes plaisirs ;
Et ma beauté croissant, croissoient toutes les desirs.
Enfin je deviens grande, & quelque part que j'aille
Mes yeux à tous les cœurs livrent une bataille.
L'un dit, je suis blessé, l'autre dit, je suis mort :
L'un pense resister à mon premier effort :
Sur ce simple regard d'un plus vif je redouble,
Soudain le teint blêmit, voila l'œil qui se trouble.

Le bruit de ma beauté se répand en tous lieux,
Et l'on ne parle plus que des coups de mes yeux.
Mille Amans sur ce bruit à des flames si belles
Ainsi que papillons viennent brûler leurs aîles.
Je rencontre par tout des visages blêmis ;
Des yeux qui font des vœux à leur doux ennemis :
Je suis comme un miracle en tous endroits suivie,
Et même en ma faveur je fais parler l'envie.
Enfin tous les Amans qui vivent sous les cieux,
Se trouvent asservis au pouvoir de mes yeux.
Voila donc nôtre gloire : ah ! disons nôtre honte.
Tandis d'autres Beautez on ne fait plus de compte.
On s'adresse à moi seule, & pas un seul mortel
Pour offrir son encens ne cherche un autre Autel.
Ainsi mes pauvres sœurs : ah ! de douleur je creve,
La parole me manque.

ALCIDON.

Helas ! ma fille, acheve.

HESPERIE.

Doncques mes pauvres sœurs se voyant sans Amant,
Qu'elles jettent sur tous leurs regards vainement,
Sont reduites enfin à ces malheurs extrêmes
Qu'elles vont rechercher les hommes elles-mêmes.
L'une faisant semblant de conferer de Vers,
Court aprés un Poëte, & dans des lieux couverts,
Eloignez des mes yeux, tâche à gagner son ame ;
L'autre se voit reduite à cette honte infame
De suivre un Capitaine à toute heure, en tous lieux,
Au vû de tout le monde.

ALCIDON.

Est-il possible ? ô Dieux !

HESPERIE

En le nommant *son cœur*, & *son cher Alexandre.*
Mais jugez quel secours elles peuvent attendre.
C'est pour moi seulement que l'un fait tant de Vers,
Et l'autre pour moi seule a couru l'Univers :
A vaincu cent guerriers sur la terre & sur l'onde

Pour me faire avouër la plus belle du monde.
Voyez si j'ai sujet de répandre des pleurs,
D'accuser ma beauté, source de nos malheurs,
Qui cause au lieu de gloire une honte éternelle,
Ah! mon pere, pourquoi me fites-vous si belle?

ALCIDON.

Osent-elles, bons Dieux, témoigner leur ardeur?
A ce compte vos sœurs ont perdu la pudeur.
Mais n'est-ce point aussi trop d'amour de vous-même,
Qui vous fait quelquefois réver que l'on vous aime?
Je n'entens point parler de tous ces amoureux.

HESPERIE.

Si j'avois moins d'Amans, nous serions plus heureux.

ALCIDON.

Mais l'amour de vos sœurs est-ce chose certaine?

HESPERIE.

Vous le pourrez savoir, voila le Capitaine.

ALCIDON.

Je veux l'entretenir, retirez-vous dici.
J'aurai sur ce sujet mon Esprit éclairci.

SCENE VII.

ARTABAZE, ALCIDON.

ARTABAZE.

Bon homme, approchez-vous, venez me rendre hommage.

ALCIDON.

Valeureux fils de *Mars*, & sa vivante image,
J'adore avec respect vôtre illustre grandeur,
Et de vos faits guerriers j'admire la splendeur.

ARTABAZE.

Il me gagne le cœur, l'humilité me charme:
C'est ce qui m'adoucit, c'est-ce qui me desarme.
Vous avez une fille?

ALCIDON.

Oui, Guerrier, j'en ai trois.

AR-

ARTABAZE.

J'eusse été, s'il m'eut plû, le gendre de cent Rois,
Je veux vous combler d'heur, il m'en prend fantaisie,
En dûssent tout ces Rois crever de jalousie.

ALCIDON.

De deux Filles que j'ai ; si l'on m'a bien instruit,
Vous en poursuivez l'une, & l'autre vous poursuit.

ARTABAZE.

Quoi ? j'en poursuis quelqu'une ? Ah ! quelle rêverie!

ALCIDON.

N'êtes-vous pas Amant de ma Fille *Hesperie* ?

ARTABAZE.

Quelle est cette *Hesperie* ? ô Dieux ! cette Beauté
Se mêle d'attenter à cette vanité ?
Vanité temeraire, & digne de supplice,
Qu'à peine souffrirois-je en une Imperatrice.
Moi que mille Beautez pourchassent à l'envi ;
Qui suis d'elles par tout à toute heure suivi ;
Qui n'ai qu'à regarder celle qui me peut plaire,
Pour dire, allez, c'est vous que je veux satisfaire.
Entr'autres la constance, & l'ardente amitié
D'une qui me poursuit, vous feroit bien pitié,
Qui me nomme son *Tout*, & son *cher Alexandre*.

ALCIDON.

C'est ma Fille.

ARTABAZE.

Il est vrai, l'on vient de me l'apprendre.
Certes, elle ne cede à nulle de ces lieux,
Et peut bien meriter un regard de mes yeux :
Mais jugez de combien elle s'étoit trompée :
Ayant sû les Païs conquis par mon épée ;
Ayant oüi parler de mes faits glorieux,
Qui m'ont de l'Univers rendu victorieux,
Son esprit se bornoit à ne pouvoir comprendre
Sinon qu'elle voyoit un second *Alexandre*.
Ce nom me fâchoit fort, comme indigne de moi.
Car bien qu'il fut vaillant, bien qu'il fut un grand Roi,

Peut-

Peut-être au quart du monde il fit jadis la guerre,
Et pour moi j'ai conquis tout le rond de la Terre.

ALCIDON.

Hé quoi ? je n'ai point lû l'Histoire de vos faits :
Où vend-on ce beau Livre ?

ARTABAZE.

Il ne parût jamais.
L'Auteur qui me suivit en ce fameux Voyage,
Avec tous ses écrits perit par un naufrage.
De vôtre Fille enfin j'ai détrompé l'esprit,
Qu'on me nomme *Artabaze*, & qu'elle se méprit
Alors qu'elle pensa que j'étois *Alexandre*.
J'ai bien eu quelque peine à lui faire comprendre,
Tant elle étoit brouillée en son entendement.
Mais elle a fait alors un coup de jugement :
Pour gagner mon amour par un beau stratagême,
Elle feint sur le champ une colere extrême :
Même elle ose bien passer jusqu'au mépris :
Son dessein réüssit, soudain j'en suis épris :
Mon cœur lui fait présent de sa noble franchise,
Car je fuis qui me suit, j'aime qui me méprise,
Nul ne sauroit plus haut porter l'ambition
Que d'oser renvier sur ma présomption :
C'est un trait généreux, & d'un hardi courage :
Aussi pour ce sujet je l'aime davantage.
Je veux croire qu'un jour il naîtra de nous deux,
Un des plus grands Guerriers & des plus hazardeux.
Un qui se fera voir sur la Terre & sur l'Onde
Mon digne Successeur à l'Empire du Monde.

ALCIDON.

Vous êtes Empereur ?

ARTABAZE.

Je le suis en pouvoir.

ALCIDON.

Il faut donc devant vous être dans son devoir.

ARTABAZE.

Couvrez-vous, ces respects ne sont que tyrannies,
Je

Je ne m'amuse pas à ces cérémonies.

ALCIDON.

Vous devriez donc avoir en cette qualité
Grand nombre de suivans.

ARTABAZE.

Ce n'est que vanité.
A garder mes Etats ma suite est occupée,
Je suis, il me suffit, suivi de mon épée.

ALCIDON

Vous me ferez faveur si vous me racontez
Où sont ceux maintenant que vous avez domptez.
Sont-ils morts ou captifs tous ces Rois & ces Princes?

ARTABAZE.

Non, je leur ai fait grace, ils sont dans leurs Provinces :
Mais ils sont seulement déchûs de leurs honneurs:
Car au lieu d'être Rois, ce sont des Gouverneurs.

ALCIDON.

Quel temps avez-vous mis à conquerir la Terre ?

ARTABAZE.

En un mois à peu prés j'achevai cette guerre.
Je pris, s'il m'en souvient, l'*Europe* en quatre jours;
Et sans de ma Victoire interrompre le cours,
Je fis voile en *Asie*, & passant le *Bosphore*
En six jours je domptai les Peuples de l'Aurore:
En deux jours je revins de ces lieux reculez,
Je passai la Mer Rouge, & les sablons brûlez,
Puis en moins de huit jours je pris toute l'*Afrique*.
De là passant les flots de la Mer Atlantique
Je conquis les climats de nouveau découvers,
Et fus au bout du mois maître de l'Univers.

ALCIDON.

O Dieux! que la valeur est chose merveilleuse!
Quelle vertu peut être à ce point glorieuse?
Elle porte par-tout l'épouvante & la mort,
Tout fléchit sous ses Loix, tout cede à son effort:
Elle donne ou ravit & les biens & la vie,

Et

Et rend sous son pouvoir toute chose asservie.

ARTABAZE.

Il est vrai, la valeur est la haute vertu
Par qui rien n'est si grand qui ne soit abbatu.

ALCIDON.

D'elle nous vient la paix, d'elle vient la richesse:
D'elle vient la grandeur, d'elle vient la noblesse:
C'est l'appui du païs, le lustre des maisons,
Elle est utile enfin pour cent mille raisons.
Je tiens à grand honneur de vous avoir pour gendre,
A peine à cette gloire eussé-je osé prétendre,

ARTABAZE.

Je vous veux rendre heureux.

ALCIDON.

O l'excés de bonté
Qui part de la grandeur de vôtre Majesté!

ARTABAZE.

Vous savez plaire aux grands.

ALCIDON.

Vous voyez ma demeure.
Vous pourrez vous y rendre au plus tard dans une heure.
Je m'en vai voir ma fille, afin de l'avertir
Que de ces beaux habits elle doit se vêtir.

ARTABAZE.

Elle me plaît assez en habit ordinaire,
Mais j'ai peur qu'elle craigne une humeur sanguinaire,
Un homme de carnage, & de meurtre, & d'horreur,
Et dont les fiers regards donnent de la terreur.

ALCIDON.

Adoucissez un peu cette mine hautaine.

ARTABAZE.

Bien donc, Adieu, bon homme.

ALCIDON.

Adieu, grand Capitaine.

ACTE

ACTE CINQUIE'ME.

SCENE PREMIERE.

ALCIDON.

LA Richesse, l'Amour, le Savoir, la Vaillance,
La Richesse, l'Amour, la Valeur, la Science.
Je croi que ce sont quatre, il ne m'en faut que trois :
Il faut qu'encore un coup je compte avec mes doigts.
L'Amitié, le Savoir, la Valeur, la Richesse,
O bons Dieux ! ce sont quatre à qui j'ai fait promesse.
J'ai seulement chez moi trois Filles à pourvoir.
Ces Gendres cependant viendront ici ce soir.
Qui dois-je rebuter ? qui dois-je satisfaire ?
A qui de tous ces quatre oserai-je déplaire ?
Ah ! c'est un ennemi que j'aurai sur les bras.
Quelle confusion ? bons Dieux ! quel embarras ?
Voyons qui je pourrois rebuter de ces quatre.
Choisissons l'ennemi le plus doux à combattre.
Celui de qui paroît l'excessive amitié,
Acquît ma bien-veillance en me faisant pitié :
Aussi c'est un bonheur le plus rare du monde
Quand sur l'honnêteté quelque amitié se fonde.
Mais je veux que mon cœur ait bien la dureté
De voir ce pauvre Amant tristement rebuté ;
Le voila dans les pleurs, le voila dans les plaintes,
Tandis des médisans nous aurons mille atteintes :
J'ai pitié, dira-t-on, de ce pauvre affligé :
Mais la fille avoit tort de l'avoir engagé.
Sans de grandes faveurs il est hors d'apparence
Qu'il ait pû concevoir une grande esperance,
Je ne puis me resoudre à souffrir ces discours,
Ni même à ruïner de si tendres amours.
Pourrois-je rebuter celui dont la doctrine

Paroît comme un rayon de Sagesse divine ?
J'ai toûjours revéré les gens de grand savoir :
Et si je le meprise, il s'en va s'émouvoir :
Il s'en va contre moi composer des Histoires,
Et quelque gros Recueil d'écrits diffamatoires :
Le courroux d'un Savant est des plus dangereux :
Je ne veux point tenter d'être si malheureux.
Aussi d'autre côté pourrai-je avec rudesse
Te chasser de chez moi, vénérable Richesse,
Nourrice des humains, cher & puissant secours,
J'aurois bien merité le reste de mes jours
De voir devant mes pieds, pour éternel supplice,
De la necessité le triste précipice.
Puis manquant de promesse à cet homme puissant,
Il peut par sa richesse opprimer l'innocent :
Contre un riche ennemi l'on a peu de défense.
Il pourroit mediter quelque insigne vengeance,
M'imputer quelque crime, apposter des temoins,
Me priver & de biens, & d'honneur pour le moins :
Et n'étant pas de mort la Sentence suivie,
Payer des assassins pour me priver de vie.
Dieux ! je n'ai pas encor si peu de jugement
Que manquer de respect pour un si riche Amant
Mais oserois-je aussi mépriser la Vaillance,
Qui donne tout à l'humble, & punit qui l'offence ?
S'il savoit seulement que j'eusse osé douter
Pour l'accepter pour gendre, ou pour le rebuter ;
Un seul de ses regards, ainsi qu'un trait de foudre,
Seroit assez puissant pour me reduire en poudre.
Sans doute il pourroit bien, avec quelque raison,
Sur ce cruel mépris saccager ma maison.
A quoi suis-je reduit ? quel conseil dois-je prendre ?
Tout me plaît & me nuit ; mais j'apperçoi *Lysandre*.

SCENE II.

ALCIDON, LYSANDRE.

ALCIDON.

De vôtre gayeté le sujet est-il grand ?

LYSANDRE.

Je viens d'accommoder un plaisant different.
J'ai vû de toutes parts une troupe accouruë
Au bruit d'une querelle en la prochaine ruë,
C'étoit d'un grand Poëte avec un grand Guerrier.
Le Guerrier fuyoit l'autre en l'appellant Sorcier,
Et le Poëte aprés, qui d'une voix hautaine
Crioit que des poltrons c'étoit le Capitaine.
Venez, leur ai-je dit, je vous veux accorder.
Puis j'ai dit au Guerrier, je veux vous demander :
Ceux qui sous vos drapeaux marchent dans les batailles,
Ce ne sont que poltrons, ce ne sont que canailles,
Si d'eux avecques vous on fait comparaison,
Vous êtes des poltrons Chef par cette raison :
C'est ainsi qu'il l'entend. Bon, dit-il, de la sorte.
Vous, cheri d'*Apollon*, c'est honneur qu'il vous porte,
En vous nommant Sorcier : par vos Vers ravissans
Vous nous ensorcelez, vous enchantez nos sens,
C'est ainsi qu'il entend que vous faites des charmes.
J'ai mis ainsi d'accord les Muses & les Armes.

ALCIDON.

Pûssiez-vous aussi-bien soulager mes ennuis,
Et me débarasser de la peine où je suis !

LYSANDRE.

Quel tourment avez-vous

ALCIDON.

Ah ! vous allez l'entendre.
La peine où je me trouve est d'avoir trop d'un gendre.

LYSANDRE.

Quoi? vous en avez trop! où les avez-vous pris?

ALCIDON.

Je n'en voulois que trois, mais je me suis mépris,
Ma parole est à quatre à présent engagée:
Et c'est là le tourment de mon ame affligée:
Ils s'en vont tous ici paroître en un moment.

LYSANDRE.

Qui sont-ils?

ALCIDON.

Vous savez ce miserable Amant,
Et celui qui possede une grande Richesse,
A qui j'ai fait tantôt devant vous ma promesse:
Quand j'ai trouvé ce riche; une heure auparavant
Je m'étois engagé pour un homme Savant;
Depuis, sur quelque bruit faisant ici la ronde
Je n'ai pû refuser au plus Vaillant du monde:
Voila doncques les quatre à qui tous j'ai promis;
Et si je manque aux uns, j'en fais des ennemis.
Chacun également me semble desirable,
Et nul dans le mépris ne sera supportable.

LYSANDRE.

Hé quoi? pour ce malheur se faut-il étonner?

ALCIDON.

Lysandre, quel conseil me pourriez-vous donner?
Pour moi je suis confus.

LYSANDRE.

Pauvre homme que vous êtes,
On peut dans les accords trouver mille défaites.
L'un d'eux peut être exclus sans en être irrité.

ALCIDON.

Pour moi je n'entens point tant de subtilité.
Vous êtes mon conseil, vous êtes mon refuge,
Je mets tout en vos mains, & vous en fais le Juge.

LYSANDRE.

Puisque vous le voulez, laissez-les donc venir.
Tandis voyons *Melisse*, il faut l'entretenir.

ALCIDON.

Dieux ! que vous me rendez un charitable office.
Je m'en vai l'appeller : venez ici, *Melisse*.

LYSANDRE.

Il faut auparavant savoir sa volonté.

ALCIDON.

Elle suit mon vouloir, je n'en ai point douté.

SCENE III.

LYSANDRE, MELISSE, ALCIDON.

LYSANDRE.

Melisse, savez-vous pourquoi l'on vous appelle ?

MELISSE.

Je ne sai.

LYSANDRE.

Pour vous dire une bonne nouvelle.
Alcidon vous marie.

MELISSE.

Helas ! que dites-vous?
Je veux plûtôt la mort.

LYSANDRE.

Moderez ce courroux.

MELISSE.

Je souffrirois qu'en moi quelqu'un osât prétendre,
Aprés ce que j'ai lû du vaillant *Alexandre* ?
Mon cœur qui dés long-temps adore sa grandeur,
Pourroit se voir épris d'une plus vile ardeur ?
Mille coups perceroient ce cœur traître & volage,
S'il avoit entrepris d'effacer son image.

ALCIDON.

Helas ! ma fille est folle.

MELISSE.

Ah ! je ne la suis point.
Qu'on me donne un Mari valeureux à ce point ?

Un qui devant trente ans ait gagné cent batailles,
Qui seul se soit lancé du plus haut des murailles
Dans un bourg assiegé parmi tant d'ennemis :
Et qui dessous ses Loix ait cent Peuples soûmis.

ALCIDON.

Oui, j'ai trouvé ton homme.

MELISSE.

En est-il sur la terre?

ALCIDON.

J'ai celui qu'il te faut, un grand homme de guerre,
Un plus grand qu'*Alexandre* : un qui dedans un mois
A fait à l'Univers reconnoître ses Loix.

LYSANDRE.

Quel est ce grand Guerrier? c'est pour lui faire accroire.

ALCIDON.

Non, lui-même tantôt m'a conté son histoire.

LYSANDRE.

Vous êtes fol vous-même, ô Dieux! le croïez-vous?

MELISSE.

N'est-ce point *Artabaze*?

ALCIDON.

Oui.

MELISSE.

Ce maître des fous?
Pourroit-on rencontrer un plus lâche courage?
Mais, mon Pere, que sert de parler davantage?
Rien ne me peut resoudre au lien conjugal
Si ce n'est *Alexandre*, ou du moins son égal.

ALCIDON.

O Dieux!

LYSANDRE.

Que voulez-vous, c'est-là sa rêverie.
Mais sans perdre le temps appellez *Hesperie*.
Elle sera puls sage.

ALCIDON.

Helas! quelles douleurs?
J'entre par sa folie en de nouveaux malheurs.

SCE-

SCENE IV.

LYSANDRE, HESPERIE, ALCIDON, MELISSE.

LYSANDRE.

HE' bien, belle *Hesperie*, *Alcidon* ce bon Pere
Vous marie aujourd'hui: c'eſt de vous qu'il eſ-
pere
Un cœur obéïſſant : vous aurez à choiſir.

HESPERIE.

Helas! je le ſai bien, c'eſt tout mon déplaiſir:
De vrai je püis choiſir entre prés de cent mille :
Mais, funeſte richeſſe! abondance inutile!
Si j'en vai choiſir un, quel barbare deſſein?
Je mets à tout le reſte un poignard dans le ſein.

ALCIDON.

Vous croyez un peu trop que chacun vous adore.

HESPERIE.

Ah! quel aveuglement! en doutez-vous encore?
Voulez-vous publier que je vai faire un choix,
Pour voir combien d'Amans vivent deſſous mes loix?
Ah! mon Pere, l'épreuve en ſeroit trop cruelle.
Voudriez-vous à ce point me rendre criminelle?
Soudain que l'on verroit l'heureux choix de mes
yeux,
Ce glorieux Amant, ce Favori des Cieux,
Les autres hors d'eſpoir, triſtes & miſerables
Feroient tout retentir de cris épouvantables:
Les uns ſe noyeroient aux plus prochaines eaux;
D'autres iroient chercher le ſecours des cordeaux:
Les uns ſe lanceroient du haut des précipices:
Je verrois devant moi les ſanglans ſacrifices
Des autres dont la main finiroit le malheur:
Et le reſte mourroit de ſa propre douleur.
Mon ame ſeroit bien en cruauté feconde,
D'exterminer pour un, tout le reſte du monde.

ALCIDON.

Bons Dieux ! quelle folie !

HESPERIE.

Ah ! pour l'heur d'un Amant
Voudriez-vous que le reste entrât au monument ?
Non, je n'en ferai rien, je n'ai pas ce courage :
Je me veux pour jamais priver du mariage.

ALCIDON.

Est-ce ainsi que l'on suit mon vouloir absolu ?

LYSANDRE.

Vous voyez, *Alcidon*, ce qu'elle a resolu.
Nous ne lui ferons pas changer de fantaisie.

ALCIDON.

Ma douleur qui s'accroît, rend mon ame saisie,
Dieux ! que pourrai-je dire à tous ces Amoureux ?

HESPERIE.

Que plûtôt que mourir ils vivent malheureux.

ALCIDON.

Toûjours dans son erreur cette folle s'engage,
Mais vóici *Sestiane*, elle sera plus sage.

SCENE V.

LYSANDRE, SESTIANE, ALCIDON, HESPERIE, MELISSE.

LYSANDRE.

VEnez, belle Parente, on vous veut marier.

SESTIANE.

Pour moi, n'en parlons point : mais je viens vous prier,
Si l'une de mes Sœurs aujourd'hui se marie,
Au moins aprés souper ayons la Comedie.
Sans en avoir le soin ; laissez-la moi choisir,
J'en sais une nouvelle où vous prendrez plaisir.

LYSANDRE.

Pour moi, je prévoi bien, si l'on n'y remedie

Que

Que ces nôces pourront finir en Comedie.

ALCIDON.

Mais je veux dés ce soir vous marier aussi.

SESTIANE.

Il ne faut point pour moi vous mettre en ce souci.
Je ne veux de ma vie entrer en mariage,
Ne pouvant pas porter les soucis d'un ménage.
Puis je rencontrerois quelque bizare humeur,
Qui dedans la maison feroit une rumeur
Quand je voudrois aller à quelque Comedie:
Pour moi qui ne veux pas que l'on me contrédie,
Quand il le défendroit, je dirois, je le veux;
Et s'il donnoit un coup, j'en pourrois rendre deux.
Si l'on doit se trouver en quelques assemblées:
Aussi-tôt des maris les têtes sont troublées:
Ils pensent que c'est là que se voit le galant;
Que se donne l'œillade, & le Poulet coulant:
Les piéces que l'on joüe en ces nuits bienheureuses
Ne parlant que d'amour, leur semblent dangereuses:
Pensez-vous, disent-ils, qu'on vous veüille souffrir
A dormir tout le jour, & la nuit à courir?
Mais leur plus grand dépit est facile à connoître,
C'est que dedans ces lieux ils n'oseroient paroître:
Car on dit aussi-tôt, Voyez-vous le jaloux?
Il suit par-tout sa femme; & comme à des Hiboux
Qui des gentils oiseaux sont la haine & la crainte,
Chacun veut de son bec leur donner une atteinte.
Je ne veux point, mon Pere, épouser un Censeur.
Puisque vous me souffrez recevoir la douceur,
Des plaisirs innocens que le Théatre apporte,
Prendrois-je le hazard de vivre d'autre sorte?
Puis on a des enfans qui vous sont sur les bras:
Les mener au Théatre, ô Dieux! quel embarras?
Tantôt couche, ou grossesse, ou quelque maladie
Pour jamais vous font dire, Adieu la Comedie:
Je ne suis pas si sotte; aussi je vous promets
Pour toutes ces raisons d'être fille à jamais.

LYSANDRE.

A voir comme elle parle, un homme bien habile
Auroit peine à la vaincre.

ALCIDON.

O mon choix inutile
De ces rares partis qu'il faut congedier,
Si pas une à présent ne se veut marier.
N'agueres je croyois n'avoir trop que d'un gendre;
Mais, bons Dieux! maintenant j'en ai quatre à revendre.
Mes filles, est-ce là le respect qui m'est dû?

LYSANDRE.

Je voi déja venir un gendre prétendu.
Prenez-garde, *Alcidon*, c'est l'amant, ce me semble.

ALCIDON.

Que lui pourrai-je dire? ah! tout le corps me tremble.

SCENE VI.

FILIDAN, LYSANDRE, ALCIDON, HESPERIE, MELISSE, SESTIANE.

FILIDAN

Enfin c'est à ce coup, mes yeux seront ravis.

LYSANDRE.

Laquelle aimez-vous donc?

FILIDAN.

Jamais je ne la vis,
Je ne sai quelle elle est.

LYSANDRE.

O dieux! est-il possible?
Est-ce là cette amour qui vous rend si sensible?

FILIDAN.

Mais faites-moi donc voir cette rare beauté,
De qui le seul recit m'a l'esprit enchanté:

Vous

Vous me l'avez promis, ce desir me devore,
Faites-la moi donc voir, la beauté que j'adore.
M'aviez-vous pas remis à la fin de ce jour?

ALCIDON.

De mes filles voyez laquelle a vôtre amour.

FILIDAN.

Non, je ne voi point là cet objet adorable.

HESPERIE.

Il n'ose me nommer, ô respect admirable!

SCENE VII.

FILIDAN, AMIDOR, ALCIDON, LYSANDRE, MELISSE, HESPERIE, SESTIANE.

FILIDAN.

C'Est se mocquer de moi: faites-moi voir cet or,
Cet azur, ce coral, cet aimable tresor.

AMIDOR.

Il parle d'un objet qu'il adore en idée,
Et sur mon seul discours cette amour est fondée.
C'est un fantasque objet que ma Muse a produit:
En vain ce pauvre Amant le cherche & le poursuit.

FILIDAN.

Il ne m'importe donc, mon ame en est ravie.
Je te veux, belle Idée, aimer toute ma vie.

ALCIDON.

O Dieux! quelle folie?

LYSANDRE.

Il est fort satisfait.
Courage, c'en est un dont vous voila défait.

ALCIDON.

Mais c'est-là ce Savant.

LYSANDRE.

Hé quoi! c'est mon Poëte.
Pour lui je vai bien-tôt trouver une défaite.
Et vous, grand Apollon, que cherchez-vous ici?

AMIDOR.

Je viens rendre, *Alcidon*, vôtre esprit éclairci.
Tantôt étant troublé d'une surprise grande,
D'une de ces Beautez j'ai tenté la demande;
Ne sachant que vous dire en cet étonnement:
Puis un faiseur de Vers feint toûjours d'être Amant;
Mais, pour dire le vrai, nulle amoureuse flame
Depuis que je suis né n'est entrée en mon ame.
D'*Helicon* seulement j'aime le noble val,
Et l'eau fille du pied de l'emplumé cheval:
J'aime les bois, les prez, & les grottes obscures,
J'aime la Poësie, & ses doctes figures.
Dans mon commencement, en l'Avril de mes jours,
La riche Metaphore occupa mes amours:
Puis j'aimai l'Antithese au sortir de l'Ecole:
Maintenant je me meurs pour la haute Hyperbole:
C'est le grand ornement des magnifiques vers:
C'est elle qui sans peine embrasse l'Univers;
Au ciel en un moment on la voit élancée;
C'est elle qui remplit la bouche & la pensée.
O ma chere Hyperbole, Hyperbole mon cœur,
C'est toi qui d'*Atropos* me rendras le vainqueur.

LYSANDRE.

Vous voir bien satisfait c'est ce qui nous contente.
Mais en voici quelqu'autre.

SCENE VIII.

LYSANDRE, ALCIDON, PHALANTE, FILIDAN, AMIDOR, MELISSE, HESPERIE, SESTIANE.

ALCIDON.

Ah! bons Dieux, c'est *Phalante*,
Celui dont la Richesse est sans comparaison.
Sur tout je suis épris de sa belle maison.
Melisse à son bonheur auroit l'esprit contraire

Ne

Ne trouvant point en lui de quoi se satisfaire.

LYSANDRE.

Au recit de ses biens je m'en vai l'engager;
Et l'humeur de *Melisse* en pourroit bien changer.

à Phalante.

Pour passer avec vous l'accord du mariage,
Il faut voir vôtre pere avant que l'on s'engage.

PHALANTE.

Il est mort, & ma mere.

LYSANDRE.

O Dieux! quelle douceur!
Déja de tous ces biens vous êtes possesseur.

PHALANTE.

Non, de biens j'en ai peu, mes oncles m'entre-
tiennent.

LYSANDRE.

Ceux à qui tous ces biens maintenant appartiennent,
N'ont point doncques d'enfans? & vous en heritez?

PHALANTE.

D'enfans? ils en ont tous en quelques quantitez:
Mais ils sont tous malsains, les uns sont pulmoni-
ques,
Les autres caterreux, les autres hydropiques;
Ils ont la mine au moins de tomber en ces maux:
Puis à quoi sont sujets les mortels animaux?
Il ne faut qu'un malheur, une peste, une guerre,
Pour mettre en un moment tous ces parens par terre:
Alors me voila riche; & ne savez-vous pas
Qu'on voit en peu de jours tant de têtes à bas?

LYSANDRE.

Ce sont là vos tresors? c'est là cette abondance:

ALCIDON.

La mort de vos parens est donc vôtre esperance?

PHALANTE.

Cela peut arriver de moment en moment.

LYSANDRE.

Et je m'étois promis un si beau logement

Dedans cette maison où je pensois m'ébatre.
Mais donc qui la possede ?

PHALANTE.

Elle appartient à quatre.

LYSANDRE.

N'ont-ils point de lignée ?

PHALANTE.

Ils ont tous des enfans.

LYSANDRE.

Adieu, belle maison, & beaux arcs triomphans,
Adieu courts, anticourts, Adieu belle avenuë,
Vous, fontaines, Adieu, qui touchiez à la nuë,
Adieu lambris dorez, Adieu meubles divers,
Logement des Etez, logement des Hyvers,
Adieu cet ordre égal de colomnes Doriques,
Adieu larges canaux, beaux jardins ravissans,
Adieu ce riche parc qui nous charmoit les sens,
Adieu belle *Niobe*, Adieu voutes liquides;
Adieu beaux orangers, Adieu les *Danaïdes* :
Beau lieu de qui l'espoir nous avoit réjouïs,
Vos miracles soudain se sont évanouïs.

ALCIDON.

Nous vous remercions, ô Riche imaginaire.
De l'honneur excessif qu'il vous plaisoit nous faire.

PHALANTE.

Avec mes biens d'espoir je me ris des malheurs.

LYSANDRE.

Vous en pouvez joüir sans craindre les voleurs.

ALCIDON.

Mais je crains celui-ci.

LYSANDRE.

Quoi ? c'est mon Capitaine.
Je connois sa valeur, n'en soyez pas en peine.

SCENE DERNIERE.

ARTABAZE, LYSANDRE, ALCIDON, FILIDAN, AMIDOR, PHALANTE, MELISSE, HESPERIE, SESTIANE.

ARTABAZE.

HE' bien, mes bons amis, vous êtes assemblez :
C'est pour me recevoir : Je croi que vous tremblez.
A peine souffrez-vous mes regards effroyables :
Je veux pour vous parler les rendre supportables :
Car je ne pourrois pas sans cet ajustement,
Avec nul des mortels converser un moment.

LYSANDRE.

Cette faveur est grande.

ARTABAZE.

Elle n'est pas commune.
Souffrez donc, mes Amis, un revers de fortune :
Vous allez trébucher du faîte du bonheur.
Je vous ai fait, bon-homme, esperer un honneur,
Honneur que *Jupiter* ose à peine prétendre,
De me loger chez vous, & de m'avoir pour gendre.
Je viens vous avertir que c'est mon passetemps
De rendre quelquefois des Peres bien contens,
Leur faisant concevoir cette haute esperance.
Mais j'ai pitié de vous, & de vôtre innocence :
Sans vous faire languir dans l'espoir d'être heureux ;
De vos filles jamais je ne fus amoureux :
Bon-homme, supportez cette douleur extrême,
Car je suis seulement amoureux de moi-même.

LYSANDRE.

Tant s'en faut, grand Guerrier, si vous êtes content ;
Je n'en voi point ici qui ne le soit autant.
Doncques peu d'entre vous veulent du mariage :
Vous n'êtes pas si fous, car fol est qui s'engage.
Voila donc, *Alcidon*, vôtre Esprit déchargé,

Puis

Puis qu'au lieu de ſe plaindre on vous donne congé :
Vôtre cœur eſt-il gai, mes parentes jolies ?
Enfans, joüiſſez tous de vos douces folies ;
Ne changez point d'humeur : plus heureux mille fois
Que les ſages du temps, les Princes ni les Rois.
Que l'une aime toûjours ſon vaillant *Alexandre*.
Que l'autre tous les cœurs puiſſe à jamais prétendre :
L'eſprit de celle-ci peut braver le malheur,
Aimant la Comedie avec tant de chaleur :
Que l'un de ſon Idée en faſſe ſon idole :
L'autre toute ſa vie adore l'Hyperbole :
L'un attende toûjours la mort de ſes parens :
Et l'autre plus heureux que tous les Conquerans,
Demeure ſatisfait de ſa valeur extrême,
Et ſoit juſqu'au trêpas amoureux de lui-même.

FIN DES VISIONNAIRES.

